This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.

THE DORSCH LIBRARY.

The private Library of Edward Dorsch, M. D., of Monroe, Michigan, presented to the University of Michigan by his widow, May, 1888, in accordance with a wish expressed by him.

DC
130
.S17
A3

MEMOIRES
DE
M. DE S. H***.

TOME PREMIER.

MEMOIRES

DE

37 H 54

M. DE S. H***.

Saint-Hilaire, Armand de Mormès, sieur de

CONTENANT

Ce qui s'est passé de plus considérable en France, depuis le décès du Cardinal DE MAZARIN, *jusqu'à la mort* DE LOUIS XIV.

TOME PREMIER.

M. I. L.

A AMSTERDAM,

Chez ARSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXVI.

ſouvent faute de réflexion. J'ai voulu auſſi, en rédigeant ces Mémoires, qu'ils puſſent ſervir d'introduction, tant à l'Art de la guerre, qu'à l'Hiſtoire de mon tems, pour l'utilité de ceux de ma famille, entre les mains de qui ils pourront tomber un jour.

Dans ces deux vues, je me ſuis attaché à des deſcriptions de terreins, & à des détails d'actions dont j'ai eu une parfaite connoiſſance; détails que la plûpart des Hiſtoriens évitent ſoigneuſement, quoiqu'il fût à ſouhaiter, pour l'inſtruction des gens de guerre, que l'on s'étendît un peu davantage ſur ces matieres. On ne les traite peut être ſi ſuccintement, que parceque n'étant pas du métier, on ne réuſſiroit pas à les décrire.

Il s'eſt paſſé de grands événemens pendant le long & mémorable Regne ſous lequel j'ai vécu. On verra que ſous un Roi belli-

queux & avide de gloire, la Nation Françoiſe s'eſt trouvée digne de ſa réputation, de tenir dans tout le monde le premier rang pour la valeur. Elle a preſque toujours eu les armes à la *main contre preſque toutes* les Puiſſances de l'Europe liguées enſemble, & ſans ceſſe allarmées par la crainte de tomber ſous le joug. On verra des Armées nombreuſes envahir les Pays Ennemis, &, le Roi à leur tête, conquérir des Provinces en auſſi peu de tems, qu'il en auroit fallu à un Voyageur pour les parcourir. On verra des Généraux fameux & peu ſecourus, parcequ'ils ne vouloient point s'abaiſſer devant certains Miniſttres, & qui cependant exécutoient les plus grandes choſes; on en verra d'autres favoriſés, qui ont manqué des coups déciſifs, parcequ'ils faiſoient leur principale étude de ſe regler ſur les ordres du Cabinet. Enfin on verra

d'excellens Capitaines en repos, parcequ'ils réſiſtoient au joug; d'autres, fort inférieurs en capacité, mais entierement ſoumis, ſubſtitués à leur place; & malgré cela, un bonheur preſque continuel attaché aux armes de la France; des Paix glorieuſes, d'autres qui ne l'ont point été; des conquêtes en pleine paix; des Souverains, des révolutions d'Etat & de Religion; un Roi toujours magnifique, imité par ſes Sujets, quoique ſurchargés de contributions publiques; le Conſeil, gouverné par des Miniſtres envieux les uns des autres, ſouvent très habiles & quelquefois ignorans, inappliqués, ou ſans ménagement pour le Peuple; & au milieu de tout cela, l'autorité, la gloire du Roi, la terreur de ſes Armes & de ſa Puiſſance, ſe maintenir juſqu'à nos jours.

MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE SAINT H***.

LIVRE PREMIER.

QUOIQUE le Roi fût majeur depuis quelques années, & qu'il commençât à prendre connoiſſance des affaires, le Cardinal Mazarin, premier Miniſtre, continua à gouverner le Royaume tant qu'il vécut. Après ſa mort, Sa Majeſté prit en main le timon de l'Etat, & le conduiſit avec une prudence & une ſageſſe qui firent augurer que ſon regne ſeroit glorieux, & que ſes talens naturels ſuppléeroient à la mauvaiſe éduca-

tion qu'on lui avoit donnée. Il entreprit de corriger le désordre de ses Finances, & de rétablir la Discipline militaire. Sur le premier objet, le Cardinal, étant près de mourir, parla au Roi de cette réforme, comme d'une ressource absolument nécessaire au bien de l'Etat, & qu'il auroit exécutée lui-même, s'il avoit vécu plus long-tems; il lui en indiqua les moyens proposés par M. Colbert, qui étoit alors son Secretaire. Le Roi eut avec ce dernier plusieurs entretiens; & Sa Majesté fut si satisfaite de la justesse de son esprit, & de l'étendue de ses lumieres, qu'elle le choisit pour son homme de confiance. Elle le faisoit venir secrettement dans son cabinet, par un escalier dérobé, & prenoit avec lui les mesures de tout ce qui a été exécuté dans la suite pour la réformation des Finances, dont elle lui confia l'administration. Peu de tems après il fut fait Secretaire d'Etat & Ministre, ensuite Surintendant des Bâtimens, du Commerce & de la Marine.

Colbert, homme sans science & sans érudition, avoit cela de commun avec le Roi, que, quoiqu'on ne lui eût jamais rien fait apprendre, il avoit naturellement tant d'esprit & de péné-

tration, qu'il en ſavoit beaucoup plus que bien d'autres qui avoient eu une éducation plus ſoignée. Il avoit l'air auſtere, ne rioit jamais en public, & rarement dans le particulier, quoiqu'il eût la converſation agréable quand il ne ſe trouvoit pas gêné. Son eſprit paroiſſoit toujours hériſſé d'affaires; il s'exprimoit cependant agréablement, donnant à chaque choſe le tour qu'il vouloit. Infatigable au travail, il s'y livroit tout entier, ſans être diſſipé par les plaiſirs. Fidele & exact à ſa parole, jamais ſon crédit n'a manqué. Amateur des ſciences & des arts, il les cultivoit, quoiqu'il ne ſemblât pas que ſon eſprit pût embraſſer tant d'objets. Il ſe plaiſoit à tout ce qui pouvoit contribuer à la grandeur du Roi, & à la gloire de ſon regne. Jamais Louis XIV n'a manqué d'argent pendant ſon miniſtere, malgré ſes prodigieuſes dépenſes pour ſoutenir les guerres qui lui ſont ſurvenues, pour fournir à ſes fêtes, à ſes plaiſirs, à la magnificence de ſes Bâtimens & de ſes meubles. Il rendit, ſur la mer, la puiſſance Françoiſe preſque égale à celle de l'Angleterre & de la Hollande réunies. Il fit refleurir les Sciences & les Arts dans le Royaume, où

il attira ceux qui étoient en réputation d'y exceller, & les y entretint honorablement. Il fit chercher avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, dans toutes les parties du monde, cet amas de raretés & de livres curieux, dont il a enrichi la Bibliothéque & le Cabinet du Roi. Il établit des Manufactures de toutes les choſes néceſſaires à l'uſage & au luxe. A l'imitation des Anglois & des Hollandois, il forma des Compagnies des Indes; il fonda des Colonies dans le nouveau Monde, pour en tirer en droiture les marchandiſes que ces deux Nations fourniſſoient au reſte de l'Europe, & dont le débit enrichiſſoit leurs pays.

Le Roi, ayant tiré de Colbert les lumieres qu'il crut convenir au rétabliſſement de ſes Finances, réſolut de faire arrêter M. Fouquet, qui en étoit Surintendant, & qu'on accuſoit de beaucoup de malverſations. Il eſt certain que le Surintendant avoit de l'ambition, & peu d'économie. Il avoit fait de furieuſes diſſipations pour ſes plaiſirs, & pour s'acquérir des amis; il donnoit à pleines mains à tous ceux qu'il jugeoit capables de lui être utiles; & il ne ſe trouvoit preſque perſonne

à la Cour, qui ne fût son pensionnaire. Il avoit fait fortifier la ville de Belle-Isle, Terre de son Domaine, pour lui servir de retraite, si jamais il se voyoit contraint de quitter la Cour; il y tenoit un Gouverneur & une Garnison qui dépendoient de lui; ainsi on pouvoit craindre que s'il avoit connoissance qu'on songeât à s'assurer de sa personne, il ne se retirât dans cette Ville, & n'appellât les Anglois à son secours. Pareil soupçon pouvoit également tomber sur le Gouverneur, si Fouquet étoit arrêté avant que le Roi pût se rendre maître de la Place. Ce Prince avoit soin de redoubler ses attentions, pour écarter tout soupçon de l'esprit du Surintendant, qui se flattoit de devenir premier Ministre; présomption qui s'augmenta par la condescendance qu'eut le Roi d'aller à sa maison de Vaux, dont Fouquet étoit si jaloux d'étaler la magnificence. Elle brilla surtout dans la fête somptueuse qu'il osa donner à son Maître. Ce fut là que le Roi déclara qu'il vouloit visiter la Bretagne, & y faire travailler à un nouveau Port de mer, dont on lui avoit effectivement envoyé le projet.

Quelques Troupes filerent en cette

Province, ſous prétexte d'aller commencer les travaux, & Sa Majeſté partit pour s'y rendre. Arrivé à Nantes, M. Fouquet fut arrêté en ſortant du Conſeil, & conduit, ſous bonne garde, au Château d'Angers, d'où, peu de tems après, il fut transféré à Vincennes. Le Roi s'aſſura de Belle-Iſle, changea le Gouverneur & la Garniſon, revint à Paris, après avoir fait mettre M. Fouquet à la Baſtille.

On ſe tourna auſſi-tôt vers les gens d'affaires; on en arrêta pluſieurs, & on établit une Chambre de Juſtice à l'Arcenal, devant laquelle ils furent examinés ſur leurs malverſations. Il ne leur en coûta que de l'argent; mais on les taxoit ſi haut, qu'on demandoit aux uns juſques à dix millions, aux autres moins, à proportion des Régies qu'ils avoient eues. Les Guenegauds & les Baſmiere, l'un Secretaire d'Etat, & l'autre Tréſorier de l'épargne, furent compris dans cette recherche, & mis à la Baſtille. On preſſa ſi bien toutes ces éponges, & l'on en tira de ſi groſſes ſommes, qu'elles ſuffirent, non-ſeulement pour acquitter les dettes du Roi, mais qu'il en reſta beaucoup d'argent dans les coffres de Sa Majeſté.

Ce fut M. Colbert qui présida à toutes ces opérations ; car il avoit été installé à la place de Fouquet, dès que celui-ci eut été arrêté ; on lui donna aussi la Charge de Secrétaire d'Etat, qu'exerçoit M. de Guenegaud ; & il réussit si bien dans l'administration des Finances, qu'en fort peu de tems le Roi vit doubler ses revenus.

Cependant la Chambre de Justice travailloit au procès de Fouquet. Le nouveau Ministre, qui, dit-on, vouloit le perdre, afin d'être plus assuré dans sa place, fournissoit toujours de nouveaux Mémoires contre lui. Il n'en eut pourtant pas toute la satisfaction qu'il en espéroit ; car, soit que ses Juges ne le trouvassent pas assez coupable, soit qu'il fût puissamment secouru par un grand nombre d'amis, il fut condamné seulement au bannissement & à la confiscation de ses biens. On l'envoya à la Citadelle de Pignerol, où il fut gardé très étroitement, & y mourut quinze ans après.

En travaillant au rétablissement de ses Finances, le Roi n'oublia pas ce qui concernoit les affaires militaires, dont M. le Tellier étoit chargé comme Secrétaire d'Etat de la Guerre. M. de

Louvois ſon fils, que Sa Majeſté vouloit lui donner pour Succeſſeur dans ce département, travailloit ſous lui; & c'étoit avec ces deux hommes que le Roi s'enfermoit tous les jours pour dreſſer ſon projet.

M. le Tellier, qui eſt mort Chancelier de France, avoit un bon eſprit, beaucoup de jugement, une grande expérience dans les affaires, & alloit à ſes fins avec une adreſſe extrême: il étoit flatteur, fin; il excelloit en patelinage; & dans le fond auſſi dangereux, auſſi vindicatif qu'un Italien, il conſervoit toujours le même viſage & le même air, auſſi affable dans un tems que dans un autre. Ce n'eſt pas qu'il ne fût prompt & colere; mais il ſavoit choiſir ſes momens, & sembloit du reſte fort réglé dans ſes mœurs. Sa conduite lui a ſi bien réuſſi, qu'il a honorablement établi ſa maiſon, & a acquis des richeſſes immenſes.

Le caractere de M. de Louvois différoit en bien des points de celui de ſon pere: l'humeur qui dominoit dans le fils, étoit une fierté naturelle, toujours tracée ſur ſon viſage, & qui effrayoit tous ceux qui avoient à traiter avec lui. Il étoit jaloux, vin-

dicatif, & capable de tout sacrifier pour soutenir son autorité. Il avoit peu d'*étude*, peu de connoissance des Sciences & des Arts, & fut d'abord très dissipé par les plaisirs. Son esprit paroissoit lourd & pesant. On dit à cet égard que M. le Tellier, qui connoissoit parfaitement le caractere du Roi, eut l'adresse de l'engager à corriger la conduite de son fils, & à le former selon son goût, afin que Sa Majesté s'y attachât davantage, & qu'elle le regardât comme sa créature. Les soins du Monarque ne furent pas inutiles; car l'esprit & les talens du jeune Ministre se développerent; & il fit tout espérer de son activité & de son travail. Le Roi en fut si content, qu'il s'est piqué depuis de former lui-même ses autres Ministres. Louvois entendit si bien le détail de la Guerre, & tout ce qui la concerne, que, de son tems, la discipline militaire fut exacte, & les Troupes maintenues en bon état. Deux moyens principaux y concoururent; le soin qu'il en prenoit, & sa sévérité. Jamais Ministre n'a mieux pourvu à la subsistance & à l'action des armées. Lorsque ceux qui y commandoient étoient placés de sa main, ou quand

le Roi les conduisoit en personne; tout s'y trouvoit en abondance; & par ses attentions & sa prévoyance, les expéditions les plus difficiles réussissoient, en quelque saison que ce pût être. Il ne fut pas si bon Ministre dans les autres parties de l'Etat, qui lui furent presque toutes confiées : jamais il ne sçut captiver son humeur; & le tems qu'il consumoit à approfondir les détails, ne lui laissoit pas celui de pénétrer de même les affaires importantes. Il faisoit souvent du bien par hauteur, & préféroit quelquefois des hommes nouveaux à des gens de naissance & de mérite, afin que les premiers s'attachassent à lui servilement, qu'il pût en disposer à son gré, & que les autres qu'il craignoit, ne devinssent de trop puissans ennemis.

Quoique le Roi travaillât assidument avec ses deux Ministres, il ne s'en rapportoit pas entierement à eux seuls; il prenoit les avis des principaux Officiers Militaires, & sur-tout de M. de Turenne, qui étoit souvent contraire à M. de Louvois, pour qui il affectoit beaucoup de mépris. De-là vint cette inimitié, dont les Tellier lui donnerent depuis tant de preuves. Le

Roi éclairé par de sages conseils, fit pour ses Troupes plusieurs Réglemens qui commencerent à introduire cette admirable discipline, qui les a rendues les plus belles & les meilleures de l'Europe. Il renouvella aussi les anciennes Ordonnances contre les duels, & les mit si bien en vigueur, qu'on peut dire que cette barbare fureur s'est considérablement rallentie. A l'égard de l'administration de la Justice, il fit dresser de nouveaux Codes, & publia différentes Ordonnances, qui toutes avoient pour but, & le bien public, & le rétablissement d'une exacte Police dans tout le Royaume.

Comme le Cardinal Mazarin avoit marqué dans ses Mémoires, que le Roi, ni ses Ministres ne seroient jamais les maîtres, à moins qu'on n'abaissât les Grands & la Noblesse, on trouva un expédient de les attacher entierement à la Cour, en semant d'abord quelques pensions & quelques honneurs parmi eux. Ce fut une source d'espérance pour tous les autres. Chacun s'empressa de venir à la Cour, & de se dévouer au Service du Prince. Mais si plusieurs firent fortune, un plus grand nombre se ruinerent; & cette politique admi-

rable, en étendant les bornes de la Puiſſance Royale, tint tout le monde dans la dépendance des Miniſtres, qui ont été depuis les canaux par où ont coulé toutes les graces. Mais avant que ce grand projet pût être exécuté, il arriva bien des événemens.

Toute l'Europe étoit en paix, à l'exception du Portugal, à qui l'Eſpagne faiſoit la guerre, prétendant que cette Courone s'étoit ſouſtraite à ſa domination légitime. La France, dont l'intérêt étoit de tenir la Monarchie Eſpagnole occupée, & d'empêcher qu'elle ne s'agrandît, fourniſſoit ſous-main des ſecours au Portugal. Les Eſpagnols ſe plaignirent que la France contrevenoit au Traité des Pirennées, dans lequel il étoit ſtipulé en termes exprès, qu'elle ne prendroit directement ni indirectement aucun parti contr'eux. Ce fut un germe de diviſion entre les deux Couronnes. D'ailleurs la politique qui faiſoit agir la France, rendoit une pareille conduite néceſſaire aux Eſpagnols, intéreſſés à traverſer le commencement d'un regne, dont on auguroit de grandes choſes : ainſi leur jalouſie ſe reveilla, & ils chercherent tous les moyens de nous

susciter des ennemis. Préoccupés de ces idées, ils crurent que le Roi d'Angleterre, depuis peu remonté sur le Trône, conservoit encore du ressentiment de ce que la France, ou plutôt le Cardinal Mazarin, avoit paru ménager peu ses intérêts à la paix des Pirennées, & qu'une occasion qui se présenta alors, le détermineroit à entrer en guerre contre la France, ou bien qu'il y seroit contraint par la nation Angloise, qui s'y trouvoit particulierement intéressée.

Cette occasion étoit les nouvelles Manufactures que M. Colbert venoit d'établir en France, où auparavant les Anglois & les Hollandois faisoient le principal débit de leurs Draperies & autres Marchandises. Les Espagnols voulurent profiter de cette conjoncture; ils solliciterent les deux Puissances de se déclarer contre la France. Le Parlement d'Angleterre se prêta à leurs propositions; mais les Etats Généraux des Provinces unies, furent plus reservés; ils ne donnerent aucune réponse positive, souhaitant voir auparavant à quoi aboutiroient les grands desseins de M. Colbert, & s'ils leur pouvoient apporter autant de pré-

judice, que les Eſpagnols tâchoient à le leur perſuader. Le Roi d'Angleterre, qui aimoit perſonnellement Louis XIV, étoit bien aiſe de goûter un peu de repos après tant de traverſes. Il ne voulut pas entendre parler de rupture, & s'oppoſa même au deſir de ſa Nation. Ainſi les Eſpagnols, ayant manqué cette occaſion, eurent recours à une autre manœuvre, par laquelle ils prétendoient, en ſe brouillant tout de nouveau, intéreſſer ces Puiſſances dans leur querelle particuliere.

Pour parvenir à leurs fins, ils envoyerent ordre au Baron de Batteville, leur Ambaſſadeur à Londres, d'y précéder celui de France, de quelque maniere que ce pût être, deſirant même que cela ſe fît avec éclat. Ils ſe fondoient, pour cette préſéance, ſur ce que l'Empereur Charles-Quint, qui fut en même-tems Roi d'Eſpagne, en avoit joui; mais c'étoit en qualité d'Empereur, & non de Roi d'Eſpagne. Philippe II, ſon fils, qui lui ſuccéda ſur le trône d'Eſpagne, prétendit tirer avantage de ce qui s'étoit paſſé lorſque les deux Dignités s'étoient trouvées réunies, & en faire une regle pour l'avenir en faveur de la Cou-

tonne qu'il possedoit séparément. Il y eut à ce sujet de grandes contestations entre le Roi de France & le Roi d'Espagne ; & rien ne fut décidé de leur côté.

L'Entrée d'un Ambassadeur à Londres, fournit aux Espagnols une occasion de recommencer la querelle ; & comme c'est la coûtume que les Ministres, pour se faire honneur les uns aux autres, envoient leurs carosses à ces sortes de cérémonies, le Baron de Batteville gagna plus de deux mille Anglois, pour intéresser la Nation à ce qui devoit arriver. Ils se joignirent à tous ses gens qui étoient bien armés. Quand le carosse du Comte d'Estrades, Ambassadeur de France, arriva, les Espagnols & les Anglois se jetterent sur les chevaux, couperent leurs guides, pour les empêcher d'avancer, & donner le tems à celui du Baron de Batteville de précéder les gens du Comte, qui ne s'attendant point à cette attaque indécente, parcequ'ils ignoroient les trames secrettes formées contre leur Maître, n'eurent dans le moment d'autre ressource pour repousser la violence de ces furieux, que d'essayer, à leur tour, de rompre les

rennes des chevaux du carosse de l'Ambassadeur d'Espagne. Mais leurs Adversaires, préparés à l'attaque, avoient imaginé le stratagème singulier de faire fabriquer des rennes d'un fer délié, couvert de cuir, qui résista, sans peine, à tous les efforts. On se porta des coups de part & d'autre; mais comme les Anglois étoient supérieurs en nombres, les gens de l'Ambassadeur de France furent fort mal traités, & il en resta plusieurs sur la place.

Le Comte d'Estrades dépêcha aussitôt un Courrier à la Cour de France, pour l'informer de cet attentat; il demanda en même-tems audience au Roi d'Angleterre, pour lui porter ses plaintes sur le parti que les Anglois avoient pris en faveur du Baron de Batteville. Ce Prince accorda l'audience à l'instant, & promit au Comte de lui rendre toute la justice qu'il pouvoit desirer. Il la rendit en effet; mais elle calma si peu l'indignation du Roi de France, qu'il demanda, avec toute la hauteur d'un Monarque accoutumé à donner des Loix, une satisfaction pleine & entiere. Il commença par envoyer un Courrier à l'Archevêque d'Embrun, son Ambassadeur à Ma-

drid, avec ordre de ſavoir promptement ſi Sa Majeſté Catholique vouloit déſavouer le Baron de Bateville. L'Ambaſſadeur ſe préſenta pour avoir audience; mais le Roi d'Eſpagne, qui venoit auſſi de recevoir un Courrier du Baron de Bateville, ſe doutant bien que l'Archevêque vouloit lui parler de cette affaire, chercha à temporiſer pour projetter ſa réponſe, & s'inſtruire pleinement de la maniere dont penſeroient les autres Cours de l'Europe, & du ſuccès qu'auroient ſes Ambaſſadeurs. Il prétexta une maladie; mais comme cette feinte ne pouvoit durer autant de tems qu'il en falloit à ſes Miniſtres, pour lui rendre un compte précis du ſuccès de leur négociation, il aſſembla ſon Conſeil, où il fut réſolu, que quand on ne pourroit plus remettre l'audience que l'Ambaſſadeur de France ſollicitoit toujours fortement, Sa Majeſté Catholique répondroit en termes généraux, qu'Elle n'aimoit pas les violences, & qu'ainſi Elle déſaprouvoit celles du Baron de Bateville, & le revoqueroit inceſſamment. Ce fut en effet tout ce que le Roi répéta à l'Archevêque dans l'audience qu'il ne pût lui refuſer quel-

ques jours après ; mais cette réponse ne satisfit point l'Ambassadeur qui la trouva captieuse, s'en plaignit & menaça de se retirer.

La Reine Mere se chargea de tirer du Roi son frere, une explication plus précise, & lui manda par un Courrier exprès, que le Roi son fils exigeoit une autre satisfaction, ou qu'il étoit résolu à recommencer la guerre.

Le Conseil d'Espagne se rassembla à l'arrivée de ce Courrier, & se trouva fort embarrassé ; car, d'un côté, il étoit pressé vivement, & comprenoit, sans peine, que l'effet suivroit de près les menaces ; de l'autre, les Ministres d'Espagne trouvoient plus de difficultés dans les Cours où ils négocioient, qu'ils ne s'étoient imaginé. Cependant comme ils se flattoient toujours de les surmonter, il fut encore décidé que le Roi d'Espagne s'expliqueroit d'une maniere équivoque, & répondroit à la Reine sa sœur, qu'il alloit envoyer en France le Marquis de las Fouentes, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & lui donneroit ordre de terminer cette affaire au gré de Sa Majesté très chrétienne. Le Roi trouva cette réponse aussi captieuse que la

précédente, & se détermina à rappeller son Ambassadeur de Madrid, & à reprendre les armes. Il y étoit d'autant plus porté, qu'il n'ignoroit aucune des trames que les Espagnols ourdissoient contre lui; mais comme il savoit en même-tems leur peu de succès, il ne pût refuser aux instantes prieres que lui firent la Reine sa Mere, & la jeune Reine qui venoit de lui donner Mgr. le Dauphin, d'attendre l'arrivée du Marquis de las Fuentes, dont le départ fut differé par une indisposition simulée. Enfin le Roi d'Espagne ayant eu avis, que celui d'Angleterre prenoit le dessus dans son Parlement, & ne vouloit entendre à aucune rupture avec la France; que les autres Puissances étoient disposées à lui laisser vuider sa querelle tout seul, il eut recours à la médiation du Pape pour conclure son accommodement, & en rendre les conditions les moins dures qu'il le pourroit. Le Nonce en parla au Roi, qui ordonna à M. de Lione, Secrétaire d'Etat, & fort habile homme, de converser avec lui sur cet important objet. La négociation n'eût pas un prompt succès; car le Roi,

naturellement fier & jaloux de sa gloire, vouloit que le Roi d'Espagne renonçât par écrit à la préséance, & désavouât le Baron de Bateville, comme ayant entrepris de son chef tout ce qui avoit été fait à Londres: & au contraire, Sa Majesté Catholique prétendoit seulement défendre à ses Ambassadeurs, de ne se plus présenter à aucune cérémonie, où ceux du Roi assisteroient.

Cependant pour prévenir les Actes d'hostilités, le Marquis de las Fuentes partit de Madrid; mais il marcha si lentement, qu'il étoit facile de concevoir quelles étoient les vues de cette Cour. A son arrivée à Orléans, il contrefit encore le malade. Cette affaire traina plus de cinq mois; & le Roi, choqué de tant de longueurs, ordonna à M. de Lione, de déclarer nettement de sa part au Nonce, qu'il falloit, ou la terminer au plutôt, ou entrer en guerre. Ce compliment fut un spécifique pour la maladie du Marquis de las Fuentes, qui le mit en état de partir d'Orléans pour se rendre à Paris. Le Nonce & M. de Lione convinrent, que l'Ambassadeur d'Espagne

feroit admis à une audience publique du Roi ; ce qui fut exécuté de la maniere ſuivante.

Tous les Princes du Sang, les Officiers de la Couronne, & les quatre Secrétaires d'Etat eurent ordre de s'y trouver ; les Miniſtres Etrangers furent auſſi priés de s'y rendre : les Princes du Sang ſe placerent à la droite du Trône, où étoit le Roi ; les Miniſtres Etrangers à la gauche ; les quatre Secrétaires d'Etat avoient chacun devant eux un Bureau, pour dreſſer un Procès-Verbal de la Déclaration de l'Ambaſſadeur ; déclaration concertée auparavant mot à mot, & conçue en ces termes : « Que le Roi ſon Maître avoit » eu bien du déplaiſir, en apprenant » l'attentat commis à Londres par le » Baron de Bateville ſon Ambaſſa- » deur ; qu'il ne ſouhaitoit rien tant » que d'entretenir la bonne intelli- » gence entre les deux Couronnes ; » que comme cette action y étoit for- » mellement oppoſée, il avoit non- » ſeulement révoqué ſon Ambaſſa- » deur, mais lui avoit même donné » ordre de retourner à Madrid, pour » y rendre compte de ſa conduite ; » que cependant il avoit commandé

» à tous ses autres Ambassadeurs, dans
» quelques Cours qu'ils pussent être,
» de ne point se trouver dans les céré-
» monies où l'Ambassadeur de France
» assisteroit, crainte qu'il ne survînt
» de nouveaux débats sur le rang ».

Toutes ces paroles signifioient beaucoup, à les prendre dans le sens où elles étoient entendues. On crut en France la préséance cédée par Sa Majesté Catholique, qui, cependant ne l'accordant pas en termes formels, n'imagina point que cette condescendance pût compromettre sa gloire.

Le Pape, qui s'étoit entremis dans cette affaire, eut à son tour besoin d'un Médiateur pour l'insulte faite à Rome au Duc de Crequy, Ambassadeur de France. Ce Ministre y fut plus maltraité que ne l'avoit été le Comte d'Estrades à Londres, puisque sa personne même & celle de la Duchesse sa femme furent attaquées. Voici le détail de cet événement. Alexandre VII, Siennois de Nation, & de la famille de Chigy, étoit assis sur la Chaire de Saint Pierre. Son caractere avoit assez de rapport à celui de Sixte V. Il s'étoit élevé au Pontificat à peu près par les mêmes voies. Il affectoit une dévotion singuliere, & avoit

sa biere placée sous son lit, afin que le souvenir de la mort lui fût toujours présent. Mais devenu Pape, il éloigna de ses yeux ce lugubre spectacle, pour étaler la pompe & la magnificence d'un grand Roi. Son frere, Augustin Chigy, étoit Gouverneur de Rome; un de ses neveux Cardinal, & le Cardinal Imperiali premier Ministre.

C'étoit une ancienne coutume à Rome, que les Ambassadeurs des Têtes couronnées rendissent la premiere visite aux parens du Pape, & à son premier Ministre. Le Duc de Crequy, dont la fierté naturelle, toujours peinte sur son visage, étoit encore augmentée par la qualité d'Ambassadeur d'un grand Monarque, loin de suivre cet usage, l'avoit hautement condamné, ajoutant qu'il ne convenoit point à un homme comme lui. Cette déclaration déplut au Pape & à ses parens, qui en marquerent leur ressentiment de la maniere la plus violente.

Le Duc de Crequy, logé au Palais Farnese, soutenoit avec éclat la dignité dont il étoit revêtu, sans se départir d'aucune de ses prérogatives. Comme les franchises en étoient une, il avoit sur-tout recommandé à ses gens

d'empêcher que les Sbirres ne missent le pied dans son quartier. Un jour qu'il étoit sorti, ainsi que l'Ambassadrice son épouse, un débiteur, véritable ou supposé, s'en fut du côté du Palais Farnese, criant de toutes ses forces & appellant du secours. Les gens du Duc, extrêmement alertes sur pareille avanture, n'en eurent pas plutôt connoissance, qu'ils firent une vive sortie sur les Sbirres qui étoient accourus, & poursuivirent leur proie avec chaleur. Ceux-ci furent soutenus par quelques Corses de la garde du Pape, qui se trouverent là si à propos, qu'on eut lieu de croire que la rencontre étoit préméditée. Malgré cette précaution, ils furent repoussés, & contraint de se retirer du côté du Corps de garde des Corses, qui, se joignant à ceux qui étoient aux environs, les aiderent à faire reculer les gens de l'Ambassadeur, bien-tôt forcés à leur tour de se retirer vers les écuries d'où ils étoient sortis. Le Duc de Crequy, qui rentroit alors dans son Palais, n'eut que le tems de s'y enfermer. Les Corses l'investirent devant & derriere. Il voulut se montrer sur un balcon, d'où il menaça ces séditieux de les faire pendre; mais au lieu de marquer aucun respect,

ni

ni pour sa personne, ni pour son rang, ils firent une décharge sur lui, & ce fut par une espece de miracle qu'ils ne le tuerent point. Il cessa ses menaces, pour ne pas se compromettre davantage, & rentra dans son appartement. Le moment d'après, la Duchesse sa femme arriva, & échappa aussi heureusement à de plus grands dangers; car, comme elle revenoit de la Ville, on tira sur elle, dans son carrosse, plusieurs coups de mousquet, dont un de ses Pages & un de ses Valets de pied furent tués sur-le-champ. Tous les François qui se trouverent alors dans les rues coururent le même danger: le corps des Sbirres, qui est considérable à Rome, courut sur eux; & ce fut un désordre affreux dans toute la Ville.

Les parens du Pape ayant ainsi assouvi leur vengeance, firent dissiper le tumulte, feignant de n'y avoir aucune part. L'Ambassadeur en demanda justice au Pape & au Gouverneur de Rome, qui ne balancerent pas à la lui promettre; mais l'évasion des Sbirres leur épargna le soin d'acquitter leur promesse. Le Duc de Crequy en étant informé, ne sortit plus de chez lui que bien accom-

pagné, avec tous ses gens armés, & une garde considérable à pied & à cheval autour de son carosse. Ce cortege déplut au Gouverneur & aux parens du Pape, qui s'imaginerent que le Duc les vouloit braver; ensorte que pour lui rendre bravade pour bravade, ils envoyerent toute la garde du Pape autour de son Palais, & lui firent dire, que par ces précautions ils vouloient pourvoir à sa sureté, s'étant rendu si odieux au peuple de Rome, que s'il sortoit ils ne lui répondoient pas de sa vie.

La prédiction ne tarda pas à s'accomplir; car il fut assiégé une seconde fois, sans savoir que penser des suites de ce nouveau blocus. Le Roi, averti de ce qui se passoit à Rome, ordonna au Duc de Créqui d'en sortir incessament, & de se retirer dans les Etats du Grand Duc; il fit dire aussi au Nonce de partir pour l'Italie, & de quitter Paris en deux fois vingt-quatre heures. Il lui donna une garde qui le conduisit jusqu'au pont de Beauvoisin, & lui fit essuyer de petites mortifications dans le cours de son voyage.

Cette retraite indiqua assez au Pape ce qui devoit arriver dans la suite; & en effet le Roi s'empara aussitôt d'Avi-

gnon, & envoya des troupes du côté de l'Italie, sous le commandement du Marquis de Bellefonds qui eut ordre de prêter la main aux Ducs de Modene & de Parme. Ces Princes se plaignoient qu'au préjudice du Traité des Pirennées, le Pape leur retenoit certaines Places qui leur devoient être restituées. Ce premier corps de troupes devoit être suivi d'une Armée plus considérable sous les ordres du Maréchal Duplessis.

Le Pape, de son côté, chercha à se précautionner contre l'orage qui le menaçoit. Il voulut faire une ligue avec les Princes d'Italie; le Roi d'Espagne promettoit de s'y joindre, & d'y engager l'Angleterre & la Hollande. Mais tout ce projet s'évanouit: le Roi d'Angleterre & les Provinces-Unies ne voulurent point y entrer; les Princes d'Italie refuserent nettement le Pape; & le Roi d'Espagne se voyant seul, fut oblide suivre l'exemple des autres Puissances.

Alexandre VII proposa un accommodement par l'entremise des Vénitiens. Le Roi eut d'abord peine à s'y résoudre; mais à la fin il consentit

qu'on s'assemblât à Pise, où l'on convint que le Cardinal Chigi viendroit incessament en France en qualité de Légat *à latere*, & y protesteroit à Sa Majesté, que ni lui, ni aucun de sa maison n'avoient eu part à l'attentat commis contre le Duc de Créqui & la Duchesse son épouse; que Dom Augustin Chigi feroit à Rome la même protestation par écrit, & cependant sortiroit de la Ville, jusqu'à ce que le Légat eût eu audience du Roi, & qu'il eût obtenu son pardon; que le Cardinal Imperiali viendroit aussi en personne se justifier & se mettre entre les mains du Roi, pour être puni s'il étoit jugé coupable; enfin, que par un décret solemnel du Pape, toute la Nation Corse seroit déclarée à jamais incapable de servir dans l'Etat de l'Eglise, & que pour conserver la mémoire de la réparation faite à Sa Majesté, on éleveroit à Rome une Pyramide vis-à-vis de leur corps-de-garde, sur laquelle ce décret seroit gravé. Tous ces articles furent ponctuellement exécutés. Quand le Légat & le Cardinal Imperiali arriverent, le Roi les reçut en Prince qui n'a de ressentiment qu'autant que sa

gloire l'y oblige. Les troupes revinrent; Avignon fut rendu au Pape; & toute cette affaire fut assoupie.

La Cour de Rome, quoique très-sensible à cette humiliante réparation, suivit l'exemple des autres Souverains qui ménageoient tous la Puissance du Roi, que de continuels accroissemens, & en particulier l'acquisition de Dunkerque, rendoient toujours plus redoutable. L'Allemagne étoit en guerre avec le Turc; & l'Espagne se trouvoit si affoiblie, qu'elle ne pouvoit même soutenir la guerre qu'elle avoit contre le Portugal: ainsi le Roi, exempt de toute inquietude, travailloit dans le sein de la paix, à s'élever au faîte de cette grandeur, où on l'a vu depuis, tenant cependant les troupes en haleine, par les secours qu'il prétoit aux Souverains qui imploroient sa Puissance.

L'Empereur fut de ce nombre. Sa Majesté lui envoya huit mille hommes commandés par MM. de Coligny & de la Feuillade: grand nombre de jeunes Seigneurs avides de gloire, marcherent sur leurs pas. Ces troupes se joignirent à l'armée Impériale, & combatirent avec tant de valeur au passage du Raâb,

près S. Godard en Hongrie, qu'on peut dire qu'elles sauverent cette armée, & qu'elles eurent presque seules tout l'honneur d'une victoire, qui obligea aussitôt les Turcs à conclure la paix avec l'Empereur.

La France se rendit également favorable aux Hollandois, par le secours de cinq à six mille hommes, dans la guerre qu'ils avoient avec le fameux Bernard de Gaten, Evêque de Munster, qui marchoit lui-même à la tête de ses troupes. Après l'arrivée de celles de France en Hollande, ce Prélat fut obligé de souscrire à la paix, & de restituer aux Hollandois ce qu'il leur avoit pris. Le Roi aida encore les Provinces Unies de plusieurs vaisseaux contre l'Angleterre. Les deux armées se livrerent plusieurs combats, où les François se signalerent. Enfin la paix fut conclue; & les vaisseaux du Roi revinrent dans ses Ports de l'Océan. Ils n'y resterent qu'autant de tems qu'il en fallut pour les radouber; car bientôt après ils passerent dans la Méditerranée, M. Colbert les ayant destinés à l'exécution du projet qu'il avoit formé, d'un établissement sur les Côtes d'Afrique pour le progrès du commerce.

M. de Beaufort eut le commandement de l'armée navale, & M. Degadagne, Lieutenant-Général, celui des troupes qu'on y embarqua. Cette armée arriva devant Gigeri, le 19 de Juillet 1665, & l'on débarqua les troupes près de cette Ville, malgré l'opposition des Maures qui furent poussés dans le Pays; la Ville fut emportée, & l'on y mit garnison.

Après ces premiers succès, on manqua de vivres; les maladies se mirent dans l'armée, & y il mourut bien du monde. Il fallut abandonner Gigeri, & battre en retraite. Un vieux vaisseau nommé la Lune, s'ouvrit, se perdit, & avec lui une partie considérable du Régiment de Picardie, qui y étoit embarqué. Le malheur attaché à cette entreprise réjouit fort les ennemis de M. Colbert, particulierement MM. le Tellier qui étoient jaloux de sa faveur.

Il s'éleva aussi dans ce même tems, une petite guerre contre le vieux Duc Charles *de Lorraine*, qui se faisoit une sorte de politique d'employer toute son adresse à brouiller les esprits. Après avoir été mis en liberté par les Espagnols, en conséquence du Traité des

Pirennées, il vint à Paris, où il s'occupa de nouvelles idées. La Lorraine & le Duché de Bar ne lui appartenoient que du chef de la Ducheſſe Nicole ſa femme qui en étoit héritiere; il n'en avoit point eu d'enfans, & s'en étoit dégoûté pour épouſer la Ducheſſe de Cantecroix, dont il eut deux enfans, M. de Vaudemont d'aujourd'hui, & Madame de Lillebonne. Depuis ce mariage la Ducheſſe Nicole s'étoit retirée, & mourut, pour ainſi dire, dans la pauvreté. Elle avoit eu une ſœur mariée au Prince François, frere puîné du Duc Charles; & de ce mariage naquit un fils à qui on donna le nom de Charles, & qui s'acquit beaucoup de gloire & de réputation au ſervice de l'Empereur, dont il commanda les armées. C'étoit à ce Prince que la Lorraine appartenoit légitimement, & non à ſon oncle, dont les prétentions, à cet égard, ne pouvoient tout au plus s'étendre qu'à l'uſufruit. Cependant le vieux Duc qui en étoit en poſſeſſion, voyant bien qu'il ne pourroit aſſurer cet Etat au Prince de Vaudemont ſon fils, au préjudice de ſon neveu, voulut le changer de nature, & en traiter avec le Roi qui entra aſſez dans ſes vues : ces Du-

chés étant fort à sa bienséance, le traité fut signé. Le Prince Charles qui étoit alors avec son oncle à Paris, fit ses protestations, & se retira en Italie, passa de-là en Allemagne, où il resta jusqu'à sa mort. Le Duc Charles, dont l'esprit étoit inconstant, ne tarda pas à se repentir de ce qu'il avoit fait, & chercha à éluder au moins le traité, s'il ne pouvoit parvenir à le rompre entierement. Le Roi ayant, de son côté, fait examiner avec soin où se trouvoit le bon droit, reconnut que le Duc n'avoit pû validement disposer de ces Etats, la proprieté ne lui en étant point acquise; que la Loi Salique qu'il avoit alléguée pour fondement de ce traité, n'avoit jamais été en usage en Lorraine: ainsi ce Monarque renonçant au premier traité, en fit un autre avec le Duc qui, parmi les divers engagemens qu'il contracta, s'obligea à remettre à Sa Majesté, la Ville de Marsal. Mais à son retour en Lorraine, il en éluda l'exécution sous différens prétextes. Le Roi choqué de ses détours, & de ses délais, fit investir Marsal par un corps d'armée, & s'y rendit en personne; alors le Duc sentant bien qu'il n'y avoit plus lieu de le conserver, & qu'il cour-

roit risque d'être chassé de ses Etats, eut recours à la clémence de Sa Majesté, & lui remit cette place. Le Roi reprit le chemin de Paris après trois semaines d'absence. Ce fut à peu près dans ce même tems, qu'il fit commencer le magnifique bâtiment du Louvre, qu'il laissa imparfait; car ayant changé de goût, il se fixa à Versailles, où il employa des millions à réparer, par le secours de l'art, les défauts de la nature, & à faire d'un terrein disgracié, le plus superbe lieu du monde. Les merveilles de ce nouveau regne fixerent l'attention de tous les esprits : la Cour devint fort nombreuse, & l'on ne s'y occupa que de plaisirs; l'âge du Roi, son inaltérable santé, son air imposant & majestueux, son opulence, le bon ordre de ses affaires; tout l'invitoit à s'y livrer.

L'amour vint aussi prendre part aux divertissemens; le Roi ne put se défendre de ses charmes; & son cœur se prit pour Mademoiselle de La Valiere, fille d'honneur de MADAME, sa belle sœur. Sa beauté étoit médiocre; mais elle avoit d'ailleurs tant de délicatesse dans l'esprit, tant d'agrémens dans les manieres, qu'elle l'emportoit sur les plus

belles personnes par le rare talent de plaire. Le Roi qui étoit l'homme de son Royaume le mieux fait, & le plus aimable, sut bientôt s'en faire aimer. Cette passion dans sa naissance fut tenue fort secrette; mais comme un feu violent ne peut manquer d'éclater, la la jeune Reine s'en apperçut, & en témoigna du chagrin; elle fut obligée de prendre patience, & le Roi garda moins de mesures: il fit sa Maîtresse Duchesse, & lui consacra tous les momens dont les affaires de l'Etat lui permettoient de disposer: ce n'étoit que fêtes, que divertissemens où éclatoit la magnificence Royale. Mais comme la possession éteint l'amour, surtout quand un nouvel objet vient offrir de nouveaux charmes, le Roi se détacha de sa Maîtresse, & en prit une plus belle. Madame de la Valiere qui aimoit le Roi pour lui-même, & indépendament de sa Couronne, en fut si touchée, qu'elle se jetta dans le Couvent des Carmelites, s'y fit Religieuse, & y vécut dans la pénitence la plus rigoureuse.

Au milieu de ces scenes diverses, MM. le Tellier & Louvois voyoient avec jalousie que M. Colbert jouissoit de la plus grande faveur, & qu'il n'étoit

plus question à la Cour, que de choses qui regardoient son ministere. Ils souhaitoient une occasion de régner à leur tour, & de profiter de l'inclination naturelle du Roi pour la gloire qui s'acquiert par les armes.

La mort du Roi d'Espagne (1) arriva fort à propos pour favoriser leur ambition. Quoiqu'il ne parût pas d'abord que cet événement pût causer de grands troubles, parceque ce Prince laissoit un fils de son second mariage, héritier de tous ses Etats, & que le Roi, en épousant l'Infante d'Espagne, avoit fait une renonciation absolue, quand même les enfans mâles viendroient à manquer, les deux Ministres porterent le Roi à faire plusieurs demandes au Conseil d'Espagne touchant cette succession. Comme ces demandes donnerent lieu au renouvellement de la guerre, & furent la base de celles qui sont survenues depuis, il est nécessaire que je m'explique sur ce point avec plus d'étendue.

Le Roi d'Espagne, Philippe IV, avoit eu deux femmes; la premiere, Elizabeth de France, dont il eut notre

(1) Mort le 17 Septembre 1665.

Reine Marie Therese d'Autriche & le le Prince Dom Baltazar. De son second mariage avec Marie Anne d'Autriche nâquit le Prince Dom Charles qui lui succeda ; car Dom Baltazar étoit mort peu de tems après que Louis XIV eut épousé l'Infante. Ainsi le pere commun n'étant plus, la Reine ne prétendit pas seulement à la restitution de la dot de la feue Reine sa mere, mais encore à quelques Provinces des Pays-Bas, qui lui étoient dévolues, suivant la Coutume du pays, où les filles du premier lit héritent, quoiqu'il y ait des enfans mâles d'un second mariage. On citoit pour exemple, que quand Philippe II fit donation des Pays-Bas à sa fille Elizabeth, en la donnant pour épouse à l'Archiduc, les Etats du Brabant, lorsqu'ils la reconnurent Souveraine, déclarerent expressément que c'étoit en vertu de son droit successif, & non à cause de la donation.

L'Archevêque d'Embrun, qui étoit toujours Ambassadeur à Madrid, eut ordre du Roi d'exposer à la Reine Régente d'Espagne, & à son Conseil, les prétentions de la Reine son épouse, & de demander qu'elle fût mise en possession de ce qui lui devoit appartenir. On

lui objecta la renonciation générale & sans réserve, que le Roi & la Reine avoient faite par leur contrat de mariage; & on répondit, de la part de la France, que cette renonciation avoit par elle-même une cause de nullité, parcequ'elle étoit anticipée, & que le Prince Dom Baltazar vivoit encore dans le tems qu'elle avoit été faite. Les Jurisconsultes écrivirent de part & d'autre; & leurs Mémoires devinrent publics. J'y renvoie le lecteur, s'il veut en savoir davantage; il me suffit de dire qu'on se détermina à décider son droit par le sort des armes.

La France fit donc marcher vers les Pays-Bas, deux Armées, au commencement du mois de Mai de l'an 1667. La plus petite, commandée par le Maréchal d'Aumont, y entra par le côté de la mer; & le Roi à la tête de l'autre, ayant sous lui M. de Turenne, marcha droit à Charleroy, nouvelle Place que les Espagnols bâtissoient sur la riviere de Sambre. Comme elle n'étoit pas encore en état de défense, ils l'abandonnerent à l'approche des François, après avoir fait sauter, par les mines, ce qu'il y avoit de fortifications déja commencées. Le Roi y étant ar-

rivé, fit travailler, pendant trois semaines, toute son Armée à relever cette Place, dont il donna le gouvernement à M. de Montal, homme de grande réputation ; & dès qu'il crut que la Garnison y pouvoit être en sûreté, il en partit pour suivre ses desseins. Il prit sa route au travers du Brabant & du Hainaut, dans la vûe de se rendre devant Tournay. Pendant sa marche, la ville d'Ath se rendit à mon pere, qui la fit sommer en passant. Le Roi, ayant trouvé ce poste important, l'a bien fait fortifier depuis.

Tournay capitula dès l'ouverture de la tranchée, & n'attendit pas d'y être réduit par le canon. Le Marquis de Crétignies, qui en étoit Gouverneur, se retira dans le Château qu'il voulut défendre. Mais, comme cette Place pouvoit faire de la résistance, & qu'il n'avoit que cinq ou six cents hommes, il se laissa seulement battre par le canon, & capitula.

Le Roi donna le gouvernement de Tournay à M. de Renouard, Capitaine aux Gardes ; c'étoit un très brave & très galant homme. Il y demeura six ou sept ans ; mais ayant encouru la disgrace de M. le Prince qui commandoit

en Flandres, le Roi le révoqua & lui offrit le gouvernement de l'Isle de Rhé, dont il remercia Sa Majesté, apportant pour motif, que puisque le Roi ne l'avoit pas jugé capable de demeurer dans son premier poste, il étoit inutile qu'il en acceptât un second. Le Roi différa long-tems d'en disposer, M. de Renouard étant toujours sollicité de l'accepter; on lui offrit même de lui payer les appointemens échus, qu'il ne voulut point recevoir, alléguant qu'il n'étoit pas juste de jouir des bienfaits du Roi, quand on n'avoit pas l'honneur de le servir. Il ne voulut même plus porter une épée devenue inutile à l'Etat, & ne remit plus les pieds à la Cour. Je rapporte ce trait singulier, parcequ'il montre la noblesse des sentimens dont peu de personnes de nos jours seroient capables en pareilles circonstances.

De Tournay le Roi vint assiéger Douay. Cette Place, qui étoit un peu plus forte, souffrit le canon pendant deux ou trois jours, & se rendit.

Pendant ce tems-là, le Maréchal d'Aumont, avec son Armée de quinze mille hommes, s'empara de Bergues & de Furnes, & alla brûler les fauxbourg & les moulins de Lille. Il fit

ensuite le siége de Courtray : la Ville se rendit d'abord ; mais la Citadelle soutint l'assaut cinq ou six jours. Comme les fortifications n'étoient point revêtues, le canon les fit ébouler ; & les dehors étant pris, la Garnison craignit de succomber sous l'effort des ennemis, & rendit la Place qui coûta peu de monde.

Après la réduction de Douay, le Roi en partit pour aller joindre la Reine, qui s'étoit avancée jusques à S. Quentin. Comme elle menoit à sa suite Me. de Montespan, on crut que cette Maîtresse avoit la meilleure part à ce Voyage qui dura quinze jours, pendant lesquels l'Armée resta dans l'inaction. On eut pû l'employer utilement, car toute la Flandre étoit si épouvantée, & les Espagnols si foibles, qu'il n'y avoit qu'à se présenter devant une Ville, pour la prendre.

La Reine partit pour Arras avec les Dames de sa suite ; & le Roi alla assiéger Oudenarde qui ne résista que vingt-quatre heures. Il fit une feinte sur Dendermonde, dont on trouva tous les environs innondés ; & l'on jetta un pont sur l'Escaut, qui servit à faire des courses dans le pays de Vais,

pour en tirer quelques contributions. Sa Majesté n'y resta que trois ou quatre jours, & marcha pour assiéger Lille, ramenant avec lui toute son Armée, renforcée par une partie de celle du Maréchal d'Aumont, qui s'en retourna du côté de Dunkerque, pour couvrir le pays avec un petit camp-volant.

La Ville de Lille est une des plus considérables des Pays-Bas, tant par sa beauté, que par sa grandeur & sa richesse. Ses fortifications pouvoient en ce tems-là passer pour assez bonnes, & assez bien entretenues. Le Comte de Brouay, de la maison de Spinola, en étoit Gouverneur. Il avoit dans sa Place une Garnison de sept à huit cens Chevaux, & de deux mille hommes de pied, avec beaucoup de canons & de munitions, & une multitude de Bourgeois bien armés, fort affectionnés à la Monarchie Espagnole. Ils servirent tous pendant ce siége, & firent un très grand feu de leur rempart.

L'Armée campa devant cette Ville. On y fit de bonnes digues de circonvallation & de contre-vallation, pour se mettre à couvert, tant contre les Assiégés, que contre les Ennemis du dehors; car on avoit eu avis que le

Marquis de Castel Rodrigue, Gouverneur des Pays-Bas, avoit assemblé une petite Armée commandée par M. de Marsin, à dessein de s'opposer aux entreprises du Roi. J'observerai en passant, que ce Capitaine avoit acquis beaucoup de réputation au service de Sa Majesté. Il étoit à la veille de devenir Maréchal de France, quand il fut entrainé au service des Espagnols par M. le Prince, dans le tems de sa défection. Le Roi fit attaquer Lille du côté de la porte de Fisnes, & la tranchée s'ouvrit en deux attaques, le soir du 20 Août. Le lendemain à la pointe du jour, on commença à battre la Place avec vingt-quatre pieces de gros canons. Le 22 on avança beaucoup les tranchées, & on établit une batterie de canon avancée, & une batterie de mortiers, dont on jetta des bombes dans la Ville. Le 23 on tira beaucoup de part & d'autre, & on poussa la tranchée fort avant. Le 24 les travaux se trouverent si près, qu'on fit deux logemens sur la contrescarpe, & qu'on y établit une batterie de quatre pieces. Le 25 on perfectionna les travaux, & l'on fit une ligne parallele pour joindre les deux attaques. Le feu fut fort

grand de part & d'autre. Le 26 les Ennemis firent, par la porte S. Pierre, en plein jour, une ſortie de Cavalerie, qui n'eut aucun ſuccès. La nuit ſuivante, on ſe rendit Maître des dehors après un combat aſſez diſputé ; & le lendemain, le Comte de Brouay rendit la Ville. Il y eut à ce Siége trente ou quarante Officiers tués ou bleſſés ; & cinq à ſix cents Soldats. Le Roi s'y expoſa beaucoup, & coucha toutes les nuits au Camp.

La Ville capituloit, quand ce Prince eut avis que M. de Marſin, avec ſa petite Armée, s'approchoit pour tâcher de jetter du monde dans la Place, qu'il comptoit devoir tenir davantage. Il détacha auſſi-tôt MM. de Crequy & de Bellefond, Lieutenans-Généraux, avec chacun un corps de Troupes, afin de lui couper la retraite. Ils le joignirent ſi bruſquement, qu'il n'eut pas le tems de ſe mettre en ſureté. On lui tua cinq ou ſix cens hommes ; le reſte ſe diſperſa. M. Marſin eut bien de la peine à ſe ſauver, & MM. de Crequy & de Bellefond revinrent trouver le Roi, & lui amenerent quantité de priſonniers, parmi leſquels étoit M. le Rhingrave.

Le Roi donna le Gouvernement de Lille à M. de Bellefond, & alla reprendre la Reine à Arras pour la ramener en France ; ainsi M. de Turenne commanda l'Armée en Chef. Il eut avis que les Espagnols avoient mis Garnison dans Alost, dont nos Troupes s'étoient emparées dans la Marche de Dendermonde, & qu'elles avoient eu ordre d'abandonner dans la contremarche suivante. M. de Turenne jugea qu'il falloit reprendre ce poste qu'il trouvoit important ; mais il eut plus de peine à l'emporter, qu'il n'avoit cru, ceux qui l'occupoient auparavant l'ayant rétabli avec beaucoup de diligence. Ils se défendirent bien : l'attaque fut vigoureuse ; & en deux ou trois jours, on y eut plus de monde de tué ou de blessé, qu'on n'en avoit eu à tous les autres Siéges ensemble. Cette action finit la campagne. Les pluyes qui survinrent, & la saison déjà avancée, obligerent de mettre les Troupes en quartier d'hyver.

J'ai dit que le Roi avoit donné le Gouvernement de Lille au Marquis de Bellefond ; quoique Sa Majesté y eût ajouté le Commandement des Villes nouvellement conquises, cela ne

ſatisfit pas ce Gentilhomme, dont les vues ont toujours été trop vaſtes. Il s'imagina que ſes ennemis le vouloient exiler de la Cour, ſous un prétexte honorable, & lui faire perdre, par l'abſence, les bonnes graces du Roi. Il lui remit donc ce Gouvernement; & l'expérience fit voir alors, qu'il faiſoit la plus grande faute qu'il pût commettre de ſa vie. Il n'a pû avoir d'autre Gouvernement; & ſa fortune étoit bornée, en comparaiſon de ſa dépenſe. Il fut fait Maréchal de France; mais il a toujours langui juſqu'à ſa mort. Au lieu que le Marquis d'Humieres, qui fut pourvu du Gouvernement à ſon refus, a été, non-ſeulement Maréchal de France, mais encore Duc & Pair, & Grand-Maître de l'Artillerie: il parut que le Roi s'attacha principalement à le combler de ſes faveurs, parcequ'il lui avoit confié le Gouvernement de ſes conquêtes, qu'il chériſſoit comme une ſeconde Maîtreſſe. Les Troupes qui furent miſes en Quartier d'hyver dans les Places conquiſes, firent des courſes juſques dans le fond de la Hollande.

Les ſuccès de cette Campagne encouragerent le Roi à continuer la guer-

re. Il s'y préparoit par de nouvelles levées, tant de François, que de Suisses, pour augmenter ses Troupes, lorsque la Reine Régente d'Espagne, négociant heureusement dans les Cours étrangeres, leur fit prendre la résolution d'arrêter ce torrent. Les Hollandois qui s'y intéressoient plus que les autres, à cause de la proximité des Pays Bas Espagnols, y apporterent une attention plus sérieuse, & envoyerent en France M. de Vanbuningue, grand Pensionnaire, offrir leur médiation, avec ordre de déclarer qu'ils prendroient parti pour les Espagnols, si l'on n'avoit pas égard à leur entremise.

La France, qui ne connoissoit pas encore toutes ses forces, parut craindre les effets de cette menace. Malgré ses prospérités, & l'envie que le Roi avoit de continuer la guerre, on accepta cette médiation; & l'on choisit de concert, la Ville d'Aix-la-Chapelle, pour traiter de la paix. M. de Vanbuningue fut le Plénipotentiaire des Etats des Provinces unies, & se conduisit dans sa négociation avec tant de hauteur & d'indiscrétion, pour ne rien dire de plus, qu'il attira sur son pays l'orage qui y tomba quelques années

après, & qui fut sur le point de le perdre, comme on le verra dans la suite.

Pendant que tout se disposoit pour parvenir à cette paix, le Roi, qui vouloit obtenir des conditions plus avantageuses, forma une entreprise sur la Franche-Comté. On étoit en plein hyver, & le pays est fort difficile; & d'ailleurs il y avoit lieu de craindre que les Suisses ne se mêlassent de cette affaire, ou qu'il ne vînt du Milanois, un renfort de Troupes Espagnoles.

Il étoit donc indispensable de tenir ce dessein secret; & pour y parvenir, M. Mouliere, Ambassadeur de France en Suisse, eut ordre de traiter avec les Comtois de la neutralité de leur Province, comme cela s'étoit pratiqué dans la guerre précédente. Il négocioit avec eux, trainant toujours l'affaire en longueur, lorsque M. le Prince, Gouverneur de Bourgogne, y arriva, sous prétexte de tenir les Etats de ce Duché, mais en effet pour faire dresser les préparatifs nécessaires à l'entreprise dont il devoit être chargé sous le Roi, & s'informer précisément de l'état des Places du Comté, & de tout ce qui s'y passoit, afin d'en instruire la Cour, & de prendre des mesures plus justes.

M.

M. le Prince étant à Dijon, fit savoir au Parlement de Dole, qui étoit alors en possession de faire des Traités pour la Province, qu'il avoit ordre du Roi de reprendre la négociation commencée avec M Mouliere; & que si on vouloit lui envoyer des Députés, le Traité se concluroit, pour peu qu'ils entrassent en compensation des intérêts réciproques. Comme on se persuade facilement ce qu'on desire, cette démarche de M. le Prince, que les Comtois crurent sincere, leur fit oublier qu'ils avoient des mesures à prendre pour leur défense; & toute leur attention se borna à conclure le Traité de neutralité, dont ils ne voyoient pas qu'il y eût lieu de douter après les ouvertures qui leur en avoient été faites; d'autant plus qu'il ne s'agissoit que de continuer ou de renouveller une convention, dont ils s'étoient bien trouvés dans la derniere guerre. Mais pendant cette guerre, les Suédois portant leurs armes dans le centre de l'Empire, lui donnoient tant d'occupation, que les François n'eurent point d'irruption à craindre du côté de la Bourgogne. Les choses avoient bien changé de face. L'Allemagne n'ayant plus d'En-

nemis qui épuisassent ses forces, il étoit de la bonne politique de lui opposer, de ce côté là, une forte barriere; & il y a apparence que les Comtois ne firent point cette réflexion, car ils ne penserent, en envoyant leurs Députés à M. le Prince, qu'à les charger de bien composer avec lui, afin qu'il leur en coutât moins. Ces Députés offrirent jusqu'à trois cens mille livres par an, pourvu que le Traité de neutralité fût accordé pour trois années. M. le Prince leur répondit, qu'il doutoit que le Roi acceptât ce tems-là, à moins qu'ils ne fissent monter la somme jusques à cinq cens mille livres; & sur ce qu'ils lui représenterent, qu'il ne leur étoit pas permis de passer l'offre qu'ils avoient faite, M. le Prince leur répliqua, qu'ils s'en retournassent chercher des pouvoirs plus amples; que cependant il rendroit compte au Roi de ce qui s'étoit passé, & les serviroit en ce qui seroit de son pouvoir.

Pendant qu'on agissoit ainsi aux yeux du Public, on travailloit sourdement à tout ce qui étoit nécessaire à l'entreprise. Mon pere avoit été en Bourgogne, sous prétexte de faire mettre en

état l'Artillerie & les Magasins des Places, négligés depuis long tems. On envoya des Commis des vivres acheter des bleds ; & ils publioient que c'étoit pour la subsistance des Armées que le Roi vouloit tenir l'année suivante en Catalogne & du côté de l'Italie. Pour accréditer cette opinion, on fit marcher des Troupes dans le Lyonnois, le Dauphiné & la Bourgogne ; & M. le Prince avoit ordre de les arrêter à leur passage. Cependant il informa la Cour de l'état précis de la Franche-Comté. Les Troupes réglées qui y étoient, consistoient seulement en cinquante Cavaliers montés, & deux mille hommes de pied, partagés dans les Villes de Dole, Gray, Besançon, Salins, & plusieurs Châteaux de cette Province ; à quoi il falloit ajouter environ deux mille Bourgeois portant les armes dans Dole, sept à huit cents dans Gray, autant dans Salins, & environ trois mille dans Besançon. Il y avoit de plus, sept à huit mille hommes de Milice répandus dans les Bourgs & Villages du plat Pays, qu'il espéroit si bien de surprendre, lorsqu'il y arriveroit avec l'Armée, qu'ils n'auroient pas le tems de s'assembler, & encore moins de se jetter dans les Pla-

ces, dont il faisoit occuper toutes les avenues.

Quant aux Fortifications, il fit savoir que Besançon, Capitale de la Province, étoit seulement enceinte de murailles terrassées, & flanquées de distance en distance de tours crenelées ; le tout environné d'un assez bon fossé. Salins étoit défendu par trois Châteaux en assez mauvais état, aussi-bien que les autres de la Province. Gray étoit une Place bien revêtue, & dont l'attaque la plus facile étoit défendue par deux bons bastions ; mais il n'y avoit aucun dehors. A l'égard de la ville de Dole, elle étoit assez connue, & s'étoit rendue fameuse par le mauvais succès d'un Prince de Condé, qui fut obligé d'en lever le Siége. Les Habitans venoient d'y faire revêtir trois demi-lunes à leurs dépens ; mais la maçonnerie en étoit si mauvaise, qu'elle manquoit déja en plusieurs endroits. Enfin on sut que toutes ces Places étoient pourvues des choses nécessaires à leur défense.

Avant que l'on commençât cette entreprise, deux incidens faillirent à la déconcerter. On fut averti que les Suisses convoquoient une Diette générale, & on craignit qu'ils n'eussent pénétré le dessein de la France, & ne

prissent la résolution de s'y opposer. M. Mouliere eut ordre de rompre la Diette, à quelque prix que ce fût, & il y réussit. Plusieurs des Membres ne se doutoient de rien; les autres s'en rapporterent à ce que faisoient leurs compatriotes. D'un autre côté, les courtisans, qui ne peuvent se taire, surtout quand ils ne sont point dans la confidence, & les politiques, qui remarquent tout, n'avoient pû voir les mouvemens qui se faisoient, sans en deviner en partie les motifs. Le Roi, pour leur donner le change, eut beau envoyer ses Maréchaux des Logis sur la route de Metz, & écrire à M. le Prince de s'y rendre, pour y concerter avec lui, à ce qu'il disoit, l'attaque d'une Place sur cette frontiere; la Cour & la Ville persistoient à dire que le Roi alloit prendre la Franche-Comté. Dans la crainte que ce bruit n'y parvînt, on fit voler une fois le Courier ordinaire qui porte les lettres; on envoya les paquets de Bourgogne à Lyon, & ceux de cette Ville à Dijon, comme si c'eût été par une méprise de celui qui est chargé de la distribution.

Pendant tout ce manege, les Députés de la Franche-Comté, impatiens

d'apprendre la réponse de la Cour sur le Traité qu'ils négocioient, se mirent en chemin pour en savoir des nouvelles. M. le Prince, qui ne vouloit pas qu'ils vinssent plus avant, de peur que les préparatifs qui se faisoient ne leur fissent naître des soupçons, les envoya prier de ne venir que lorsqu'ils seroient mandés, sans quoi leur empressement deviendroit suspect, & le mettroit lui-même hors d'état de les servir. Ils s'en retournerent donc; & quelques jours après, tout étant disposé pour entrer dans la Franche-Comté, le Roi en prit le chemin.

M. le Prince fit savoir au Parlement de Dole, que Sa Majesté, informée que leurs Députés n'étoient munis, ni des pouvoirs du Marquis de Castel Rodrigue, leur Gouverneur général, ni de ceux de la Reine Régente d'Espagne, elle étoit persuadée que les Comtois vouloient l'amuser par des négociations, afin de gagner du tems pour l'arrivée des Troupes de l'Empereur, & de celles du Milanois; que, n'ayant d'autre but que de procurer la paix à leur Province, elle se trouveroit obligée d'y tenir une Armée au commencement de la campagne suivante, pour

la défendre, & que, voulant profiter du tems qui lui restoit, elle l'avoit chargé d'entrer en Franche-Comté avec une Armée qu'elle suivroit de près en personne dans le même dessein.

Cette réponse & l'Armée arriverent en même tems. M. le Prince fit occuper d'abord tous les postes & les passages, afin de tenir les Milices du Pays dispersées, & d'empêcher qu'aucun secours ne parvînt dans les Places.

Il fit investir en même tems Besançon & Salins, qui se rendirent aussi-tôt. Le Roi en reçut la nouvelle en arrivant à Dijon, & se détermina à entreprendre la conquête de la Province entiere, quoique son dessein ne fût d'abord que d'emporter ces deux Places, qu'il comptoit devoir se défendre quelque tems. Il joignit M. le Prince devant Dole: on ouvrit la Tranchée; & elle se poussa avec tant de diligence & de facilité, qu'on se trouva le lendemain à portée d'attaquer les demilunes. Elles furent emportées après un léger combat; & la Place se rendit deux jours après, sans avoir essuyé un seul coup de canon.

Le Marquis de Villeroi, qui étoit alors Colonel du Régiment de Lyonnois,

fit au Roi, pendant ce Siége, une galanterie militaire, dont Sa Majesté lui sut gré, & qu'elle n'oublia pas depuis, car je la lui ai entendu raconter plusieurs fois.

Le Marquis se promenant, le premier jour, avec le Roi, invita Sa Majesté à tourner ses regards vers un Drapeau que les Ennemis avoient placé sur une demi-lune, & demanda si elle seroit curieuse qu'il eût l'honneur de le lui présenter avant minuit : le Roi lui ayant marqué qu'il y consentoit, sur les dix heures du soir M. de Villeroi fit avancer un Sergent de son Régiment, avec un petit détachement, au pied de la demi lune, qui n'étoit défendue par aucun chemin couvert. Le Sergent tira à lui le Drapeau avec le crochet de sa hallebarde, & le porta à son Colonel, qui l'envoya au Roi.

Dole étant pris, on marcha à Gray, qui se rendit dès que le Roi parut devant ses portes : tous les Châteaux de la Province en firent autant ; & cette conquête fut achevée en quatorze jours, avec une Armée de trois mille chevaux, & de douze mille hommes d'infanterie. Elle ne coûta que deux ou trois cents hommes, parmi lesquels il

y eut quelques Officiers. Le Roi donna le gouvernement de Besançon & de la Province à M. le Duc Duras, qui n'imita pas M. de Bellefond, & s'en est bien trouvé. On reprit le chemin de France, après avoir donné des ordres pour la conservation de cette conquête. Cette nouvelle hâta la triple alliance entre l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande, par le moyen de laquelle la paix se fit pendant la campagne suivante.

Le Roi garda ses conquêtes du côté de la Flandre; mais il s'obligea de rendre toutes les Places de la Franche-Comté, après qu'on en auroit démoli les Fortifications. Dès que la paix fut signée, le Roi fit une réforme considérable dans ses Troupes. Etant en corps d'Armée dans le Pays ennemi, on ne leur donna ni route, ni subsistance pour leur retour, sans qu'il arrivât aucun accident. Leur sagesse fut aussi extraordinaire, que l'épargne qu'il plut au Ministre de faire en cette occasion; mais en même tems il n'épargna point la dépense pour les Fortifications des anciennes frontieres, & des dernieres conquêtes. On bâtit des Citadelles nouvelles à Lille & à Tournay. Mais

quoique l'art de l'Architecture militaire & de la Fortification moderne fut mis en œuvre avec grand soin, on n'a pas laissé, dans la suite, d'y trouver des défauts essentiels.

Les Turcs pressoient vivement alors la ville de Candie, qu'ils tenoient assiégée depuis long-tems. Les Vénitiens profiterent du repos de l'Europe pour demander du secours aux Princes Chrétiens. Le Roi leur envoya le Duc de la Feuillade, avec six cents Officiers réformés, plusieurs Volontaires de la principale Noblesse du Royaume, & environ deux mille hommes d'Infanterie, qui débarquerent dans cette Isle le 3 de Novembre 1668.

Cette Place n'étoit plus qu'un amas de pierres & de terre bouleversées par les batteries continuelles des Turcs. On y combattoit à la main presque partout; & les Vénitiens n'avoient plus d'autres défenses que des retranchemens, ou des retirades, pratiqués dans les ouvrages que les Turcs avoient ruinés. Le Duc de la Feuillade partagea ses Troupes en six Brigades, dont la premiere mouta la garde le premier jour du débarquement, la seconde le lendemain, & les autres successive-

ment : il leur fit faire de petites sorties, dans lesquelles on reprit quelques ouvrages. Après les avoir ainsi accoutumées à la maniere de combattre chez les Turcs, il résolut d'aller à eux avec toutes ses forces, pour tenter de sauver la Place. Il convint avec les Vénitiens qu'ils feroient porter un de leurs bataillons dans la plaine, sous le Fort de Saint Dymistry qu'ils occupoient encore, afin de piquer de jalousie la queue de la Tranchée des Turcs & l'artillerie qu'ils avoient sur la hauteur, & de les empêcher par ce moyen de secourir la tête de leur Tranchée, qu'on avoit résolu d'attaquer. Il convint de plus qu'ils feroient deux attaques sur les flancs de cette Tranchée ; qu'ils fourniroient un nombre suffisant de Travailleurs, avec des outils propres à combler les travaux qu'on se promettoit d'emporter ; qu'ils emploieroient en même tems des hommes choisis pour attaquer les boyaux qui communiquoient à la breche, & qu'ils prendroient également soin de les combler.

Le succès paroissoit assuré, le projet étoit bien conçu, & les troupes montroient beaucoup d'ardeur ; cependant les Vénitiens douterent de la réussite,

comme on doit le penser pour leur honneur, au lieu de leur imputer des sentimens de jalousie contre une Nation qui venoit se sacrifier pour leurs intérêts. Ils n'exécuterent qu'une partie de ce qu'ils avoient promis. Le 16 Décembre fut choisi pour cette sortie : au point du jour les troupes françoises, divisées par deux attaques, la premiere le long de la mer, & la seconde à l'autre revers, donnerent, l'épée à la main, sur les tranchées des Turcs, qui se soutinrent d'abord avec assez de vigueur : mais ils ne purent résister longtems à la pointe françoise ; les deux têtes des tranchées furent balayées ; on força leurs places d'armes ; on emporta aussi quelque redoutes, dont on fut maître pendant assez de tems, pour pouvoir les raser, si on avoit eu des outils & des travailleurs, comme les Vénitiens s'étoient engagés d'en fournir.

Le Major Tingu descendit seulement par la brêche avec 100 Mousquetaires, pour faciliter la retraite que les Vénitiens firent sonner deux fois avant que les François pussent se résoudre à abandonner les travaux qu'ils venoient de gagner. Les Turcs accou-

rant en foule de leur camp, les François furent contraints de se retirer, mais au petit pas, & avec tant d'ordre & d'assurance, que, bien loin de les attaquer, les Turcs n'oserent rentrer dans leur Tranchée, que lorsqu'ils n'y virent plus de François. Il y eut parmi ces derniers, vingt Officiers ou Volontaires de tués, quatre-vingts de blessés, & environ deux cents Soldats, tant tués que blessés.

Malgré le sujet de mécontentement que le Duc de la Feuillade venoit d'avoir de la part des Vénitiens, & quoiqu'il désespérât de pouvoir sauver la Place, il resta avec ses Troupes dans Candie encore environ deux mois; mais n'ayant plus alors de provisions ni de vivres que pour son retour en France, il se rembarqua, & en reprit la route.

Le départ des François n'empêcha pas les Vénitiens de défendre leur Place avec toute la bravoure & la vigueur possible. Un second renfort, que le Roi leur envoya, eut le tems d'y arriver. Ce nouveau secours, plus considérable que le premier, étoit composé de quatorze gros Vaisseaux de guerre, & de quatre Brulots, de quelques Galeres, & de quatre-vingts autres Bâ-

timens chargés de cent Officiers réformés, de plusieurs Volontaires, de six mille hommes d'Infanterie, de deux cents Mousquetaires, & de huit cents Cavaliers. Le Duc de Beaufort, Amiral de France, commandoit l'Armée Navale, le Duc de Noailles, Lieutenant Général, les Troupes de Terre. Il avoit pour Maréchaux de Camp Messieurs Colbert de Maulevrier & le Bret. Messieurs de Dampierre & de Rambures étoient Brigadiers d'Infanterie; le Comte de Choiseul, depuis Maréchal de France, commandoit la Cavalerie; & M. de Catelan étoit à la tête de cinq cents hommes détachés du Régiment des Gardes du Roi.

Dès que cette Armée mouilla devant Candie, le Duc de Noailles envoya à Terre M. le Bret & quelques Officiers pour reconnoître l'état de la Place. Le danger étoit très pressant, & l'on commença à faire le débarquement avec toute la diligence possible.

Les Généraux François eurent plusieurs conférences avec M. de Morosini, Généralissime des Vénitiens, sur ce qui seroit de plus expédient pour le salut de la Place. La jalousie de ce Général lui fit ouvrir un avis bien dan-

gereux; c'étoit de faire le débarquement aux environs de la Canée, dont les Turcs étoient déja maîtres. Il prétendoit que si, par cette division, les ennemis ne levoient pas absolument le Siége de Candie, elle les obligeroit au moins à partager leur Armée, ce qui affoibliroit considérablement leurs attaques.

Les Généraux François n'eurent garde de déférer à cet avis; le corps de Troupes qu'ils conduisoient étoit trop inférieur à celui que les Turcs pouvoient facilement détacher de leur Armée; & ils n'ignoroient point l'impossibilité où ils auroient été de se rembarquer, s'ils y étoient contraints, n'ayant pas de Place pour couvrir leur embarquement. Le seul avantage qu'ils retirerent de cette ouverture périlleuse, fut de connoître qu'ils ne devoient pas beaucoup compter sur le Général Vénitien, qui les regardoit du moins comme des gens qui venoient lui enlever une partie de sa gloire. Ils se confirmerent donc dans le dessein qu'ils avoient déja pris, de faire une sortie générale avec toutes leurs forces, dès que le débarquement seroit achevé. Ils se flatterent que le succès qui suivroit

de près, leur procureroit, sans aucun partage, l'honneur de sauver la Place. C'est ainsi que des intérêts particuliers divisent les Chefs dont le concert est nécessaire.

M. de Morosini fit ce qu'il put pour les dissuader d'une entreprise si subite. Il leur représenta qu'il n'étoit pas à propos de précipiter une sortie générale, avant qu'ils eussent eu le tems de connoître distinctement les travaux des Ennemis, leurs dispositions, le terrein pour aller à eux, & leur maniere de se battre, à laquelle il falloit accoutumer les Soldats François, par de petits combats. Un conseil si sage fut rejetté : il parut suspect dans la disposition où se trouvoient les esprits; & l'impatience françoise n'en devint que plus vive.

Le débarquement étant achevé, la sortie fut résolue pour le 24 Juin au point du jour. Pendant la nuit précédente, les Troupes filerent sans bruit hors de la Ville, se mirent en bataille, & se coucherent sur le ventre, en attendant le jour & le signal pour donner : mais, faute d'avoir eu le tems de reconnoître le terrein, deux troupes de François se rencontrerent; & trom-

pées par les ténebres, se prirent pour des ennemis, & se chargerent avec assez de vivacité; heureusement ce désordre ne dura pas.

L'attaque devoit être du côté de la Sabionnette : le Duc de Beaufort, qui avoit fait débarquer quinze cents Soldats, & M. de Maulevrier attaquerent les Tranchées de la gauche; le Duc de Noailles & M. le Bret celles de la droite, & les prirent en queue si favorablement, qu'ils parvinrent à la colline sur laquelle les Turcs avoient plusieurs batteries & des travaux qui les soutenoient. Le Régiment de Montperoux & les Officiers d'Artillerie furent postés dans le Fort S. Dymistry, afin de favoriser la retraite; & le Comte de Choiseul, avec sa Cavalerie, s'avança dans un terrein, à la hauteur des quartiers des ennemis, pour empêcher leur communication & les secours qui auroient pû venir du côté de S. André, ou de Candie neuve.

Le Sergent Général Kilmansek, avec des Troupes Vénitiennes, devoit sortir du côté de la mer, & attaquer les batteries qui voyoient la porte & le flanc de la Sabionette; les Galeres avoient ordre de battre le Poste du

Lazaret, & les Navires celui du Giofire; mais un vent contraire, qui survint, les empêcha d'approcher assez près de terre pour assurer le succès; & le Sergent Kilmansek, qui ne fit point la sortie dont on étoit convenu, s'excusa sur ce que, prêt à commencer l'action, il avoit vu les François se retirer. On donna partout dès que le jour permit de distinguer les objets; & tout ce qui voulut résister, du côté des Turcs, fut passé au fil de l'épée. On emporta les Tranchées, deux Redoutes placées sur la colline, & une batterie de sept pieces de canons, portée sur son sommet. Elle fut occupée par le Détachement du Régiment des Gardes. Le trouble & la terreur s'étoient répandus parmi les Ennemis; on les voyoit fuir en désordre de toutes parts; & leurs travaux étoient pris, lorsqu'un malheur imprévu fit perdre le fruit de ce premier succès.

Le feu prit par accident dans la batterie dont on s'étoit rendu maître. Il y avoit une espece de magasin de poudre, de bombes & de grenades: trente ou quarante François furent enlevés dans l'air par la violence de ce feu: tous les Soldats l'attribuant à l'effort

d'une mine ſouterraine, s'imaginerent que cette campagne en couvroit une infinité d'autres, & que le funeſte évenement dont ils venoient d'être frappés, n'étoit que le prélude d'un ravage univerſel. L'horreur & l'effroi s'emparant de leurs eſprits; ils fuyoient avec tant de précipitation, qu'ils ſe renverſoient les uns ſur les autres, courant tumultueuſement du côté de la Place, ſans que la voix ni l'exemple des Officiers Généraux puſſent les raſſurer.

Les Turcs profitant de ce déſordre, ſe raſſemblerent, & vinrent fondre ſur les fuyards avec leur impétuoſité ordinaire. Le Duc de Noailles & les Officiers Généraux leur oppoſerent vainement quelques Troupes qu'ils avoient ralliées; cet effort devint impuiſſant, & ne leur laiſſa pour reſſource qu'une prompte retraite.

On perdit le Duc de Beaufort, dont on a toujours ignoré la deſtinée, malgré les plus exactes recherches. Le Marquis de Faber & Dauradour furent tués, & environ quarante Officiers ou Volontaires, trente Mouſquetaires du Roi, & mille à douze cents Soldats. Le nombre des bleſſés excéda de beaucoup. Les plus conſidérables furent

Messieurs de Maulevrier, le Bret & Choiseul. Tel fut le succès de cette fameuse journée, dont le commencement & la fin furent si différens. On connut bien alors que M. de Morosini avoit raison de s'opposer à la précipitation de cette sortie.

Les François demeurerent dans l'Isle de Candie jusques au 20 du mois suivant, & y furent employés à garder & à défendre les Postes ; ils firent aussi trois ou quatre sorties avec beaucoup de valeur. M. de Dampierre y fut tué & M. de Catelan blessé, ainsi que quelques Officiers & plusieurs Soldats.

Enfin, le tems prescrit au Duc de Noailles, pour son séjour à Candie, étant expiré, il s'embarqua avec le reste de ses Troupes pour repasser en France. Comme on n'y décide pas toujours favorablement sur les évenemens malheureux, il fut, à son retour, exilé à Niort en Poitou, dont il avoit le gouvernement, & y demeura quelque tems avant que d'être rappellé. Après le départ des François, les Turcs redoublerent leurs efforts au Siége de Candie, & livrerent un furieux assaut qui ne leur réussit pas plus que le précédent : mais cette Place étant réduite

en un état déplorable, elle fut obligée de capituler le 5 de Septembre suivant. Le 27 les Vénitiens la remirent aux Turcs, sous des conditions honorables ; & un Traité de paix mit fin à cette guerre, allumée depuis vingt-sept ans.

Dans cette même année, le Roi Casimir abdiqua volontairement la Couronne de Pologne. Il choisit sa retraite en France ; le Roi l'y reçut honorablement, & lui fournit, jusques à sa mort, les moyens de soutenir la dignité de Souverain.

Un Chiaoux, nommé Mustapha Ragu, vint à la Cour de la part du grand Seigneur, pour traiter d'une négociation secrette, qui, peut-être, ne fut pas consommée à cause de la réception qu'on lui fit. Il fut reçu à la Turque, c'est-à-dire, de la même maniere que les Ministres des Princes Chrétiens le sont à la Porte. Il y a bien de l'apparence que cette réception choqua le grand Seigneur, puisque, depuis cette époque, il n'a plus envoyé de Ministres en France.

Cette même année 1669, le Roi supprima la Chambre de Justice, qui, depuis cinq ou six ans, faisoit rendre gorge à bien des sangsues engraissées

de la substance du Public. L'année suivante, le Roi étant passé en Flandres avec un corps d'Armée, donna de vives allarmes aux Espagnols & à leurs voisins; mais toutes ces Troupes ne furent occupées qu'à la fortification des nouvelles conquêtes. Les Dames accompagnerent le Roi dans le Voyage; & MADAME, sa belle-sœur, quitta la Cour à Tournay, pour aller voir le Roi d'Angleterre son frere, qui se rendit exprès à Douvres. Ce Voyage ne fut pas une simple visite; le Roi avoit chargé cette Princesse, dont l'esprit étoit capable de tout ce qu'elle vouloit entreprendre, d'engager Charles II, non-seulement à ne point renouveller la triple alliance quand le terme seroit expiré, mais encore à joindre ses forces à celles de la France contre la Hollande. Louis XIV vouloit se venger de ce que les Hollandois avoient interrompu le cours de ses conquêtes, & confondre leur orgueilleuse hauteur. Ils ne cessoient de se vanter de leur succès, faisoient courir des libelles, & frapper des médailles injurieuses à sa gloire & à sa personne: ils ne ménageoient gueres davantage le Roi d'Angleterre, qu'ils croyoient

livré aux intérêts de la France ; & comme son Parlement étoit dans des sentimens différens, ils présumoient que ce Prince n'oseroit, sans son aveu, rien entreprendre qui leur fût contraire.

MADAME réussit auprès de son frere ; le projet fut arrêté dans le peu de jours qu'elle passa avec lui. Mais cette aimable Princesse, qui, par ses charmes & son esprit, s'attiroit tous les cœurs, mourut à son retour d'Angleterre. Tout le monde crut que quelque galanterie dont elle fut soupçonnée par MONSIEUR, contribua à avancer la fin de ses jours.

Le Roi, toujours attentif à tout ce qui intéressoit sa gloire, envoya une petite Armée de Mer, commandée par M. le Marquis de Martel contre les Corsaires d'Alger, qui interrompoient le Commerce de la Méditerranée. Leur usage étant de se mettre à couvert par un Traité, quand ils se trouvoient les plus foibles, ils en firent un avec M. de Martel, en exécution duquel ils rendirent tous les Esclaves François, & promirent de ne plus troubler les Négocians de la Nation. Il y eut aussi cette année une Armée en Lorraine ;

ſous les ordres du Maréchal de Crequy. Le Duc Charles, dont j'ai parlé, ne pouvant ſe tenir en repos, avoit déclaré une petite guerre à l'Electeur Palatin ; & l'avantage étoit de ſon côté, quand le Roi vint à la traverſe, & l'obligea à conclure la paix, ſans pouvoir le déterminer à déſarmer, quelques ſommations que le Monarque lui en eût fait faire. Le Roi impatienté, fit entrer des Troupes en Lorraine ; & peu s'en fallut que le Duc ne fût ſurpris à Nancy par M. de Fonvilles, que le Maréchal de Crequy y envoya. On auroit même pû s'aſſurer de ſa perſonne, ſi on avoit voulu s'en charger. Il ſe retira en Allemagne, où il prit parti contre la France dans la guerre ſuivante, en ſe joignant à l'Armée de l'Empereur. En partant de ſes Etats, il avoit jetté des Troupes dans Remiremont, Chatté, Eſpinal, & quelques autres de ſes Places. Le Maréchal de Crequy marcha pour les aſſiéger, & s'en rendit facilement le Maître.

Au commencement de l'année ſuivante, le Roi occupa encore ſes Troupes à perfectionner les fortifications des Places nouvellement conquiſes ; mais

mais dans la résolution où il étoit de porter la guerre en Hollande, sa principale attention fut de mettre la derniere main au Traité que feue MADAME avoit entamé avec le Roi d'Angleterre, qui ne s'y portoit pas avec assez de chaleur. Charles craignoit l'embarras que ce Traité pouvoit lui causer du côté de la Nation Angloise & du Parlement, dont il n'attendoit aucun secours dans la guerre projetée. Mais ses irrésolutions furent fixées par M. de Barillon, Ambassadeur de France à Londres, & par M^dlle^. Kerouer, aujourd'hui Duchesse de Porstmouth, dont le Roi d'Angleterre étoit amoureux.

A l'aide d'un si puissant mobile & d'une somme considérable qu'on donna, tant au Roi, qu'à sa Maîtresse, le Traité fut mis au point qu'il ne tenoit plus qu'à l'exécution. La France se chargea de tous les frais, en cas que la Nation Angloise n'y voulût point entrer. Pour l'y engager, on songea à renouveller contre les Hollandois, l'ancienne querelle du Pavillon, dont elle a paru toujours fort jalouse ; & dans ce dessein, le Roi d'Angleterre envoya plusieurs Vaisseaux de guerre à la ren-

contre de la Flotte Hollandoiſe, qui revenoit de Smirne. Il y eut une eſpece de combat entre les Anglois & les Hollandois; mais les premiers n'en tirerent pas grand avantage; & la Nation ne voulut point s'y intéreſſer.

Le Roi d'Angleterre étant ainſi engagé, l'Archevêque de Cologne & l'Evêque de Munſter ſe mirent de la partie; l'un, à la ſollicitation de l'Evêque de Strasbourg, ſon premier Miniſtre & Penſionnaire de la France; l'autre, invité ſeulement par ſon animoſité contre les Hollandois.

La convention des deux Rois & le plan de cette guerre portoient qu'ils joindroient leurs Armées Navales, à la faveur deſquelles le Roi d'Angleterre feroit faire une deſcente ſur les côtes de Hollande, & y prendroit poſte, pendant que l'Armée de France, composée de cent mille hommes, feroit une puiſſante diverſion, en attaquant les Provinces unies dans le centre de leur pays. Les Places maritimes qui ſeroient conquiſes, devoient écheoir en partage à l'Angleterre, & celles de terre à la France.

Un autre article de ce Traité portoit, que le Roi de la grande Bretagne

enverroit à l'Armée de France six mille Anglois ; & il les envoya en effet sous le Commandement du Duc de Montmouth, un de ses fils naturels. L'objet qui concernoit les Archevêque & Evêque de Cologne & de Munster, étoit d'attaquer les Hollandois par le côté de la Frise ; & comme l'Electeur de Cologne ne pouvoit mettre sur pied assez de Troupes pour faire de grands progrès, le Roi s'obligea de le soutenir par un Corps détaché ; consentant conjointement avec le Roi d'Angleterre, que les Places & pays conquis par ces deux Prélats, leur appartiendroient en propre. Toutes ces négociations furent tenues très secrettes ; & la Hollande, qui ne pouvoit manquer d'être subjuguée, si ce projet avoit lieu dans toute son étendue, se trouva fort étonnée, quand elle le vit sur le point d'être exécuté.

Cette République étoit divisée en deux partis, celui d'Orange & celui des deux freres Wit, bons Républicains, fort accrédités parmi le Peuple, & qui avoient pris le tems du bas âge du Prince d'Orange, pour gouverner suivant leurs maximes, & rendre leur parti le plus fort. Ils avoient

D ij

expulsé des charges, les créatures de la maison d'Orange; mais comme ces deux hommes étoient plus attachés à ce qui regardoit le Commerce & la richesse de l'Etat, ces objets leur étant plus sensibles, ils avoient, pendant la paix dont jouissoit la Hollande depuis plusieurs années, négligé les alliances étrangeres, & plus encore ce qui étoit du ressort des affaires Militaires. D'un côté, l'abondance & la liberté les avoient rendus fiers & orgueilleux; de l'autre, la discipline Militaire s'étoit anéantie sous leur Gouvernement. Il arriva de-là, qu'à l'approche du danger ils se trouverent avec peu de Troupes sur pied; encore étoient elles fort mauvaises; & leurs places étoient mal pourvues des choses nécessaires à leur défense. A la vérité ils eurent toujours grand soin de leur Marine, tant pour l'utilité qu'elle apportoit à leur Commerce, qu'à cause des guerres qu'ils avoient eues de tems en tems avec les Anglois, pour l'honneur du Pavillon & l'intérêt de leur négoce.

La situation de ces Provinces étant telle que je viens de dire, la France & l'Angleterre leur déclarerent la guerre au mois d'Avril 1672; mais aupa-

ravant le Roi communiqua son dessein à l'Empereur, & l'assura que sa résolution étoit d'observer ponctuellement le Traité de Munster & celui d'Aix-la-Chapelle, esperant que Sa Majesté Impériale seroit dans de pareils sentimens. Le Roi donna les mêmes assurances à l'Espagne, & lui fit demander en même-tems passage pour ses Troupes, sur les terres qu'elle possedoit dans les Pays-Bas. Le Comte de St. Gerand fut Député vers l'Electeur de Brandebourg, pour l'assurer que le Roi ne vouloit rien innover sur ce qui regardoit l'Empire & les Princes qui le composent. Il étoit encore chargé d'insinuer à cet Electeur, que s'il ne se mêloit point des affaires des Hollandois, on pourroit bien lui remettre les Villes de Wesel, Emerich & le Fort de Sckink qu'on lui détenoit depuis long-tems, & dont on se promettoit de devenir bien-tôt Maître.

Les deux Rois alliés prirent d'ailleurs des mesures auprès du Roi de Suéde, afin de contenir les deux autres Puissances du Nord, & l'inviterent même d'entrer dans cette guerre; mais il ne jugea pas à propos d'y consentir.

Les Hollandois voyant l'orage prêt

à tomber ſur eux, tâcherent de ſe précautionner. Leur premiere démarche fut de donner au jeune Prince d'Orange le Commandement de toutes leurs Troupes. Ils lui rendirent une partie des dignités dont ſes prédéceſſeurs avoient joui, afin que le nom de ce Prince leur ſervît comme de caution auprès de ceux avec qui ils pourroient traiter.

Le nouveau Général commença à exercer ſon pouvoir, en muniſſant le mieux qu'il pût, les Villes Frontieres de Troupes & de tout ce qui étoit néceſſaire; & il s'efforça d'aſſembler un corps d'Armée pour ſe porter au plus preſſé. Cependant le Roi partit de S. Germain vers la fin du mois d'Avril, pour ſe rendre ſur la Meuſe avec une Armée de cent mille hommes, ſuivie d'un attirail prodigieux d'Artillerie, de munition de guerre, & de quatre-vingts charettes chargées d'argent. M. le Prince & M. de Turenne furent les deux Chefs principaux qu'il choiſit pour agir ſous ſes ordres pendant la campagne.

Le Prince de Condé a paſſé, avec raiſon, pour le Mars de ſon ſiécle. Peu de Capitaines ont poſſedé, comme lui,

le génie de la guerre, & ont été plus intrépides, & d'un esprit plus présent dans l'action. Il est pourtant vrai que son impétuosité naturelle & son ardeur l'ont plusieurs fois engagé trop avant : mais quelque malheur qu'il ait eu dans différentes batailles, il n'en est jamais sorti sans l'admiration des deux partis. Son inquiétude & sa légereté naturelle l'ont jetté souvent dans de facheuses situations ; mais son esprit & sa valeur l'en ont tiré glorieusement.

La France est peut être redevable à la jalousie & à la circonspection des Espagnols, de ce qu'il ne s'est pas vengé plus pleinement des outrages qu'il prétendoit avoir reçus d'elle ; & si son courage & son ambition eussent été secondés, elle auroit sans doute éprouvé des effets plus funestes de son ressentiment. Son esprit brillant, vif & pénétrant, le rendoit capable de tout ce que son intrépidité lui faisoit entreprendre. Son ambition & son penchant pour les richesses l'ont fait donner dans bien des écarts, qui peuvent être regardés comme des taches dans sa vie. Il étoit prompt & violent, & moins aimé qu'admiré. Il s'est laissé

emporter à bien des excès, souvent opposés ; & ses actions admirables n'ont pas toujours pû effacer ses imperfections.

Le Vicomte de Turenne avoit une grandeur d'ame au-dessus de ce qu'on peut penser ; une expérience dans la guerre, qui l'a rendu un des plus fameux Capitaines du monde. Son jugement étoit excellent, & son esprit d'une très grande étendue, se picquant moins d'être brillant que solide. Toutes ses vues étoient admirables, justes & suivies ; & on ne le voyoit point faire de fausses démarches. Il prévoyoit tout ce qu'il auroit à faire dans une campagne, & il ne s'y est jamais trompé, que quand il a eu à faire à de mauvais Capitaines. Toujours ferme dans ses desseins, il déconcertoit ceux de son ennemi qu'il ne perdoit point de vue, & ne le méprisoit que lorsqu'il se voyoit l'épée à la main contre lui. Il étoit d'une valeur ferme, solide & naturelle, se possédant également dans le repos & dans les plus grands périls. Uni, simple, sage, juste, officieux, prenant soin de son Armée en Général & en Pere ; unissant ensemble l'amour & l'autorité ; au-dessus des richesses

& de l'intérêt, & ne cherchant que la gloire qui se peut acquérir, sans faire tort à la probité.

Il est surprenant qu'un guerrier si supérieur aux autres, n'ait eu que de petites Armées à conduire, avec lesquelles cependant il ne laissoit pas de faire trembler toute l'Allemagne. Pourquoi lui refusoit-on les secours qu'il demandoit ? C'est qu'un Ministre jaloux & puissant vouloit que tout fléchît devant lui, sous prétexte de faire respecter l'autorité de son Maître ; & qu'il redoutoit la gloire & l'autorité de ce grand homme.

Le Roi, en venant camper sur la Meuse avec son Armée, détacha le Comte de Soissons, Lieutenant Général, avec huit ou dix mille hommes, pour prendre Mazeick, petite Ville située sur cette Riviere, à cinq lieues au-dessous de Mastrick. On fortifie ce poste, & on y laissa une bonne garnison. Sans perdre de tems, le Roi fit jetter des ponts sur la Meuse, & marcha à la tête de son Armee, droit au Rhin, sur lequel on trouva un beau pont vis-à-vis de la petite Ville de Keiserwert. M. le Prince passa ce fleuve avec trente mille hommes, & alla assiéger

Wezel. Il emporta d'abord le Fort de l'Etoile, situé près de cette Ville, à l'endroit où la riviere de Lippe se décharge dans le Rhin. On ouvrit ensuite la tranchée devant la Ville qui capitula le lendemain, quoiqu'elle fût en état de se défendre, & qu'il y eût une garnison d'environ trois mille hommes. Cette garnison fut faite prisonniere de guerre, à l'exception du Gouverneur & de sept ou huit Officiers principaux, qui eurent la liberté de se retirer.

Le Roi assiégea Orsoy, qui ne fit pas grande résistance. Cette petite Ville étoit défendue par des bastions, un chemin couvert & douze ou quinze cens hommes. On ouvrit la tranchée le premier de Juin ; & le lendemain, sur le midi, le Gouverneur rendit la Place : la garnison resta prisonniere de guerre. Le Marquis de Vatin fut tué à ce Siége, & mon pere blessé d'un coup de mousquet dans les reins. Il y eut en même tems deux cens hommes tués ou blessés. Le Roi avoit envoyé M. de Turenne pour prendre Buvik, qui n'osa se défendre. On n'y trouva que deux cens hommes qu'on fit prisonniers de guerre. Le Roi passa le Rhin à Wezel avec

toute son Armée sur le pont de bâteaux qu'on y avoit fait descendre de Kenisrest, rejoignit le Prince de Condé, & alla former le Siége de la Ville de Réez, qui ne fit pas plus de résistance que les autres. De-là Sa Majesté marcha à Emerik que la garnison abandonna; & continuant sa route, Elle s'avança à la hauteur du Fort de Schink, à l'endroit où le Rhin se partage en deux bras, dont l'un retient le même nom, & l'autre prend celui de Wath. On vint dire au Roi, qu'on voyoit de l'autre côté du Rhin, près du Village de Tholus, un gros de Troupes ennemies de six à sept mille hommes, conduits par le Comte de Montbart, François de nation, & Commissaire Général de Cavalerie des Etats Généraux, que le Prince d'Orange avoit envoyé pour couvrir le Fort de Schink & l'isle de Betau. Le Roi résolut aussi-tôt de le faire attaquer, malgré l'obstacle du fleuve, & donna ordre de lancer à l'eau les batteaux de cuivre qui suivoient l'Armée. Le Comte de Guiche, Lieutenant Général de jour, arriva près de lui dans ce moment. Ce Seigneur, brave & entreprenant, cherchoit, avec ardeur, à se signaler, sur-tout aux yeux

de son Maître. Il rapporta, qu'il venoit de reconnoître un passage pour traverser le Rhin, dont les rives étoient aisées, & qu'il n'y avoit qu'une vingtaine de pas à nager. Il demanda en même-tems, la permission d'aller attaquer les Ennemis avec les Troupes qu'il plairoit au Roi de commander pour ce coup de main. Le Roi y consentit, fit avancer plusieurs Escadrons; & le Comte de Guiche étant à leur tête, entra dans le fleuve, rassembla ses Escadrons, les fit serrer sans aucun intervalle, les uns contre les autres, afin de fendre l'eau avec plus de facilité, & de résister à sa rapidité.

De l'autre côté, M. de Montbarr étendit ses troupes sur le bord du Rhin, & fit entrer dans le fleuve quelques uns de ses Escadrons, pour aller au-devant des Ennemis; mais ils furent déconcertés par l'intrépidité & l'audace des François, dont les premiers rangs étoient formés des Seigneurs & des Volontaires de la suite du Roi. Après une seule décharge, ils s'enfuirent en confusion vers le rivage, & mirent en désordre le reste de leurs troupes étonnées d'une action si hardie. Dès que les premieres troupes françoises eurent

gagné l'autre bord, les ennemis perdirent le terrein; ceux qui tinrent le plus ferme, furent chargés & rompus. Mais dès que M. le Prince eut passé à la tête d'un second corps de troupes, les Hollandois prirent tous la fuite : il n'en resta qu'un bataillon qui avoit été posté dans des vergers, près d'un chaussée fermée d'une barriere qui pouvoit favoriser sa retraite : se voyant abandonné & sans secours, il demandoit quartier, lorsque les Ducs d'Anguien & de Longueville, emportés d'une ardeur inconsidérée, parvinrent à cet endroit. Le bataillon fit sa décharge avant que de se débander & de prendre la fuite. M. de Longueville fut tué; & M. le le Prince qui avoit vu de loin la démarche de son fils & de son neveu, accourant pour les retenir, fut blessé à la main du reste de cette décharge. On fit alors main-basse sur ce qu'on put joindre; le reste se jetta dans les marais, & regagna Nimegue, éloigné seulement de cinq lieues. On regretta le Prince de Longueville doué de rares qualités qui prevenoient en sa faveur : il étoit bien fait, brave, généreux, libéral, affable, doux & bienfaisant.

Entre les personnes de marque, les

Comtes de Nogent & de Brouilly furent tués : M. de Guitry se noya en traversant le Rhin ; les Ducs de Vivonne, de Lesdiguieres, de Coaslin, le Prince de Marsillac, le Marquis de Revel, & quelques autres furent blessés.

Quelques Officiers particuliers eurent le même sort, & on compta environ quatre cents Cavaliers hors de combat. Les Ennemis perdirent de leur côté assez de monde. Ainsi s'exécuta ce fameux passage du Rhin, que quelques Historiens ont voulu comparer à l'ancien passage du Granique. Il y a cependant cette différence, qu'Alexandre le franchit accompagné seulement d'une petite Armée, & qu'il en avoit en tête une fort supérieure.

M. le Prince retourna en France pour s'y faire traiter de sa blessure ; & le Roi donna l'Armée qu'il commandoit à M. de Turenne qui alla assiéger Arnheim, tandis que le Roi marcha droit à la Riviere d'Issel, pour en forcer le passage, en cas que le Prince d'Orange voulût le défendre. Mais ce Prince n'avoit garde de l'entreprendre ; il étoit trop inférieur, & son poste trop mauvais, la Riviere qui lui faisoit face étant guéable partout ; il pouvoit en-

core être coupé par M. de Turenne, qui avoit construit un Pont contre Arnheim, dont il se rendit maître aussitôt. Ainsi le Prince d'Orange abandonna à la hâte ses retranchemens, & se retira derriere Utrecht. Le Roi assiégea Doesbourg, où le Prince avoit posté quatre mille hommes. Cette Ville ne tint que trois jours de tranchée. MM. de Martin & de Syrop, Maréchaux de Camp, y furent tués d'un coup de canon : d'ailleurs on perdit peu de monde à ce Siége ; & par sa capitulation, la Garnison resta prisonniere de guerre.

Monsieur, frere du Roi, qui fit en même tems le Siége de Zutphem, s'en rendit maître le deuxieme jour de tranchée. La Garnison fut pareillement prisonniere de guerre ; car c'étoit l'usage dans ce tems-là.

Les Evêques de Cologne & de Munster avoient soumis avec la même rapidité les villes de Grool, Enscheide, Oldenzeel, Denlckom, Oclomarzen, Amelos, Barkloo, Loken, Campen, Zuuolt & Deventer. M. de Turenne, après la prise d'Arnheim, envoya M. de Foucault, Lieutenant Général, attaquer le Fort de Knorzembourg, vis-à-vis de Nimegue. Cet Officier s'en

rendit maître en deux fois vingt-quatre heures ; & pendant cette expédition, M. de Turenne s'emparoit du Fort de Schink, qui céda sans résistance, quoiqu'il passât pour imprenable. Toutes ces victoires, remportées avec tant de facilité & de promptitude, inspirerent les plus vives allarmes aux Etats Généraux des Provinces-Unies. Dans cette extrémité, ils ne songerent plus qu'à sauver, par un Traité, quelques débris de leurs Provinces ; ils envoyerent au Roi des Députés qui lui firent leurs propositions dans son camp de Doesbourg. Sa Majesté nomma des Commissaires pour les examiner. Les Hollandois demandoient au Roi, en termes les plus soumis, qu'il plût à Sa Majesté de laisser le Corps des Etats des Provinces-Unies dans la même forme de gouvernement qu'il avoit alors, offrant de donner en échange au Roi, pour les conquêtes qu'il venoit de faire sur eux, les Pays, Villes & Places que l'Espagne leur avoient cédés dans la Flandre & le Brabant. La réponse qui leur fut faite de la part du Roi, renfermoit les conditions suivantes.

I. Qu'il y auroit dans toutes les Pro-

vinces-Unies, non-seulement une liberté entiere, mais aussi un exercice public de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; ensorte qu'en tous les lieux où il se trouveroit plus d'un Temple, on en donneroit un aux Catholiques; & qu'il seroit permis de bâtir des Eglises dans les endroits où il n'y en auroit point; que, jusqu'à ce qu'elles fussent construites, ils pourroient célébrer publiquement le Service divin dans les maisons qu'ils auroient achetées ou louées; qu'on pourvoiroit à une honnête subsistance des Prêtres & Curés, prise par l'ordre des Etats Généraux, sur les biens que l'Eglise avoit autrefois possédés.

II. Qu'indépendamment de ce que les Députés venoient d'offrir, on céderoit au Roi la Ville de Nimegue, ses appartenances & dépendances, le Fort de Schink, celui de Knotzembourg, & toute la partie de la Province de Gueldre que possédoient les Etats Généraux, avec l'Isle & la Ville de Bommel, celle de Vorme & son Fort S. André, Louvestein & le Fort de Crevecœur, la Ville de Grave, ses appartenances & dépendances, la propriété de la Ville & Comté de Mœurs, dont

les Hollandois dédommageroient le Prince d'Orange, ainsi que des autres pays & Villes cédés qui pourroient lui appartenir.

III. Le Roi demandoit encore, que les Etats Généraux lui cédassent le droit qu'ils avoient eu, ou pourroient avoir & prétendre, sur les Villes & Places que ses armes avoient conquises sur lesdits Etats, dans l'Empire; qu'ils fissent aussi une même cession en faveur de ce Prince, de la Frise Orientale; savoir, la Ville d'Ebdem, le Fort de la Crool & celui d'Iler, d'où ils retireroient leurs garnisons.

IV. Qu'il seroit permis à tous les sujets du Roi d'aller & de venir dans tous les pays & Places qui lui seroient cédés, dans tous ceux des Etats Généraux, tant par mer que par terre, fleuves & rivieres, sans payer aucun Droit ni Impôt, & sans être assujettis à aucune visite de leurs marchandises, bagages, munitions de guerre ou de vivres.

V. Que les Etats restitueroient à l'Ordre de Malthe, les Commanderies qui auroient autrefois appartenu à la Religion, dans l'étendue des sept Provinces; qu'il seroit payé vingt mil-

lions de livres, pour indemniser la France des frais de la guerre, & qu'en reconnoissance de la paix que le Roi vouloit bien leur accorder, lorsqu'il étoit en sa puissance de ne mettre aucunes bornes à ses conquêtes, ils lui feroient présenter tous les ans, par un Ambassadeur à jour préfix, une Médaille d'or, pesant un marc, par laquelle ils attesteroient tenir de lui la conservation de la liberté que les Rois ses prédécesseurs avoient contribué à leur acquérir.

On demandoit encore la suppression d'une Ordonnance émanée des Etats Généraux, portant défense de transporter dans leurs Provinces, des vins & eaux-de-vie de France. On exigeoit aussi l'abolition des Impôts & Charges sur les marchandises; & qu'enfin dans l'espace de trois mois, il se fit un nouveau Traité de Commerce, dans lequel il y auroit un Réglement concernant les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales de France & de Hollande. Et pour dernier trait d'autorité, il fut ajouté, que ces conditions seroient acceptées dans dix jours, & agréées par le Roi d'Angle-

terre, & les Princes de l'Empire ses Alliés.

Le Roi étant garant & conservateur des Traités de Westphalie, & ayant particuliérement à cœur de bien vivre avec les Princes d'Allemagne, il vouloit bien, après la conclusion de la paix, renoncer en faveur de ces Princes, au droit que ses armes lui donnoient sur les Places qu'il avoit conquises sur les Etats de l'Empire, se réservant seulement la liberté d'en ruiner les fortifications.

On ne voulut point du tout entendre le Député du Prince d'Orange; & on lui dit franchement, qu'on ne regardoit son Maître, que comme une personne privée, sujette des Etats Généraux. Le Prince d'Orange ne l'a jamais pardonné à la France, & a toujours été son ennemi irréconciliable. Il est certain que si Louis XIV avoit voulu se relâcher sur une partie de ses demandes, il auroit fait une paix avantageuse à sa gloire & à son Royaume; mais son Ministre, qui avoit un intérêt particulier à continuer la guerre, persuada au Roi de se montrer inexorable dans ses prétentions. Ainsi les

Députés des Etats Généraux n'ayant pû obtenir des conditions moins onéreuses, s'en retournerent en rendre compte à leurs Maîtres, qui se déterminerent à périr ou à se sauver par les armes. L'Allemagne se reveilla, s'imaginant que le Roi vouloit conquérir l'Europe entiere; & l'Espagne allarmée se mit bientôt de la partie.

En attendant que cette fermentation eût fait éclorre de nouveaux événemens, le Roi fit avancer dans le pays le Marquis de Rochefort, Lieutenant-Général, qui, avec une partie des Gardes du corps, & plusieurs Régimens de Dragons, s'empara d'Amersfort, Hardevich, Naerden, & de quelques postes moins considérables. Mais il manqua le plus important, pour avoir consommé des momens décisifs à examiner les dispositions de Muyden, où sont placées les Ecluses qui fournissent l'eau à la Ville d'Amsterdam. Le Prince Maurice ne perdit point de tems, & fit entrer des Troupes dans Muyden, pendant que le Marquis de Rochefort traitoit avec les Bourguemestres des conditions auxquelles il vouloit recevoir leur Ville qui fut sauvée par ce moyen. Il fut contraint

de se retirer avec le désespoir d'avoir manqué son coup sur ce poste, dont la prise auroit entrainé la réduction d'Amsterdam, & inévitablement celle de la République. On disoit même dans ce tems là, que les Bourgeois d'Amsterdam déliberoient d'envoyer au Roi les clefs de leur Ville, afin de la garantir du pillage; car ils le craignirent, & ne changerent de sentiment, que parceque l'un d'eux leur remontra qu'il falloit du moins attendre que le Roi les leur demandât. Dès que cette premiere terreur fut passée, ils lâcherent leurs Ecluses, inonderent les environs d'Amsterdam, & sauverent leur Ville par ce moyen. Il y eut dans cette Capitale, un soulevement du Peuple contre les Chefs de la faction opposée au Prince d'Orange. L'émeute alla si loin, que les de Wit furent mis en pieces par la populace. Ainsi le Prince d'Orange ayant pris le dessus, tout le pouvoir de l'Etat fut remis en sa personne; & s'il avoit voulu se prévaloir de cette conjoncture, il se seroit, sans difficulté, fait proclamer Souverain, au lieu qu'il se contenta d'être déclaré du consentement unanime des Etats & du Peuple, Amiral

Général & Stathouder; rang qui, parmi cette Nation, n'est point au-dessus de celui de Gouverneur des Provinces unies. A peine eut-il été revêtu de ces Charges, qu'il borna tous ses soins à parcourir la Province de Hollande. Il fit travailler à des retranchemens à Boodingrave, Nieuverbruge, Muyden, l'Esclufe de Gouvernel & à Schononwen. Il distribua son Armée dans tous ces postes; & elle s'y fortifia de jour en jour, tant par de nouvelles levées qui s'y incorporerent, que par un grand nombre de Paysans qui avoient pris les armes.

Par ces mesures, le Prince ayant mis le reste du pays en sureté, s'appliqua tout entier aux affaires de l'Etat & à l'établissement de la discipline Militaire. Il fit arrêter le Comte de Montbart, accusé de n'avoir pas été fidele à son devoir au passage du Rhin, & le soumit au Conseil de guerre qui le condamna à une prison perpétuelle, après l'avoir déclaré déchu de toutes ses Charges & incapable d'exercer jamais aucun emploi au service de la République. Il fit aussi couper la tête à deux Gouverneurs qui avoient rendu leurs Places sans les défendre, &

contint les autres par cet exemple de ſévérité.

Tandis qu'il s'occupoit avec tant de zele du bonheur de la République, il ſurvint un événement favorable, qui en aſſura le ſalut. Le Roi avoit en ſon pouvoir environ vingt-cinq mille hommes faits priſonniers de guerre dans les Places de la Hollande. Quoiqu'il n'y eût point encore de Cartel arrêté avec les Etats Généraux, & qu'on pût non-ſeulement ſe diſpenſer de rendre ces priſonniers, mais qu'on auroit dû les envoyer en France travailler aux ouvrages publics, M. de Louvois, je ne ſçai par quel motif, ſi ce n'eſt celui d'avoir envie de continuer la guerre, mit ces priſonniers à rançon, & les renvoya moyenant trois écus par homme, ce qui donna au Prince d'Orange une nouvelle Armée, dont il ſçut bien ſe ſervir dans la ſuite.

Cependant le Roi s'avança vers Utrech abandonné par le Prince d'Orange; mais ne pouvant aller plus loin, à cauſe des inondations, il rejoignit M. de Turenne, & laiſſa dans cette Ville M. de Luxembourg, Lieutenant Général, avec un corps d'Armée pour garder la tête de ſes conquêtes.

M.

M. de Turenne avoit pris la de Nimégue, qui se défendit n que toutes les autres ensemble; elle tint sept jours de tranchée, fallut y attacher le Mineur. Dans le cours de cet exploit, il s'étoit emparé successivement des Villes de Grave, de Blomel & du Fort de Crevecœur, qu'il emporta en deux fois vingt-quatre heures. Après ces expéditions, il se rendit au voisinage de Bois-le-Duc, où l'on fit une fausse attaque, & alla camper à Boxtel, d'où le Roi partit pour retourner en France. Sa Majesté confia à M. de Bellefond le commandement des Places conquises, depuis Wezel le long du Rhin & de l'Issel, jusques à Arahem & Zutphem, & à M. le Comte de Lorges, Lieutenant Général, celui de Rinceque, Grave, Villers & les pays qui en dépendoient.

L'Evêque de Munster termina la campagne par la levée du Siége de Cromingue, Place très bien défendue par M. Rapenhaut, qui y commendoit. La campagne sur mer ne fut pas si heureuse. La France fournit quarante Vaisseaux de guerre, qui joignirent la Flotte Angloise, le 7 de Juin, à la Rade de Soultzbay, aux côtes d'Angleterre.

M. de Ruitter, qui commandoit la Flotte Hollandoise, s'étoit mis de bonne heure en mer, dans le dessein d'empêcher les Anglois de sortir de la Tamise; mais n'ayant pu y réussir, il ne laissa pas de les combàttre. L'Armée des deux Rois étoit divisée en trois escadres, dont l'une commandée par le Comte Destrées, arboroit le Pavillon blanc, & avoit l'Avant-Garde; l'autre, sous le Duc d'Yorck, Général d'Angleterre, portoit Pavillon rouge; & la troisieme, sous le Comte de Sandruiche, portoit le Pavillon bleu.

L'Armée des Etats étoit dans le même ordre. Les François en vinrent aux prises avec M. Banker, Amiral de Zelande; le Duc d'York eut en tête le fameux M. Ruiter; & le Comte de Sandruiche, M. Vangel, Amiral de Hollande.

Ce combat commença sur les huit heures du matin, & ne finit qu'à la nuit. Il fut rude, opiniâtre, & accompagné de beaucoup de fracas sans être décisif, ainsi qu'il arrive ordinairement sur mer entre deux Armées de même force. Chaque parti voulut se glorifier de l'avantage, quoique la perte fût presque égale.

Les deux Armées demeurerent encore deux jours à se regarder sans s'attaquer, soit qu'elles se craignissent mutuellement, soit que les vents rendissent leurs efforts inutiles.

La Flotte Hollandoise se retira à Schonnelt, sur les côtes de Zelande, où elle se radouba ; celle des Confédérés en fit de même du côté de Soultzbay, s'étendant jusques au Vorlam, & tirant vers la Tamise. Après que ses vaisseaux furent radoubés, & qu'elle eut été augmentée de quelques autres navires, elle remit en mer à dessein de profiter des troubles qui agitoient les Provinces unies, & de tenter une descente sur les côtes de Hollande ; mais elle fut battue d'une violente tempête, qui la contraignit de se retirer sans avoir rien exécuté.

L'Armée de terre se remit en action dans le tems où l'on a coûtume de rentrer dans ses Quartiers. Le Roi eut avis, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg armoient en faveur des Hollandois. M. de Turenne, avec une Armée de vingt-cinq mille hommes, eut ordre de veiller à leur démarche, & d'aller passer le Rhin à Wezel, pour entrer dans le Comté de

la Marck, appartenant à l'Electeur de Brandebourg. A son arrivée, il écrivit la lettre suivante aux Princes des Etats de l'Empire.

» Le Roi, m'ayant laissé avec son
» Armée pour la conservation des Pla-
» ces conquises sur les Hollandois avec
» lesquels il est en guerre, & pour
» faire ce qui est du bien de son ser-
» vice, m'a commandé de vous faire
» entendre, & à tous ceux qui ont
» intérêt au bien public, que Sa Ma-
» jesté a déclaré souvent, comme Elle
» fait encore à présent, qu'Elle ne
» veut toucher à rien de ce qui appar-
» tient à l'Empire, & que s'il y a
» quelques-unes de ses Troupes qui
» passent par ses terres, on le doit
» regarder comme une suite inévita-
» ble de la guerre: & comme S. M.
» a appris que quelques-uns assem-
» blent des Armées & les font appro-
» cher de ses Places, afin d'en trou-
» bler la possession & irriter la jalou-
» sie de ses Alliés, Elle a été obligée
» d'avancer son Armée le long du
» Rhin: mais Elle offre de l'en retirer,
» pourvu qu'ils en fassent autant de
» la leur. C'est pourquoi le Roi m'a
» donné ordre de vous en avertir,

» afin que tout l'Empire sache, que
» si les affaires vont plus avant, il a
» le pouvoir de châtier les Princes
» qui s'engagent dans une guerre, qui
» n'est nullement entreprise contre
» l'Empire, & de conserver ses Alliés
» dans leur repos & leurs possessions.

Cette Lettre ne produisit aucun effet; le parti étoit pris; & l'Armée de l'Empire, sous M. de Montecucully, s'avança dans la Franconie, d'où elle menaça l'Alsace, où il n'y avoit d'autres Troupes que les garnisons ordinaires. Comme M. de Turenne ne vouloit point laisser cette Province sans secours, il quitta le Comté de la Marck, en passant par le Duché de Bergh, contre Cologne & Bonn, & vint se camper à Andernac, où il fit construire un pont de batteaux sur le Rhin, pour passer ce fleuve, & entrer dans l'Alsace par la Lorraine Allemande, en cas que l'Electeur de Mayence donnât passage sur son pont aux Impériaux. Pour les contenir encore davantage, il s'avança avec toute son Armée à Nassau sur la petite riviere de Lonn, ayant toujours son pont sur le Rhin vis-à-vis d'Andernac, qu'il faisoit garder par de bons retranchemens & une bonne garde.

M. de Turenne campa environ quinze jours à Naſſau ; & dans cet intervalle les Impériaux commencerent un pont ſur le Rhin près de Mayence ; ce qui obligea les François de quitter leur Camp pour retourner à Andernac.

Sur les nouvelles que reçut la Cour de ce qui ſe paſſoit du côté de l'Allemagne, M. le Prince qui étoit entierement guéri de ſa bleſſure, fut chargé de veiller à la ſureté de l'Alſace du côté de la Mozelle, & de ramaſſer ſur cette frontiere les troupes qu'il pourroit raſſembler. Il ne put trouver que quatre mille hommes avec leſquels il ſe campa à Sirck, pour contenir les Electeurs de Mayence & de Treves, plutôt par ſa réputation que par ſes forces, & les empêcher de donner leur pont aux Impériaux. Comme il craignoit que les habitans de Straſbourg ne leur livraſſent celui qu'ils avoient ſur le Rhin près de leur Ville, il envoya le Baron de Ricoux, avec ordre de le brûler ; ce qui fut exécuté.

M. de Turenne campé, pour la ſeconde fois, à Andernac, apprit que les Impériaux commençoient à paſſer le Rhin près de Mayence ; il traverſa lui-même ce Fleuve, & vint ſans délai à

Wiclicht dans le pays de Treves, afin d'être à portée de donner la main à M. le Prince, en cas de besoin; mais comme il ne doutoit pas que la manœuvre des ennemis ne fût une feinte, & qu'il ne pouvoit se persuader que les Impériaux Subsidiaires de la Hollande s'en éloignassent, dans la position où se trouvoient les affaires, il tenoit toujours son pont d'Andernac en état, afin de s'y pouvoir poster, si la nécessité le demandoit.

Il avoit laissé à la garde des retranchemens qui couvroient son pont, M. de Reveilhon, Brigadier d'Infanterie, avec douze cents hommes de pied, deux cents chevaux, & huit pieces de Canon. Quatre mille hommes des Impériaux vinrent faire une tentative sur ce pont, mais ils échouerent.

Dans ces entrefaites, le Prince d'Orange étoit parti de la Province de Hollande, avec une armée de ving-cinq mille hommes, & s'étoit avancé vers Mastrik, dans l'intention de ravager le pont à d'Andernac, de se joindre aux Impériaux, & de réduire M. de Turenne dans le pays de Treves. Aux premieres annonces de la démarche du Prince d'Orange, M. de Turenne donna or-

dre au Duc de Duras qui tenoit un Camp volant sur la Meuse, de s'avancer vers Andernac pour se joindre à lui, en cas de besoin, & en attendant, observer les diverses évolutions du Prince d'Orange, qui s'arrêta tout court à la premiere nouvelle que les Impériaux avoient manqué leur coup sur le pont d'Andernac.

Ce Prince voulut se dédomager sur Charleroy, qu'il se flatta d'emporter, parce que la garnison en étoit fort foible, & que M. de Montal, en sortant de cette place, s'étoit jetté dans Tongres, qu'il jugeoit devoir être plutôt attaqué; mais cet Officier apprenant qu'on en vouloit à Charleroy, partit de Tongres avec cent chevaux; &, se faisant jour l'épée à la main au travers du camp ennemi, il rentra dans sa Place.

Le Prince d'Orange, qui ne pouvoit être long-tems absent de la Hollande, à cause des glaces qui commençoient à se former, se persuada que ce Siege seroit de trop longue haleine, & décampa, prenant son chemin par le Brabant. Dans sa route il fit attaquer la petite ville de Beinche, où il n'y avoit que deux cens hommes, la prit & la brula. Il étoit aux environs de Breda,

lorsqu'il apprit que M. de Luxembourg, à la faveur des glaces, avoit forcé les Postes de Bodengrave & de Suuamerdam; qu'il s'étoit aussi emparé du Fort & des Retranchemens de Nieuverbruges, & que toute la Province de Hollande étoit dans un extrême danger. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre, & fit suivre son Armée en grande diligence. Mais il n'y avoit plus rien à craindre; le dégel qui étoit survenu y avoit pourvu, en obligeant M. de Luxembourg d'abandonner brusquement les Postes qu'il venoit de prendre, & de se retirer à Utrecht.

M. de Turenne étoit toujours dans le pays de Treves avec son Armée; & il avoit ordre d'en donner la moitié à M. le Prince, en cas que les Ennemis se jettassent en Alsace. Il observoit leurs mouvemens avec la plus scrupuleuse attention. Il se flattoit qu'ils ne passeroient pas le Rhin, lorsqu'il apprit en effet qu'ils rompoient leur pont, & dirigeoient leurs pas en Westphalie, pour se joindre aux Troupes du Prince d'Orange.

M. de Turenne décampa donc de Witclicht, détruisit son pont d'Andernac, traversa le pays de Cologne,

repaſſà le Rhin à Weſel, & entra une ſeconde fois dans le Comté de la Mark. Il y trouva les Impériaux déja arrivés; & un de leurs détachemens attaquoit la petite ville de Vorler, où l'Évêque de Munſter avoit jetté trois cens hommes de ſes troupes. Ce détachement ſe retira à l'approche de M. de Turenne; & les Impériaux quitterent les Poſtes qu'ils avoient déja établis dans cette partie du Pays. Il n'y eut que celui de Dona qui fut enveloppé par les François. Un Regiment de Brandebourg voulut ſe défendre dans cette ville, dont l'enceinte étoit d'aſſez bonnes murailles, flanquées de quelques tours. M. de Turenne les fit battre par le canon; mais comme il n'avoit que des pieces de campagne, qui faiſoient peu d'effet, il y ſuppléa par ſes mortiers, qui, en fort peu de tems, embrâſerent la ville. Ce ſuccès mit les bombes à la mode.

Les Ennemis ſe retirerent dans l'Evêché de Paderbornn, où ils ſe cantonnerent pour peu de tems; car les meſures de M. de Montecuculli étant rompues, & ſon Armée mal campée dans les quartiers qu'elle avoit pris, il ſe ſervit de ce prétexte pour la ramener

dans la Bohême. Ce qu'il y a de vrai aussi, c'est qu'il étoit arrivé à Vienne d'importans événemens, auxquels ce Général prenoit beaucoup d'intérêt.

Le Prince de Lictheinstein, premier Ministre de l'Empereur, étoit accusé d'avoir trahi les conseils de son Maître. Il fut disgracié, & il entraîna dans sa chûte plusieurs Conseillers d'Etat.

Comme M. de Montecuculli étoit fort attaché à ce Ministre, il craignit d'être compris dans sa disgrace, & qu'on ne lui imputât les mauvais succès de la Campagne. Il fut bien aise d'être à portée de se justifier par lui-même.

M. de Turenne ne trouvant plus d'obstacle dans le pays, étendit ses quartiers jusqu'à la riviere de Wesel, & prit le sien à Soest. Toute l'Armée demeura dans cette situation jusqu'à la fin de la Campagne. Pendant l'hiver, les Hollandois n'oublierent rien pour mettre quelqu'ordre à leurs affaires; mais comme elles étoient fort délabrées, ils souhaitoient que le Roi voulût bien consentir à leur donner la paix, à des conditions moins dures que les premieres. Sa Majesté y étoit plus portée, depuis que l'Allemagne se remuoit en leur faveur. D'ailleurs l'Es-

pagne étoit sur le point d'épouser aussi leur querelle ; ce qui l'obligeoit à diviser ses forces. Cependant son ressentiment contre cette République duroit toujours, quoique ce Prince jugeât bien qu'il ne pourroit ni la détruire, ni conserver aisément ses conquêtes. Il prit donc le parti de faire offrir au Prince d'Orange la Souveraineté des Provinces Unies, sous la protection de la France, & de lui remettre, sous cette condition, tout ce que ses Armées venoient d'occuper sur elles.

Quelque brillante que pût être cette offre aux yeux d'un jeune Prince, il n'en parut point flatté : ainsi on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre, sans néanmoins refuser la proposition du Roi de Suede, qui offrit sa médiation pour accorder les différends des deux Puissances. La ville de Cologne fut choisie pour le Congrès ; mais la lenteur avec laquelle on s'y porta de part & d'autre, fit juger que la Paix ne se concluroit pas, sans répandre encore beaucoup de sang.

L'Electeur de Brandebourg, qui espéroit gagner à cette guerre, traita seul avec le Roi, qui s'engagea de lui remettre les villes de Vezel, de Riez,

Emerik & le Fort de Schink. Les Hollandois se plaignirent de l'Electeur ; mais son intérêt le rendit sourd à leurs plaintes.

La Campagne de 1673 s'ouvrit sur la Mer ; M. de Ruitter, qui commandoit la Flotte Hollandoise, se mit de bonne heure en Campagne, à dessein de surprendre les Anglois dans la Tamise. Il trouva leur Armée supérieure à la sienne, toute appareillée & prête à mettre à la voile ; ensorte qu'il fut obligé de se retirer & d'attendre à Schonnelt le reste de sa Flotte, qu'on achevoit d'armer en Hollande.

Quand le renfort eut joint, elle se trouva composée de soixante gros Vaisseaux de ligne, de vingt-quatre Brûlots, & de cinquante tant Frégates que Galliotes. M. Tromp conduisoit l'Avant-garde ; & l'Arriere-garde étoit commandée par M. Bankerik.

L'Armée d'Angleterre, sous les ordres du Prince Robert, de la Maison Palatine, consistoit en soixante Vaisseaux ou Frégates, & quinze Brûlots. Celle de France, conduite par le Comte d'Estrées, étoit de trente Vaisseaux ou Frégates, & douze Brûlots. Ces deux Flottes combinées allerent aussi-tôt

chercher les Ennemis, & leur livrerent le combat. L'action fut vive & sanglante; l'Armée des deux Rois eut tout l'avantage; mais la nuit favorisa la retraite des Hollandois à Schonnelt, où ils rétablirent avec tant de diligence leurs Vaisseaux endommagés, qu'ils reparurent en présence de leurs Ennemis vers Ouest-Cappel. Le 14 de Juin le combat recommença, & dura jusqu'à la nuit, qui sépara les Combattans. Les Hollandois reprirent la route de Schonnelt, & l'Armée des deux Rois, celle d'Angleterre.

Dès qu'elle fut ravitaillée, & qu'elle eut été jointe par l'Escadre du Marquis de Martel, qui arriva pour la renforcer, elle courut encore après les Ennemis, & les trouva vers les Côtes de Hollande. On combattit une troisieme fois; & l'Armée des Rois alliés fut encore victorieuse. La Flotte Hollandoise se retira dans ses Ports; l'autre, ayant croisé sur les Côtes de Hollande, regagna l'Angleterre, d'où les Vaisseaux François reprirent la route de Brest, avec beaucoup de gloire & peu de profit.

Le Roi s'étoit mis en Campagne avec une puissante Armée, & avoit en-

voyé M. le Prince à Utrecht, afin de persuader, par la présence de ce grand Capitaine, qu'il n'étoit là que pour tenter quelqu'entreprise importante sur la Province de Hollande, & y enchaîner les principales forces de la République, pendant qu'il assiégeroit Mastrik. L'Officier qui y commandoit s'appelloit M. de Fariaux, & étoit homme de valeur & de réputation. La Garnison étoit composée de six mille hommes de pied & de quinze cens chevaux; la Place bien fortifiée & abondamment pourvue. Le Roi fit ouvrir la tranchée le 15 de Juillet; & le 19 elle se trouva assez avancée pour attaquer les dehors, qui furent défendus avec beaucoup de valeur. Une partie du chemin couvert fut prise & reprise jusqu'à trois fois; & la nuit suivante on emporta un ouvrage à cornes, qui ne fut pas si bien défendu. Enfin la Place étant ouverte en plusieurs endroits, par le feu continuel de cinquante pieces de canon, les Mines découvertes, les Mineurs pris, & les François attachés à la demi-lune qui couvroit la Porte attaquée, le Gouverneur, en qui il ne restoit plus d'espoir de secours, fit battre la chamade, & rendit sa Place à des conditions ho-

notables. M. d'Artagnan, Capitaine-Lieutenant de la premiere Compagnie des Mousquetaires du Roi, fut tué à ce Siege; il y eut environ trois cens Officiers ou Mousquetaires, & trois cens soldats tués & blessés. Le célebre M. de Vauban, choisi pour la conduite des travaux, confirma la bonne opinion qu'on avoit de sa capacité. Il fit ouvrir des tranchées larges & spacieuses, dresser de grandes places d'armes, former de belles communications & des lignes paralleles, qu'on n'avoit pû encore rendre si utiles & porter à tant de perfection. Il n'eut fallu que cette occasion pour montrer qu'il étoit le premier en son art, si une plus longue résistance avoit mis tous ses talens à l'épreuve. Après cette Expédition, le Roi rappella d'Utrecht M. le Prince, & mena son Armée en Lorraine. Il détacha le Marquis de Rochefort avec un Corps de troupes, pour aller assiéger Treves, dont l'Electeur venoit de se déclarer contre la France; &, continuant sa marche, il passa en Alsace, où il s'empara des Villes Impériales de Colmar, de Schelestat, de Vissembourg & de Landau. Il donna ordre qu'on en démolît les fortifications &

les murailles, & que l'artillerie & les munitions fussent portées à Brisach.

Comme on faisoit peu de cas de la ville de Treves, Place assez mauvaise, où il n'y avoit que six cens hommes, on avoit donné peu d'artillerie au Marquis de Rochefort. Il la posta près du fossé pour battre en brêche, prétendant brusquer l'affaire; mais il se trompa dans ses conjectures. Les Assiégés répondirent par un feu violent du milieu de leur défense que le canon n'avoit pû abattre, parcequ'il étoit placé trop prés. Il perdit bien du monde, & fut lui-même blessé en visitant les travaux qui avoient été faits avec peu de précaution. Le fossé se trouva profond & bien revêtu : il fallut miner pour renverser la contrescarpe, & envoyer chercher un renfort de munitions & de canons. Ce renfort se logea sur la contrescarpe; en sept ou huit heures il abattit les défenses; & les Assiégés battirent la chamade & se rendirent. Ce Siege, qui dura trois semaines, coûta huit cens hommes. Les Troupes qui y avoient été employées, passerent en Flandres avec plusieurs de celles que le Roi avoit menées en Alsace.

Le Prince d'Orange, se prévalant de

l'abſence de M. le Prince & de l'éloignement des principales forces du Roi, aſſiégea Naerden, ſitué à trois lieues d'Amſterdam, quoiqu'il eût en tête M. de Luxembourg. Cette Place fut ſi mal défendue, que ce Général n'eut pas le tems d'en tenter le ſecours.

Le Gouverneur & pluſieurs Officiers furent mis au Conſeil de Guerre : les Officiers furent caſſés; & on condamna le Gouverneur à être dégradé des armes & aux priſons perpétuelles. Il fut conduit à Grave. Pendant le Siege qu'on en fit quelque tems après, il demanda à être d'une ſortie; il y fut tué, après avoir fait des merveilles, effaçant ainſi de ſon ſang la tache dont il s'étoit ſouillé.

Le Prince d'Orange concerta une entrepriſe plus conſidérable, qui fit abandonner aux François toutes les conquêtes qn'ils avoient faites en Hollande, à la réſerve de Maſtrik & de Grave, & qui mit dans ſon parti le nouvel Evêque de Munſter, l'Electeur de Cologne, & pluſieurs autres Puiſſances, comme on le verra dans la ſuite.

M. de Turenne, en partant de ſon quartier de Soeſt avec une Armée d'environ vingt-cinq mille hommes, prit

sa marche par les Comtés de Solins, de Waldek & de Nassau, & arriva aux environs de Francfort & de Wistbourg, où il subsista quelque tems dans l'abondance & dans la tranquillité.

La Cour avoit eu avis que l'Armée Impériale, qui s'assembla un peu tard auprès d'Egra en Bohême, avoit dessein de s'avancer vers le haut-Rhin, afin d'occasionner de ce côté-là une puissante diversion, & faire déclarer l'Electeur Palatin & celui de Baviere qui tenoit sur pied une Armée de douze à quinze mille hommes.

Quoique M. de Turenne eût mandé au Roi qu'il lui étoit impossible de s'opposer à cette partie, & de couvrir Bonn en même-tems, il ne perdoit pas de vue ces objets; mais il reçut un ordre précis de s'attacher uniquement à résister aux Impériaux. A l'égard de Bonn, on y envoya une bonne garnison, commandée par M. Reveilhon.

Instruit des volontés du Roi, M. de Turenne s'empara d'Aschamffembourg & de Frideberg, & engagea par un Traité l'Evêque de Wirtzbourg à garder la neutralité & à refuser le passage aux Impériaux. Mais ce Prélat ne fut point fidele au Traité; il per-

mit le passage du pont de sa ville à un parti considérable, qui pilla à Werthein un magasin de vivres.

Les deux Armées se trouverent fort près l'une de l'autre vers Ochensfurt. Le Général François mit la sienne en bataille, à dessein de combattre. Il engagea une grosse escarmouche à un défilé qui étoit à sa droite entre les deux Armées. Les Impériaux tinrent ferme; &, rejoignant leur Armée, ils allerent passer le Mein vers Lorh; de-là ils s'approcherent de Mayence, & attaquerent les petits Postes que M. de Turenne avoit dispersés le long du Mein. Ils firent ensuite un pont sur le Rhin, comme s'ils eussent voulu le passer, afin de faire prendre à M. de Turenne le chemin de Philisbourg, & de le mettre dans la nécessité de courir à la défense de la Lorraine & de l'Alsace. Mais ce n'étoit qu'une feinte; ils rompirent bientôt le pont, rembarquerent dans des batteaux toute leur Infanterie, qui descendit le Rhin & se rendit devant Bonn, pendant que la Cavalerie arrivoit par une autre route.

M. de Turenne entra dans le Palatinat, où son Armée fit, pendant son séjour, un grand dégat. Il lui fit en-

suite passer le Rhin à Philisbourg, d'où elle entra en Alsace, & y prit ses quartiers d'hiver.

Le Prince d'Orange sortit de la Province de Hollande avec environ vingt mille hommes, & alla camper à Razendal, près d'Anvers. Il y eut un entretien avec le Comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas Espagnols. Cette démarche avoit deux objets ; l'un, de faire croire qu'il vouloit, avec les Troupes d'Espagne, prêtes à entrer dans la Confédération, s'opposer à M. le Prince, qui étoit, avec un Corps d'armée, dans la Chatellenie d'Alost ; l'autre, de grossir son Armée, par le renfort de six mille Espagnols, que le Comte de Monterey lui donna.

Après cette jonction, le Prince d'Orange revint sur la Meuse, & la passa près de Vanlo. M. de Luxembourg l'avoit suivi de loin, avec un Corps de sept à huit mille hommes, pour pénétrer ses desseins ; lorsqu'il le vit tourner vers le Rhin, il s'approcha de Nimegue pour garantir une partie des conquêtes du Roi.

Enfin le Prince d'Orange arriva devant Bonn, qu'il assiégea, & où il joignit les Impériaux, encore comman-

dés par M. de Montecuculli. A cette nouvelle, M. le Prince reçut ordre de traverser les Pays-Bas Espagnols, quoiqu'il n'y eût pas encore alors de rupture ouverte avec eux. En conséquence il alla camper aux environs de Bolduc; mais son Armée étoit trop foible pour attaquer cette Place ou secourir Bonn; il envoya seulement le Maréchal d'Humieres en avant, avec un Corps de Cavalerie. On ne put y faire entrer que cent chevaux, sous la conduite de M. de Saint-Silvestre, Major de Cavalerie. Cet Officier étant près du camp des Ennemis, & feignant d'être du nombre de leurs troupes, parut à leurs yeux avec un grand étalage, s'annonça pour un homme de marque, par le son des trompettes, traversa en plein jour les quartiers du Prince d'Orange, & fondit à bride abattue dans la Place. Elle étoit trop délabrée pour soutenir un long Siege; cependant M. de Reveilhon tint quinze jours, malgré les plus vigoureuses attaques, & ne se seroit pas si-tôt rendu, s'il n'avoit pas manqué de méches. Les Impériaux entrerent dans Bonn le 14 de Novembre, y mirent garnison, & prirent leur quartier d'hiver dans l'Electorat de Cologne &,

dans le pays de Liége. Ils occuperent Huy & le Château de Dinant ; &, par ce moyen, ils tenoient tout le Pays, depuis le Rhin jusqu'à la Meuse.

La Porte d'Allemagne étant ouverte aux Ennemis, par la prise de Bonn, la communication des nouvelles conquêtes se trouvoit coupée. Le Roi se détermina à les abandonner à la réserve de Mastricht & de Grave, pendant que tous les passages n'étoient pas encore fermés. Il agit avec d'autant plus de sagesse, que l'Espagne étoit sur le point de se déclarer contre la France. On retira des Places l'artillerie & les munitions de guerre, qui furent conduites à Grave ; on rançonna les villes, & on en fit sortir les troupes. M. de Luxembourg fut chargé de l'évacuation depuis l'Isel jusqu'à Utrecht ; & le Maréchal de Bellefond eut la commission de remettre à l'Electeur de Brandebourg celles qu'on lui avoit promises d'évacuer, Crevecœur, Bommel, Nimegue, Arnhem, & de faire passer la Meuse à toutes les garnisons à Mastrik. M. de Luxembourg avoit les mêmes ordres pour les garnisons des Places qu'il devoit évacuer ; mais le Maréchal de Bellefond ne voulut

pas quitter Nimegue ſans de nouveaux ordres. Il crut que la Cour ignoroit que cette ville pouvoit ſe ſoutenir par le moyen de celle de Grave. Le Courier qu'il avoit envoyé revint en grande diligence, avec une dépêche qui lui enjoignoit de ſe conformer à ſes premiers ordres. Ce contre-tems penſa coûter cher; car le Prince d'Orange étoit reparti de Hollande avec trente mille hommes, pour venir couper les troupes de M. de Luxembourg & celles du Maréchal de Bellefond, près de la Meuſe; & il avoit donné avis au Général Spork, Commandant des Impériaux en l'abſence de Montecuculli, de raſſembler en toute diligence ſes quartiers, & de retarder la marche des deux Généraux François, pour lui donner le tems d'arriver & de les charger en tête, pendant qu'il les chargeroit en queue. Heureuſement le Général Spork n'apporta pas la diligence néceſſaire; il ſuivit ſeulement, avec cinq ou ſix mille chevaux le Maréchal de Bellefond, qu'il ne put atteindre.

Toutes les Troupes qui venoient d'évacuer les Places conquiſes, étant arrivées ſous Maſtrik, M. de Bellefond alla

alla prendre le Fort de Navagne, qui n'en eſt qu'à deux lieues. C'étoit un méchant Fort de terre, gardé par une garniſon Eſpagnole de trois à quatre cens hommes. On prit le parti de le raſer; & toutes les Troupes ſe retirerent dans leurs quartiers d'hiver.

La priſe de Bonn & l'abandonnement des conquêtes de Hollande changerent entierement la face des affaires.

Les Hollandois étoient dans des tranſports de joie inconcevables. L'Empereur ne ſe promettoit pas moins que de faire déclarer tout l'Empire contre la France, & de la forcer à reſtituer tout ce qu'elle avoit occupé, tant ſur ſes terres, que ſur celles des Eſpagnols, depuis le Traité des Pirennées. Ceux-ci parlerent ouvertement d'une rupture entiere.

L'Archevêque de Cologne, dont l'Etat étoit occupé par les Impériaux, fut obligé de rappeller quelques Regimens qu'il avoit au Service de la France, de rendre les conquêtes qu'il avoit faites ſur les Etats Généraux, à l'exception de Rembergue, & d'entrer dans la Confédération. Le nouvel Evêque de Munſter ſuivit ſon exemple, de même que l'Electeur Palatin, la Maiſon de

Brunswic, celle de Wirtemberg, le Duc de Lorraine, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg : il n'y eut que l'Electeur de Baviere qui demeura seul du tiers parti qu'il avoit voulu former par ses intrigues en Allemagne.

Alors l'Empereur chercha à rompre le Congrès qui se tenoit à Cologne sous la médiation du Roi de Suede. Le moyen qu'il imagina fut de faire enlever dans cette ville le Prince Guillaume de Furstemberg, Plénipotentiaire de l'Electeur de Cologne. En sortant de sa maison, ce Prince fut arrêté par des Officiers & des soldats du Régiment de Grava, & conduit à Bonn ; de-là il fut transféré à Vienne. On y commença son procès ; & il y resta prisonnier jusqu'à la paix générale.

Non content de cette violence contre le droit des gens, l'Empereur fit encore enlever cent mille écus que le Roi avoit à Cologne. L'Assemblée fut rompue ; & tous les Ministres se retirerent successivement.

Il s'agissoit encore de détacher le Roi d'Angleterre, & de l'engager à conclure sa paix avec les Hollandois. L'ouvrage étoit déja entamé depuis le commencement de la guerre ; les Emissai-

res des Alliés ne cessoient de tenir en Angleterre des discours capables de jetter la division entre le Roi & ses Sujets. On disoit qu'il avoit entrepris cette guerre sans le consentement de son Parlement, & avec les sommes que la France lui fournissoit; que le Roi, malgré son caractere doux & tranquille qui le portoit au plaisir, continuoit une guerre à laquelle il n'avoit pû être invité, que dans l'idée de faire rendre par les Hollandois au Prince d'Orange, son neveu, les honneurs dûs à son rang & à sa naissance; que le parti des Wigts s'y étoit opposé pendant un tems; mais que ces obstacles ne subsistant plus, les Charges & les Dignités, dont avoient joui ses prédécesseurs, étoient devenues héréditaires dans sa famille; que l'affaire du Pavillon, celle du Commerce étoient aisées à accommoder; que le Roi de France avoit insinué depuis long-tems à celui d'Angleterre, pour ses intérêts propres, & contre ceux de la Nation, qu'il devoit régner en véritable Roi; & établir dans ses Royaumes l'exercice du pouvoir arbitraire; que les Partisans de la Cour de Rome cherchoient à abattre la Religion Pro-

testante, entreprise d'autant plus aisée, que le Roi avoit sucé, avec le lait, les principes de la Religion Romaine; qu'il s'y étoit confirmé pendant son séjour en France & en Flandre; que la Demoiselle de Kerouert, à présent Duchesse de Portsmouth, ne s'étoit rendue en Angleterre, que par les ordres du Roi de France, qui, connoissant le foible du Monarque Anglois pour les belles femmes, profitoit de l'ascendant absolu que celle-ci avoit pris sur lui, pour venir à bout de tous ses desseins; que l'argent que la France envoyoit abondamment pour fournir aux plaisirs de ce Prince, & à l'établissement des enfans naturels qu'il avoit eus de plusieurs Maîtresses; que cet argent, dis-je, joint aux caresses de cette Dame, offusquoit si fort toutes les lumieres de sa raison, que cette habile Françoise lui faisoit faire, contre ses intérêts véritables, tout ce qui convenoit à ceux de la France. Ils insinuoient encore que ce Roi, usé de débauches, ne pouvoit plus vivre long tems; que n'ayant point de fils légitime, la Couronne se fixoit sur la tête du Duc d'York, son frere, zelé partisan de la Cour de Rome; que ce Prince ne man-

queroit pas d'être soutenu & protégé par la France ; que les Anglois auroient bientôt la douleur de voir leurs Loix changées & abolies. Le mariage du Duc d'York avec la Princesse de Modene, qui se traitoit dans ce tems-là, acheva d'échauffer les esprits des Anglois. Ils envisagerent l'alliance de cette Princesse Italienne & de race Papale, comme le premier pas pour parvenir à l'exécution du dessein concerté entre le Pontife Romain & le Roi de France, de détruire la Religion Anglicane, & de faire revivre la Religion Catholique.

Il n'en fallut pas davantage au Parlement, alors assemblé, pour le déterminer à rejetter toutes les propositions du Roi. Ses raisons, & l'éloquence de son Chancelier furent inutiles : avant que d'entrer en aucune discussion, on demandoit que le mariage du Duc d'York fût rompu, & que la Princesse, qui étoit déja arrivée à Paris, fût renvoyée à Modene. Le Roi, loin de plier, prorogea le Parlement, fit passer la Princesse à Londres, où le mariage fut célebré & consommé. Mais, pour tempérer le chagrin qu'il donnoit à son Peuple, & le rassurer contre l'anéan-

tissement de la Religion Anglicane, il crut qu'il lui suffiroit de faire publier un Edit, par lequel il défendoit aux Catholiques d'approcher des Personnes Royales & de leur Palais; enjoignant à tous Juges, Officiers & Ministres, de les poursuivre, en cas de contravention, & de les punir selon la rigueur des Loix. Cet Edit passa aussi en Ecosse, afin qu'il parût plus sérieux.

Si ce tempéramment calma le peuple, il ne fit aucun effet dans l'assemblée du Parlement. On s'y échauffa vivement; & on y conclut nettement qu'il falloit faire la paix. Le Roi aima mieux y consentir, que de se voir exposé à aller chercher, pour la seconde fois, un asyle en France.

Les propositions de cette paix furent aussi-tôt présentées par le Marquis del Fresno, Ambassadeur d'Espagne; & le Roi de France, bien instruit de ce qui se passoit en Angleterre, y envoya M. de Ruvigny, pour traverser la négociation. Il n'y put réussir; & la paix fut signée le 19 Février 1674.

L'Angleterre eut satisfaction sur l'affaire du Pavillon & du Commerce; & les Hollandois s'obligerent à payer huit cens mille écus, dans quatre années,

par paiemens égaux, au Roi d'Angleterre, qui en toucha deux cens mille comptant.

L'Angleterre étant ainsi séparée de la France, Louis XIV ne négligea rien pour empêcher la division de ses forces, & détourner celles de l'Empereur de la France-Comté, d'où elles pouvoient pénétrer en Bourgogne. Il proposa à la Reine Régente d'Espagne de conclure avec elle un Traité de neutralité pour cette Province; mais cette Princesse ne jugeant pas à propos de fermer cette porte à ses alliés, ne voulut point entendre cette proposition. Le Roi prit donc d'autres mesures: il n'en trouva pas de meilleures que de s'assurer une seconde fois de cette Province, & se disposa à y marcher en personne. Il envoya devant lui le Duc de Navailles, Lieutenant Général, nouvellement rentré en grace, avec un petit corps de troupes, pour chasser les Espagnols de Gray & de quelques autres postes qu'ils fortifioient. Le Roi suivit de près, & arriva devant Besançon le 18 Avril. Il y fit aussi-tôt ouvrir la tranchée; & cette ville ne tint que cinq ou six jours. Les Espagnols y avoient bâti depuis peu une Citadelle,

dont ils faisoient grand cas ; mais elle étoit commandée par une hauteur voisine qu'ils avoient négligé de fortifier, parcequ'ils la croyoient inaccessible. On trouva pourtant moyen d'y faire monter trente pieces de canon, qui foudroyerent tellement la Citadelle, que les Assiégés rendirent la Place. La présence de M. le Prince de Vaudemont, qui s'y étoit jetté, ne leur fut d'aucune ressource.

De-là le Roi marcha à Dole, dont les fortifications n'étoient pas encore rétablies. La garnison se défendit assez bien ; mais elle fut contrainte de se rendre le sixieme jour de tranchée. M. de Beringhem, premier Ecuyer & Colonel du Régiment Dauphin, y fut tué d'un coup de canon, qui blessa dangereusement le Comte de Saint-Gerand, Lieutenant Général. La ville de Salins ne tint point ; le Chateau Sainte-Anne souffrit quelques coups de canon, tirés d'une batterie qu'on avoit élevée sur des monceaux de bois assemblés par les soldats ; ainsi toute cette Province fut conquise une seconde fois dans l'espace d'un mois, avec une Arm'e de sept à huit mille hommes seulement, & sans que les Suisses y appor-

faſſent oppoſition. Le Roi y mit une garniſon, ordonna les travaux néceſſaires, renvoya pluſieurs troupes en Flandre, & revint à Verſailles.

Cependant M. de Turenne s'étoit rendu de bonne heure en Alſace, où ſon Armée s'aſſembla. A peine arrivé, il apprit que le Duc de Lorraine marchoit de l'autre côté du Rhin vers Baſle, avec quatre ou cinq mille hommes de Cavalerie. Il prit les premieres troupes qu'il trouva ſous ſa main, & les mena auſſi vers cette ville, pour obſerver ce qui ſe paſſoit. On demeura dans cette ſituation de part & d'autre tant que dura l'expédition de la Franche-Comté. Le Duc de Lorraine deſcendit enſuite le long du Rhin & joignit M. de Caprara, un des Généraux de l'Empereur, qui vint au-devant de lui avec cinq ou ſix mille chevaux, juſques dans le Marquiſat de Baden, en attendant que M. de Bournonville, nommé Commandant de cette Armée, fût arrivé avec l'infanterie & l'artillerie. M. de Turenne, déterminé à les combattre avant cette jonction, prit cinq mille chevaux, ſix pieces de canon, avec les munitions néceſſaires, quinze cens fantaſſins des plus leſtes, & donna

ordre à deux Régimens de Cavalerie & à quatre Bataillons de la garnison de Philisbourg, de se tenir prêts à marcher. Il laissa l'autre partie de son Armée aux environs de Strasbourg, afin d'en contenir les habitans, dont il n'étoit pas assuré, & de tenir ce poste, en cas que les Ennemis, au lieu de descendre plus bas, reprissent ce chemin.

Après ces arrangemens, M. de Turenne marcha à grands pas du côté de Philisbourg, sur les nouvelles réitérées que les Ennemis tournoient vers le Palatinat. Il passa le Rhin, prit à Philisbourg les deux Régimens de Cavalerie, les quatre Bataillons, & six pieces de canon d'augmentation. Il se mit ensuite aux trousses des Ennemis. Sa petite Armée consistoit en cinq ou six mille chevaux, cinq mille hommes de pied & douze pieces de canon.

Le 16 de Juin, sur les sept heures du matin, on apperçut les Ennemis qui marchoient sur Zinzem, & on chargea un parti de cinquante maîtres qu'ils avoient laissé derriere eux. Le fils aîné de M. de Saint-Abre, Lieutenant Général, servant dans cette Armée, y fut tué.

Les Ennemis étoient en bataille der-

riere Zinzem, sur les hauteurs escarpées près desquelles cette ville est située, quand M. de Turenne arriva sur les neuf heures du matin. Le terrein qu'il occupa d'abord étoit une assez grande plaine basse qui tomboit en pente douce, depuis de grands bois qu'il laissoit derriere lui, jusques à des prairies le long desquelles couloit la petite riviere d'Elsatz. Les avenues de Zinzem étoient embarrassées de jardins bordés de haies hautes & épaisses, & ne laissoient qu'un seul chemin, qui aboutissoit à des ponts de pierre sur l'Elsatz. En cet endroit cette riviere se sépare en deux bras, dont l'un baigne les murailles de la ville qui avoient été rétablies depuis peu. Les Ennemis y jetterent le Régiment de Strein, qui faisoit toute leur Infanterie, & posterent leurs Dragons dans les jardins. M. de Turenne fit d'abord avancer son canon, qu'on pointa sur les Dragons. Ils se retirerent de haie en haie jusqu'au premier pont, où ils essayerent de tenir ferme; mais ils furent enfoncés & repoussés jusques vers le second, où ils eurent la même destinée. On en tua beaucoup; le reste se jetta dans la Place. On se saisit de quelques mai-

ſons qui formoient une eſpece de faux-bourg ; & pendant qu'on conſultoit ſur la maniere dont on attaqueroit la ville, les Dragons de M. de Turenne, ſe coulant vers la gauche, le long de la petite riviere, remarquerent une porte que les Ennemis avoient laiſſé ouverte pour communiquer à leur Armée. Ils ſe jetterent bruſquement dans l'eau, & ſe ſaiſirent de cette porte avant qu'elle pût être fermée. Les Ennemis en ouvrirent une autre pour s'enfuir vers leur Armée. Ceux qui étoient ſur la hauteur s'avancerent pour recueillir les fuyards ; mais le canon les fit retirer.

Cette action, entrepriſe & exécutée avec tant de vigueur, n'étoit encore qu'un prélude de la victoire. Il falloit paſſer un défilé de plus de quatre cens pas de long, & gagner la hauteur occupée par les Ennemis ; c'étoit un grand chemin creux, qui partoit du faux-bourg & alloit en montant juſqu'à une colline, dont la droite étoit occupée par un clos de vigne aſſez ſpacieux : la gauche abouriſſoit à un grand fond, dont les bords ſupérieurs étoient eſcarpés & bordés de haies ; le fond formoit une gorge. Il y avoit auſſi ſur cette

gauche une Eglise fermée de murailles.

Ce fut dans cet espace d'environ douze cens pas de largeur, que M. de Turenne choisit son terrein, pour se mettre en bataille, après l'avoir été reconnoître lui-même. Pour assurer son succès, il fit continuer le grand feu de son artillerie sur les Ennemis, qui, s'en trouvant incommodés, s'éloignerent, pour se mettre hors de vue, & laisserent ainsi le passage plus libre.

M. de Turenne fit avancer des détachemens d'Infanterie, qu'il posta dans le travers du terrein où se trouvoient des buissons & des rideaux, & envoya occuper l'Eglise, dans le tems où les Ennemis vouloient s'en emparer. Il fit aussi border la haie de la gauche par le Régiment de Champagne. Les Bataillons Duplessis & Douglas borderent le clos de vigne, où il entra de l'Infanterie pour les soutenir. Ce qui en resta fut distribué dans les intervalles des Escadrons, afin de les assurer davantage. Le Général, maître du terrein qu'il vouloit occuper, fit avancer à la hâte la Cavalerie de sa premiere ligne, suivie de dix pieces de canon; mais les Ennemis firent eux-mêmes une

furieuse charge avant qu'il eut eu le tems de dételer. Notre Cavalerie les reçut l'épée à la main, sans tirer un seul coup, afin qu'elle eût son feu de réserve. Notre droite enfonça la gauche des Ennemis ; & comme elle les débordoit, ils furent pris en flanc, & contraints d'aller se rallier sous le feu de leur Infanterie. Quelques Escadrons de la seconde ligne, qui commençoit à se former, s'avancerent pour favoriser ce ralliement. La gauche combattoit avec un succès à-peu-près égal ; & le grand feu de notre Infanterie arrêta la fougue des Impériaux : car comme ils étoient presque tous cuirassés, les épées ne firent pas grand effet ; & leurs armes n'étant pas à l'épreuve, ne pouvoient résister aux coups de mousquet. Cependant le petit désordre du commencement de cette charge fut sur le point de devenir plus sérieux ; les Ennemis, en chargeant, vinrent jusqu'au canon, & même le passerent. Il y en avoit encore quatre pieces attelées ; les valets qui les conduisoient voulurent les retirer, lorsque, parmi le fracas de la charge & le bruit des coups, les attelages épouvantés, aussi-bien que les charretiers, les culbuterent

sur la ligne, & rompirent quelques Escadrons. Le désordre fut bientôt réparé ; & cette premiere charge finit sans que les Ennemis eussent aucun avantage. Dès que la poussiere & la fumée de la poudre furent dissipées par le vent, on connut qu'on avoit gagné du terrein ; on s'étendit davantage, & l'on forma un plus grand front.

Les Ennemis revinrent à la charge avec la même impétuosité ; & ils furent encore reçus l'épée à la main. On combattit vivement de part & d'autre : notre droite fut mise en désordre ; mais le grand feu de l'artillerie arrêta les Impériaux, & donna le tems aux troupes de se rallier & de retourner à la charge. Les Ennemis firent ce qu'ils purent pour attaquer la gauche par le flanc ; ils culbuterent deux ou trois Escadrons, qui ne pouvoient se rallier, faute de terrein ; ils les auroient enfoncés, sans les Bataillons de Douglas & de la Ferté, que M. de Turenne avoit envoyés à la gauche, fortifier celui de Champagne. Ces Bataillons soutinrent l'effort de l'Ennemi, en demeurant fermes & faisant un grand feu, de même que les pelotons d'Infanterie dispersés le long de la ligne.

Les Allemands furent si mal traités à cette charge, qu'ils songerent à leur retraite avec le moins de confusion qu'il leur seroit possible. Ils avoient derriere eux de grands bois coupés par plusieurs chemins qui conduisoient vers Heilbron. Pour se menager le tems de les traverser, ils envoyerent à la charge les Troupes qui devoient faire leur arriere-garde. Elles se présenterent seulement devant la ligne des François, sur lesquels elles firent leur décharge. Elles tournerent ensuite le dos en se débandant, & gagnerent les bois à toutes jambes. La poussiere qui s'étoit élevée & la fumée de la poudre que le vent poussoit sur nos Troupes, les empêcha d'abord de bien distinguer cette manœuvre; mais dès que cette espece de brouillard fut dissipé, elles poursuivirent les Ennemis qui se rallierent, & se rangerent en bataille derriere la petite Ville de Verbstat, distante environ d'une lieue & demie de l'endroit où l'on avoit combattu. On posta du canon dans un champ près du grand-chemin; & l'on fit sur eux des décharges à toutes volées. Ils reprirent brusquement leur course sur Heilbron, & ne s'arrêterent plus qu'ils

n'eussent passé la riviere du Nekre.

M. de Turenne décampa le lendemain de Verbstat, & retourna à Zinzem sur le champ de bataille ; on n'y trouva pas plus de douze cens hommes tués de part & d'autre ; cependant les Ennemis en avoient perdu deux mille ; c'est qu'un très grand nombre de ceux qui avoient été blessés, s'étoient jettés dans le bois voisin, où ils moururent faute de secours. Les seuls Officiers de marque qui périrent dans cette occasion, sont les Colonels Strein & Berriere. Les François compterent parmi les morts MM. de S. Arbe, Lieutenant Général, Bauveze, qui commandoit la Cavalerie, deux Mestres de Camp, Villemont Maréchal de Logis de la Cavalerie, douze Capitaines & plusieurs Officiers subalternes. Les Officiers blessés furent, le Comte de la Mark, Maréchal de Camp, le Marquis de la Salle, Mestre de Camp, quinze Capitaines de Cavalerie, onze d'Infanterie, deux Commissaires d'Artillerie : il y eut des subalternes à proportion, & douze cens Cavaliers, Dragons, ou Soldats, tant tués que blessés. Ce combat ne dura que trois heures, & fut le premier de

cette guerre qui détermina la victoire ; car celui qui se donna au passage du Rhin, ne doit pas être regardé comme un combat régulier.

On ne demeura campé qu'un jour & deux nuits à Zinzem, parcequ'on fût informé que M. de Bournonville, avec un corps d'Infanterie, venoit de joindre les Ennemis, & se préparoit à passer le Rhin près de Mayence. M. de Turenne vint passer le pont de Philisbourg, & arriva à Luken près de Neustat, où toutes les Troupes de son Armée vinrent le trouver avec leur artillerie ; de sorte qu'il eut alors dix-neuf à vingt mille hommes & trente pieces de canon. Sachant que les Ennemis n'étoient pas plus forts que lui ; que le reste même des Troupes qu'ils attendoient, n'étoient pas encore arrivées, il retourna passer le Rhin à Philisbourg.

Les Impériaux étoient dans le Palatinat de l'autre côté du Nekre, environ à une lieue de la petite Ville de Ladembourg, & s'étoient retranchés dans leur Camp. L'Armée Françoise marcha avec tant de diligence, que la tête se trouva le soir à dix lieues du pays d'où elle étoit partie le matin.

En passant par Philisbourg, elle se munit de grands bateaux qu'elle fit transporter sur des chariots; elle prit le chemin d'Heldelbergh; & le laissant à une demie-lieue sur la droite, elle s'arrêta au Village de Wiblinghen, situé sur le bord du Nekre, à une lieue au-dessus de Ladembourg, où les Ennemis étoient campés. Il s'en détacha deux ou trois Escadrons de Cavalerie, qui parurent sur la hauteur, pour être à portée de nous reconnoître, & se retirerent dès qu'on leur eut tiré quelques coups de canon. Ce fut en cet endroit, que M. de Turenne voulut passer la riviere. Il y avoit un gué qui se trouva rompu. On le rétablit, & on répara le pont pour protéger ce travail. Quatre Escadrons suivirent le gué; & quelques détachemens d'Infanterie traverserent la riviere dans des bateaux. Ils se disperserent sur ses bords le long d'un rideau. On posta sur le côté opposé & en différentes hayes de la Cavalerie & de l'Infanterie; on plaça l'artillerie derriere sur une espece de terrasse en plate-forme, qui dominoit dans toute la plaine, depuis la riviere jusques au Camp des Ennemis.

On n'avoit pas encore fini les ouvrages du pont, quand M. de Turenne fut averti que les Ennemis se retiroient, & que leur artillerie & leurs gros bagage étoient partis dès le matin, & avoient filé vers Manheim. Il fit passer sa Cavalerie dans le gué, son Infanterie & son artillerie sur le pont; mais malgré la plus grande diligence, il ne pût atteindre les Ennemis. Il envoya en avant le Comte de Roye, Maréchal de Camp, avec mille chevaux, afin de retarder leur marche, & par-là se menager le tems de les joindre avec la tête de l'Armée qu'il conduisoit, & quelques pieces de canon.

M. de Roye fit huit grandes lieues sans avoir aucune nouvelle des Impériaux. Mais M. de Repaire, Mestre de Camp, qui l'avoit précédé avec deux cens chevaux, apperçut dans un fond sept à huit de leurs Escadrons à cheval, & le reste de leur arriere-garde. Il auroit eu de la peine à se tirer de ce défilé, sans le Chevalier de Thorigny que M. de Roye avoit envoyé avec cent chevaux pour le soutenir, en cas de besoin. Il revint faire son rapport au Comte de Roye, qui ne jugea

pas à propos de s'engager plus avant, incertain si M. de Turenne n'étoit pas encore bien éloigné. On sut le lendemain que l'apparition de M. de Repaire avoit donné une furieuse allarme aux Ennemis. Leur Cavalerie redoubla la vitesse de sa marche ; & l'Infanterie, qui faisoit les derniers efforts pour la suivre, craignant d'en être abandonnée, se retira dans les bois & les montagnes où elle se débanda à un tel point, que M. de Bournonville eut une peine infinie à la rassembler, quoiqu'il eût couru sans relache, & passé le Mein tout d'une traite.

M. de Turenne revint camper à une lieue au-dessous de Ladembourg tout le long du Nekre, où il trouva abondamment de quoi faire subsister son Armée. Le séjour de ses Troupes occasionna bien du désordre dans ce pays, le plus beau du monde, orné de plusieurs Villages & de Bourgs, qui annonçoient l'abondance dont jouissoient ses Habitans. La fureur des Soldats ne connut jamais moins des bornes. Ils mirent le feu de tous les côtés, & prétendoient autoriser leurs violences, par celles qui avoient été fai-

tes à leurs camarades, par des payſans qui deſcendoient des montagnes, & s'y réfugioient auſſi-tôt après les avoir égorgés. Pour renchérir ſur leur cruauté, les Soldats mutiloient les miſérables qu'ils rencontroient, & les maſſacroient enſuite.

L'Electeur Palatin fut ſi outré des excès qui ſe commettoient dans ſon pays, que ſon premier mouvement fut de s'en prendre à M. de Turenne, & de lui envoyer par un Trompette, un Cartel de défi. Il lui reprochoit ſon changement de religion, l'aſyle que le feu Electeur avoit donné dans ſes Etats au Duc de Bouillon ſon pere; il s'élevoit contre la monſtrueuſe ingratitude du fils armé pour être le deſtructeur & l'incendiaire de ces mêmes Etats; il finiſſoit en lui en demandant ſatisfaction dans un combat particulier, & le laiſſoit le maître de déterminer ſi ce ſeroit à pied ou à cheval.

M. de Turenne ne répondit point aux deux premiers articles; à l'égard du troiſieme, il s'efforça de perſuader à l'Electeur, que ſes propres ſujets s'étoient attiré ces malheurs, par les cruautés inouies qu'ils avoient exercées contre les Troupes Françoiſes; qu'il

ne falloit pas être surpris que de pareils traitemens eussent rempli les Soldats de cette fureur dont il déploroit lui-même les excès : qu'à l'égard du combat particulier qu'il lui proposoit, il ne lui étoit pas libre de l'accepter, n'étant pas en pouvoir de disposer de sa personne ; mais qu'il se présenteroit à la tête de l'Armée qu'il commandoit, contre celle qu'il voudroit lui opposer.

Pendant que M. de Turenne faisoit subsister son Armée dans le Palatinat, plusieurs détachemens de Troupes des cercles de l'Empire, & de la plûpart des Princes, joignirent M. de Bournonville aux environs de Francfort, & grossirent son Armée de près de quarante mille hommes, avec laquelle il marcha pour passer le Rhin vers Mayence. M. de Turenne se mit en devoir de faire face à tout, quoique ses Ennemis fussent de moitié plus forts que lui. Il profita de la mésintelligence qui regne ordinairement entre des Troupes qui appartiennent à différens Maîtres ; & retirant son Armée du Palatinat, il repassa le Rhin à Philisbourg, & alla encore camper près de Neustat. A son arrivée, il reçut un

Courrier de la Cour, qui faillit à déconcerter ses mesures. Ses ordres portoient de quitter l'Alsace & d'entrer en Lorraine. On supposoit à la Cour, que M. de Turenne ne pourroit garantir l'Alsace contre une Armée si considérable, & qu'on savoit devoir être encore renforcée de vingt mille hommes que l'Electeur de Brandebourg y conduisoit en personne. On craignoit de plus, que l'Armée du Prince d'Orange, composée des Troupes de l'Empereur, de celles d'Espagne & des Provinces unies, n'entrât en France, comme il en avoit répandu le bruit, sans que les efforts que M. le Prince pourroit opposer, l'en empêchassent, son Armée étant inférieure à celle des Alliés. La Cour vouloit donc que M. de Turenne vînt en Lorraine, pour qu'il fût à portée d'arrêter une irruption qu'on appréhendoit sur les frontieres de Champagne. Mais ce Général qui prévoyoit en maître les événemens, ne put se résoudre à souscrire à cet ordre qui lui parut suspect, lui venant par le canal de M. de Louvois, dont il avoit à se plaindre depuis quelque tems. Il prit le parti d'exposer dans une Lettre adressée immédiatement

ment au Roi, qu'il ne croyoit point qu'il fût du bien du service de Sa Majesté, d'obéir en cette occasion ; que celui qui lui avoit envoyé l'ordre de sa part, n'en avoit pas, sans doute, prévu toutes les conséquences, & ne lui avoit pas rendu un compte exact de l'état des affaires dont il n'étoit peut-être pas assez instruit ; que pour lui qui en connoissoit le fond, il se sentoit obligé, comme son fidèle sujet, de lui représenter, que dans la situation où il avoit appris qu'étoient les Armées en Flandre, les Ennemis ne pouvoient rien entreprendre impunément devant M. le Prince, qui assurément ne leur laisseroit prendre aucun avantage, & que sa supériorité sur les Chefs des Ennemis, jointe à la valeur de ses Troupes, le rendoit plus fort qu'eux ; que pour ce qui concernoit les affaires d'Allemagne, il pouvoit protester à Sa Majesté, qu'il menageroit si bien le terrein, & tireroit un tel parti des conjonctures, que les Ennemis n'auroient aucun avantage ; que quand même ils pénétreroient en Alsace sans qu'il pût les en empêcher, ayant si peu de Troupes à leur opposer, il se promettoit de les en chasser avant la fin

de la campagne, si le Roi consentoit à lui envoyer une partie de ses Troupes de Flandres ; qu'au surplus, après que Sa Majesté auroit eu la bonté d'examiner ce qu'il avoit l'honneur de lui représenter, il obéiroit sans réplique ; mais qu'il la supplioit très-humblement de lui intimer ses ordres par M. le Cardinal de Bouillon son neveu, pour des raisons qu'il espéroit un jour expliquer & faire approuver à Sa Majesté ; qu'Elle consentît qu'il se servît du même moyen pour lui rendre compte de ses actions & de tout ce qui se passeroit en Allemagne.

Cette lettre choqua tellement M. de Louvois, qu'il ne tint pas à lui que le Roi ne fît arrêter M. de Turenne. comme coupable de désobéissance ; mais Sa Majesté pénétrant les intentions du Ministre, & sachant que le Général ne proposoit rien qui ne tendît au bien de son service, lui permit de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, s'en reposant entiérement sur sa prudence.

M. de Turenne se tint quelques jours aux environs de Neustat, pour consommer les fourages, & pourvoir à la sureté de Philisbourg. Il alla ensuite

camper contre Landau ; & là il reçut la nouvelle de la journée de Senef, & en fit des réjouissances avec son Armée.

Les Impériaux, sous la conduite du Comte de Souche, les Espagnols commandés par M. de Monterey, & les Hollandois par le Prince d'Orange, avoient assemblé aux environs de Louvain une Armée de plus de quarante mille hommes, & menaçoient d'entrer en France. L'exécution de ce projet n'étoit pas facile, M. le Prince pouvant leur opposer une Armée de trente mille hommes. Ils changerent donc de dessein, & résolurent de le prévenir lui-même, en formant le siége de quelques Places. Ils quitterent leur Camp de Senef le 10 d'Août, pour se placer entre Binch & Marimont. Les Impériaux avoient l'avant-garde, les Hollandois formoient la bataille, & les Espagnols l'arriere-garde, qui étoit fermée par quatre mille chevaux détachés des trois corps, & commandés par le Prince de Vaudemont. M. le Prince alla reconnoître leur marche ; & après avoir pourvu à la sureté de son Camp, il fondit sur l'arriere-garde des Ennemis près de Senef. A la premiere charge, la Cavalerie, commandée par le

Prince de Vaudemont, plia; elle ne se rallia qu'au débouché d'un défilé qu'elle passa à l'appui de quelques bataillons Hollandois, qui vinrent la secourir; mais M. le Prince s'empara aussi-tôt du défilé, & fit charger une seconde fois par les Gardes du Corps, par quelques Escadrons de Cavalerie & par quelques bataillons. Les Ennemis furent rompus une seconde fois, & taillés en piece. M. le Prince usant de l'avantage qu'il avoit sur eux, les poursuivit jusqu'à un second défilé. Le combat devint beaucoup plus rude; il battit de rechef les Ennemis, & auroit immanquablement rendu sa victoire complette, si les Suisses, à qui il commanda de s'emparer d'un troisieme défilé qu'il leur montra, eussent été plus prompts à lui obéir.

Le Comte de Souches les prévint avec ses Troupes qu'il ramena sur le bruit du combat; & communiquant à tous ses Soldats l'ardeur dont il étoit animé, il se rendit maître des torrens & des ravines, & d'un terrein favorable. Il s'y maintint si bien pendant le reste du jour, qu'il fut impossible à M. le Prince de l'en chasser, quoiqu'il fît sur lui un feu continuel, & mît en

œuvre tout l'art de la guerre qu'il possedoit à un degré éminent.

Le combat avoit duré douze heures; les deux partis en étoient épuisés, & demeuroient immobiles, s'observant les uns les autres, lorsque, sur les dix heures du soir, les François crurent que le combat alloit recommencer : il partit tout à coup sur eux, de la premiere ligne des Ennemis, une décharge générale qui causa un désordre extrême. M. le Prince ne pouvant l'appaiser, & craignant des suites funestes, ordonna que toute l'Armée retournât dans le premier Camp; mais ce feu des Ennemis n'étoit que pour favoriser leur retraite; car ils avoient déjà renvoyé par les derrieres toute leur seconde ligne & leur reserve : la premiere voulant se retirer sans être pressée, employa ce stratagême qui lui réussit; toute cette Armée ne fut plus inquiétée dans sa marche, & alla camper au lieu destiné avant le combat.

Les Ennemis perdirent environ douze mille hommes, dont un tiers demeura sur le champ de bataille; les autres furent blessés ou faits prisonniers. Parmi eux, il y avoit un Duc d'Holstein, les Princes de Salins &

de Naſſau, le Comte de Merode; plusieurs Officiers principaux & ſubalternes : on prit cent ſept étendarts ou Drapeaux, trois pieces de canon, deux petits mortiers, & plus de trois mille chariots de bagage, dont on brûla la plus grande partie. Les Hollandois y perdirent auſſi deux cents mille écus deſtinés au paiement des Troupes. Il y eut mille François de tués & autant de bleſſés. Le Chevalier de Fourille & le Marquis de Rochefort, Lieutenans Généraux, furent bleſſés à mort; M. de Montal, Maréchal de Camp, plusieurs Officiers principaux & ſubalternes furent tués; on perdit quatre ou cinq étendarts. Ce fut ainſi que ſe paſſa la journée de Senef, glorieuſe à la Nation & à M. le Prince, qui s'y montra le même qu'il avoit paru à la bataille de Rocroy, à celle de Nortlingue, de Fribourg, d'Arras, de Dunkerque & de S. Antoine. Il ſe feroit acquis plus de gloire en celle-ci, s'il eut pû s'emparer du troiſieme défilé, ou s'il ſe fût contenté d'avoir emporté les deux premiers, d'avoir défait une partie conſidérable de l'Armée & pris tout le bagage. Peu de jours après cette action, ce Prince alla camper vers

Maubeuge, & les Ennemis vers Keverain. Ils y rafraichirent leur Armée, & réparerent le dérangement causé par le combat précédent; ayant ensuite été renforcés par quelques nouvelles Troupes qui leur arriverent, ils assiégerent Oudenarde. M. le Prince les suivit aussi-tôt, ramassant les Troupes des garnisons dont il grossit son Armée, & marcha par Tournay & le pont des pierres, pour leur faire lever le siége. Il y avoit huit jours que la tranchée étoit ouverte, quand M. le Prince arriva. Le Prince d'Orange ne voulut pas lever le siége, il aima mieux risquer une seconde bataille. M. de Souches, loin d'être de cet avis, commença par faire retirer vers Gand les Troupes Impériales; & le Prince d'Orange fut contraint de le suivre. Heureusement pour lui, qu'il survint, au point du jour, un gros brouillard, qui cacha sa retraite; car M. le Prince n'auroit pas manqué de battre au moins son arriere-garde, qui auroit peut-être entrainé la perte de l'Armée entiere. Le Prince d'Orange ne put pardonner au Comte de Souches qu'il lui eût manqué en cette occasion; il lui imputa tout le mauvais succès de cette cam-

pagne, quoiqu'il eut ſauvé l'Armée Hollandoiſe à Senef. Il eſt à préſumer que l'Empereur crut ces plaintes bien fondées, car il ne tarda pas à rappeller ce Général, & ne lui donna plus le Commandement de ſes Armées.

Après cette retraite, les Allemands entrerent dans leurs Quartiers d'hyver, & le Prince d'Orange mena les Troupes Hollandoiſes achever le ſiége de Grave, que M. de Rapenhaut avoit commencé plus de deux mois auparavant: quoique ce Prince le pouſsât avec vigueur, la Place ne ſe fût pas rendue ſi-tôt, ſans l'ordre qu'on reçut de capituler.

Entre pluſieurs actions mémorables qui ſe firent durant ce ſiége, celle de M. Mellin, Brigadier de Cavalerie, ne doit pas être oubliée. Il s'agiſſoit de fournir à cette Place des ſecours en argent, & d'en tirer les ôtages Hollandois qui y avoient été conduits pour ſureté du paiement de deux millions dûs pour reſte de contribution, ou de rachapt des Villes abandonnées. M. Mellin embraſſa ces deux objets en même tems: il partit de Maſtrik avec ſix cens chevaux & dix mille piſtoles. Arrivé près de Grave ſans être décou-

vert, il traversa le Camp des Ennemis en plein jour, & entra brusquement dans la Place, en fit sortir les ôtages, & revint à Mastrik avec toutes ses Troupes, sans avoir perdu un seul homme. La prise de Grave finit la campagne de Flandres.

Ce fut en cette année 1674, que le Peuple de Sicile saisit l'occasion de la guerreque les Espagnols avoient à soutenir, pour se révolter.

La premiere sédition arriva à Messine: quelques-uns de la principale Noblesse du pays se mirent à la tête, prirent les armes, & vinrent à la maison du Gouverneur dans le dessein de s'assurer de sa personne. Il leur échappa & se sauva dans un des Forts. Les Messinois l'y assiégerent; & déterminés à secouer pour jamais le joug de l'autorité Espagnole, ils envoyerent des premiers de leur Noblesse en France demander du secours à Louis XIV, offrant de mettre leur Ville & leur pays sous sa domination. L'offre fut acceptée; & le Roi leur envoya quelques vaisseaux commandés par M. de Vallebelle, Chef d'Escadre, avec quinze cens hommes qui débarquerent à Messine, attaquerent le Château de S.

Salvador & le prirent. Après cette expédition, M. de Vallebelle vint rendre compte au Roi des affaires de ce Royaume. Sur son rapport, Louis XIV y envoya un secours de Troupes plus considérable, sous les ordres de M. de Valavoir, Lieutenant Général. Il espéroit, par ce moyen, faire une puissante diversion des forces d'Espagne, & obliger cette Couronne à des compensations lorsqu'on feroit la paix. Les hostilités avoient commencé en Catalogne dès l'année précédente; & le Roi y avoit envoyé M. le Bret, Maréchal de Camp, avec quelques Troupes, qui avoient eu du dessous au Boulon. M. le Bret y fut même blessé. Mais cette année le Roi donna ce Commandement à M. de Schomberg, Lieutenant Général, qui eut pour antagoniste le Duc de S. Germain, Vice-Roi du pays, avec une Armée de treize à quatorze mille hommes. Le Général Espagnol se mit le premier en campagne, & prit le Château de Bellegarde avant que les François fussent en état de le secourir. Dès que leur Armée fut assemblée, elle alla camper à Ceret, ensuite à S. Depages, où il y avoit un poste que les Espa-

mis attaquoient avec un détachement de leur Armée. Les Ennemis se retirerent à l'approche de M. de Schomberg, & joignirent M. de S. Germain, dont le Camp n'étoit pas éloigné.

Dans cette situation, les deux Armées se retrancherent, & se canonerent pendant trois jours. Sept ou huit jours après, le Maire de Ceret vint sur les onze heures du soir, donner avis à M. de Schomberg, que les Ennemis se retiroient en Catalogne. On le questionna beaucoup sur cet avis qui parut suspect; mais il certifia si positivement son rapport, que M. de Schomberg se mit en état d'en profiter. Il ordonna à toute l'Armée d'être en bataille au point du jour, à la tête de son Camp; & dès qu'on vit assez clair pour distinguer les objets, on apperçut des mulets chargés de bagage, qui filoient du côté de Catalogne. Aussi-tôt M. le Bret crut que les Ennemis se retiroient effectivement; & sans consulter davantage ni avertir le Général, il prit une partie de la Cavalerie qu'il harangua militairement, & passa avec elle une petite riviere qui séparoit les deux Armées, dans l'intention de battre l'arriere-garde

des Ennemis, & de ne partager avec personne la gloire de cette action. Les Espagnols, pour l'engager de plus en plus, lui laisserent passer encore un défilé au-delà de la riviere; mais comme il voulut s'étendre, il trouva des ravins garnis de toute l'Infanterie Espagnole qui le reçut à grands coups de mousquet, & le mit entiérement en désordre. En même-tems leur Cavalerie chargea celle de M. le Bret déjà fort ébranlée, & la mit en fuite. M. de Schomberg sortit de sa tente au bruit du feu, & monta promptement à cheval. Ayant appris ce qui se passoit, il fit marcher toute son Infanterie & le reste de sa Cavalerie pour dégager M. le Bret; mais dès que les Milices du Languedoc, qui composoient la plus grande partie de son Infanterie, eurent entendu les premiers coups de mousquet, saisies d'une terreur panique, elles prirent la fuite jusqu'à Perpignan; leur exemple fut suivi par la plus grande partie de l'Armée, presque toute composée de Troupes de nouvelles levées. M. de Schomberg voyant que le mal étoit sans remede, fit sonner la retraite; & rassemblant près de lui ce qui restoit de plus braves

gens, il en forma un corps de résistance, & revint dans son Camp. Le Duc de S. Germain, à qui il avoit donné des preuves de son habileté en Portugal, se contenta de l'avantage qu'il venoit de remporter; & M. de Schomberg, après avoir rassemblé les fuyards, resta six semaines dans ce Camp, pendant lesquelles ses Milices furent attaquées d'un flux de sang qui ne les quitta que lorsqu'elles partirent pour se rendre à Elne.

Les Ennemis voulurent essayer leurs forces sur son arriere-garde, qui avoit déjà passé un ruisseau; mais trouvant les ravines & les défilés garnis d'Infanterie, ils s'en retournerent sans avoir osé les attaquer. Peu de jours après sur les nouvelles de la révolte de Messine, ils partirent pour la Catalogne. M. de Schomberg mena son Armée se rafraichir en Cerdagne, d'où elle ne se retira que pour aller prendre les Quartiers d'hyver.

Du côté de l'Allemagne, la campagne reprit vigueur au commencement de Septembre. L'Armée Ennemie étoit d'environ quarante mille hommes, & devoit encore, en peu de jours, être fortifiée par l'Electeur de Brandebourg,

qui y menoit vingt à vingt-cinq mille hommes de ses troupes. Avec cette Armée prodigieuse, en comparaison de celle de M. de Turenne, formée seulement de vingt à vingt-deux mille hommes, les Alliés ne se promettoient pas moins que de conquérir l'Alsace. Dès le commencement ils eurent entr'eux plusieurs difficultés sur la maniere de faire agir leur Armée. L'Electeur Palatin, à qui l'honneur du commandement en fut déféré tant qu'elle resta dans ses Etats, souhaitoit qu'on assiégeât Philisbourg qui l'incommodoit fort. Les autres opinoient qu'il falloit attendre l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg, & que la saison étant trop avancée pour ce siege, il paroissoit plus pressant de chasser M. de Turenne de l'Alsace, pour prendre des quartiers d'hiver dans cette Province. Ils ajoutoient qu'il falloit d'abord se rendre maître de Brisack, passer ensuite le Rhin près de Mayence, repousser M. de Turenne, & entrer dans la Basse-Alsace. Ils convenoient que ce projet souffriroit des difficultés, parceque cet habile Général leur disputeroit le terrein, & qu'il prendroit de si bons postes, qu'il seroit dangereux de l'atta-

quer : mais ils représentoient aussi, qu'ils se couvriroient de honte, s'ils n'osoient tenter l'aventure avec une Armée si supérieure. On observoit d'un autre côté, que si l'on venoit à repousser M. de Turenne & à pénétrer dans la Basse-Alsace, on trouveroit le pays si ruiné par ses troupes, qu'on n'y pourroit subsister qu'en envoyant des convois que la garnison de Philisbourg ne manqueroit pas d'arrêter ; que pour se mettre à l'abri de tous ces inconvéniens, il falloit négocier sécrettement avec les habitans de Strasbourg, pour avoir leur pont & des vivres, & qu'alors, en passant ce fleuve, on se trouveroit au milieu des deux Alsaces, & l'on se rendroit maître de la haute, sans que M. de Turenne pût l'empêcher. Voilà quel fut le résultat de leur conseil. Les Ennemis commencerent d'agir en conséquence de ce dernier projet, auquel on s'arrêta. Ils passerent le Rhin vers Mayence, & s'avancerent du côté de Spire. M. de Turenne, qui prévoyoit mieux qu'eux tout ce qu'ils pouvoient avoir de ressource, commença à leur disputer le terrein, & ne les perdit pas de vue. Après qu'il eut fait consommer par son Armée les vivres & les

fourages des environs de Landau, il la retira un peu en arriere, & la campa près du village de Windein. Comme ce poste étoit bon, il résolut d'y tenir ferme, en cas que les Ennemis vinssent l'y attaquer. Mais toute leur activité se réduisit à lui donner de tems-en-tems quelques allertes, pour tâcher de l'ébranler. M. de Turenne tenoit son Armée en bataille dès le point du jour, pour leur apprendre qu'il étoit toujours prêt à leur faire face. Ils se lasserent enfin de leur manœuvre, & firent remonter un pont de batteau qu'ils dresserent derriere leur camp. M. de Turenne jugea, par ces précautions, qu'ils se préparoient à repasser bientôt le Rhin, & à se rapprocher de l'autre côté vers le pont de Strasbourg. Pour rendre leurs mesures inutiles, il résolut de faire charger leur arriere garde, quand ils repasseroient le Rhin, & de les prévenir au-delà du défilé de Graben, par lequel ils étoient forcés de passer. Il envoya ordre à M. Colbert de de Maulevrier, qui commandoit dans Philisbourg, de rétablir incessamment son pont de batteaux, & de tenir des partis continuels sur les Ennemis, afin d'être avertis du moment qu'ils passe-

froient le Rhin, & d'en donner le signal par six coups de canon, qu'il feroit tirer de sa Place : en même-tems un détachement de sa garnison devoit s'emparer du château & du défilé de Graben. Après ces dispositions, M. de Turenne détacha le Baron de Montelard, qui commandoit la Cavalerie, avec deux mille chevaux & six cens dragons, pour entrer dans le défilé de Pelik. Il avoit ordre d'en partir aussi-tôt qu'il auroit entendu le signal de Philisbourg, pour aller attaquer l'arriere-garde des Ennemis au passage du Rhin ; il devoit ensuite aller promptement passer ce fleuve sur le pont de Philisbourg, afin de se rendre à Graben, & de soutenir ce Poste en attendant M. de Turenne qui suivoit avec toute son Armée. Mais comme les causes secondes ne s'accordent pas toujours pour concoucourir à la même fin, M. de Maulevrier ne fut averti que fort tard du passage des Ennemis ; & quand M. de Montelard s'attendoit à tomber sur eux, ils avoient déja passé le fleuve, & le pont étoit à moitié démoli. Il se mit aussi-tôt en devoir d'exécuter l'autre partie de son ordre ; mais il apprit, en arrivant à Philisbourg, que M. de

Maulevrier n'avoit pû occuper le poste de Graben, parceque les Ennemis l'y avoient devancé & y tenoient déja un corps de dix à douze mille hommes. Cette affaire manquée, M. de Turenne rappella le Baron de Montelard, & prit des mesures pour empêcher que les Ennemis ne passassent sur le pont de Strasbourg. Il envoya donc en toute diligence le Marquis de Vaubrun, Lieutenant Général, avec douze cens chevaux, cinq cens dragons, & deux mille cinq cens fantassins, pour se rendre maître du Fort de l'Etoile, qui tenoit le bout du pont du côté de la ville, & qui n'étoit gardé que par une très foible garnison. M. de Turenne suivit ce détachement avec toute l'Armée.

M. de Vaubrun arriva devant le Fort assez à tems pour l'emporter ; mais il en perdit trop à délibérer sur la maniere de l'attaquer. Le fossé parut profond à ceux qui allerent de sa part le reconnoître. Ils rapporterent qu'il étoit partagé par une bonne palissade, dont les pointes paroissoient à fleur d'eau. Il jugea donc qu'il ne pourroit l'emporter d'emblée, & que pendant cet intervalle ceux de Strasbourg, sortant de l'autre côté par le pont, lui feroient

honteusement abandonner l'entreprise, avant que M. de Turenne pût arriver pour le soutenir. Cette derniere conjecture fut véritable ; mais la diligence l'eut garanti du premier échec. Quoi qu'il en soit, il manqua le coup de partie, pour lequel il falloit sacrifier du monde, sans perdre un tems précieux à se livrer aux réflexions.

Il survint mille chevaux des Impériaux : leurs dragons se jetterent dans le Fort, & en écarterent les François à coups de fusils. Pendant que cette Cavalerie passoit le pont, & se mettoit en bataille, sous la protection du Fort, ceux de Strasbourg sortirent, & tirerent leurs canons sur les François. Quand M. de Turenne parut sur les neuf heures du matin, il trouva cette affaire importante manquée, & les troupes de M. de Vaubrun retirées. Il campa son Armée près du village de la Vautzenau, à une lieue au-dessous de Strasbourg : il y reçut un renfort de quatre à cinq mille hommes, & ne s'occupa plus que du soin de saisir l'occasion que les Ennemis alloient bientôt lui fournir d'avoir l'avantage sur eux quand ils auroient passé le Rhin, & qu'ils s'étendroient en Alsace. Dès

qu'il eut été informé que, sans attendre que M. de Brandebourg les eut joints, ils traversoient la riviere d'Ill, & marchoient sur Molsheim, il leva son camp de la Vautzenau, & marcha droit au village de Holsheim, le long duquel coule la Bruck. Cette riviere, venant de Molsheim, se divise en deux bras & forme une Isle en cet endroit; se rejoignant ensuite au-dessous, elle va se jetter dans l'Ill au-dessus & près de Strasbourg.

Pendant la marche de l'Armée Françoise, les partis que M. de Turenne avoit envoyés, lui rapporterent que les Ennemis étoient déja campés en trois corps séparés, vers le village d'Ensheim, de l'autre côté de la Bruck. Il remarqua, d'une hauteur, la situation de ces camps, & conclut qu'en se hâtant, il pourroit passer les deux bras de la Bruck avant que les Ennemis eussent le tems de se rassembler. Ainsi toute l'Armée se mit aussi-tôt en mouvement pour passer le premier bras, où il y avoit peu d'eau. Comme le défilé, pour arriver à l'autre bras, étoit long & difficile, elle n'arriva sur le bord de la riviere qu'à la nuit. M. de Turenne mit ses troupes en bataille, à mesure

qu'elles arrivoient, dans un terrein fort serré, ayant la riviere devant elles; mais il fit passer sur le pont d'Holsheim, que les Ennemis n'avoient pas rompu, une partie considérable de son Infanterie, qui entra dans le village, & prit toutes les précautions convenables pour s'y assurer.

On demeura en cet état toute la nuit qui se passa tranquillement, quoiqu'on ne fût qu'à un quart de lieue des Ennemis. Dès le point du jour l'Armée traversa la riviere & se mit en bataille, l'artillerie à la tête; & en cet ordre elle marcha aux Ennemis, par une pluie épouvantable, qui dura tout le jour. Après cinq ou six cens pas de marche, M. de Turenne s'apperçut que la gauche des Ennemis, qui l'attendoit en bataille, débordoit de beaucoup la droite de son Armée. Il fit tourner à droite & marcher en colonne, jusqu'à ce qu'elle eût gagné la hauteur de leur front, qui ne laissoit pas de déborder toujours, à cause de leur supériorité en nombre. Alors on fit à gauche; & l'Armée se trouva en front parallele à celle des Ennemis. Leur gauche occupoit un bois, dont le flanc extérieur étoit bordé par la ri-

viere de Bruck ; le village d'Ensheim étoit à-peu-près dans leur centre, & leur Armée formoit une espece de demi-cercle. Leur droite s'étendoit vers le village de Gueschpy, qu'ils laisserent un peu derriere eux ; & toute cette Armée occupoit un terrein ferme & avantageux, au lieu que l'Armée de France étoit dans un lieu bas, & rempli de terres labourées, qui devinrent impraticables, à force d'être foulées par les troupes & détrempées par la pluie continuelle.

M. de Turenne, qui faisoit peu de cas de l'Infanterie ennemie, & en estimoit la Cavalerie qui étoit bien plus nombreuse que la sienne, après avoir reconnu leurs dispositions, & voyant qu'il ne pouvoit pas être pris en flanc, résolut d'engager un combat d'Infanterie. Il prit ses Dragons & toute son Infanterie de la droite, soutenue de la Cavalerie de la même aîle, & fit attaquer vigoureusement le bois que les Impériaux tenoient par leur gauche. A la premiere décharge, les Ennemis plierent ; mais étant secourus à propos, ils reprirent poste, & se soutinrent, sans que l'avantage se déclarât d'aucun côté. Enfin, après un combat

de six heures, les Ennemis furent entiérement chassés du bois, & on leur prit dix pieces de canon. M. de Turenne les fit suivre jusques au Village d'Ensheim, où ils se retirerent, & voulut encore éprouver leur force : mais comme ils avoient de l'Infanterie fraiche, & que celle de M. de Turenne étoit fort fatiguée, il lui ordonna de revenir dans le bois qu'elle avoit gagné, & elle s'y maintint le reste du jour.

Il ne s'étoit encore rien passé à l'autre aîle des deux Armées, lorsque, sur la fin du combat de l'Infanterie, le succès devint douteux. M. de Turenne, qui n'avoit voulu rien engager par sa gauche, ne l'avoit pas fait avancer sur l'Ennemi qui s'étoit toujours tenu dans son premier poste, assez éloigné de la gauche des François. Les Impériaux s'étant apperçus que M. de Turenne l'avoit un peu dégarnie, aussi bien que le centre de sa ligne, pour fournir à l'attaque de la droite, voulurent profiter de ce vuide, & concerterent d'attaquer en même-tems la gauche & le centre. Heureusement que M. de Caprara, qui devoit charger avec quinze Escadrons, ne considé-

rant pas que le Duc de Lorraine, qui conduisoit la droite des Impériaux, avoit plus de chemin à faire que lui pour joindre les François, chargea avant qu'il fût en état de le soutenir. Il renversa tout ce qui se trouva devant lui; & certainement l'Armée Françoise auroit couru risque d'être battue, si M. de Lorraine avoit pû charger en même-tems. Mais comme il étoit encore loin, le Comte de Lorges, qui commandoit la gauche de l'Armée de France, eut le tems de charger en tête & en flanc M. de Caprara, & le bâtit si bien, qu'il eut toutes les peines du monde à se sauver avec les débris de ses Escadrons. M. de Lorraine arriva en même-tems à une portée de fusil de la gauche des François pour l'attaquer; mais il jugea l'entreprise difficile; & craignant le même sort que M. Caprara, il eut recours au même expédient. On le laissa aller, après lui avoir tué trois ou quatre cens Cavaliers ou chevaux, à coups de canon.

Il étoit environ quatre heures après midi; & comme la nuit approchoit, & que le combat joint au mauvais tems, avoit beaucoup affoibli les Troupes,

on se prépara à la retraite de part & d'autre. Le champ de bataille fut laissé aux morts & aux mourans qui furent en grand nombre dans les deux partis. Les François repasserent la Bruch, & vinrent camper à Marleheim. Les Impériaux passerent la riviere d'Ill à Grabenstat, & furent joints par les Troupes de Brandebourg & d'Hanower au nombre de plus de vingt-cinq mille hommes : de sorte que l'Armée Impériale, peu de jours après le combat, étoit de soixante mille hommes, & celle des François de dix-sept à dix-huit mille seulement.

Tel fut le succès de la journée d'Ensheim, encore appellée du nom de S. François, parceque le combat se donna le jour qu'on en célebre la Fête. Il eut été plus décisif, si la droite des Impériaux avoit chargé la gauche des François en même-tems que M. de Caprara avoit mis leur centre en désordre.

Entre les Troupes ennemies, celles de Brunswick acquirent le plus de gloire ; leur fermeté & leur valeur empêcha leur Infanterie d'être taillée en pieces : à l'égard des Troupes Françoises, elles se distinguerent toutes

également. La perte fut à peu près égale ; & il en couta la vie à plus de six mille hommes : il y eut un plus grand nombre de blessés.

Le Marquis de Listenay, de Claire, Bandeville, Cornas, Sardaigne & plusieurs autres Officiers furent tués ; & MM. le Comte d'Auvergne, le Marquis de Boufiers, Hamilton, Sessac & quantité d'autres Officiers, furent blessés.

M. de Turenne demeura quelques jours campé à Marleheim : mais dès qu'il eut appris que les Troupes de Brandebourg & d'Hanower avoient joint les Ennemis, il fit faire plusieurs redans à la tête de son Camp, élever des batteries, couvrir ses flancs par de bonnes redoutes ; & craignant que les Ennemis n'attaquassent Brisach, il n'oublia rien pour les détourner de cette entreprise, & les attirer à lui, bien déterminé à leur disputer le terrein jusqu'à ce qu'il pût agir contre eux à force ouverte, & qu'il eût reçu de Flandres, où la campagne étoit sur ses fins, les secours qu'on lui avoit promis. En attendant, le Roi lui envoya le Maréchal de Crequy avec trois mille Gentilshommes du ban qui avoit

été convoqué. Ce secours le joignit au Camp de Marleheim, & quoiqu'il fût peu considérable, il ne laissa pas d'en imposer aux Ennemis, par la réputation de valeur que la Noblesse Françoise s'étoit acquise.

M. de Turenne campoit à Marleheim sur des hauteurs, & avoit appuyé sa droite à la petite Ville d'Akstein, laissant derriere ses lignes Wadelon, où il avoit placé un petit poste d'Infanterie. Sa gauche touchoit le pied de la montagne de Kokesberg, & tenoit ce défilé par de bonnes redoutes. Le terrein exposé devant lui étoit une campagne fort découverte, fermée du côté droit, par un ruisseau. La tête des Impériaux parut dans la plaine à une demie-lieue du Camp, le 17 Octobre sur le midi. Le Maréchal de Crequy alla les reconnoître avec quelques Escadrons, pendant que M. de Turenne faisoit travailler à ses retranchemens. Enfin, les Ennemis se camperent en potence dans la plaine, ayant le ruisseau derriere eux; s'ils s'étoient rangés en un front parallele à M. de Turenne, ils l'auroient peut-être obligé de combattre avec des forces inégales, ou de se retirer avec

peine; au lieu que dans la situation qu'ils prirent, ils lui laisserent toutes sortes de facilité de faire retraite.

M. de Turenne alla camper à Detvilers, & les Ennemis sur les hauteurs de Kokesberg, étendant leur droite vers le Village de Brumpt.

Ils firent un détachement de ce Camp pour aller assiéger le Chevalier de Roncieres dans Wasselon. Il étoit Capitaine du Régiment de Champagne, & M. de Turenne l'avoit laissé à Wasselon avec cent hommes de pied, à dessein d'amuser l'Ennemi: cet Officier qui étoit très brave, tint quatre ou cinq jours, quoiqu'il fût battu par dix ou douze pieces de canon. Pendant le séjour de M. de Turenne à Detvilers, il s'occupa à faire fortifier Saverne, qui n'en est éloignée que d'une lieuë & demie; il rappella même ses gros bagages, crainte qu'ils ne tentassent les Allemands.

Il arriva à ce Camp environ trente Escadrons, qui venoient de Flandres, & qui étoient suivis par un gros d'Infanterie. M. de Turenne renvoya alors la Noblesse, dont les services en cette occasion n'égaloient pas l'embarras qu'elle causoit par la rareté des four-

rages, qu'il falloit aller chercher très loin. Le Maréchal de Crequy s'en retourna aussi, & perdit ses bagages qui marchoient avec peu de précaution dans les montagnes de Saverne, où ils furent enlevés par un parti ennemi.

Les Impériaux, avertis des secours qui arrivoient de jour en jour à M. de Turenne, & les croyant encore plus considérables, quitterent la basse Alsace pour se jetter dans la haute, où ils comptoient prendre leurs Quartiers d'hyver. M. de Turenne, qui avoit son plan formé, demeura tout le reste du mois de Novembre dans son Camp à Detvilers, & n'en partit qu'au commencement de Décembre pour aller à Ingleveillers, près des montagnes, où il séjourna environ quinze jours. Il fit rester en Lorraine les autres Troupes qui lui arrivoient de Flandres, & se saisit du Château & du passage de la petite Pierre. Les Impériaux se flattant qu'il leur abandonneroit l'Alsace, prirent leurs Quartiers depuis Dakstein qu'ils munirent d'une garnison, jusqu'à Ferret & Alkirk, dans le voisinage des Suisses. L'Electeur de Brandebourg établit son Quartier général à Colmar, & som-

ma Brisach de se rendre : au refus qu'en fit celui qui y commandoit, il fit battre la Place par quelques pieces de canon.

Tel étoit l'état des affaires, quand M. de Turenne, à la tête de son Armée, passa, par le défilé de la petite Pierre, les montagnes qui séparent l'Alsace de la Lorraine ; & dans l'appréhension que les Ennemis ne vinssent assiéger Belfort, dont les fortifications n'étoient pas achevées, & où il y avoit peu de monde, il se hâta d'y envoyer un corps de Troupes, dont il assura la marche.

M. de Turenne le suivit de près dans les derniers jours de Décembre ; ce qui détermina l'Electeur de Brandebourg à prendre des arrangemens pour lever ses Quartiers, & les rassembler dans la plaine de Colmar, où il avoit assigné le rendez-vous : mais la diligence ne fut pas égale de part & d'autre ; car M. de Turenne entrant brusquement dans le pays, poussa en avant une tête d'Armée, qui apperçut près de Mulhausen, au-delà d'une petite riviere, un corps d'environ trois mille chevaux des Ennemis qui venoient de leurs Quartiers, pour se rendre à Col-

mar. Quoique les bords de cette riviere se trouvassent hauts & difficiles, & les Quais rompus, les Troupes de M. de Turenne s'y jetterent avec impétuosité ; & s'étant reformées au-delà, elles chargerent les Ennemis & les mirent en déroute ; il y en eut beaucoup de tués, & on leur prit deux paires de timbales, quinze ou seize étendarts ; mais ils emmenerent prisonnier M. de Montauban, Maréchal de Camp, qui s'étoit trop engagé.

Le Régiment d'Infanterie de Porcia, qui marchoit avec cette Cavalerie, eut le tems de se réfugier dans le Château de Brunstat ; M. de Turenne le fit investir, les Ennemis n'ayant voulu se rendre qu'après avoir été sommés par le canon. Ils battirent la chamade, & se rendirent prisonniers de guerre. Ils étoient environ quinze cens hommes avec beaucoup d'équipages.

M. de Turenne poursuivit sa marche vers Colmar ; & à mesure que l'Armée avançoit, elle rencontroit grand nombre de traineurs des Quartiers qui fuyoient devant elle. On se contentoit de les désarmer, parceque leur nombre étoit trop grand, & qu'on ne s'en pouvoit charger sans beaucoup d'embarras.

Le matin du 5 Janvier, les François se trouverent en présence des Ennemis. Leur Armée avoit en tête une petite riviere, qui, prenant sa source près de la petite ville de Durkeim, formoit devant son front de bandiere une presqu'isle, & alloit se perdre dans la riviere d'Yll, près de Colmar. Sa gauche avoisinoit cette Ville, & l'autre s'étendoit le long de la plaine, ayant la rivière devant, dans tout le front. En arrivant, M. de Turenne feignit de marcher droit de ce côté là : puis se dérobant par sa gauche, il remonta la riviere & s'approcha de Durkeim, dont il s'empara.

Dans le terrein que l'Armée Françoise occupoit, elle avoit à dos les montagnes qui séparent la haute Alsace de la Vosge, & se trouvoit en bataille sur un glacis planté de vignes, qui tombe en pente jusqu'à Durkeim. Les Ennemis voulurent se saisir de cette petite Ville, dont ils n'avoient pas connu l'importance; mais il n'étoit plus tems; ils se réduisirent à poster le canon & un corps d'Infanterie, à un demi-quart de lieue au dessous de Durkeim, & à occuper quelques passages qu'il y avoit sur la riviere. M de Tu-

renne avoit déjà fait placer vis-à-vis deux bataillons, contre lesquels les Ennemis engagerent une grosse escarmouche. Comme ils étoient supérieurs, les bataillons François furent obligés de quitter la prairie, & de se retirer dans les vignes, d'où le feu s'entretenoit plus foiblement. M. de Turenne y envoya encore d'autres bataillons, qui croisoient leur feu sur l'Ennemi, & devinrent supérieurs; mais il ne voulut pas y mettre du canon, jugeant que les Impériaux seroient contraints de se retirer, sans qu'il fût besoin de livrer un plus grand combat. Cependant les bataillons François se lasserent d'escarmoucher, & d'être toujours exposés au canon de l'Ennemi qui faisoit sur eux un feu continuel. Ils sortirent des vignes sur le declin du jour, rentrerent dans la prairie & s'avancerent sur le bord de la riviere, où le combat recommença. Les Ennemis se soutinrent d'abord avec fermeté; mais quelques-uns des bataillons François s'étant élancés dans la riviere pour en venir aux mains, les Impériaux abandonnerent le terrein, & se retirerent en désordre. M. de Turenne ne voulut pas qu'on les

pourſuivît, & ordonna à ſes Troupes de repaſſer la riviere, & de garder ſeulement la rive qui étoit du côté de ſon Armée.

Ce combat couta la vie à environ mille hommes de part & d'autre : mais il y en eut une grande quantité de bleſſés du côté des François. MM. Foucaut, Lieutenant Général, de Mouſſy, Brigadier d'Infanterie & Colonel du Régiment de la Reine, Infanterie, furent tués & beaucoup d'Officiers ſubalternes. L'action étant finie avec le jour, M. de Turenne ordonna à quatre cens Grenadiers de couler derriere Durkeim de montagnes en montagnes, & d'y allumer une multitude de feux, pour perſuader aux Ennemis que toute l'Armée ſe portoit dans leurs derrieres. Ce ſtratagême réuſſit parfaitement, & confirma ſi bien M. l'Électeur de Brandebourg dans ſon illuſion, qu'il ſe détermina à battre en retraite, & fit en conſéquence marcher toute ſon Armée pendant la nuit vers Scheleſtat. Quelques-uns des Officiers Généraux de M. de Turenne vinrent lui apprendre cette nouvelle, & lui conſeillerent de tomber ſur les Ennemis. Mais ce ſage Général qui préféroit les in-

térêts de son Maître & ceux de l'Etat à sa propre gloire, leur répondit : „ Je
» crois, comme vous, que nous les
» battrions aisément ; mais je m'en
» donnerai bien de garde ; car à moins
» que je ne parvinsse à les tuer tous, je
» les rendrois maîtres de Strasbourg,
» qui leur ouvriroit ses portes pour
» les recueillir ; & les Bourg-Mestres
» qui leur ont livré leur pont, mal-
» gré la néutralité, leur abandonne-
» roient encore leur Ville pour se
» mettre à couvert du juste ressenti-
» ment du Roi qui ne pourroit plus
» tenir de Troupes en quartier d'hyver
» en Alsace. Par ce moyen, les Impé-
» riaux, après une bataille perdue,
» se rendroient Maîtres de cette Pro-
» vince, l'étant déjà de la Capitale.
» Pressons seulement ces gens-ci de
» poursuivre leur chemin & de re-
» passer le Rhin, afin d'empêcher que
» ceux de Strasbourg n'en reçoivent
» aucun dans leur Ville. Je vais leur
» écrire que le Roi, étant bien infor-
» mé que c'étoit par contrainte & non
» de bonne volonté, qu'ils avoient
» donné leur pont aux Impériaux,
» loin de leur en savoir mauvais gré,
» est prêt à continuer la néutralité

» avec eux, & que je leur en donne » parole „. Les Officiers n'eurent rien à répliquer, & admirerent la prudence de ce grand homme. Il envoya seulement un corps de Cavalerie après les Ennemis, pour accélérer leur retraite.

La Lettre de M. de Turenne fit son effet sur l'esprit des Bourg-Mestres de Strasbourg. Ils ne voulurent plus recevoir dans leur Ville aucunes Troupes Impériales; & toute cette Armée repassa le Rhin après avoir été affoiblie de près de moitié par la perte de ceux qui avoient été tués, pris, dissipés, ou qui moururent de maladie. Ces Troupes oublierent, en se retirant, la garnison qu'elles avoient mise à Dakstein; & M. de Turenne y envoya M. de Vaubrun, Lieutenant Général, avec un gros détachement. Cette garnison, après une légere résistance, se rendit prisonniere de guerre: elle étoit de quinze cens hommes. Ce fut la derniere expédition qui ferma la campagne. L'Armée entra en quartier d'hiver; & M. de Turenne revint à Paris.

Les Alliés qui, pendant cette campagne, avoient mis tout en œuvre pour

engager le Roi d'Angleterre à déclarer la guerre à la France, profiterent du tems que leur donnoit la saison de l'hiver, pour assurer leur projet qui étoit fort du goût de la nation Angloise. Mais Charles II, qui avoit l'art de manier ces esprits difficiles, leur résistoit fortement, & ne se lassa point d'offrir sa médiation pour la paix générale, jusqu'à ce qu'elle fut acceptée en France, à Vienne, à Madrid, & à la Haye, malgré toute l'opposition du Prince d'Orange, qui vouloit encore essayer de rétablir ses affaires en continuant la guerre. Il s'y prit de tant de manieres, tantôt en faisant naître des difficultés sur le lieu du Congrès, tantôt sur la forme des passe-ports, qu'il s'écoula bien du tems avant que cette négociation pût avoir quelqu'effet. Cependant on se prépara à commencer la campagne de bonne heure. Les Alliés eurent une puissante Armée en Flandres, sous le Prince d'Orange; une seconde de vingt à vingt-cinq mille hommes, composée des Troupes de Brunswich & du Duc de Lorraine sur la Mozelle; & une troisieme sur le Rhin de vingt-cinq à trente mille hommes, commandée par M. de Mon-

désordre se communiqua à la droite, qui les avoit battus; le Maréchal ne la put retenir : toute son Armée se débanda & prit la fuite, à la réserve de quelques bataillons, qui se retirerent en meilleur ordre. Dans cette extrémité, le Maréchal tourna ses pas vers Treves, & s'y jetta lui quatrieme. Il perdit son canon & tout son bagage; ses Officiers Généraux furent tués ou faits prisonniers, & l'on perdit bien du monde.

Les Ennemis continuerent leur Siege; & M. de Crequy se défendit pendant quelques jours en désespéré. Mais quelques esprits séditieux semerent le bruit parmi la garnison, que le Maréchal, se croyant perdu à la Cour après cette catastrophe, vouloit s'y raccommoder à leurs dépens, en les sacrifiant à ses intérêts; qu'ainsi il ne devoit plus être question de défendre une Place, où ils pouvoient être forcés à tous momens, puisqu'ils n'avoient aucun secours à attendre; que le Roi, informé avec quelle valeur & quelle intrépidité ils avoient défendu un aussi mauvais Poste, leur sauroit gré de ne s'être point ensevelis sous ses ruines. Ce discours fit tant d'impression, que la garnison con-

clut qu'il falloit obliger le Maréchal à capituler. M. de Crequy, indigné, courut à la brêche, &, suivant sa fierté naturelle, traita avec beaucoup de hauteur un Officier, qu'il soupçonnoit être de cette menée. L'Officier voulut mettre l'épée à la main contre lui; le désordre augmenta; & les autres Officiers qui étoient présens firent battre la chamade, envoyerent & reçurent des otages pour capituler. Le Traité fut bientôt arrêté; car les Ennemis voulant profiter de cette dissension, consentirent à tout ce qu'on leur demanda. On porta cette capitulation au Maréchal de Crequy, qui ne voulut ni la voir, ni la signer; & il se retira dans une Eglise, où les Ennemis le firent prisonnier de guerre. Ils l'envoyerent à Coblents, d'où il sortit peu de tems après, moyennant la rançon stipulée par le cartel.

La garnison de Treves ne tarda pas à être punie de sa sédition; car un des premiers actes d'hostilité des Allemands, fut de la piller & la dépouiller malgré la capitulation. Quand elle fut arrivée dans les villes de France, on balança si on feroit décimer les soldats. Un Officier eut la tête tranchée, par

ordre du Conſeil de guerre ; d'autres furent dégradés des Armes & de Nobleſſe ; quelques-uns reſterent long-tems en priſon, & pluſieurs prirent la fuite. Cette avanture fournit une belle leçon aux Généraux & aux ſubalternes.

Les Ennemis ne tirerent pas tout l'avantage qu'ils auroient pu avoir de leur victoire & de la priſe de Treves. Rien ne pouvoit les empêcher de venir bruſquement à Verdun, qui n'étoit pas en état de tenir ; & ils auroient entré en France, ce qu'ils deſiroient depuis long-tems : mais on ne ſuivit point l'avis du vieux Duc de Lorraine, qui peu de tems après mourut de maladie à Birkenfeld. Les autres Princes crurent avoir aſſez fait de battre l'Armée de France & de prendre Treves ; ils voulurent aller faire rafraîchir leurs troupes, en attendant le quartier d'hiver. Voyons préſentement ce qui ſe paſſa ſur le Rhin pendant cette Campagne.

M. de Turenne aſſembla ſon Armée aux environs de Straſbourg le 25 de Juin 1675. Elle étoit de vingt mille hommes, & de trente-quatre pieces de canon de campagne. Sur les avis qu'il eut que les Ennemis menaçoient Philis-

bourg, il s'avança avec une tête d'armée jusqu'à Landau, qui n'étoit pas encore fortifié; mais ayant pénétré que leur véritable dessein étoit de passer le Rhin sur le pont de Strasbourg, vers lequel ils faisoient marcher 3000 chevaux, sous les ordres de M. de Brandebourg-Bareith, il rebroussa chemin, & vint joindre son Armée.

Le moyen qui lui parut le plus sûr pour contenir les Ennemis au-delà du Rhin, fut de passer lui-même ce fleuve, & de s'avancer à la hauteur de Strasbourg; pour cela il fit dresser un pont vis-à-vis du village d'Altenheim; & l'Armée en fit un si prompt usage, que M. de Bareith se vit au moment d'être surpris, & eut bien de la peine à regagner son Armée.

M. de Turenne fit camper la sienne le long de la riviere de Kintz, sur laquelle il fit faire des ponts. Il appuya sa droite à de grands bois, qui traversoient en écharpe, jusqu'à Lictenau, le terrein qui se trouve depuis le Rhin jusqu'aux montagnes de Wirtemberg, & qui contient un espace d'environ trois lieues en travers, coupé de plusieurs ruisseaux: sa gauche tiroit sur le Fort de Keel. Comme il se préparoit

à passer la Kintz pour aller chercher les Ennemis, dont l'Armée étoit de vingt-six à vingt-sept mille hommes, ils s'avancerent par l'autre côté du bois, & parurent encore près d'Offenbourg, qu'ils tenoient ; & ils y passerent la Kintz. Ils envoyerent le long de cette riviere un parti de cinq ou six cens chevaux reconnoître M. de Turenne ; ce parti chargea les gardes de l'Armée assez vigoureusement ; M. de Montgeorge, Brigadier de Cavalerie, fut tué en cette occasion ; c'étoit un très galant homme & un bon Officier. Les Impériaux se camperent, ayant leur droite près d'Offembourg, & leur gauche tirant sur l'Abbaye de Schutern, leur front couvert par le bois & un petit ruisseau, les montagnes à dos ; en sorte que dans cette situation, M. de Turenne ne pouvoit aller à eux, & qu'ils lui donnoient une inquiétude égale du côté du pont de Strasbourg & du côté d'Altenheim, par où il faisoit venir des vivres. Mais il sut remédier à cet inconvénient par cette conduite pleine de prudence, que tout le monde admiroit dans ce Général. Il mit un poste d'Infanterie dans le château de Vilstel, de l'autre côté de la Kintz,

près de sa gauche, & étendit sa droite jusqu'à la riviere de Schutern, près d'Altenheim, ce qui ne put s'exécuter sans qu'il se trouvât de grands vuides & de longs intervalles. Les troupes étoient disposées comme par quartiers sur le front de bandiere, avec beaucoup de communication; & elles furent presque toujours en bataille, prêtes à se porter de droite ou de gauche, selon les mouvemens des Ennemis. Ceux-ci, voyant leur projet déconcerté, décamperent, repasserent la Kintz, près d'Offenbourg, & allerent camper à Wisseloch, où ils se couvrirent de la riviere qui y coule, & des bois qui y forment une barriere impenétrable. M. de Turenne passa aussi cette riviere après eux; & comme il ne put traverser les bois pour tomber sur leur arriere-garde, & qu'il ne vouloit leur laisser aucun moyen de tomber sur le pont de Strasbourg, il marcha le long du Rhin, le laissant à gauche & les bois à droite, jusqu'à ce qu'il fut arrivé près de Lictenau; les Ennemis s'y étoient campés, ayant devant eux la riviere de Renkem, le pont & les bois dont nous venons de parler. Il y avoit au travers de ce bois un chemin assez large, qui

conduisoit au pont. M. de Turenne y fit entrer de l'Infanterie, soutenue de quelque Cavalerie, espérant de se rendre maître du pont; mais il se trouva si bien gardé, qu'il n'y eut pas moyen de réussir. Cette tentative occasionna une assez grosse escarmouche, où il y eut du monde de tué.

M. de Turenne ayant retiré ses Troupes, fit camper son Armée dans une petite plaine, en-deçà du bois, sa gauche appuyée contre un bras du Rhin, & sa droite se prolongeant en demi cercle, suivant la figure du bois qu'elle avoit devant elle. Le Quartier général fut au Village de Duschem, qui se trouva derriere les lignes.

Les deux Armées demeurerent près d'un mois dans leur Camp, & si voisines l'une de l'autre, qu'on s'entendoit parler sans pourtant se voir, à cause du bois qui déroboit la vue. Elles partagerent également les incommodités du mauvais tems, car il ne cessa de pleuvoir. Celle de M. de Turenne souffrit d'ailleurs beaucoup par la disette des fourages, & par la difficulté des convois, moins à cause de l'éloignement des lieux d'où ils venoient, car les mesures étoient bien prises, que par l'incommodité du chemin.

Pendant ce séjour, M. de Turenne, qui n'avoit pû pénétrer le bois ni franchir la riviere qui couvroient les Ennemis pour parvenir à les joindre, s'appliquoit sans relâche à surmonter cet obstacle. Il fit percer obliquement un grand-chemin devant sa droite, au travers du bois; & il parvint, par cette route, sur le bord de la riviere qui passe à Renkenm, à une lieue & demie du Camp des Ennemis. Il fit faire des ponts sur cette riviere, & de bonnes redoutes, pour les garder; & au-delà, on prolongea le chemin dans le bois jusqu'au terrein découvert qui se trouvoit borné du côté des Ennemis, par la continuité des bois qui sailloient en retour, & alloient tomber à un marais.

Quand cet ouvrage fut à-peu-près dans sa perfection, M. de Turenne fit retrancher la tête de son Camp, depuis la gauche appuyée au bras du Rhin, jusques à l'entrée du chemin qui avoit été percé au travers du bois du côté de sa droite. Il manda au Chevalier Duplessis, Maréchal de Camp, qu'il avoit laissé au pont d'Altenheim, avec six bataillons, & deux Régimens de Cavalerie pour l'Escorte des con-

vois, de le venir joindre; & lorſqu'il fut arrivé à deux petites lieues de ſon Camp, il lui envoya ordre de traverſer le bois, par un chemin qu'il trouveroit à cette hauteur, & de s'aller camper au-delà du Village, où il ſeroit couvert d'un défilé & d'un ruiſſeau.

Juſques-là, M. de Montecuculli crut que ce Camp avec le chemin que M. de Turenne avoit fait ouvrir dans le bois pour y communiquer, n'étoit ainſi diſpoſé qu'à deſſein de ſe pourvoir de fourages. Il ſe prépara donc à ſoutenir cette petite guerre; & pour débuter, il entreprit d'enlever le Camp du Chevalier Dupleſſis: il en donna la commiſſion au nouveau Duc de Lorraine, ſervant alors ſous ſes ordres, & qui devoit attaquer ce Camp en tête, pendant que M. de Caprara, qui eut ordre de partir d'Offembourg, où il étoit reſté avec un corps de Cavalerie, le chargeroit par le derriere. M. de Turenne, toujours bien averti de ce qui ſe trâmoit chez l'Ennemi, ſe trouva au Camp du Chevalier Dupleſſis avec la meilleure partie de l'Armée, ſix heures avant qu'il fut attaqué. Il étoit minuit paſſé, quand M. de Lorraine fit charger les Gardes du

Camp.

Camp. Il trouva plus de résistance qu'il n'avoit pensé ; l'Armée Françoise, qui étoit sous les armes prête à marcher, s'avança où l'on entendoit le feu : il y eut là quelques charges, en l'une desquelles, M. de Vaubrun, Lieutenant Général, fut blessé au pied. Le jour suivant termina le combat ; car le Duc de Lorraine, convaincu que la partie n'étoit pas égale, se retira au plus vite par un bois.

M. de Caprara qui s'étoit apperçu le premier, que presque toute l'Armée Françoise étoit là, partit à toute bride, & regagna Offembourg. M. de Turenne ayant à passer le même bois par où M. de Lorraine venoit de se retirer, songea à ne s'y point engager sans avoir pris toutes ses précautions. Il pouvoit trouver à une lieue au-delà du débouché, toute l'Armée ennemie, qui, avertie de sa marche, se séroit avancée pour soutenir M. de Lorraine. Il avoit même laissé le Comte de Lorges dans son Camp retranché avec le reste de l'Armée & du canon, pour tenir ce poste, en cas qu'il fut contraint de s'y retirer, pour barrer toujours aux Ennemis le chemin du pont de Strasbourg. Enfin, après avoir re-

fléchi un moment, il s'enfonça dans le bois, à la tête de l'Armée, dans l'ordre de marche que je vais décrire à cause de sa singularité.

Les Gardes de l'Armée.
Un Régiment de Dragon.
Deux Escadrons de Cavalerie.
Deux pieces de canon & des munitions.
Deux bataillons.
Deux Escadrons de Cavalerie.
Deux pieces de canon & des munitions.
Deux bataillons.
Deux Escadrons de Cavalerie.
Deux pieces de canon & des munitions.
Deux bataillons.

Ensuite tout le reste de l'Armée dans l'ordre de marche ordinaire. Ce même ordre fut observé dans les marches qui suivirent, jusqu'à la mort de M. de Turenne.

Après le passage du bois, on entra dans un terrein découvert; & l'Armée s'y mit en bataille. Quoiqu'on ne vît aucunes Troupes ennemies, on demeura toute la nuit dans cette situation; & le lendemain la droite étant

près de grands bois, au moyen desquels on communiquoit facilement avec les Troupes qui étoient restées au Camp retranché de Bitschen sous les ordres du Comte de Lorges. La gauche étoit appuyée aux bois qu'on avoit passés pour venir occuper ce terrein; celui que l'Armée avoit devant elle, étoit découvert; & le Village de Gameshoussen paroissoit à une demie-lieue en avant. M. de Turenne ordonna qu'on mît un poste d'Infanterie dans l'Eglise de ce Village: le Major Général oublia cet ordre; & les Ennemis y posterent le lendemain matin deux cens hommes de pied, escortés de mille à douze cens chevaux. On voit par-là, que les moindres omissions, à la guerre, sont de grande conséquence.

M. de Turenne ayant appris que les Ennemis occupoient Gameshoussen, envoya des détachemens d'Infanterie pour les en chasser; mais comme on vint lui dire qu'il paroissoit encore un corps de Cavalerie sur le flanc du Village, il fit marcher le Régiment de Dragons de la Reine, douze à treize Escadrons, huit bataillons & du canon, & y alla lui-même au galop. Il fit d'abord attaquer le cimetiere par

les Troupes qui arriverent les premieres : & ceux du dedans y tinrent ferme jusqu'à l'arrivée des Dragons, du corps d'Infanterie & du canon qui commença de les battre. Alors ils abandonnerent le cimétiere, & se jetterent dans l'Eglise, où on les força. La plus grande partie furent tués ou pris. La Cavalerie ennemie se retira, voyant l'Eglise forcée : & celle de France qui s'avançoit pour la charger, eut ordre de s'arrêter ; M. de Turenne ne jugeant pas à propos de rien entreprendre davantage. Le Chevalier d'Ocquin, Colonel de Dragon, fut tué en cette occasion, avec deux Capitaines de son Régiment, un Capitaine d'Infanterie & quarante ou cinquante Dragons ou Soldats.

M. de Turenne s'avança avec quelques Escadrons jusqu'au Village de Salsbach ; les Ennemis y avoient un poste d'Infanterie dans l'Eglise. Il fit sommer celui qui y commandoit de se rendre : cet Officier refusa d'acquiescer à cette sommation ; & on ne pût le contraindre, parceque le poste étoit fort bon, & que M. de Turenne n'avoit mené avec lui, ni Infanterie, ni canon. Ainsi il s'en revint à son

Camp, résolu de faire marcher l'Armée le lendemain à Salsbach, par où il prétendoit tomber sur l'Armée des Ennemis.

Il se mît à la tête de son Avant-Garde, après avoir envoyé ordre au Comte de Lorges de quitter le Camp retranché de Bitschen & de le venir joindre avec toutes ses Troupes & son canon; & il marcha droit à Salsbach, où il arriva sur les cinq heures du matin. Il fit prendre aussi-tôt des postes dans les maisons voisines de l'Eglise qui ne pouvoit être forcée, parcequ'elle étoit envéloppée de murailles hautes & épaisses, flanquées aux angles par de vieilles tours, & qu'elle avoit devant elle un fossé plein de bourbe & de joncs, d'où couloit un petit ruisseau, ce qui fit juger qu'il y avoit eu autrefois un Château. Ce ruisseau tomboit à gauche dans un grand marais; & sur la droite il y avoit un ravin impratiquable en plusieurs endroits, qui continuoit jusqu'à la chaîne des montagnes dont est bordé le pays de Wirtemberg. Le terrein de l'autre côté de Salsbach, que l'Armée Impériale occupoit, étoit fermé à sa droite, par le marais & par un petit bois planté

ſur une grande hauteur qui tomboit en pente aſſez rude, au Village de Salsbach; à gauche tout le terrein où cette Armée ſe mit en bataille, conſervoit ſa hauteur & tomboit en glacis, plus ou moins droit, juſqu'au ravin. Le canon des François battoit l'enveloppe de l'Egliſe de fort près, & étoit bien ſervi : mais il ne l'entamoit pas, parcequ'elle étoit trop épaiſſe pour ſon calibre. M. de Turenne jugea que cette affaire ſeroit de longue haleine, & envoya ordre de diminuer le feu.

Quelques Troupes ennemies parurent bientôt ſur les hauteurs de Salsbach, & jetterent de l'Infanterie dans l'Egliſe; on voyoit encore d'autres Troupes s'avancer. M. de Turenne paſſa alors aux batteries où j'étois, & m'ordonna de ne plus faire tirer. Il me fit l'honneur de me dire, qu'il ne doutoit pas que toute l'Armée ennemie ne s'approchât, quoiqu'il eût penſé d'abord que le poſte de Salsbach, & les premieres Troupes qui avoient paru, n'avoient été envoyées que pour favoriſer le retour des Troupes de M. de Caprara, qui avoit été contraint de revenir d'Offembourg par les monta-

gnes, le chemin d'en bas lui étant barré par l'Armée. On voyoit effectivement descendre des Troupes, qui menoient leurs chevaux pied à terre, parceque le chemin étoit fort difficile, & couvert d'une petite gorge & du ravin : à mesure qu'elles descendoient, il en arrivoit de nouvelles du Camp ennemi ; & elles se mettoient en bataille pour favoriser leur jonction avec celles que M. de Caprara conduisoit.

M. de Turenne, que je suivois, me dit alors : » Je mettrai ma gauche le » plus près de Salsbach que je pourrai, » & ma droite tirant vers les monta- » gnes. Allez-vous-en le long de ce » front reconnoître les endroits pro- » pres à bien poster votre artillerie, & » vous y menerez votre pere aussi-tôt » qu'il sera arrivé, afin qu'il juge s'ils » sont convenables, & qu'il fasse con- » duire le canon ; car dans peu cette » affaire-ci pourra devenir très sé- » rieuse «.

J'allai m'acquitter de ma commission le mieux qu'il me fut possible ; & quand mon pere fut arrivé, je le conduisis aux endroits que j'avois reconnus, & on y posta le canon.

Cependant, à mesure que les Trou-

pes Françoises arrivoient, elles se mettoient en bataille. La droite de l'Armée fut portée sur le haut d'un côteau & appuyée à un petit bois taillis, tombant au ravin qui séparoit les deux Armées, & laissant derriere lui un espace découvert d'environ deux portées de mousquet, qui dérivoit des montagnes en escarpement, de maniere qu'on pouvoit bien y faire couler quelques Troupes; mais des Corps entiers n'auroient pû y marcher qu'avec grande difficulté, à cause du talus & de l'inégalité du terrein. Le côté intérieur de ce petit bois étoit bordé par un chemin de charrois, qui tomboit en pente au ravin, sur le bord extérieur duquel il y avoit quelques maisons & une tuilerie: en allongeant de la gauche, le côteau continuoit en baissant, & alloit périr sur le bord du marais de Salsbach. La Cavalerie fut mise en bataille sur ce côteau; & l'Infanterie fut portée devant elle, dans un fond à la gauche de Salsbach, dont elle étoit couverte par une autre hauteur qui regnoit tout le long du front de Bandiere, jusques à la droite du petit bois, ayant plus de largeur dans le centre, & périssant au ravin. Le canon fut porté sur cette hau-

teur, d'où je voyois parfaitement les lignes des Ennemis.

Ils commençoient leur feu avec de petites pieces, lorſque je propoſai à mon pere de leur impoſer ſilence, par une décharge de tout notre canon. Il y conſentit, & on s'y préparoit, lorſque le Comte de Roye, Maréchal de Camp, apperçut ce mouvement, & vint prier mon pere de le faire ceſſer, parceque notre Cavalerie étoit fort en vue, & que le feu ne manqueroit pas d'attirer ſur elle tout celui de l'Ennemi. Mon pere, qui ne pouvoit deviner le malheur qui en devoit arriver, ſur cet avis empêcha de tirer; & nous nous bornames à obſerver les mouvemens des Ennemis, qui nous parurent confus & embarraſſés. On voyoit même un peu loin derriere eux, une autre colonne de bagage, & quelques Troupes qui enfiloient un chemin au travers des montagnes, pour gagner le Wirtemberg; ce qui donnoit à conjecturer qu'ils ſongeoient plutôt à ſe retirer qu'à combattre.

Je crus devoir à l'Etat & à moi-même d'employer les momens que j'avois de libres à me rendre auprès de M. de Turenne, pour m'inſtruire, par les ordres

que je lui verrois donner & les mouvemens qu'il feroit faire à son Armée dans une conjoncture si importante. Je le trouvai contre Salsbach, à la tête de son Infanterie, assis au pied d'un arbre, sur lequel il avoit fait monter un vieux soldat, pour mieux découvrir quelle étoit la manœuvre des Ennemis de ce côté-là.

Dès que M. de Turenne me vit, il me demanda d'où je venois, & s'il n'y avoit rien de nouveau? Je lui répondis que je venois de la droite, & que l'on voyoit venir une colonne d'Infanterie des Ennemis, avec quelques Escadrons sur son flanc; qu'à en juger par la maniere dont elle avoit la tête tournée, il y avoit grande apparence que son dessein étoit de s'emparer du bord du Ravin, d'une Tuilerie, & de quelques maisons & vergers qui étoient en cet endroit. Sur ma réponse il m'ordonna de m'en retourner, & d'avertir le Comte de Roye & les autres Officiers Généraux que je trouverois, du lieu où je l'avois laissé; qu'il y attendoit le reste de la seconde ligne & son neveu de Lorges, avec ses troupes; que cependant ils l'avertissent, chacun à leur égard, de tout ce qui se passoit.

Je remplis l'ordre de M. de Turenne, & je trouvai que le Comte de Roye, ayant remarqué comme moi la marche de la colonne dont j'ai parlé, & en ayant porté le même jugement, en avoit fait donner avis à M. de Turenne par feu mon frere, qui lui servoit d'Aide-de-Camp. Il ne fut pas plutôt de retour, que le Comte de Roye renvoya M. le Duc d'Elbœuf à M. de Turenue, pour le supplier de lui donner de l'Infanterie, afin qu'il pût se saisir du Ravin & de la Tuilerie avant que les Ennemis fussent arrivés. Il ajoutoit qu'il croyoit même la présence de M. de Turenne nécessaire de ce côté-là, parcequ'ayant considéré cette marche, il seroit en état de donner les ordres convenables.

M. de Turenne lui envoya les deux Bataillons de la Vieille Marine, pour les poster à la Tuilerie; & comme si ce grand homme avoit eu un pressentiment de la perte irréparable que la France devoit faire, il lui manda qu'il resteroit où il étoit, à moins qu'il ne survînt quelqu'évenement plus considérable.

Malgré cette réponse, le Comte de Roye lui renvoya pour la troisieme

fois le Comte d'Hamilton, Brigadier, qui lui représenta de sa part la nécessité qu'il y avoit qu'il se donnât la peine d'aller à la droite porter lui-même ses ordres. Alors M. de Turenne demanda son cheval, & gagna au petit galop, la droite le long d'un fond, par lequel on le mena, afin qu'il fût à couvert de ces deux petites pieces de canon, qui tiroient sans cesse. En chemin il apperçut mon pere sur la hauteur, & comme il l'honoroit de sa confiance, il vint à sa rencontre. Lorsqu'il l'eut joint, il s'arrêta, & lui demanda ce que c'étoit que cette colonne, pour laquelle on le faisoit venir. Mon pere la lui montroit, quand malheureusement les deux petites pieces tirerent; un des coups échappa, passant sur la croupe du cheval de mon pere, lui emporta le bras gauche, le haut du col du cheval de mon frere & frappa M. de Turenne au côté gauche. Il fit encore une vingtaine de pas sur son cheval, & tomba mort. Ainsi finit ce grand homme qui n'eut jamais son égal; & je puis assurer que toutes les particularités que je viens de rapporter sont dans l'exacte vérité: tous ceux qui en ont écrit, ne les ont pu savoir comme moi.

Un ſpectacle auſſi tragique me pénétra d'une douleur ſi vive, que j'éprouve encore aujourd'hui qu'il eſt plus facile de la reſſentir que de la bien exprimer. Je ne ſavois auquel courir du Général, ou de mon pere ; la nature en décida ; je me jettai dans les bras de mon pere, & je lui cherchois un reſte de vie, que je craignois ne lui plus trouver, lorſqu'il m'adreſſa ces paroles, que toute la France trouva ſi belles, qu'elle compara le cœur qui les avoit dictées, à ceux des anciens & véritables Romains ; & je crois que la mémoire s'en conſervera long-tems.

Ah! mon fils, s'écria-t-il, *ce n'eſt pas moi qu'il faut pleurer, c'eſt la mort de ce grand Homme ; vous allez, ſelon toute apparence, perdre un pere ; mais votre Patrie, ni vous, ne retrouverez jamais un pareil Général.* En achevant ces mots, les larmes lui tomboient des yeux.

Que vas-tu devenir, pauvre Armée? ajouta-t-il ; puis en ſe remettant tout d'un coup, il reprit :

Allez, mon fils, laiſſez-moi ; je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu ; remontez à cheval ; je vous le commande, le tems preſſe ; allez faire votre devoir ; &

je ne desire plus de vie qu'autant qu'il m'en faudra pour apprendre que vous vous en serez bien acquitté.

Quelqu'instance que je fisse pour demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût venu un Chirurgien, & qu'on l'eût emporté, il ne le voulut jamais permettre ; il fallut obéir, & le laisser entre les bras de mon jeune frere. Je courus aux Batteries faire tirer, afin de venger la perte de l'Etat & la mienne.

Des Officiers Ennemis que je vis peu après, m'assurerent que leur Canonier, qui avoit mis feu à ce fatal canon, avoit été tué le même jour par un des nôtres. Nous entendîmes de grands cris sur la hauteur où étoit la droite des Ennemis, & nous vîmes un Officier tomber d'un de nos coups de canon. Il fut entouré de beaucoup de monde ; on le releva aussi-tôt ; mais il ne fut point blessé ; il n'y eut que son cheval qui eut la tête emportée. Nous sûmes que c'étoit M. de Montecuculli qui avoit échappé à cet effroyable danger.

On ne sauroit s'imaginer qu'imparfaitement le trouble & la consternation d'une Armée qui perd, en présence de l'Ennemi, un Général en qui

elle a la plus entiere confiance, & qu'elle a autant lieu de chérir que de respecter. Le premier mouvement de tout le monde, dès que le bruit de la mort de M. de Turenne se répandit, fût de chercher à la venger en livrant le combat. Quelque péril qu'il y eut, on ne le redouta plus; quelques difficultés qui s'opposassent, on les surmontoit toutes; au milieu de cette ardeur qui animoit, transportoit tous les cœurs, on remarquoit l'indignation & la tristesse peintes sur les visages; & la douleur qui pressoit l'ame, faisoit tomber les bras & rendoit le corps presque immobile. On ne pouvoit passer devant un rang d'Officiers, ou de Soldats, qu'on ne vît couler des larmes. Les deux Lieutenants Généraux, peu d'accord entr'eux, étoient incertains & embarrassés. L'un vouloit combattre, pendant que l'autre, plus prudent, le retenoit; & ce ne fut qu'après une grande contention, qu'on convint de ne rien entreprendre du reste du jour. Les Ennemis furent bientôt avertis de la mort de M. de Turenne par un Dragon du Régiment du Roi qui déserta pour leur en apporter la nouvelle. On sut que M. de Montecuculli ne

pût dissimuler la joie qu'il ressentit d'être délivré d'un si redoutable Ennemi, & qu'il en donna sur-le-champ des marques trop publiques, dont il ne pût s'empêcher de rougir, quand il écrivit à l'Empereur sur la mort de ce grand Général; car, après l'avoir félicité sur cet événement, il ajouta, qu'il devoit ses regrets à un homme qui avoit tant fait d'honneur à l'humanité. Dès que l'Armée ennemie s'en vit délivrée, elle célébra avec plus d'éclat encore, la grandeur du Héros par ses cris de joie, ses concerts de timballes & de trompettes.

On comptoit qu'elle viendroit brusquement attaquer la nôtre; mais M. de Montecuculli, qui ne vouloit rien commettre au hazard, attendoit l'occasion d'un coup sûr, pendant la retraite qu'il jugeoit que nous serions obligés de faire bientôt devant lui.

Ainsi tout le reste du jour se passa à se canoner de part & d'autre. Sur le soir, notre Infanterie fit des retranchemens devant elle, aux avenues de Salsbach & de la Tuilerie; & l'on dressa des batteries de canon devant tout le front de Bandiere. Nos Généraux ne se laissant plus si fort empor-

ter par leur ardeur, & devenus plus capables de réflexions, tinrent, sur le soir, un conseil de guerre, dans lequel ils convinrent de ne point attaquer l'Ennemi, mais de demeurer ferme dans le poste qu'on occupoit, jusqu'à ce que le Courrier qu'on avoit dépêché à la Cour, fût de retour, & eût apporté des ordres. Le lendemain & le jour suivant, on continua à se canoner: mais nos Généraux ne pûrent attendre plus long-tems le retour du Courrier; car l'Armée manquoit de vivres, & il n'y avoit pas d'espérance qu'ils arrivassent à tems, parcequ'ils venoient de trop loin. Il y avoit encore un autre inconvénient; c'est que les fourages qui ne se pouvoient faire que près du Camp, à cause de la situation où l'on se trouvoit, étoient rares & difficiles; d'ailleurs les gens envoyés pour les ramasser, étoient pris par les Hussards qui couloient au-delà du petit bois de la droite, le long du talus des montagnes, & venoient furtivement par les derrieres. Ces considérations & celle de la grande fatigue qu'on supportoit depuis long-tems, obligerent de hâter le moment de la retraite, & l'on y trouva moins de danger, qu'à ex-

poser l'Armée à périr de faim & de disette.

L'ordre fût donné à l'Infanterie ; & on l'avertit en même-tems de laisser des méches allumées sur le parapet des retranchemens. Elle marcha malgré un grand orage, & des torrens qui, tombant des montagnes voisines dans le ravin qui séparoit les deux Camps, le rendirent impraticable pendant plus de quatre heures. L'Armée eut le tems de faire son chemin, & d'enfiler un grand bois, qu'elle traversa pendant la nuit, malgré le désordre & la confusion où l'horreur des ténebres & la violence de l'orage l'avoit réduite. Le retour du jour, & une petite alte qu'on fit au-delà du bois, aiderent à reparer un peu les forces, & à remettre l'ordre dans l'Armée. Elle reprit sa marche pour gagner le Camp de Bitschen, par le chemin que M. de Turenne avoit fait percer au travers du bois. L'Arriere-garde étoit à la hauteur des redoutes qu'on avoit formées sur le ruisseau, quand elle vît paroître un gros de Cavalerie & de Dragons ennemis, qui venoient tomber sur elle. Aussitôt l'Infanterie borda le bois, pendant que quelques Escadrons se mirent dans

le travers du chemin pour tenir ferme, tandis que les Troupes qui étoient derriere eux, acheveroient de passer le ruisseau. Les Ennemis vinrent les charger; mais comme ils n'étoient pas soutenus par leur Armée qui étoit éloignée, & que l'Infanterie qui bordoit le bois, faisoit un grand feu, leur charge fut légere & peu avantageuse pour eux. Ils perdirent du monde, & on leur prit quelques Officiers. Ce revers abattit leur courage; & l'Arriere-garde passa le ruisseau à la faveur des redoutes, & de là entra dans le Camp où toute l'Armée espéroit prendre quelque repos, au moins le reste de la nuit suivante. Mais son espoir fut trompé; on eut aussi-tôt avis, que l'Armée ennemie marchoit par l'autre côté du bois, droit à Vilstet sur la Kintz, où nous n'avions que deux cens hommes. Par-là on fut certain que le dessein de M. de Montecuculli étoit de se placer entre notre Armée & notre Pont d'Altenheim, pour nous couper nos vivres & notre retraite, & nous mettre dans l'humiliante nécessité de périr sans combattre.

Cette nouvelle troubla le repos qu'on commençoit à goûter, & dont on avoit

tant de besoin. Les Généraux, par le conseil de M. Jaquier, Général des Vivres, envoyerent en grande diligence à Vilstet une Brigade de Cavalerie & de Dragons qu'ils firent suivre par une d'Infanterie, pour aller occuper le poste de Vilstet, jusqu'à ce que l'Armée, qui se mit sur-le-champ en marche, y pût arriver. Il est certain que M. Jacquier rendit un service signalé, sans lequel toute l'Armée étoit perdue. L'avant-garde des Ennemis étoit déja arrivée devant Vilstet, & sommoit le sieur de Saint-Martin, qui commandoit les deux cens hommes de ce méchant poste, de se rendre. Il ne pouvoit y tenir deux heures sans y être forcé, quand M. de Bielonde, Brigadier de Cavalerie, y arriva avec sa Brigade. Ce secours changea les affaires; & l'Infanterie venant peu de tems après, il n'y eut plus à craindre pour Vilstet que les Ennemis commencerent à battre à coups de canon.

Il y a bien de l'apparence que M. de Montecuculli comptoit sur un coup immanquable; car, sans s'arrêter à Vilstet, il auroit pû aller passer la Kintz à Offembourg, dont il étoit le maître; & coulant après, à couvert du bois dont

j'ai parlé ci-devant, il seroit venu à l'Abbaye de Schuttern, où il auroit traversé la petite riviere de Schutre, qu'il auroit mise devant lui, faisant tête à notre Armée, & auroit eu derriere lui notre pont sur le Rhin, dont il se seroit rendu maître sans combat, aussi-bien que de nos vivres.

Quoi qu'il en soit, il eut tort de s'amuser à Vilstet; notre Armée eut le tems d'y arriver, & de lui faire tête; elle repassa la Kintz entre cette petite ville & le fort de Keel; tournant ensuite à gauche, elle vint se mettre en bataille, sa droite sur le bord de la prairie de Vilstet, ayant la riviere devant elle : l'aîle gauche, que le Duc de Lesdiguieres, Maréchal de Camp, commandoit, resta néanmoins de l'autre côte de la Kintz plus de six heures, séparée des Ennemis seulement par un bois, où elle fut fort en danger, & cela par l'ordre de M. de Vaubrun, qui vouloit suivre encore les arrangemens de M. de Turenne, & ôter le pont de Strasbourg aux Ennemis, sans considérer qu'il n'en devoit plus être question, & que depuis ce tems-là les affaires avoient bien changé de face.

La fierté de M. de Lesdiguieres fut

outrée du procédé de M. de Vaubrun ; & d'autant plus que M. de Vaubrun étoit la créature de M. de Louvois, dont le Duc lui-même savoit n'être pas aimé : il crut que M. de Vaubrun l'avoit voulu sacrifier, en le laissant sans nécessité, avec l'aîle qu'il commandoit, si long-tems exposé à la merci de l'Ennemi, qu'il n'auroit pû combattre avec avantage s'il eut été attaqué, comme il falloit naturellement s'y attendre. Il s'emporta fort contre lui en présence de toutes les Troupes, & peut-être auroit-il poussé son ressentiment plus loin, si le Marquis de Boufflers, alors Brigadier des Dragons, étant entré dans le cercle où ils étoient, n'eut vivement représenté l'incongruite de cette querelle en de pareilles circonstances ; ajoutant que l'objet qu'on devoit avoir le plus à cœur étoit de prendre au plutôt un bon parti, & de concourir unanimement au bien du service.

Cette sage remontrance termina le démêlé ; & M. de Vaubrun, qui commençoit à repliquer sur le même ton qu'avoit pris M. de Lesdiguieres, se courba sur le col de son cheval & se tût. Alors on délibéra sur le parti qu'on

prendroit ; & M. de Vaubrun qui, sans contredit, étoit un très brave homme, proposa de mener l'Armée au travers de Vilstet, qu'on occupoit toujours, & d'aller combattre celle des Ennemis, soutenant qu'il étoit plus avantageux de le faire, quelque difficulté qui s'y rencontrât, que d'abandonner le Pont de Strasbourg aux Impériaux. Personne ne fut de son avis ; on résolut au contraire de se retirer au Camp d'Altenheim, dans la crainte que les Ennemis n'y coulassent par Offembourg, & qu'on n'y pût arriver avant eux.

En conséquence on commença sur les deux heures après midi à retirer les Troupes qui étoient dans Vilstet : on envoya les gros bagages passer le Rhin au Pont d'Altenheim ; & sur le soir toute l'Armée se mît en marche pour aller camper à Altenheim. On marcha toute la nuit : sur le point du jour, la tête de l'Armée passa la petite riviere de Schutre ; & après une course d'un quart de lieue, elle se campa près du Village d'Altenheim, qui se trouva derriere les lignes : la droite s'étendoit dans la plaine ; la gauche fut appuyée contre un grand bois de haute futaie, qui coupoit en

lisiere la plaine d'Altenheim, & laissoit derriere, jusqu'au Rhin, un terrein découvert, à une bonne portée de mousquet. Notre pont sur le Rhin étoit en cette coulée, & à demi-quart de lieue de la partie du bois, contre lequel j'ai déjà dit que la gauche étoit appuyée.

La lisiere de ce bois se prolongeoit en avant jusqu'au pont de pierre qui étoit sur la Schutre, & par lequel marchoit la colonne d'Infanterie; celle de la droite de Cavalerie passa la Schutre sur des ponts au-dessus, & la colonne gauche de même sur un pont de pierre derriere le bois, qu'il falloit qu'elle traversât pour entrer dans le Camp, en quittant le chemin qui, de ce pont, conduisoit droit à celui que nous avions sur le Rhin.

Les Impériaux qui suivoient la marche de l'Armée, depuis qu'ils étoient parvenus à la connoître, parurent vers les neuf heures du matin, à l'Arriere-garde de la colonne d'Infanterie, qui alloit par le grand-chemin, au travers d'un bois, pour arriver au pont de pierre sur la Schutre, & aussi-tôt ils commencerent à escarmoucher. Leur Infanterie arrivant aussi dans le bois,

attaqua

attaqua la Brigade de Champagne, qui soutint là charge de l'Ennemi avec une valeur admirable, & fit tant de résistance, qu'elle donna le tems à la plus grande partie de l'Armée, déjà campée, de revenir & de prendre les armes. D'un autre côté, les Impériaux attaquerent avec tant de succès l'Arriere-garde de la colomne gauche, qu'ils la culbuterent, & passerent la Schutre après elle. Le désordre fut extrême. M. de Vaubrun, qui voulut y remédier, fut tué, ce qui l'augmenta encore : &, selon les apparences, si les Ennemis avoient saisi ce moment pour porter leur Armée de ce côté-là, ils se seroient avancés jusqu'à notre pont, car rien ne pouvoit plus les arrêter; ils s'en seroient rendus les maîtres, & toute l'Armée étoit perdue. Mais heureusement pour nous, ils se contenterent d'occuper le terrein qu'ils avoient gagné sans s'avancer d'un pas, attendant, selon toute apparence, le succès du combat d'Infanterie qui étoit aux prises, & qui devint un des plus sanglans que l'on ait jamais vus. Les Bataillons François coururent au pont de pierre pour dégager la Brigade de de Champagne : se portant d'eux-mê-

mes, ils le borderent de droite & de gauche, & firent un si grand feu, qu'ils donnerent à cette Brigade le moyen de gagner le pont de pierre & de le passer. Les Ennemis s'y jetterent après eux; quelques-uns de leurs bataillons passerent la Schutre, & furent suivis d'autres bataillons & de quelque Cavalerie qui avoient trouvé des passages plus haut. Les affaires étoient en cet état, lorsque le Comte de Lorges arriva au champ de bataille avec tout le canon & le reste de l'Armée; alors le combat recommença avec plus de vivacité; les piques furent plusieurs fois baissées les unes contre les autres, & jamais canon ne tira de si près, & ne fut mieux servi. Les Ennemis en cet endroit furent repoussés au-delà de la Schutre; & le Comte de Lorges étendit son Infanterie dans le bois, ayant cette petite riviere devant elle. On retrancha le pont; & M. de Lorges retirant de derriere elle sa gauche de Cavalerie, la mena par un détour, au travers du bois, pour se mettre en bataille dans le terrein entre le bois & le Rhin; il fit charger aussi-tôt lui-même la ligne des Ennemis qui se trouvoit devant elle, & lui fit perdre un peu de ter-

rein : mais comme le point décisif étoit de lui faire promptement repasser la Schutre, le Comte de Lorges envoya chercher toute la premiere ligne de sa droite de Cavalerie, avec une partie de la seconde qui n'avoit pas encore combattu ; & les ayant aussi-tôt joints à ce qu'il avoit pû rallier de la gauche, il les ramena à la charge avec tant de succès, que les Ennemis furent entiérement rompus & poursuivis l'épée dans les reins au-delà de la Schutre.

Leur confusion fut extrême ; ils se culbuterent sur l'Infanterie, qui étoit en bataille dans un terrein fort serré, & la rompirent si bien, qu'elle auroit pû être défaite, si le Comte de Lorges avoit eu des Troupes fraiches, pour soutenir celles qui chargeoient, ou s'il avoit eu les deux Brigades de Cavalerie & celle d'Infanterie que M. de Vaubrun avoit envoyées à son insçu au-delà du Rhin à la Garde des bagages dont il craignoit l'enlevement, parcequ'il supposoit les Ennemis maîtres du pont de Strasbourg. Il eut été infiniment plus nécessaire de pourvoir au salut de l'Armée, & que ces deux

Généraux qui la commandoient, se fussent mieux concertés ; car en ce tems-là il n'étoit pas décidé que le plus ancien commandât. Le Comte de Lorges voyant donc que les Ennemis se rallioient, & qu'ils pourroient bien le battre à leur tour, fit retirer ses Troupes en bon ordre. Elles ramenerent avec elles deux pieces de canon de l'Ennemi ; elles lui en auroient pris davantage, si on avoit trouvé les attelages qui s'étoient enfui.

Les Troupes ayant repassé la Schutre, se mirent en bataille, ayant cette riviere devant elles, la gauche vers le Rhin, & la droite se communiquant avec l'Infanterie qui étoit dans le bois, & qui avoit aussi la riviere devant elle. M. de Lorges envoya sa droite de Cavalerie occuper son premier poste ; alors le combat cessa ; il n'y eut plus que le feu du canon qui continua de part & d'autre. Pendant le reste de cette journée & les deux jours suivans, les Armées étant toujours en bataille, & bordant toujours la petite riviere chacune de leur côté, on y éleva des parapets & des batteries ; & on se trouva si près les uns des autres, qu'en plu-

ſieurs endroits du front de bandieres, il n'y avoit que le ruiſſeau qui ſéparât les poſtes & les batteries.

Entre les principaux Officiers, outre M. de Vaubrun, le Comte de la Motte & Cateu, Brigadiers, furent tués; les Ducs de Vendôme, de la Ferté, le Comte de Roye reçurent des bleſſures, & on perdit pluſieurs autres Officiers, & ſur-tout la plus grande partie de ceux du Régiment de Champagne, à la valeur duquel on dût le ſalut de l'Armée. Il y eut d'ailleurs environ trois mille hommes hors de combat. Les Ennemis n'en perdirent pas moins: je crois même qu'ils en perdirent davantage, car le canon rouloit ſur eux avec un horrible fracas.

Le Courrier du Comte de Lorges étant revenu de la Cour, où l'on étoit fort inquiet de l'Armée, en apporta l'ordre de lui faire paſſer le Rhin. Comme cette retraite ne pouvoit être que dangereuſe, on fit à la tête du pont de grands retranchemens capables de tenir la plus conſidérable partie de l'Armée. On ſe mît en marche à l'entrée de la nuit, dans les retranchemens d'où elle filoit à meſure pour paſſer le

pont; & le lendemain elle se trouva toute au-delà du Rhin, le pont rompu, & les batteaux en sureté sans que les Ennemis y eussent mis aucun empêchement.

Le Duc de Duras, frere aîné du Comte de Lorges, arriva en ce Camp pour prendre le Commandement de l'Armée, en attendant l'arrivée de M. le Prince, qui vint peu de jours après en Flandres, laissant l'Armée qu'il y commandoit à M. de Luxembourg qu'on fit Maréchal de France, ainsi que MM. de Duras, de Schomberg, la Feuillade, d'Estrades, de Vivonne & Rochefort. Le Comte de Lorges ne le fût que six mois après, quoiqu'il eût vaillamment servi au combat d'Altenheim, & que, par son ancienneté de Lieutenant Général, il fût en droit d'espérer le même honneur; aussi le vit-on sur le point de quitter le service.

A peine M. de Duras parut à l'Armée, qu'il eut avis que celle des Impériaux avoit passé le Rhin sur le pont de Strasbourg, & qu'elle vouloit s'avancer dans la haute Alsace. Il décampa dès le moment, & se vint poster près

de Beinfelt, où les Ennemis se montrerent aussi tôt pour l'amuser en tête, pendant qu'ils couloient par son flanc gauche, à couvert d'un grand bois, dans le dessein de se venir poster dans ses derrieres & lui couper les vivres. Cette manœuvre n'échappa point à M. de Duras : il marcha en arriere, & vint camper à Chatenoy, où il appuya sa gauche, prolongeant sa droite jusqu'à Schelestat, qui, en ce tems-là, étoit démoli. Sa situation obligea les Impériaux à s'arrêter ; & M. de Montecuculli changea de mesures : il fit retourner son Armée sur ses pas ; & s'étant muni de gros canons à Strasbourg, il alla assiéger Haguenau, méchante Place où commandoit M. Mathieu de Castelas, Colonel du Régiment de la Marine.

M. le Prince arrivant à l'Armée, blâma M. de Duras de s'être retiré à Chatenoy & ne parut pas content de l'état des Troupes, quoiqu'elles ne pussent être en meilleur ordre après les combats qu'elles avoient soutenus & les fatigues qu'elles avoient essuyées. Ses reproches déplurent à plusieurs Officiers ; & les autres jugerent que

c'étoit une précaution qu'il prenoit, pour ſe mettre à couvert, en cas que les événemens ne fuſſent pas conformes au deſir extrême qu'il avoit de ſoutenir la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe.

Le lendemain de ſon arrivée, il fit marcher l'Armée au ſecours d'Haguenau ; & elle alla camper à Beinfeld, enſuite à Holsheim, ſur la petite riviere de Bruch, qu'il ne paſſa point ; car M. de Montecuculli ayant été averti de cette marche, leva le ſiége d'Haguenau, & parut de l'autre côté de la Bruch, vis-à-vis du Camp des François. Le Général ennemi fit pouſſer vivement les Gardes que nous y avions, & donna lieu de croire qu'il vouloit paſſer la riviere pour combattre M. le Prince, qui mit en effet ſon Armée en bataille, & couvrit ſon flanc droit de quelques retranchemens ; parceque l'Ennemi qui ſe rendit bruſquement maître de quelques Châteaux, pouvoit paſſer la riviere & tomber ſur ce flanc : mais ce n'étoit pas le deſſein de M. de Montecuculli ; il vouloit ſeulement canoner le Quartier & le Camp de M. le Prince, & pendant

cette attaque, faire couler son Armée par sa droite, pour gagner le bas des montagnes qui séparent l'Alsace de la Lorraine, & venir occuper les derrieres de notre Armée par l'autre côté des bois qui coupent le terrein. M. le Prince qui s'en apperçut bien tôt, fit marcher toute la nuit son Armée sur Beinfeld; les Cravattes lui prirent quelques bagages qui s'étoient arrêtés dans des Villages le long de la route; & sur les nouvelles qu'il eut que les Impériaux s'avançoient toujours le long des montagnes, il disposa l'Armée à reprendre le poste de Chatenoy, où il la fit retrancher; ce qui justifia pleinement la manœuvre précédente de M. de Duras.

M. de Montecuculli s'arrêta, ne voulant pas hazarder le combat. Il fit subsister son Armée plus de deux mois dans le pays, le long des montagnes, jusqu'à Saverne, tirant ses vivres des petites Villes qui y sont situées, & de Strasbourg. Pour M. le Prince, il demeura campé à Chatenoy tout le reste de la campagne, non sans de grandes incommodités à cause de la disette des fourages qu'il falloit aller chercher

fort loin. Il ne se passa plus rien entre les deux Armées, sinon quelques rencontres aux fourages, dans lesquelles les Impériaux eurent toujours du dessous : mais vers la mi-Octobre, M. de Montecuculli, qui étoit venu camper vers Molsheim, détacha le Prince Hermand de Baden avec un corps de Troupes pour assiéger Saverne, qu'on ne pouvoit secourir. On comptoit cette Place perdue, aussi bien que Haguenau, lorsqu'on apprit avec étonnement, que M. de Montecuculli, ayant reçu un Courrier de Vienne, avoit fait lever le siége de Saverne, & ramenoit l'Armée Impériale repasser le Rhin à Strasbourg, pour la faire hyverner en Allemagne. Cette nouvelle agréable aux François, déplût fort à toute la Confédération : elle s'imagina que le conseil de l'Empereur n'agissoit pas avec droiture. Les avis qui vinrent d'Espagne en Hollande, ne leur plurent pas plus ; car Dom Jean d'Autriche, pour qui les Alliés avoient une très haute considération, avoit été nommé par le Conseil d'Espagne, comme l'homme le plus capable de changer par son habileté la face des affaires.

Il étoit prêt à aller en Sicile, lorsque son voyage fut rompu par une intrigue de Cour, (du moins à ce qu'on a prétendu). Le Roi d'Espagne, qui entroit en majorité, lui confia la plus grande partie de son autorité, dont il ne fit usage qu'environ quinze jours : la Reine mere, par son crédit, l'ayant fait priver de son administration, on le relégua à Sarragoce. Cette retraite fit évanouir les espérances que les Alliés appuyoient sur son Gouvernement pour le rétablissement des affaires d'Espagne & de Sicile, où le Maréchal de Vivonne, nouveau Vice-Roi de la part de la France, continuoit ses progrès. A son arrivée il se rendit maître, non seulement des postes que les Espagnols continuoient de tenir aux environs de Messine, mais encore d'Agouste. Malgré tous ces avantages, la France inclinoit à la paix, parcequ'ils étoient contrebalancés par la perte que les Suédois faisoient de leurs Places en Poméranie, où le Danemark & l'Electeur de Brandebourg prenoient le dessus. Il y avoit d'ailleurs en Guienne & en Bretagne quelques soulevemens causés par la levée de nouveaux impôts : le

Peuple étoit surchargé par la continuation de la guerre qui détruisoit beaucoup d'hommes ; & il étoit même à craindre, que le Roi d'Angleterre ne fût contraint d'entrer dans la Ligue, si sa médiation, qui avoit été acceptée des deux partis, demeuroit long-tems sans effet. Toutes ces considérations adoucirent un peu les esprits de part & d'autre : on se détermina de concert à envoyer à Nimegue des Plénipotentiaires ; mais il survint deux difficultés, qui furent sur le point d'empêcher le congrès : l'une fut occasionnée par les passe-ports, & l'autre, par les intérêts du Prince Fustemberg. La France demandoit qu'il fût élargi, avant qu'elle envoyât ses Ambassadeurs, & l'Empereur n'y vouloit pas consentir. On trouva enfin un expédient pour lever ce dernier obstacle : on convint que l'Evêque de Strasbourg, son frere, présenteroit une Requête en forme, par laquelle il supplieroit l'Empereur qu'aucun intérêt particulier ne retardât un traité de paix d'une si grande conséquence à la Chrétienté : ce qui applanit cette premiere difficulté.

Voici en quoi consistoit la seconde :

le Roi déclara que, dans ses passeports aux Ministres du Duc de Lorraine, il ne pouvoit donner à ce Prince le titre de frere, ni de Duc, parceque le Duché lui appartenoit en propre en qualité de Roi de France, en vertu d'un Traité passé entre lui & le dernier Duc en 1662. Cette prétention surprit tous les Ministres des Alliés; & celui de Lorraine, dans un discours qu'il fit à ce sujet, réussit à leur persuader que ce Traité étoit sans force. Premierement, parceque le dernier Duc n'avoit pû disposer de son Duché, si la Loi Salique avoit lieu en Lorraine; & que, si elle n'y avoit pas lieu, & que les femmes eussent droit à la succession, le Duc lui-même de son vivant n'avoit eu aucun droit à ce Duché, puisqu'il appartenoit à celui d'aujourd'hui, même du vivant de son oncle: secondement, parceque la France n'avoit pas exécuté la seule condition sous laquelle le vieux Duc avoit fait ce Traité, qui étoit, que cette famille auroit en France, le rang des Princes du Sang; & que le Parlement de Paris ayant refusé de l'enrégistrer avec cette clause, le Duc avoit déclaré

aussi-tôt, que l'enrégistrement étoit nul; ce qui avoit été si bien reconnu par la France, que par un autre Traité conclu à Marsal en 1663, entre le Roi & le Duc, il étoit porté expressément, qu'il jouiroit de toute la Lorraine, de ses Villes, Terres & Seigneuries, à l'exception de Marsal, en la même maniere qu'il en avoit joui en conséquence du Traité de 1661: ce qui, en effet, avoit existé jusqu'à l'invasion de 1670.

Les Ministres des Alliés refuserent de se rendre au lieu du Congrès jusqu'à ce que le Roi eût accordé à ceux de Lorraine des passe-ports en la forme ordinaire. Ce point fut débattu pendant trois mois, & l'on croyoit le Congrès rompu: mais le Roi s'étant relâché sur les pressantes instances du Ministre d'Angleterre, les passe-ports furent expédiés en la forme qu'on les demandoit; & tous les Princes furent sollicités d'envoyer incessamment leurs Ministres à Nimegue.

Avant que d'entrer dans un plus grand détail, je crois qu'il convient de marquer ici dans quelle situation se trouvoient les esprits de ceux qui

devoient composer ce Congrès, dans lequel, outre le but général des conseils des deux parties, chacun avoit ses vues particulieres. Les François tâchoient de rompre la grande union des Alliés, en faisant des avances à chacun d'entr'eux : les Confédérés mettoient tout en œuvre pour maintenir cette union. Le Roi d'Angleterre étoit soupçonné de partialité pour la France ; les Ministres de la maison d'Autriche n'étoient pas très bien disposés, comme c'est assez l'ordinaire de ceux qui perdent ; le Prince d'Orange & les Allemands espéroient que leurs armes auroient, la campagne suivante, de meilleurs succès ; les Espagnols comptoient beaucoup sur l'intérêt que l'Angleterre & la Hollande avoient en leur conservation, & sur la part que le Parlement Britannique avoit témoigné prendre à leurs affaires pendant la derniere Assemblée. Ce Parlement en effet, avoit témoigné tant d'animosité contre la France, & si peu de déférence aux intentions du Roi d'Angleterre & de son Conseil, que le Roi avoit été obligé de le proroger, afin que les esprits, trop échauffés, eussent le tems de se calmer.

A l'égard des Suédois, ils souhaitoient fort la paix; le Danemarc & le Brandebourg au contraire, vouloient continuer la guerre, & prétendoient dépouiller les Suédois de tous les Etats qu'ils possédoient en Allemagne, parceque les Suédois étoient les plus foibles, & que la France ne pouvoit les sécourir de Troupes & de tous les fonds dont ils avoient besoin. Les Etats des Provinces-Unies ne souhaitoient que de sortir avec honneur d'une guerre qui diminuoit leur Commerce, & les épuisoit d'argent; mais ils n'osoient la finir que de concert avec leurs Alliés, ne se fiant ni à la France, ni à l'Angleterre, s'ils faisoient autrement la paix.

Tous ces intérêts difficiles à concilier, étoient cause que les Princes ne se hâtoient pas d'envoyer leurs Ministres à Nimegue, ni de faire échanger leurs passe-ports. Les Ministres de France furent long-tems à attendre les autres à Charleville, où ils s'étoient avancés; & la campagne commença & finit avant qu'il y eût rien de déterminé.

Cette campagne s'ouvrit sur mer du côté de la Sicile; le fameux M. de Ruit-

ter, Amiral des Hollandois, y avoit mené vingt Vaiſſeaux de guerre au ſecours des Eſpagnols. Les François allerent au-devant de lui, & le joignirent à la hauteur de Lipari, où le combat s'engagea le 7 de Janvier 1676, & finit avec un avantage égal.

Les deux Armées ſe rencontrerent une ſeconde fois, le 27 d'Avril ſuivant, & le combat recommença au point du jour; M. de Ruitter y fut tué d'un coup de canon, après avoir fait tout ce qui ſe pouvoit attendre d'un homme de ſon expérience, de ſa valeur & de ſa réputation: dès qu'il fût mort, cette Armée ſe mit en déſordre, & fit retraite à Palerme, ayant perdu quelques Vaiſſeaux. M. du Queſne commandoit l'Armée de France, & M. d'Almeras, Chef d'Eſcadre, fut tué en cette action; il étoit fort galant homme & fort eſtimé.

Un mois après ce combat, l'Armée Françoiſe parut devant le Port de Palerme, & attaqua la Flotte Hollandoiſe, qui s'y étoit retirée: elle fut entiérement défaite, & la plûpart des Vaiſſeaux brûlés. Les Eſpagnols n'eurent pas de moindres malheurs ſur

terre, car le Maréchal de Vivonne leur prit Taormine, la Molée, sainte Placide & la Scalette.

En Flandres le Roi marcha lui-même à la tête de cinquante mille hommes & prit Condé. Trois jours après, il vint camper entre Douay & Valenciennes, d'où il envoya MONSIEUR assiéger Bouchain. Le Prince d'Orange étant entré en campagne avec une Armée de plus de quarante mille hommes, pour s'oppoſer à ces progrès, vint ſe mettre en bataille ſous Valenciennes, en-deçà de l'Eſcaut, & préſenta le combat au Roi qui vouloit l'accepter; mais le Maréchal de Schomberg, gagné, dit-on, par le Miniſtre, contraignit ſon ardeur, en lui repréſentant qu'il falloit commencer par prendre Bouchain; la vérité eſt, qu'on ne voulut pas expoſer la perſonne du Roi. Le Prince d'Orange ſe retira de Bouchain; & le Roi revint en France, laiſſant ſon Armée au Maréchal de Schomberg. Quelque-tems après, le Prince d'Orange, ſoutenu par un corps de Troupes Allemandes, vint aſſiéger Maeſtricht. Dès qu'on le vit occupé à l'attaque de cette Place, le Marquis

de Louvois se rendit en Flandres, & s'étant joint au Maréchal d'Humieres, il composa une Armée, avec laquelle il alla assiéger Aire & le Fort de Linck. On peut bien juger que rien ne fut épargné pour ces siéges, & que chacun s'y employa de tout son pouvoir, puisque le Ministre, dispensateur des graces, en avoit fait son affaire; aussi furent-ils promptement terminés. Pendant ces expéditions, Maestricht, vivement attaqué, étoit aussi courageusement défendu par M. de Caluo, Maréchal de Camp, qui y commandoit; mais le Prince d'Orange y ayant été blessé, & le Ringraf, qui conduisoit les attaques, y ayant péri, le siége se ralentit; & M. de Schomberg eut le tems de mener une Armée au secours de cette Place. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas reçu toutes les Troupes qu'il attendoit d'Allemagne, leva le siége à l'arrivée de celles de France. Le Maréchal, qui avoit des ordres précis de ne pas combattre, le laissa retirer sans le charger, quoiqu'il eût pû le faire avec avantage & sans aucun risque pour lui-même. On le blâma de s'être si fort attaché à la let-

tre ; & on n'a ſu comment interprêter le ſilence du Roi, qui laiſſa douter de quel œil il regardoit cette reſerve. Ces Exploits finirent la campagne en Flandres.

Fin du Livre premier.

LIVRE SECOND.

IL y eut quelques mouvemens en Allemagne, dès le commencement de l'année 1676. On fut averti pendant l'hiver, que les Impériaux faisoient des préparatifs pour un siége en Allemagne. L'établissement d'un poste à Guermesheim, petite Ville du Palatinat, qui en est voisine, donna lieu de penser qu'on en vouloit à Philisbourg. Pour les empêcher de s'y fortifier, le Maréchal de Rochefort, Gouverneur de Lorraine, eut ordre, sur-le-champ, d'assembler des Troupes & de marcher vers ce poste pour les en chasser. Il entra donc en Alsace; mais à son arrivée à Landau, il apprit, que les Impériaux avoient abandonné Guermesheim; il le fit démolir, & revint à Nancy deux ou trois mois après. Il y reçut un ordre de conduire à Philisbourg, qui étoit de plus en plus menacé, un convoi de munitions de guerre & de bouche; ainsi il entra une seconde fois en Alsace avec le convoi, auquel il fit prendre le chemin de Paffenhoven. Les Impériaux, dont les Quartiers étoient aux environs de

Mayence, eurent bientôt avis de la marche de ce convoi, qui étoit escorté par six ou sept mille hommes; mais comme ils ne l'apprirent qu'un peu tard, ils ne crurent pas se pouvoir assembler aussi-tôt qu'il étoit nécessaire pour aller à sa rencontre. Au défaut de cette expédition, ils résolurent de tendre un piége au Maréchal, de qui ils n'avoient pas grande opinion: il y donna aveuglement. Ils envoyerent un parti au-devant de lui, & ordonnerent à celui qui le commandoit, de laisser prendre cinq ou six Cavaliers, par les gens du Maréchal, à qui les prisonniers devoient rapporter, qu'on les avoit détachés de l'Avant-Garde des Impériaux, qui venoient à lui au nombre de douze à quinze mille hommes pour enlever son convoi. Le Maréchal, sans demander d'autre éclaircissement, tourna bride & regagna Nancy en grande hâte avec son convoi & ses Troupes. Sa retraite reveilla les Impériaux qui, craignant une seconde tentative plus heureuse, vinrent assiéger & prendre le petit Fort situé en-deçà du Rhin, à la tête du pont de Philisbourg: par ce moyen, ils ôterent toute communication avec

cette Place. Le Maréchal de Rochefort eut tant de chagrin de s'être laissé tromper si grossierement, qu'il en tomba malade & en mourut.

Toute l'Armée Impériale ne tarda pas à se mettre en campagne sous le Prince Charles, Duc de Lorraine; & elle marcha droit à M. de Luxembourg qui commandoit celle de France, & qui campoit dans une petite pleine entre les montagnes du Kokesberg & Saverne. Le Maréchal mit sa gauche à couvert d'un petit ruisseau; il avoit devant lui une espece de marais, traversé d'un autre ruisseau qui regnoit le long du pied des hauteurs du Kokesberg, & s'étendoit en demi cercle jusques dans le voisinage des montagnes qui bordent la Lorraine; en sorte que les avenues de son Camp étoient fort difficiles: derriere lui étoit un vaste ruisseau qui dérive des montagnes voisines de Saverne. L'Armée Impériale parut sur les hauteurs du village de Brumpt, distant d'une lieue & demie du Camp, dans le tems que la droitte de celle de M. de Luxembourg fourageoit de ce côté-là, sous une bonne escorte, qui n'empêcha pas néanmoins que les Fourageurs ne fus-

sent poussés, & qu'il n'y en eût quelques-uns de pris. Il s'engagea une grosse escarmouche : le Piquet marcha pour délivrer l'escorte des Fourageurs, que l'on fit suivre par de la Cavalerie, de l'Infanterie & du canon.

Tout cela marcha sur le flanc gauche de l'Armée, & passa inprudemment le ruisseau qui la couvroit ; mais M. de Luxembourg, après quelques réflexions, renvoya l'Infanterie & le canon en-deçà du ruisseau, & fit sa retraite avec sa Cavalerie, sans être plus inquiété par l'Armée ennemie, qui fila par les hauteurs, d'où elle descendit ensuite pour se ranger en bataille de l'autre côté du Marais, vis-à-vis du front de bandiere de l'Armée Françoise, autant que la situation du terrein pouvoit le permettre. Alors M. de Luxembourg, qui ne craignit plus rien pour son flanc gauche, retira les troupes & le canon, qui jusques-là avoient bordé le ruisseau & protegé sa retraite ; ensuite il les fit rentrer dans les lignes.

Le reste du jour se passa, ainsi que le lendemain, à tirer quelques coups de canon. Le jour d'après l'Armée Impériale marcha du côté de Saverne, dans l'intention de couper l'Armée. M. de Luxembourg

Luxembourg connut alors la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas commandé des Ponts sur la petite riviere située derriere son Camp, qui n'étoit point guéable, & qu'il se trouvoit obligé de passer promptement, crainte d'être coupé; mais comme il n'étoit plus tems, il ordonna un tour à droite à toute l'Armée, & la fit marcher en bataille, cotoyant l'Ennemi, pour aller traverser la riviere par des gués près de sa source. Heureusement l'Armée Impériale fut obligée de faire un grand circuit, à cause des marais; ce trajet, de la part des Ennemis, facilita le passage de la riviere à M. de Luxembourg & lui donna encore le tems de se mettre en bataille au-delà de cette riviere. Cependant, quelques précautions qu'il prît, il ne put empêcher que la queue de son arriere-garde ne fût chargée au passage, par un corps de Cavalerie, que M. de Lorraine avoit poussé devant lui; mais comme elle trouva l'arriere-garde sur le bord du gué que l'Armée bordoit, il n'y eut pas grand mal. M. d'Hamilton, Maréchal de Camp, & quelques autres y furent tués. Il est certain que si l'avant-garde de M. de Lorraine avoit été

plus diligente, notre arriere-garde auroit beaucoup souffert ; car le désordre commençoit ; & l'Armée de l'Ennemi s'avançoit à grands pas.

On se disposa à les bien reçevoir ; on releva promptement les gués & l'on travailla à des retranchemens le long de la riviere ; on se cannona de part & d'autre le reste de la journée, avec plus d'avantage pour l'Ennemi, parceque le terrein qu'il occupoit, dominoit. Dès que la nuit fut venue, M. de Luxembourg ordonna de marcher en arriere ; son Infanterie alla à Saverne, qui n'étoit qu'à un quart de lieue ; une partie se posta dans le chemin couvert, tandis que l'autre passa au travers, & que l'Artillerie & la Cavalerie filoient le long du glacis pour passer la riviere de Saverne au gué du moulin. Toute l'Armée alla camper ensuite dans la plaine de Saint Jean-des-Choux, ayant sur ses derrieres la montagne, sa droite à Saverne, sa gauche le long de la plaine, & devant elle la riviere de Saverne. Dans cette situation on se retrancha ; & l'Ennemi s'étant approché, il cannona le camp trois jours entiers, & on lui répondit sur le même ton.

Le Chevalier Duplessis arriva dans ces circonstantes avec dix Bataillons de renfort & deux Regimens de Cavalerie; il fut porté sur le flanc droit de Saverne, la riviére devant lui, afin de couvrir le grand chemin qui va de Saverne en Lorraine par les montagnes; cette précaution devint toutefois inutile; car M. de Lorraine décampa, se porta au-delà du Rhin à la faveur du Pont qu'il avoit fait dresser contre Lauterbourg, & alla former le Siege de Philisbourg. M. de Luxembourg ne quittoit point pour cela son Camp de Saint-Jean-des-Choux, & ce séjour ne fut point approuvé; on prétendit qu'il auroit dû s'avancer sur Philisbourg pendant que les Imperiaux étoient au-delà du Rhin, qu'ils n'auroient pû repasser devant lui, & qu'ainsi il leur eut été impossible de former la circonvallation de la Place, tandis que M. de Luxembourg auroit été libre de reprendre, sans beaucoup de peine, le Fort du pont de cette ville, au Siége de laquelle les Ennemis se seroient vus contraints de renoncer. Il employa ce tems-là à pousser ses vivres dans Haguenau, & y alla camper avec toute l'Armée, qui fut encore fortifiée de

quelques troupes. De-là il s'avança à Soultz, à Vissembourg, Bellikum & Landau, faisant tirer tous les soirs six coups de canon, pour avertir ceux de Philisbourg que l'Armée venoit à leur secours.

Enfin M. de Luxembourg parvint à une lieue des Ennemis avec la plus belle Armée que les François eussent encore eue en Allemagne. Elle étoit de quarante-cinq mille hommes effectifs, & avoit quarante pieces de canon. Il la mit en bataille sur sept lignes; le terrein ne lui permettant pas de s'étendre davantage; & en cet ordre il marcha aux Ennemis.

Ils étoient campés derrierre un bois, qu'on s'étonna fort de trouver: il regnoit depuis le Rhin, qu'ils avoient à leur gauche, jusqu'au ruisseau de Spirbach, qui étoit sur leur droite. Un seul grand chemin le traversoit: un Escadron pouvoit y passer de front; & au bout du chemin, les Ennemis avoient fait plusieurs retranchemens qui se soutenoient les uns les autres. Le bois avoit tout au plus un quart de lieue de profondeur, & étoit fort épais; il est vrai qu'il s'élargissoit en approchant du Rhin; mais on y trou-

voit un marais impratiquable à une Armée.

On connut alors l'impossibilité de secourir Philisbourg à force ouverte ; on se réduisit à tenter d'y introduire du monde par des batteaux qu'on avoit préparés à ce dessein, tandis qu'on amuseroit les Ennemis par la disposition d'une fausse attaque & par certaines machines flottantes, garnies de matieres combustibles, avec lesquelles on prétendoit bruler le Pont de communication qu'ils avoient sur le Rhin.

On avoit dessein de jetter dans la Place six cens hommes tirés sur toute l'Infanterie : Laubanie, Major du Régiment de la Ferté, qui y avoit été en garnison & se vantoit d'en connoître parfaitement toutes les avenues, fut choisi par préférence pour commander ces six cens hommes ; & comme on appréhendoit qu'ils ne manquassent de poudre, sans considérer que la quantité qu'ils en pourroient porter, ne seroit pas suffisante, & les embarasseroit beaucoup s'ils étoient attaqués en chemin, on leur en donna à chacun dix à douze livres à mettre dans leurs havresacs. Ils s'embarquerent près de

Guermesheim, mais un peu trop tard; la nuit les surprit sur le Rhin; & quand ils furent debarqués au-delà, l'obscurité les dérouta, & la plus part se perdirent : Laubanie arriva néanmoins sur le bord du marais de Philisbourg, à une demi-heure de jour : il n'avoit plus qu'un pas à faire pour y entrer, lorsqu'il apperçut, à quelque distance de lui, sur le bord de ce marais, une garde de Dragons ennemis. Cette découverte le fit hésiter ; & croyant être reconnu, il se retira vers ses batteaux & repassa le Rhin avec toute sa troupe, excepté un Sergent du Régiment de Picardie & dix soldats, qui étant plus hardis que les autres, se jetterent dans le marais & entrerent dans la Place; les machines flottantes ne réussirent pas mieux.

Après ces tentatives, on abandonna le projet de secourir Philisbourg. L'Armée retourna sur ses pas au travers de la Basse-Alsace, & alla passer le Rhin sur un pont de batteaux qu'on dressa à deux lieues au dessous de Brisach. Elle s'étendit dans la plaine de Veille, où elle trouva abondamment de quoi subsister jusqu'au tems auquel on rendit Philisbourg. M. de Lorraine

envoya à la hâte un corps de troupes par les montagnes, afin d'empêcher les François de faire le Siége de Fribourg. M. de Montelar, Maréchal de Camp, fut un de ceux qui eurent une des plus vives allertes de la part de ces troupes : il en tomba sur lui une partie, lorsqu'il étoit allé au fourage ; il en fut poussé si vigoureusement, qu'il perdit presque tout ce qui avoit été ramassé, & eut toutes les peines du monde de battre en retraite.

Philisbourg tint encore un mois, depuis qu'on l'eut abandonné ; & le Siége auroit pû même durer davantage par la bonne défense de M. du Fay, qui en étoit Gouverneur ; mais il auroit fallu une plus grande provision de poudre : la disette où on se trouva, obligea à rendre la Place. Après que M. de Lorraine y eut donné ses ordres, il marcha droit à M. de Luxembourg, qui ne l'attendoit pas, & qui repassant par deux fois le Rhin pour pouvoir camper, se fixa à une demi-lieue au-delà des ponts de Brisach, dans la gorge qui est entre cette Ville & Fribourg. Sur les nouvelles qu'il eut que M. de Lorraine marchoit encore à lui

pour l'attaquer, il fit retrancher son Camp, le quitta à la premiere apparition de l'Ennemi, & alla l'asseoir sur le glacis de cette derniere Ville, qu'il avoit derriere lui ; son front de bandiere étoit couvert du ruisseau & des redoutes construites sur ses bords & qui environnoient la Place.

M. de Lorraine n'osa l'attaquer ; il fit couler son Armée le long des montagnes dont cette gorge est bordée, & la mena camper près de Neubourg, au-dessus de Brisach, où il séjourna environ trois semaines. M. de Luxembourg repassa le Rhin à Brisach, & vint se poster vers Mulhausen, y demeura le même tems ; & les Impériaux ayant decampé pour aller du côté de Basle, M. de Luxembourg établit son Camp où est aujourd'hui la place d'Huningue.

Ce fut là que les deux Armées terminerent leur campagne ; & celle de France, en se retirant, s'empara du pays & de la ville de Montbelliard.

On imputa au Prince de Montbelliard, homme d'un esprit très foible, & dont la femme étoit folle déclarée, d'avoir traité avec les Impériaux pour recevoir leurs troupes dans son petit

Etat; & sous ce prétexte M. de Luxembourg se présenta devant sa ville; la fit investir de fort près, & en même-tems lui envoya dire que le Roi n'étant pas content de sa conduite, avoit donné ordre de mettre garnison dans tous les lieux de son pays; qu'il lui seroit cependant libre d'y demeurer, & d'en percevoir les revenus. Sur cette déclaration, le Prince assembla son conseil; on fut quelques heures à délibérer. M. de Luxembourg pressant fort qu'on lui donnât réponse, le Prince de Montbelliard le vint trouver lui-même, & le rencontra, lorsqu'il se promenoit à pied dans un petit pré, à quelques pas de la porte du pont de la Ville. Il descendit de cheval & l'aborda; après les premieres civilités, dont M. de Luxembourg ne fut pas avare, il lui demanda avec empressement des nouvelles de sa femme, qui étoit sa parente, & en vint tout de suite au sujet de sa commission, lui témoignant, en termes très tendres, le déplaisir qu'il avoit d'en être chargé; il l'assura en même-tems, qu'il ne perdroit aucune occasion de lui rendre ses très humbles services, pourvu qu'il ne lui en ôtât pas les moyens,

en refusant de remettre volontairement son pays entre les mains du Roi qui donneroit ordre qu'on le ménageât, & ne manqueroit point de le lui rendre aussi-tôt que la paix seroit faite : il acompagna cette promesse de mille belles paroles. Le Prince l'en ayant remercié, il le pria d'attendre encore une délibération de son conseil ; & il ne demanda qu'une heure pour lui en rendre réponse. M. de Luxembourg y consentit, en le comblant de politesses. Le Prince prit congé de lui ; & M. de Luxembourg le reconduisit jusqu'à son cheval, sur lequel M. de Montbelliard ne voulut pas monter en sa présence. M. de Luxembourg prit occasion de cet excès d'honnêteté pour le reconduire à la porte de la ville, faisant signe à environ deux-cens Officiers que nous étions là, de le suivre, de même qu'à quelques Compagnies de Grenadiers. La garde de la porte n'osa pas branler ; & M. de Luxembourg passant avec son cortege, en reconduisant toujours le Prince & en lui faisant toutes sortes de civilités, arriva à la porte de la ville, qui étoit à l'autre bout du pont, dont on se rendit maître. Alors on laissa aller le Prince, qui se re-

tira dans son Château, d'où sa famille & lui sortirent le lendemain, avec un passeport de M. de Luxembourg, pour se retirer à Basle. Ainsi la ville de Montbeliard fut prise par assaut de complimens; on y mit une bonne garnison, & des troupes en quartier d'hiver dans tout le pays.

L'avantage que les Impériaux avoient eu la Campagne précédente par la prise de Philisbourg, donnoit à la Maison d'Autriche de bonnes espérances pour celle qui devoit suivre; aussi ne se pressoit-elle point d'envoyer ses Ambassadeurs à Nimegue. Elle les faisoit partir les uns après les autres afin de gagner du tems, croyant que le Parlement d'Angleterre viendroit à bout de forcer le Roi à déclarer la guerre à la France, si cette Couronne ne vouloit pas se résoudre à conclurre la paix selon les articles du Traité des Pyrennées, auxquels on s'obstinoit à la réduire. Mais les Hollandois n'étoient pas de l'avis de la Cour de Vienne; peut-être pénétroient-ils mieux les affaires d'Angleterre: il est du moins certain qu'ils témoignoient ouvertement l'envie qu'ils avoient de conclurre la paix; excédés par les dépenses im-

menses que coutoit cette guerre, dont ils soutenoient tout le poids, & rebutés du peu de secours qu'ils tiroient des Espagnols & du mauvais succès de leurs Armes.

Ils déclarerent donc à leurs Alliés qu'ils conclurroient un Traité particulier, si tous les Ambassadeurs ne se trouvoient au lieu du Congrès dans le mois de Février qui alloit commencer.

Le Roi, uniquement possédé du desir d'étendre sa puissance, partit dès le mois de Février pour la Flandre, où on avoit fait, par ses ordres, un prodigieux amas de vivres & de fourages. De telles précautions facilitoient beaucoup ses entreprises; car ses Ennemis, qui n'avoient pas pris les mêmes mesures, ne pouvoient tenir leurs Armées prêtes d'aussi bonne heure; & il prenoit toujours deux ou trois Places, avant qu'ils fussent en état de s'y opposer. Saint-Guilain avoit déja été pris par le Maréchal d'Humieres, au commencement de l'hiver; au printems le Roi marcha en personne à la tête d'une Armée de cinquante mille hommes & alla assiéger Valenciennes. Le Marquis de Richebourg, de la Maison de Melun-Epinoy, commandoit dans cette Place,

qui étoit fortifiée; il y avoit pour garnison trois mille hommes, tant Espagnols qu'Italiens & Walons, avec huit cens chevaux, outre une nombreuse Bourgeoisie po tant les armes, & qui, par un privilege particulier, avoit le droit de défendre seule le dedans de la Ville, peut-être par la raison qu'elle s'en étoit bien acquittée dans le tems que les François, sous le Maréchal de la Ferté, furent obligés d'en lever le Siége.

La Tranchée fut ouverte le 9 de Mars; & le 16 au soir on fut en état d'attaquer l'ouvrage couronné du Mondansin, & les deux contre gardes, ce qui fut pourtant différé jusqu'au lendemain.

Dès que le signal fut donné, toutes les Troupes commandées pour l'attaque sortirent en même-tems des lignes paralleles, & entrerent dans les ouvrages, sans rencontrer beaucoup de résistance; car les Ennemis furent surpris: la plûpart de leurs Officiers n'étoient pas même à leur poste; le rempart se trouvoit sans gardes; & les Bourgeois qui y avoient passé la nuit, étoient à se reposer dans leurs maisons.

On tua d'abord quelques soldats;

on en prit un plus grand nombre ; le reſte tâcha de ſe ſauver dans la Ville : mais on ſuivit les fuyards de ſi près, qu'ils n'eurent pas le tems de fermer la porte. On y entra pêle-mêle ; on gagna encore le rempart ; & il eut été fort à propos de s'y retrancher ; car il n'y avoit pas encore deux cens François dans la Place, tous ſoldats débandés ou Officiers qui n'avoient que leurs épées ; mais il n'y avoit point de Travailleurs ; & l'on ne ſavoit pas encore hors de la Place ce qui ſe paſſoit au-dedans. A la fin, à force de crier, on ſe fit entendre ; ce qui donna lieu à un autre inconvénient : tout le monde vouloit entrer à la fois ; & comme on n'avoit pû baiſſer la baſſecule, à moitié ouverte, & d'ailleurs remplie de corps morts, la preſſe y étoit ſi grande, qu'on ne pouvoit entrer. Cependant le Baron de l'Ombre, qui commandoit alors dans la Ville, parceque le Marquis de Richebourg avoit été bleſſé, ſe préſenta à la tête d'un Eſcadron, à cent pas de la porte, ſur le bord d'un petit pont, qu'il entreprit de paſſer pour nous venir charger. Heureuſement quelques Mouſquetaires tirerent ſi à propos, qu'ils tuerent les premiers chevaux de l'Eſca-

dron : le pont qui étoit étroit en fut embarrassé ; de sorte que cette Cavalerie ne pût plus avancer. Pendant tout ce démêlé il se glissoit toujours du monde dans la Ville ; alors on s'étendit sur le rempart ; & l'on courut s'emparer d'un Cavalier, où quelques Bourgeois étoient revenus, pendant que d'autres au-dessus d'eux, garnissoient le rempart, où on ne les laissa pas longtems. Comme on trouva du canon sur le Cavalier, on le tira contr'eux ; ce qui les ébranla si fort, qu'ils jetterent leurs armes & se sauverent dans la Ville. L'Escadron qui s'étoit tenu sur le bord du Pont, se retira de même ; & les Bourgeois battirent la chamade, fort à propos pour nous, car la troupe de ceux qui étoient entrés n'étant pas forte en nombre, on craignit de s'engager trop avant. Dans le même moment on parvint à abattre la bassecule, & les troupes réglées commencerent d'entrer dans la Ville : les Volontaires descendirent du rempart ; & environ deux cens hommes, du nombre desquels j'étois, s'y jetterent. Nous courumes à la Place d'Armes pour nous en rendre maîtres, & nous y trouvâmes la Cavalerie enne-

mie en bataille ; nous la sommâmes de mettre les armes bas & pied à terre ; sans quoi nous ne leur ferions point de quartier. Il ne fallut pas le dire deux fois ; chacun de nous s'approcha d'eux & prit qui il voulut. Le Baron de l'Ombre fut mon partage ; & comme j'appris que c'étoit lui qui commandoit dans Valenciennes, je le conduisis au Roi, que je trouvai hors de la Ville & près de l'attaque.

Quoiqu'on puisse dire que cette Ville fut prise d'assaut, il s'y commit peu de désordre, par les soins qu'on y apporta & les regles qu'on observa. Il n'y eut de maisons pillées que celles qui se trouverent plus près de la porte par où l'on entra ; & tout fut appaisé en très peu de tems. Le Marquis de Bourlemont, Colonel du Régiment de Picardie, fut tué à ce Siége : on le regretta infiniment, parcequ'il étoit brave & galant homme. On perdit d'ailleurs peu de monde.

Après que le Roi eut pourvu à la sûreté de sa nouvelle conquête, dont il donna le Gouvernement à M. de Magalotti, Lieutenant Général, il vint assiéger Cambrai avec trente mille hommes, & donna les autres vingt

mille à MONSIEUR, son frere, pour assiéger Saint-Omer.

La ville de Cambrai ne tint que quatre jours ; mais la Citadelle fit une assez belle défense. A l'égard de MONSIEUR, qui étoit arrivé devant Saint Omer, il tâta d'abord cette Place, parceque le Roi avoit reçu avis que le Prince d'Orange assembloit une Armée pour tâcher de la sauver ; mais la prise de Cambrai l'ayant mis en état de soutenir MONSIEUR, il lui envoya ordre de faire ouvrir la tranchée, du côté de la Porte qui regarde le Boulonnois ; elle étoit déjà poussée assez près de la Place, quand MONSIEUR fut averti que le Prince d'Orange venoit à lui. Il leva aussi-tôt sa tranchée, & transporta son attaque du côté du Fort aux Vaches, qu'on avoit déjà pris, afin qu'elle pût être couverte par la situation qu'il vouloit donner à son Armée, en allant au-devant des Ennemis. MONSIEUR ayant laissé ce qu'il falloit d'Infanterie pour garder ses nouvelles tranchées, & quelque Cavalerie qui devoit la soutenir, partit à la tête de son Armée, & marcha du côté de Cassel ; dix mille hommes ; détachés de celle du Roi, & comman-

dés par M. de Luxembourg, le joignirent en chemin, & à point nommé; car le combat commença quelques heures après; & les forces devinrent égales.

Les deux Armées se rencontrerent à une lieue en-deçà de Cassel; la droite des Ennemis attaqua la gauche de notre Armée que M. de Luxembourg commandoit, & voulut s'emparer de l'Abbaye de Peene. Il y eut un combat fort disputé; mais la droite que le Maréchal d'Humieres conduisoit, s'étant étendue, elle prit la gauche des Ennemis en flanc, & la culbuta de maniere, qu'elle ne pût se rallier: l'Infanterie se voyant abandonnée de la Cavalerie, jetta ses armes & s'enfuit, sans qu'il fût au pouvoir du Prince d'Orange de la retenir; la foule des fuyards l'entraîna même assez loin. Voyant alors l'impossibilité de rétablir le combat, il fit, avec son aîle droite de Cavalerie, une retraite très belle, quoique facile, parceque MONSIEUR qui se signala dans ce combat, ne voulut pas qu'on poursuivît l'Ennemi, & lui fit un pont d'or, disant qu'il vouloit que la prise de Saint-Omer fût immanquable, & que cette journée n'eût

rien de semblable à celle de Senef : conduite très sage, mais réflexion mortifiante pour M. le Prince qui s'étoit déjà retiré à Chantilly, ne pouvant plus supporter les hauteurs de M. de Louvois, qui, de son côté, fut ravi d'être débarassé d'un homme pour lequel il étoit obligé d'avoir des égards.

MONSIEUR revint après sa victoire, achever le siége de Saint-Omer, qui dura encore huit jours. Il en sortit environ trois mille hommes sous le Prince de Ronbese, qui en avoit été Gouverneur. Ce siége & la bataille couterent trois mille hommes au Roi, qui se rendit Maître, à pareil jour que Saint-Omer fut pris, de la Citadelle de Cambrai; elle ne laissa pas que de couter du monde. On y perdit M. le Marquis de Renel, de la maison de Clermont d'Amboise, Lieutenant-Général & Mestre de Camp de Cavalerie légere. Ce Gentilhomme touchoit de fort près au bâton de Maréchal de France, & s'en feroit fort bien servi. Après cette conquête & cette victoire, le Roi renvoya ses Troupes en Quartier de rafraichissement, vint visiter Saint-Omer & Dunkerque, & retourna à Versailles avec MONSIEUR.

Vers la fin du mois de Juillet suivant, le Prince d'Orange, malgré ses disgraces, crut être en état d'assiéger Charleroi. Il se rendit devant cette Place avec une Armée de quatre mille hommes.

Sur cette nouvelle, M. de Louvois vint en poste joindre M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi en Flandres. On tira promptement des Garnisons le plus grand nombre de Troupes que l'on put; & l'Armée en étant fortifiée, elle marcha au sécours de Charleroi, dont elle fit lever le siége sans qu'il y eut ni choc ni combat. Il ne se passa plus rien le reste de la campagne en Flandres.

A l'égard de celle d'Allemagne, le Prince Charles de Lorraine se mit de bonne heure à la tête d'une Armée de quarante mille hommes, & ayant passé le Rhin à Mayence, vint, par Creutzenach & Kelserfloutre, sur la riviere de Saar, attaquer le Château de Saerbruch, que les François avoient un peu fortifié, & dans lequel ils tenoient une Garnison de six ou sept cens hommes. Cette affaire l'occupa sept ou huit jours, pendant lesquels, le Maréchal de Crequy, qui commandoit l'Armée

Françoise de vingt-cinq à trente mille hommes, s'avança sur la riviere de Nié, dans le pays Messin; mais ayant appris que M. de Lorraine, après la prise de Saerbruch, tournoit tête du côté de Marsal, il alla camper entre cette Ville & celle de Wicht, mettant la riviere de Seille, qui n'est guéable qu'en certains endroits, entre lui & l'Ennemi. On demeura réciproquement en cette situation pendant quelques jours, au bout desquels les Ennemis décamperent, la tête tournée vers le Maréchal de Crequy, qui, se doutant que c'étoit une feinte, envoya son aîle gauche d'Infanterie & du canon sous le Comte de Roye, se poster au Gué de la Seille devant la petite ville de Momeny, pour leur empêcher le passage de la riviere & se menager le tems d'arriver avec le reste de l'Armée, ou le rejoindre, selon que l'exigeroit la marche de l'Ennemi. Le lendemain à deux heures de jour, le Comte de Roye vit la tête de l'Armée de M. de Lorraine qui descendoit la côte de Desme, & s'avançoit sur Momeny; il dépêcha un Courrier en toute diligence pour en donner avis au Maréchal, & en attendant se

prépara à bien défendre le passage. Peu de tems après, on vit distinctement toutes les colomnes qui, par leur disposition, donnerent lieu de les prendre pour l'Armée entiere. Le Comte de Roye envoya aussi-tôt un second Courrier au Maréchal, qui étoit déjà en marche, pour le venir joindre, parcequ'il avoit su par d'autre voie, la nouvelle & singuliere manœuvre de l'Ennemi, qui s'avança toujours sans s'arrêter à Momeny, & vint passer la Seille à une lieue de là, au Château du Hautoy. Toute notre Armée alla camper sur les hauteurs de Pont à Mousson, qui étoit un très bon Poste; elle avoit cette Ville derriere sa droite, & la Mozelle derriere ses lignes, n'étant qu'à une lieue de celles des Impériaux, dont on voyoit tout le Camp. On fut plusieurs jours à attendre comment ils se décideroient; & l'Armée se tenoit toujours prête à marcher, dès qu'on leur verroit ployer leurs tentes. A la fin, le Maréchal de Crequy s'impatientant, voulut faire une tentative sur eux, après avoir reçu cinq ou six mille hommes de renfort & un bon détachement des Gardes du Roi; il s'imagina un soir de faire pren-

dre les armes à l'Armée entiere ; il n'excepta que la droite, qu'il laissa au Camp. Il mena ensuite toutes ces Troupes au bord de la Seille, sur laquelle il ordonna de jetter un pont qu'il rompit après avoir feint de passer la riviere, & revint au Camp d'où il repartit le lendemain à l'entrée de la nuit ; & au point du jour se trouvant à une demie lieue du Camp des Ennemis, il se mit en bataille sur une petite hauteur dans un terrein assez étendu ; sa gauche étant couverte par la Seille & le village de Morville, & sa droite par de grands bois, qui se prolongeoient de hauteurs en hauteurs jusqu'à celles qui sont près de Pont à Mousson.

L'Ennemi, averti de cette marche, s'ébranla de son côté à dessein d'aller occuper le même terrein dont le Maréchal venoit de s'emparer : les premieres Troupes qui parurent, s'avancerent, parceque le terrein n'étoit pas encore entiérement rempli ; mais M. de Crequy y fit promptement passer quelques Escadrons qui barrerent l'Ennemi, & l'obligerent à se retirer sur la tête de son Armée qui arrivoit. Cette Armée fut donc contrainte par le

terrein, de se mettre en bataille sur un petit front, & dans une situation désavantageuse. Le Maréchal fut bien tenté d'en profiter : il auroit vraisemblablement réussi ; & il faut croire, que puisqu'il ne le fit pas, il avoit des ordres précis de la Cour de ne point engager une affaire générale, dont l'issue auroit été la perte de toute la Lorraine. Ce qui est incontestable, c'est que M. de Lorraine exposa fort son Armée à être abîmée : cette journée se passa en cannonade, dont les Impériaux furent très mal traités ; car, comme ils étoient en bataille dans un espace fort resserré, les coups qui manquoient les premiers, tomboient sur les autres. La nuit étant survenue, M. de Lorraine se ravisa, & voulut se sauver du péril auquel il s'étoit exposé ; il décampa sans bruit pour se retirer dans son vieux Camp, & y arriva en bon ordre, sans que son Arriere-garde pût être chargée.

La manœuvre que le Maréchal de Crequy venoit de faire, donna à penser qu'il s'étoit avancé sur l'Ennemi, dans l'intention seulement de l'obliger à quitter la Lorraine, que son séjour ne laissoit pas de mettre dans l'inquié-

tude,

tude, quoiqu'on eût pourvu à tout. La ruse du Maréchal réussit ; car les Ennemis ne pouvant attendre des vivres du plat-pays, à cause du bon ordre qu'on y avoit établi, étoient contraints de les tirer de Treves, éloignée d'eux de vingt lieues. Leurs convois ne pouvoient leur arriver qu'après avoir couru de grands dangers, étant obligés de passer le long du flanc de l'Armée du Maréchal, toujours prête à tomber sur eux, par le moyen de ses ponts. Cette difficulté, jointe à tout ce qu'avoient souffert les Impériaux par l'embarras de leur subsistance, força M. de Lorraine à leur faire repasser la Seille ; la tête de son Armée tomba sur les redoutes qui couvroient les ponts de cette riviere, que le Maréchal de Crequy n'avoit pas encore rompus : il y eut à ce sujet une grosse escarmouche ; on tira bien des coups de canon : cependant les ponts furent rompus, & l'Armée Impériale continua sa marche du côté de Metz. Le Maréchal alla ce jour-là même camper vis-à-vis d'eux, la Seille entre les deux Camps. Le lendemain, les Impériaux continuerent leur route, vinrent passer près de Metz ; & après quel-

ques canonades, se camperent depuis le Château d'Ennery jusques aux environs de cette Ville, ayant la Mozelle en tête. Le Maréchal de Crequy passa aussi-tôt la riviere sur les ponts de Metz depuis le village d'Angondange & un peu au-dessus, jusques à la proximité du Château de la Dompchant, faisant aussi face à la riviere. De-là il envoya quelques Troupes à M. de la Haye, Lieutenant-Général, qui commandoit à Thionville, avec ordre de tenter d'enlever les convois des Ennemis qui venoient toujours de Treves. M. de la Haye se mit en campagne, & tomba sur un de ces convois, qui fut fort endommagé; mais cet Officier y perdit la vie.

Les Impériaux demeurerent environ encore trois semaines dans leur même Camp, où ils furent en bute aux insultes des Paysans, qui tuoient les Soldats lorsqu'ils s'écartoient pour prendre des chevaux, quand l'Armée décampoit. Les Impériaux ayant rencontré des barrieres par-tout, allerent traverser la Moselle sur des ponts qu'ils dresserent auprès de Treves, au village de Renich. Dès que le Maréchal de Crequy les vit bien en marche il

retourna à Metz passer la Moselle, pour tâcher d'atteindre leur Arriere-garde. Son Avant-garde surprit en effet quelques bagages embarrassés dans des chemins difficiles; & le Comte de Maulévrier, qui la commandoit, se trouvant amorcé par ce succès, lui fit passer imprudemment un long défilé au travers d'un grand bois, au sortir duquel il apperçut quelques Escadrons Ennemis, & un reste d'Infanterie au bout d'une plaine : il voulut les aller charger; & ayant fait mettre pied à terre aux Dragons de la Reine au bord du bois, il leur ordonna d'avancer dans cette plaine, ainsi qu'à sa Cavalerie. En même-tems une partie de l'Armée ennemie revint sur ses pas secourir son Arriere-garde: M. de Maulevrier se vit obligé de se retirer plus promptement qu'il n'auroit voulu; son Régiment de Dragons, qui ne pouvoit aller si vite, fut un peu endommagé, & eut bien de la peine à regagner le bois & ses chevaux. M. de Crequy arriva dans ces circonstances; & ne jugeant pas à propos de pousser cette affaire, il dégagea M. de Maulevrier, & vint camper à l'Abbaye

de Freiſtoof, où il ſéjourna le lendemain. Ayant enſuite appris que les Impériaux paſſoient la Moſelle, il la vint auſſi paſſer à Thionville, pour prendre les devants, & alla camper au Château de Baſſompierre, qui étoit un méchant Poſte. Les Ennemis vinrent l'y chercher deux jours après; mais comme ils arriverent tard, & qu'ils avoient un ruiſſeau à franchir, il n'y eut que quelques légeres eſcarmouches; & dès que la nuit fut venue, le Maréchal décampa ſans bruit, pour ſe poſter à Gondrecourt. Le troiſieme jour M. de Lorraine plaça dès le matin, à la vue du Camp, une tête d'Armée, qui devoit enſuite faire ſon arrieregarde, pendant que ſon Armée marchoit par derriere, pour gagner les devants ſur le Maréchal de Crequi, comme il le fit en effet, & vint par l'Abbaye de Chatillon. Le Maréchal, à qui on ne put cacher cette évolution, ſuivit à l'inſtant les Ennemis. Il n'y avoit plus qu'un ruiſſeau, que les Impériaux paſſerent à la fin du jour; en ſorte que les deux Armées ſe trouverent le ſoir fort près l'une de l'autre, ſans que rien les ſéparât. Le Maréchal

fit travailler toute la nuit à des retranchemens à la tête de ſon Camp ; il y eut de fréquentes eſcarmouches aux gardes.

Le lendemain les Impériaux quitterent leur Camp & marcherent au travers des plaines de Marville, droit à Mouzon ſur la Meuſe ; & l'ayant occupé, leur Armée ſe campa ſur les hauteurs qui l'environnent : celle de France vint au village d'Inor, qui eſt auſſi ſur la Meuſe. Il n'y a qu'une lieue & demie de ce village à Mouzon ; le commencement du chemin qui y conduit eſt un défilé en montant, bordé à gauche juſqu'à la Meuſe, par un terrein planté de vignes & eſcarpé, & à droite, par de grands bois : au bout du défilé, on trouve une grande hauteur, le long de laquelle il y a quelques buttes plus élevées ; ce terrein s'étend une demi-lieue en travers, & eſt ſéparé des hauteurs de Mouzon par un grand fond qui regne tout le long de ce front, dont la droite ſe retrécit & eſt terminée juſques dans le fond par le même bois dont j'ai parlé, & qui la ferme. La gauche de ce terrein eſt bornée par la Meuſe & le village de Severy, qui eſt ſur le bord de cette riviere.

Le Maréchal de Crequi ayant bien

reconnu ce terrein & la situation des Ennemis, y plaça une partie de son Armée, afin de les tenir en respect, tandis qu'avec le reste de ses troupes il demeureroit à Inor, où il couvroit Stenai, & étoit à portée, en cas de besoin, de soutenir ce qu'il avoit posté de monde au-delà du défilé, ou de passer la Meuse, tant aux gués qui se trouveroient vis-à-vis de son Camp, que sur les ponts qu'il avoit fait construire pour plus de précaution, supposé que l'Armée entiere, où une partie voulût s'engager dans la Champagne. Il assura son poste avancé par de bons retranchemens, laissant toutefois à sa Cavalerie le moyen de se mouvoir & de se porter en avant, s'il en étoit nécessaire. Les troupes de ce poste avancé passoient les jours & les nuits sous les armes, & étoient relevées tous les matins par d'autres qui venoient du Camp. M. de Créqui étoit tellement prêt à tout évenement, que les Impériaux n'oserent jamais rien entreprendre sur son Armée, ni sur la Champagne; mais il ne put garantir cette Province de la peur: non-seulement les habitans du plat pays abandonnoient leurs demeures, mais

aussi ceux des villes, qui ne s'y croyant pas en sureté, en transporterent leurs effets. L'allarme devint si grande, que quoique le Maréchal eût répondu à la Cour de tous les événemens, il en reçut ordre de pourvoir à Stenai & de passer, sans tarder davantage, en Champagne avec l'Armée, afin de rassurer cette Province. Il obéit, quoiqu'à regret, s'étant flatté qu'en tenant les Ennemis de si près, ils ne lui échapperoient pas impunément; & il passa la Meuse sur ses ponts. Il mena camper son Armée en Champagne, vis-à-vis de Mouzon; de sorte que dans cette position il garantissoit absolument cette Province. M. de Lorraine, qui ne s'étoit avancé à Mouzon (où son Armée souffrit beaucoup par la disette & les maladies) que pour faciliter au Prince d'Orange la prise de Charleroi, ayant appris que ce Siége étoit levé, décampa de devant Mouzon, pour se rendre à Carignan, dans le tems que M. de Créqui arrivoit de l'autre côté de la Meuse vis-à-vis de la même ville de Mouzon. Le Maréchal auroit bien voulu charger l'arriere-garde ennemie, au passage de la riviere du Cher; mais il lui fut im-

possible, parceque les Impériaux, avant que de se retirer, avoient achevé de rompre le pont & le gué de Mouzon; il n'y eut que quelques Volontaires qui n'allerent pas loin & escarmoucherent foiblement avec ceux des Ennemis.

Cette occasion ayant manqué au Maréchal de Crequi, il en chercha une autre; & venant en grande hâte passer la Meuse à Bazeilles & à la Monteelle sur le chemin de Carignan, il trouva les Ennemis qui prenoient la route de Luxembourg, pour se retirer en Alsace; il leur laissa poursuivre leur chemin, & reprit celui de Metz avec toute l'Armée; de-là il entra en Alsace par les défilés de la Petite-Pierre, & par Saverne; & s'avançant vers le Rhin, il le passa sur un pont de batteaux qu'il avoit fait dresser au village de Rinau.

Pour l'intelligence de ceci, il faut remarquer que dans l'intention de seconder le projet que M. de Lorraine avoit de venir sur la Meuse, le Duc de Saxe-Eisnach avoit prétendu faire une diversion du côté de la Haute-Alsace, en passant le Rhin où est aujourd'hui la Forteresse d'Huningue, avec

une Armée de dix à douze mille hommes. Le Baron de Montelard, qui commandoit dans la Province, assembla un petit corps pour lui faire tête; mais n'étant pas assez fort, il n'avoit pû le contraindre à repasser le Rhin, & ces deux petites Armées s'en tenoient à se harceler mutuellement.

On en étoit là quand le Maréchal de Crequi entra en Alsace : aussi-tôt M. d'Eisnach repassa le Rhin, non sans quelque dommage que lui causa le Baron de Montelard; & s'étant défait de son Infanterie, qu'il jetta dans les montagnes de Fribourg, il marcha en descendant le long des bords du Rhin, pour joindre, par Philisbourg, l'Armée Impériale dans la Basse-Alsace.

Il arrivoit près de Strasbourg sur la Kintz, lorsque l'avant-garde du Maréchal de Crequi, qui n'avoit passé le Rhin qu'à dessein de le couper, vint l'attaquer. Il se retira au Fort de Keel, qui lui ouvrit ses portes; mais auparavant ses troupes furent bien battues. M. d'Eisnach se refugia dans l'Isle au milieu du Rhin, dont il ne put sortir; car ceux de Strasbourg, voyant que les affaires des Impériaux alloient mal, pour se raccommoder avec la

France, ne voulurent pas laisser passer M. d'Eisnach sur l'autre partie de leur pont, ni lui fournir des fourages; ainsi il fut contraint de recourir aux prieres & de demander au Maréchal de Crequi un passeport pour se retirer avec les débris de ses troupes; on le lui accorda, à condition que ni lui ni elles, ne serviroient plus contre la France pendant cette guerre.

Le Maréchal de Crequi ayant reçu avis que les Impériaux étoient arrivés dans la Basse-Alsace, & vouloient marcher en-deçà, repassa le Rhin sur son pont, qu'il rompit ensuite & fit un détachement de troupes & de canon, sous les ordres de M. de Rannes, Lieutenant Général, pour passer en Lorraine & reprendre le Château de Saurbourg. Le lendemain, il marcha avec le reste de l'Armée que les troupes de M. de Montelard avoient jointe; il vint camper sur les hauteurs du Kokesberg, qui étoit un des meilleurs postes qu'il put prendre pour attendre les Ennemis; & il rappella M. de Rannes & son détachement.

Les Impériaux arriverent à une lieue de-là le soir du même jour. Le lendemain les Généraux Schultz & Harang,

après avoir bien dîné, s'aviserent, à l'insçu de M. de Lorraine, de venir, avec dix-sept Escadrons, reconnoître notre Armée & pousser nos gardes de la droite, que le Maréchal de Crequi fit soutenir à propos. Il y eut en cette occasion un fort beau combat de Cavalerie, où les Impériaux chargerent vertement; mais comme ils ne furent pas soutenus, il leur fallut quitter la partie, & se retirer; Harang fut blessé, & le Comte de Nassau Saarbruch fut tué.

Les deux Armées demeurerent dans la même situation pendant environ quinze jours. M. de Lorraine comptant la Campagne finie, parceque la saison étoit fort avancée, reprit le chemin de Philisbourg pour y repasser le Rhin & mettre ses troupes en quartier d'hiver.

M. de Crequi ne pensoit pas de même; & dès le Camp d'Inor, il s'étoit mis dans l'esprit de prendre Fribourg avant la fin de la Campagne, ainsi que je l'ai appris depuis, de quelques-uns de ses plus intimes confidens. Pour mieux couvrir son dessein, il renvoya une seconde fois M. de Rannes & son détachement en Lorraine, & mena son Armée dans des quartiers

de fourages, aux environs de Colmar, pendant qu'à Brisach on préparoit, avec le plus de secret & de diligence qu'il étoit possible, les matériaux nécessaires à l'entreprise ; ensuite il fit revenir M. de Rannes & ses troupes ; & ayant passé brusquement le Rhin à Brisach, il assiégea Fribourg.

Cette Place fut attaquée vivement & se défendit mal, quoiqu'elle fût assez bonne & bien pourvue ; car elle se rendit avant que M. de Lorraine pût avoir fait la moitié du chemin pour venir à son secours, quoiqu'il marchât fort vîte. Cette nouvelle l'arrêta ; & quelques jours après, ayant appris que le Maréchal de Crequi, après avoir pourvu à la sûreté de sa conquête, repassoit le Rhin pour faire entrer son Armée en quartier d'hiver, il y mena aussi la sienne. Mais le Maréchal, avant que de quitter l'Armée, en détacha une troisieme fois M. de Rannes, qui alla prendre le Château de Saarbruk, & y fit prisonniers de guerre cinq ou six cens Impériaux, qui ne se défendirent que foiblement. Ainsi finit aux derniers jours de Décembre, la belle Campagne du Maréchal de Crequi, pendant laquelle on peut dire

qu'il ne fit aucune fausse démarche, qu'il ne perdit jamais les Ennemis de vue, & qu'il ne laissa échapper aucune occasion de prendre ses avantages & d'en profiter.

La guerre fut plus vive en Catalogne, qu'elle ne l'avoit été l'année précédente; le Maréchal de Navaille, qui y commandoit l'Armée de France, & qui devoit assiéger Roses, que les Galeres investirent par mer, se mit de bonne heure en campagne. Ayant passé les Pyrennées, il se saisit de Figuieres, & poussa le Comte de Monterey, Général de l'Armée Espagnole, sous Gironne. Ce Général s'étant ensuite fortifié des troupes d'Espagne destinées à passer en Sicile, & de quelques autres survenues d'Aragon, & de la Noblesse du Pays, en composa une Armée plus forte que celle du Maréchal, & marcha à lui. Ces deux Armées se rencontrerent près de Saint-Pierre-Pescador, & ne se purent joindre, parcequ'il y avoit un défilé entr'elles & un grand Ravin. Chacun voulut s'en saisir; & ce fut le sujet d'une grosse escarmouche, qui ne décida de rien; en sorte que le défilé fut coupé de part & d'autre par un retranchement. Les deux

Armées resterent en cet état pendant quelque tems ; mais les maladies s'étant introduites dans celle de France, le Maréchal voulut la ramener en Roussillon. Il fit partir ses bagages à l'entrée de la nuit, & les suivit avec son Armée.

Les Espagnols s'en étant apperçus, prirent les armes & jetterent leurs Dragons à l'avance dans le défilé ; ils eurent d'abord quelqu'avantage sur le régiment de Saulx, Infanterie, qui occupoit encore le retranchement : mais ayant été soutenus à propos par celui de Cavalerie de la Rabilliere, ils rechasserent les Ennemis au-delà du défilé. Les Espagnols attendirent, pour charger une seconde fois les François, qu'ils quittassent le retranchement afin de joindre la queue de l'Armée, qui alla, le même jour, camper à Castillon après avoir envoyé quelqu'Infanterie & ses Miquelets, pour se saisir du Col de Bagnols. Ce détachement trouva les Miquelets d'Espagne qui arrivoient ; il y eut un petit combat entr'eux ; & les François demeurerent maîtres du passage. L'Armée prit ce chemin à l'entrée de la nuit, & passa un défilé ; les Espagnols, qui la suivoient, s'y pré-

ſenterent auſſi-tôt & chargerent avec leurs Dragons & cinq cens Gentilshommes, le Régiment de Cavalerie de Gaſſion, employé à garder le paſſage ; ils s'en emparerent, & toute leur Armée venant après, elle ſe mit en bataille.

M. de Navailles en fit autant de ſon côté ; il occupa le Cimetiere & le Château de Maſſerac : toutes ſes troupes furent poſtées avantageuſement ; & dans cette ſituation il attendit les Ennemis qui vinrent auſſi-tôt à la charge. Le grand feu de notre Infanterie & du canon les ébranla avant qu'ils fuſſent arrivés ; & leur premiere ligne fut rompue dès qu'elle en vint aux mains. Pendant qu'elle ſe rallioit, la ſeconde prit ſa place ; & M. de Monterey jugeant que le ſuccès dépendoit du poſte de Maſſerac, fit faire les derniers efforts pour l'emporter ; mais ce fut inutilement : on lui tua bien du monde, & on le força de ſe retirer. Le Maréchal le laiſſa aller & ſe tint en bataille dans ſon même poſte pendant le reſte du jour & la nuit ſuivante ; le lendemain au matin, il continua ſa retraite paſſant le Col en ſi bonne contenance, que ſon arriere-garde ne put

être chargée par un gros détachement que le Général Espagnol envoya après lui. Les Ennemis suivirent M. de Navailles en Roussillon ; mais il mit ordre à tout avec tant d'habileté, que leur Armée fut obligée de retourner en Catalogne, sans avoir eu aucun succès en Roussillon : la Campagne finit, & Roses ne fut point prise.

A l'égard de la Sicile, les affaires commençoient à languir pendant cette Campagne ; & il ne se passa rien qui soit digne d'être rapporté. Mais le Roi poursuivoit vivement les Hollandois par mer & par terre, afin de les réduire au point où il vouloit.

Le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de France, attaqua une de leurs Flottes dans le Port de Tabago, brûla leurs Vaisseaux, s'empara de l'Isle & du Fort de Gorée qu'il ruina, & leur causa la perte de quinze à seize millions.

Du côté du Nord, les deux Rois, à la tête de leurs Armées, se livrerent deux batailles, dont celui de Suéde eut tout l'honneur & tout l'avantage. Le fruit qu'il en tira fut de reprendre sur les Danois, la ville de Helzembourg : mais il perdit l'isle de Rughen & la ville de Stetin dans la Pomé-

ranie, que l'Armée de l'Electeur de Brandebourg emporta d'assaut.

L'hiver qui suivit cette campagne fut marqué par un événement auquel on ne s'attendoit pas, & qui en entraîna une foule d'autres, dont on verra le détail dans la suite de ces Mémoires.

Le Prince d'Orange passa en Angleterre, & y conclut son mariage en peu de jours, avec la Princesse Marie, fille aînée du Duc d'York, frere du Roi d'Angleterre. Cette alliance étoit le fondement sur lequel ces deux Princes appuyoient l'un & l'autre des espérances bien contraires : le Roi d'Angleterre vouloit qu'elle servît à éteindre le flambeau de la guerre, & le Prince d'Orange qu'elle l'allumât davantage. Par cette alliance, le premier se flattoit de calmer les murmures de son Peuple & de vaincre l'aversion naturelle de son Parlement contre les François ; & le second, croyoit acquérir des droits sur le cœur de Charles II, pour le déterminer à épouser sa querelle & celle de toute la Nation. Mais l'amour de la paix fut seul écouté, comme étant le plus conforme au caractere doux & tranquille du Monarque Anglois, & à son penchant pour les plaisirs ; d'ail-

leurs ses liaisons secrettes avec la France dont il eût toujours soin de ménager les intérêts, exigeoient qu'il lui procurât cette paix avec ses avantages ; c'est pourquoi il se borna à sauver les apparences & à gagner du tems. Envain le Prince d'Orange le pressoit de s'expliquer : tout ce qu'il en pût obtenir, fut le rappel des Troupes que l'Angleterre avoit au service de la France, & de convenir avec lui d'un nouveau plan de paix, qu'il promettoit de faire accepter à cette Couronne trois jours après qu'il lui auroit été proposé, sinon, de lui déclarer la guerre, & de conclure sur-le-champ avec la Hollande, un Traité d'alliance qui auroit lieu, si la France rejettoit ce nouveau plan. Milord Feversham partit d'Anterre pour le porter au Roi, à qui on redemandoit la Lorraine après l'avoir rétablie dans l'état que le dernier Duc l'avoit possedée, ainsi que les Places que les armes de France avoient soumises pendant la présente guerre, tant de la dépendance de l'Empereur, que de celle de l'Empire. Pour concilier les divers intérêts des Puissances belligérentes, on concluoit que la France rendroit à l'Espagne la Sicile, Ath,

Charleroy, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, St. Guilain, Binch avec toutes leurs dépendances. Entre la France & la Hollande il devoit y avoir une mutuelle restitution de ce qu'elles avoient occupé l'une sur l'autre pendant la guerre.

Voilà tout ce qu'on put savoir de cette négociation, ou du moins ce qui en transpira dans le public; mais il est vraisemblable que Milord Feversham, François de nation, de la maison de Duras, étoit chargé de quelque chose de plus secret, de plus agréable; car autrement, il se seroit dispensé de venir en France. On ne lui donna point de réponse positive; & on lui témoigna seulement, qu'on espéroit que son maître ne voudroit pas rompre pour une place ou deux; que ses propositions étoient bien dures, principalement à l'égard de Tournay, dont les fortifications avoient tant couté d'argent; qu'au reste, il seroit toujours au pouvoir du Roi d'Angleterre de faire la paix, & que le Roi alloit envoyer ordre à son Ambassadeur à Londres, d'entrer en traité avec Sa Majesté elle-même.

Cependant le Prince d'Orange fut obligé de repasser en Hollande, pour les affaires qui l'y appelloient. Après son départ, l'Ambassadeur de France adoucit un peu les esprits de quelques-uns des Ministres, en déclarant au Roi d'Angleterre, qu'il avoit l'ordre de tout céder, excepté Tournay, & même de se relâcher par un équivalent, si l'on insistoit absolument sur cet article. La négociation qui ne roula donc plus que sur ce point, ne laissa pas que de trainer en longueur: il s'écoula bien du tems à envoyer message sur message, & à attendre les réponses. Le Roi d'Angleterre faisoit naître lui-même ces lenteurs, afin de donner à Louis XIV le loisir d'arranger ses affaires: d'ailleurs le Prince d'Orange favorisoit le retardement de la conclusion, espérant plus que jamais que le parti qu'il avoit à Londres, fort accru depuis son mariage, forceroit enfin le Prince son oncle à déclarer la guerre à la France. En effet, les mécontentemens du Peuple éclaterent sur le bruit de la paix qui se négocioit avec la France. Pour empêcher qu'ils n'eussent des suites fâcheuses, le Roi fut obligé de faire assembler le Parlement avant le tems de

ſa convocation ; & il déclara, dans la premiere ſéance, qu'il étoit réſolu à déclarer la guerre.

Quoique ces démarches ſubites paruſſent ſuſpectes au Parlement, qui pénétra qu'elles cachoient quelque myſtere, il ne laiſſa pas que de ſe ſervir de l'occaſion pour faire lever des Troupes, & accorder les ſubſides néceſſaires au Roi qui écoutoit volontiers les difficultés qui pouvoient reculer la rupture; & on tâchoit adroitement, de la part de la France, de faire naître des ſoupçons parmi les Républiquains d'Hollande, particulierement à Amſterdam, ſur certaines meſures qu'on ſuppoſoit avoir été priſes entre le Roi d'Angleterre & le Prince d'Orange dans le tems de ſon mariage, & qui tendoient, diſoit-on, à une entiere ſubverſion de la liberté des Provinces-Unies. On ajoutoit que, par ce mariage, le Roi ſon oncle, & le Duc d'York ſon beaupere, l'avoient entiérement attiré dans leurs intérêts & dans leurs ſentimens touchant la religion. Ces diſcours s'inſinuerent facilement, & ſervirent de fondement au Traité de paix particulier qui ſe conclut la même année entre la France & la Hollande. Dans ces diſ-

positions, le Roi crut qu'il falloit, par quelque coup important, presser cette République de conclure. Dans ce dessein, il partit de Saint-Germain à la mi-Février, & prit le chemin de Metz, d'où il fondit, tout d'un coup, avec l'Armée qui hyvernoit en Flandres, sur la ville de Gand, qu'il prit en trois jours. Cette expédition achevée, il assiégea Ipres, qui ne tint gueres plus long-tems, & revint ensuite à Saint-Germain. Pour calmer un peu les Anglois, il fit publier un Manifeste, par lequel il exposoit, que, pour témoigner le cas qu'il faisoit de la médiation du Roi d'Angleterre & de ses bons offices pour la conclusion de la paix, dont il étoit très reconnoissant, il protestoit de rendre toutes les conquêtes qu'il avoit faites, & celles qu'il feroit pendant cette année, afin que ses Ministres pussent, avec plus de facilité, concilier toutes les difficultés qui pourroient retarder l'exécution du Traité auquel il se prêteroit toujours volontiers, sur-tout à cause de la gloire qui en rejailliroit sur l'Angleterre.

La Nation Angloise, loin de gouter ces raisons, redoubla ses instances pour la guerre, & obligea le Roi de faire

passer, dans les Pays-Bas Espagnols, quinze à seize mille hommes de nouvelles levées, qui étoient déjà sur pied. On inféra de-là que le Roi d'Angleterre en viendroit bientôt à une rupture ouverte. Dans ces circonstances, la France abandonna la Sicile qui lui coutoit beaucoup; & le Roi fit revenir ses Troupes, afin de pouvoir les employer plus utilement ailleurs. Le Duc de la Feuillade alla à Messine à la place du Maréchal de Vivonne, qui avoit été rappellé; & dès que ce nouveau Vice-Roi y fût arrivé, il prit secrettement les mesures les plus justes pour faire sa retraite, & embarqua toutes ses Troupes, sous prétexte de les employer à une expédition maritime qu'il avoit méditée. L'embarquement étant achevé sans que les Messinois en eussent le moindre soupçon, M. de la Feuillade fit assembler le Sénat, & lui communiqua les ordres qu'il avoit de quitter la Sicile & de ramener les Troupes en France, offrant de sa part au Siliciens qui voudroient y passer avec lui, une retraite assurée & la protection de son Monarque; mais il ajouta qu'il ne les pouvoit attendre que vingt-quatre heures. Jamais les Sici-

liens n'avoient été si surpris & si affligés : s'ils prenoient le parti de rester dans leur Patrie, ils s'exposoient à toute la vengeance des Espagnols qui, jusqu'alors, n'avoient pardonné à personne en pareil cas ; & s'ils partoient aussi brusquement, ils ne pouvoient mettre ordre à leurs affaires, ni emporter que la moindre partie de leurs effets. Cependant, considérant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, chacun se détermina ; ceux qui se sentirent les plus coupables de la révolte, s'embarquerent avec leurs familles, sur les Vaisseaux François ; & il en passa en France environ sept mille, à la subsistance desquels le Roi pourvut longtems. Les principaux d'entr'eux eurent des pensions de Sa Majesté ; & quelques-uns en jouissent encore aujourd'hui.

Les Espagnols rentrerent dans Messine au départ des François ; &, contre leur coutume, ils accorderent une amnistie générale, dont il n'y eut d'excepté que ceux qui passerent en France, & quelques autres qu'une tempête soudainement élevée pendant le trajet, fit échouer le long des côtés de ce Royaume. Les Troupes Françoises qui

qui venoient de Sicile, ayant debarqué en Provence, passerent en Catalogne, où elles se joignirent à celles que le Maréchal de Navailles y commandoit. Par ce secours, ce Général se vit en état d'entreprendre sur l'Ennemi, & assiégea Puicerda en Cerdagne. Cette Place fut vaillamment défendue par Dom Sanche de Mirand, qui en étoit Gouverneur. M. de Monterey, Vice-Roi de Catalogne, s'étant avancé avec son Armée à dessein de la secourir, M. de Navailles laissa dans les lignes les troupes nécessaires pour continuer le Siege, & marcha au-devant des Ennemis avec tout le reste de son Armée, résolu de les combattre au passage des montagnes, en cas qu'ils osassent l'entreprendre malgré toutes les difficultés qu'il y avoit à surmonter. Cela n'empêcha pas M. de Monterey de le tenter par plusieurs escarmouches qui ne lui réussirent pas; ainsi jugeant que le projet étoit trop hasardeux, il ramena son Armée en Catalogne. Cette retraite n'empêcha pas Dom Sanche de Mirand de disputer le terrein pied à pied & de défendre sa Place jusqu'à la derniere extrémité, avec tout l'art & toute la valeur possibles, aux dé-

pens de presque toute sa garnison, & d'un grand nombre des Assiégeans. A la fin ce brave homme fut contraint de se rendre, les François s'étant logés pour la seconde fois sur les bastions, & étant sur le point de l'emporter d'assaut. La Place fut rasée; & l'Armée qui l'avoit prise passa en Catalogne, où elle subsista tranquillement & jusqu'à la paix, aux dépens des Espagnols.

Du côté de l'Allemagne, le Maréchal de Créqui, qui commandoit l'Armée de France, voulut s'affranchir du soin de veiller à la conservation de l'Alsace, en allant attaquer les Impériaux au-delà du Rhin, quoique son Armée ne fût pas si forte que la leur. Il avoit aussi formé le dessein de prendre le fort de Keel, & de bruler ensuite le pont de Strasbourg, afin de l'ôter aux Ennemis qui tenoient toutes leurs forces aux environs. Toute l'attention de M. de Crequi fut donc de les en éloigner; & pour en venir à bout, après avoir passé le Rhin vers Brisach, il remonta le long de ce fleuve, tirant sur les Villes frontieres de la domination de l'Empereur, & fit occuper quelques petits postes dans le voisinage. Cette ma-

nœuvre produisît l'effet que le Maréchal en avoit attendu. Dès que M. de Lorraine, qui commandoit l'Armée Impériale, eut appris que celle de France tournoit tête de ce côté-là, il envoya à la hâte un corps de six à sept mille hommes, se retrancher à l'entrée du pont de Rinsfeld, pour le garder, & se jetter dans la ville; ensuite il marcha par derriere les montagnes, à l'appui de ce détachement; mais il ne put arriver assez tôt pour le sauver, car le Maréchal, qui savoit profiter de tous les instans, alla l'attaquer brusquement dans ses re ranchemens, à peine ébauchés, & les emporta après un petit combat, qui coûta cher aux Impériaux. Les uns furent tués; plusieurs se noyerent dans le Rhin, le reste se sauva dans la Ville, & peu s'en fallut que les François n'y entrassent pêle-mêle avec les fuyards. M. de Rannes, Colonel général des Dragons, & Lieutenant Général, fut tué dans cette action; c'étoit un très galant homme; & le Roi perdit beaucoup en sa personne.

Le Maréchal de Crequy ayant ainsi défait le détachement des Impériaux, fit entiérement brûler le pont de Rinsfeld, en jetta un autre de batteaux sur

le Rhin, & fit tous les préparatifs nécessaires pour donner lieu de penser, qu'il vouloit assiéger cette Ville, afin d'engager M. de Lorraine à marcher plus avant. Mais ce Général se contint; & le Maréchal de Crequy, jugeant qu'il en avoit assez fait pour se procurer les moyens de tomber sur le Fort de Keel, avant que l'Armée Impériale y pût être de retour, à cause du long circuit qu'elle ne pouvoit se dispenser de prendre, décampa des environs de Rinsfeld, après avoir rompu son pont, & redescendit sur Brisach pour continuer sa marche à Keel. Ce dessein ne pouvant être caché à M. de Lorraine, & par conséquent à couvert des obstacles qui pourroient le traverser, ce Prince se mit à la tête de six ou sept mille chevaux, & descendant à grands pas par la gorge de Guéghembach, vint se poster sur le ruisseau qui coule en-deçà, pour y attendre le reste de son Armée, & opposer en cet endroit une barriere à celle de France. Mais la vigilance du Maréchal de Crequy ne le laissa point s'établir dans ce poste; il arriva presque en même-tems à l'autre bord du ruisseau de Guéghembach. Quand M. de Lorraine vit son projet

déconcerté, il empêcha le reste de son Armée de s'avancer vers Guéghembach, & la fit descendre par les montagnes les plus prochaines d'Offembourg, où il avoit résolu de se retirer par le plus court chemin avec sa Cavalerie : mais il ne pût si bien menager sa retraite, que son Arriere-garde ne fût un peu entamée, & qu'il n'y perdît bien du monde, & même des étendarts.

Le Maréchal de Crequy continua de marcher à Keel en diligence. En assiégeant ce Fort, il profita du tems que lui donnoit le détour, auquel il avoit forcé l'Armée Impériale. Comme il n'en avoit point lui-même à perdre, les attaques furent faites un peu à la hâte & sans beaucoup de précautions. Il ne voulut, pour tous préparatifs, qu'une espece de tranchée qu'on ouvrit à l'instant, & qu'on poussa si vivement, que le lendemain on attaqua le Fort, & on l'emporta d'assaut. On brûla aussi-tôt le pont du Rhin, jusqu'au Fort de l'Isle. Keel fut ravagé; & le Maréchal revint passer le Rhin à Altenheim sur un pont de batteaux. De-là il mena son Armée droit à Strasbourg, qui, après avoir été fort allar-

mé, en fut quitte pour la perte du Fort de l'Etoile & de celui du Péage.

Le Maréchal descendit ensuite le long du Rhin, afin d'empêcher les Ennemis d'y jetter aucun pont; & peu après, il envoya un détachement de son Armée sous M. de la Fresilieres, Commandant de l'Artillerie, s'emparer du Château de Lichtemberg, dans lequel trois ou quatre cens Impériaux s'étoient postés avec quelques paysans. Mon frere fut tué à ce siége: c'étoit un jeune homme qui promettoit; & il s'étoit distingué particulierement en cette campagne, par des actions où son courage parut autant que sa bonne volonté. J'eus la consolation de voir partager mes regrets par grand nombre d'habiles guerriers.

L'Armée du Roi remonta sur le Rhin, pour tirer sur Brisach. En passant, le Maréchal de Crequy ramena les Garnisons qu'il avoit mises aux Forts de l'Etoile & du Péage qu'il fit raser; & on entra de part & d'autre en quartier d'hiver.

Les Confédérés avoient aussi assemblé dans la basse Allemagne, une Armée de seize à dix-huit mille hommes;

le Maréchal de Schomberg qu'on envoya pour s'y oppoſer, forma un corps de dix à douze mille hommes, tant des Troupes qu'il amena de France, que de celles qu'il tira de la Garniſon de Maſtrich; & après avoir voltigé aux environs d'Aix-la-Chapelle, il alla camper au village d'Urmond ſur la Meuſe, où il tint un pont de batteaux. Il fit faire auſſi de bons retranchemens à la tête de ſon Camp, qui, ſans cela, eut été très mauvais, à cauſe de ſa ſituation. Il eut lieu de ſe louer de cette prévoyance; car les Ennemis l'y vinrent attaquer, & furent arrêtés par ſes retranchemens, devant leſquels ils ſe mirent en bataille à la demi-portée du canon, pendant deux fois vingt-quatre heures, ſans avoir rien oſé entreprendre, & furent contraints de ſe retirer vers le Rhin, après avoir détaché M. Chauvet, l'un de leurs Généraux, qui, avec quatre ou cinq mille chevaux, alla joindre le Prince d'Orange en Flandres. M. de Schomberg n'ayant plus d'ennemis à qui il dût faire face, revint à Maſtricht, où il fit rentrer la Garniſon; & y reçut un Courrier de la Cour, qui lui apportoit l'ordre de paſſer à Stenay ſur la Meuſe,

avec ſon Etat Major & un Régiment de Dragons, & d'envoyer toutes ſes autres Troupes à M. de Luxembourg en Flandres. Peu de tems après que M. de Schomberg fut parti de Maſtrich, M. de Caluo, qui y commandoit, forma ſur la Ville de Leuve une entrepriſe qui réuſſit fort heureuſement. Il en chargea M. de la Breteſche, Colonel de Dragons, qui ſortit un ſoir de cette Ville, avec ſix ou ſept cens hommes choiſis, & quelques batteaux de paille enveloppés de toile cirée, qu'il avoit fait préparer pour paſſer le foſſé; mais ils lui furent inutiles; car étant arrivé ſur le bord de celui de la Citadelle de Leuve vers le minuit ſans être découvert, ſes gens trouverent une lame de terre, qui, en traverſant le foſſé, ſervoit à retenir les eaux, & leur offroit un paſſage plus sûr & plus aiſé: de-là ils monterent ſur le rempart qui étoit bas, & entrerent dans la Citadelle, où ils ne trouverent que trente hommes qui ne firent aucune réſiſtance. Il y avoit dans la Ville un Régiment de Cravattes démonté qui prit les armes, & vint ſe poſter dans l'avenue de la Ville à la Citadelle. M. de la Breteſche donna ordre qu'on les apoſtrophât

de quelques coups de canon, & qu'on eſcarmouchât contr'eux, quand M. de Caluo, qui étoit auſſi ſorti de Maſtricht, arriva avec un corps de Cavalerie & de Dragons. Alors les Cravattes abandonnerent leur poſte, & ſe retirerent dans une Egliſe : les Troupes entrerent dans la Ville, & les Cravattes ſe rendirent priſonniers de guerre. M. de la Breteſche en eut le Gouvernement ; quelque-tems après il fut pourvu de celui de Hombourg, fait Maréchal de Camp, enſuite Lieutenant Général ; & il a très bien ſervi le Roi dans ſon Armée d'Allemagne.

La campagne ſe continuoit en Flandres par le Blocus de Mons. M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée, étoit continuellement en garde pour empêcher le Prince d'Orange d'y introduire aucun ſecours ; & ce Prince, de ſon côté, tâchoit de lui faire prendre le change, en lui donnant de l'ombrage ſur quelques-unes de nos Places

Dans le Nord, les Suédois reprirent ſur les Danois au commencement de la campagne, l'iſle de Rugen & Chriſtiandſtat. Le ſort des armes en décida bientôt autrement ; les Danois & les

Brandebourgeois regagnerent, non-seulement ce qu'ils venoient de perdre ; mais enleverent encore aux Suédois les villes d'Elzembourg, Bahuis, Stralsund, Dagmarten & Grispwalt.

Les dernieres conquêtes que le Roi avoit faites, & sur-tout la prise de Gand, déterminerent les Hollandois à faire une bonne paix ; leurs Alliés ne se presserent pas d'y concourir, se flattant toujours que l'Angleterre se déclareroit en leur faveur, & qu'alors tout se tourneroit à leur avantage. On reprit donc si vivement les négociations à Nimégue entre les Ministres de France & de Hollande, que toutes les difficultés furent bientôt applanies. M. Bevernik, un des Plénipotentiaires des Etats Généraux, alla lui-même trouver le Roi, & convint avec lui des conditions de la paix & d'une cessation d'armes pour six semaines, afin de donner tems aux Allemands & aux Espagnols de se résoudre ; mais l'armistice n'eût point lieu, à cause du contre-tems qui survint, & dont je parlerai bientôt.

On rendit en Flandres aux Espagnols Gand, Oudenarde, Courtray, Ath, Charleroy & Binch, avec leurs dépendances. Le Roi témoigna même tant

d'égards pour les Hollandois, qu'il déclara que dans le cas que les Espagnols n'acceptassent pas la paix, il prendroit soin qu'on laissât en Flandres la barriere qu'ils jugeroient nécessaire pour leur sureté, & que la paix étant faite entre les deux Etats, il seroit toujours prêt à entrer avec eux dans les engagemens qu'ils croiroient propres à conserver à jamais leur repos & leur liberté. Cette déclaration qui devint publique, acheva de confirmer les soupçons qu'on avoit donnés aux Hollandois contre le Prince d'Orange. Ses Ennemis surent s'en prévaloir, & entrainerent le Peuple à demander hautement la paix. Les oppositions que faisoit le Prince d'Orange d'y donner les mains (à moins qu'elle ne devînt générale, & que tous les Confédérés ne fussent contents) ne servirent qu'à le rendre plus suspect. De son côté, le Roi d'Angleterre, pour plaire à son Peuple qui souhaitoit la guerre, affectoit une assez grande indifférence pour la paix. L'Espagne étoit forcée, par ses mauvais succès, sa foiblesse, & par l'abandon dont elle étoit menacée de la part des Hollandois, de montrer des sentimens pacifiques.

L'Empereur, le Roi de Danemarck, & les autres Alliés s'opposoient avec tant d'acharnement à la pacification de l'Europe, qu'ils firent de sanglans reproches à la République de Hollande, & les publierent dans leurs déclarations qui contenoient en substance tout ce qu'ils avoient perdu ou hazardé pendant cette guerre, commencée uniquement, disoient-ils, pour la conservation des Provinces-Unies: ils ajoutoient, qu'ils ne refusoient pas d'entrer en Traité avec la France, & de faire la paix à des conditions sures & raisonnables; mais qu'ils aimoient mieux tout risquer, que d'accepter celles qu'on leur proposoit, & de souffrir qu'on leur imposât des loix comme à des vaincus. Ils insistoient principalement sur ce qui regardoit la Lorraine, que la France ne vouloit rendre à son Souverain qu'en échangeant Nancy avec Toul, & en se conservant en toute souveraineté des chemins au travers de ce Duché.

Cet orage excité par les Alliés, ébranla peu les Hollandois qui continuerent de travailler à leur Traité particulier, ne s'attachant pour leurs intérêts pro-

pres, qu'à menager ceux de l'Espagne. Mais il survint un incident qui faillit renverser tout l'ouvrage.

La France s'étoit bien obligée de rendre aux Espagnols les six Villes que j'ai nommées; mais elle n'avoit pas marqué précisément le tems de cette restitution : elle déclara qu'elle n'entendoit la faire que quand la Suéde auroit été satisfaite, & qu'on lui auroit rendu ce qui avoit été pris sur elle pendant cette guerre.

L'Espagne & la Hollande, au contraire, comptoient que cette restitution devoit avoir lieu après l'échange des ratifications, quand même les autres Alliés n'accepteroient pas la paix. Cette contestation arrêta sur l'heure la signature du traité; & les Hollandois en informerent le Roi d'Angleterre par un exprès, qui eut ordre de presser le Monarque de se déclarer sur un point, dont dépendoit, selon eux, le repos de l'Europe & la sureté de la Flandre en particulier, à laquelle l'Angleterre étoit si interessée.

Sur cette nouvelle le Roi de la Grande Bretagne parut déterminé à entrer en guerre. Il conclut avec tous ses Alliés, un Traité, par lequel il s'en-

gageoit de fournir ſur mer contre la France un tiers plus de vaiſſeaux qu'eux, & ſur terre, un tiers moins de troupes que la Hollande, en cas que la France juſqu'au 10 d'Août ſuivant, ne ſe relachât pas abſolument ſur le tems de la reſtitution des ſix villes; & il envoya ordre à ſes troupes, débarquées en Flandre, de joindre l'Armée du Prince d'Orange. On compta alors la paix abſolument rompue; car les Hollandois refuſerent d'entrer dans de nouvelles négociations ſur cet article, quoique Louis XIV offrît de s'avancer à Saint-Quentin ou à Gand, pour en traiter en perſonne avec de nouveaux Députés qu'il demanda. Preſque dans le même tems, il arriva d'Angleterre à Nimegue un paquet de dépêches, dont le contenu fut divulgué à deſſein par celui qui l'apporta, & qui contenoit un ordre précis aux Ambaſſadeurs d'Angleterre de faire les derniers efforts pour porter les Miniſtres de Suede à déclarer à ceux de France, qu'ils conſentiroient nonſeulement que le Roi fit évacuer les ſix villes, mais même, que pour le bien commun de la Chretienté, il oubliât, quant à préſent, les intérêts de leur Couronne, afin que cette paix ne fût

point différée. Les Ministres Suédois ne devoient se prêter à ce qu'on exigeoit d'eux, que sous la promesse que la France, dès que la Paix seroit signée, feroit les derniers efforts pour obtenir à la Suede la restitution de tout ce qu'elle avoit perdu. Ces instances publiées avec tant d'affectation, servirent à manifester à toute la Hollande, qu'elle ne devoit point fonder ses espérances sur son alliance avec le Roi d'Angleterre; & c'étoit ce qu'on avoit eu intention d'insinuer par cette dépêche. Cependant il n'y eut encore rien de déterminé sur le point contesté; mais le dix d'Août fut le jour fameux qui devoit décider ou de la paix, ou de la continuation de la guerre.

M. Borel, Député d Amsterdam, fut dès le grand matin chez MM. le Maréchal d'Estrades, Davaux & Colbert de Croissi, Plénipotentiaires de France, & eut quelques conférences avec eux. A peine les eut-il quittés, que les trois Ambassadeurs de cette Couronne allerent chez ceux de Hollande, & leur déclarerent qu'ils avoient reçu ordre du Roi leur Maître de se relâcher sur

ce qui concernoit la Suede, d'acquiescer à l'évacuation des six Villes, & de signer la paix. Cette déclaration à laquelle les Plénipotentiaires ne s'attendoient pas, les surprit; & ceux d'entre eux qui étoient les moins bien disposés, voulurent contester sur quelques articles; mais Bevernik applanit toutes les difficultés, & le traité fut mis au net sans aucun délai.

Les Ambassadeurs de France allerent ensuite chez ceux d'Angleterre, pour leur communiquer cette importante nouvelle, & leur offrir de signer le Traité chez eux, afin qu'ils y eussent la part qui étoit due à la médiation d'Angleterre. Ceux de Hollande y vinrent aussi pour le même sujet; mais M. Bevernick ne put s'empêcher de se plaindre des incertitudes & des contretems occasionnés par les Anglois. Leurs Ministres s'excuserent de paroître dans le Traité, sur ce que leurs instructions portoient seulement de procurer une paix générale, & ne leur permettoient pas d'assister à la conclusion de ce traité particulier, qui ne laissa pas d'être signé à Nimegue, le même jour, entre onze

heures & minuit, par les Plénipotentiaires de France & ceux des Etats Généraux des Provinces Unies.

Il contenoit dans ses principaux articles, outre la restitution stipulée pour l'Espagne, celle de Mastrick & de ses dépendances en faveur des Hollandois : les autres regardoient le commerce & les intérêts du Prince d'Orange, en ce qui intéressoit sa Principauté, & les terres qu'il possédoit en France.

Quoiqu'il soit probable & peut être certain, que ce Prince eut avis de la paix, au plus tard un jour après qu'elle fut signée, il ne laissa pas que de s'engager le 14 d'Août à un combat avec l'Armée du Roi, commandée par M. de Luxembourg, espérant, s'il lui réussissoit, que cette paix n'auroit point lieu.

M. de Luxembourg campoit sur la Bruyere de Casteau, sa droite vers l'abbaye de Saint-Denis, où il s'étoit logé, & sa gauche aux Marais. Il avoit derriere lui les bois de Mons, où il avoit des quartiers qui servoient au Blocus de Mons; & il se trouvoit à portée, tant du poste d'Aubourg, que des ponts qu'il avoit fait élever pour passer la riviere d'Aisne, en cas de besoin.

Le front de l'Armée étoit couvert par un grand fond escarpé des deux côtés en précipices ; & ce double escarpement étoit encore planté de bois sur sa droite. Il se trouvoit aussi dans le fond un ruisseau qui formoit un étang près de l'Abbaye ; plus haut, où le bois finissoit, étoit un petit pont & un moulin sur le ruisseau : plus haut encore il y avoit un grand chemin, assez difficile, qui descendoit de la bruyere où étoit le Camp, dans le fond, & remontoit la plaine de Thieusies. C'est ce qu'on appelle le Défilé du Casteau, à cause de ce village, qui est situé sur le penchant de la hauteur, du côté de la bruyere.

M. de Luxembourg, prévenu que la paix étoit signée, ne se tenoit plus sur ses gardes avec sa vigilance ordinaire, & ne s'attendoit pas à donner ce jour-là un combat, qui pouvoit changer la face des affaires. Il dinoit tranquillement dans l'Abbaye, lorsqu'on lui vint dire que l'Armée des Ennemis paroissoit dans la plaine de Thieusies, & qu'elle marchoit à lui. Il crut d'abord que cela ne pouvoit pas être, & ne laissa pas que d'envoyer ordre à une Brigade d'Infanterie, qui

couvroit son quartier du côté de Thieusies, de décamper promptement, & de venir repasser le défilé près de l'Abbaye, afin de rejoindre l'Armée à laquelle il donna ordre de prendre les armes. Quoique cette Brigade fît diligence, elle fut atteinte par les Ennemis, dans le fond près de l'Abbaye, & poussée jusqu'à mi-côte le long du chemin qui venoit du Camp à l'Abbaye : mais M. de Luxembourg arrivant fort à propos avec un corps d'Infanterie, dégagea cette Brigade; & il se donna en cet endroit un grand combat, très sanglant de part & d'autre. Les Ennemis furent rechassés dans le fond, & l'on en fit un grand carnage. Ils voulurent tenter encore quelques nouvelles avantures de ce côté là; mais on s'y maintint toujours avec beaucoup d'avantage; le combat se rallentit, & dégenera en simple escarmouche.

On vint dire à M. de Luxembourg, que les Ennemis s'étendoient du côté du pont d'Aubourg, gardé par M. de Montal, qui commandoit le Blocus de Mons. Comme il y avoit apparence qu'ils feroient de grands efforts pour tâcher de dégager cette Ville, M. de Luxembourg envoya la seconde ligne

ſur la Haiſne, afin qu'elle fût à portée de joindre M. de Montal, s'il étoit néceſſaire. Les Ennemis, dont la manœuvre n'étoit qu'une pure feinte pour faire diverſion, ſe rabattirent ſur le défilé du Caſteau, pouſſerent vivement les François, s'emparerent de l'Egliſe, du Château, d'une partie du Village, & du pont du Moulin. Alors M. de Luxembourg fit revenir la ſeconde ligne en grande diligence; & dès qu'elle fût arrivée, il fit charger vigoureuſement les Ennemis qui perdirent beaucoup du terrein. A cette charge, il en ſuccéda une ſeconde qui chaſſa les Ennemis de tout le Village & des haies du Caſteau. Cette action & la nuit qui ſurvint, mirent fin au combat; & M. de Luxembourg ſe retira en très bon ordre ſur Mons, pour empêcher qu'on n'y jettât aucun ſecours.

Le Prince d'Orange ſe logea à l'Abbaye de Saint-Denis. On combattit avec toute la valeur poſſible de part & d'autre. Entre les Ennemis les Anglois ſe diſtinguerent particulierement, & les deux Généraux ſe piquerent d'émulation. L'un vouloit effacer la honte & le reproche d'avoir été ſurpris; & l'autre, par un combat déciſif, empê-

cher la ratification de la paix : mais il ne fit qu'un ſacrifice à ſon honneur & à ſes Alliés, dont ſept à huit mille hommes furent les victimes.

Le lendemain du combat, le Prince d'Orange envoya dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir avis de la ſignature de la paix, & demanda de s'aboucher le même jour avec lui entre les deux Camps. M. de Luxembourg ſe rendit avec une nombreuſe Cour au lieu dont on étoit convenu, &, en abordant le Prince d'Orange, il le ſalua très profondement. On remarqua que ce Prince, en lui rendant ſon ſalut, ne ſe baiſſa point, & qu'il ne diſtingua, parmi les Officiers Généraux, qui avoient accompagné M. de Luxembourg, que M. de Montal, auquel il parla avec de grands témoignages d'eſtime. Après la conférence, les Armées ne tarderent pas à ſe retirer, chacune dans le pays de la dépendance de leur Maître : le Blocus de Mons fut levé, & la paix ratifiée. Le Prince d'Orange retourna en Hollande, & ne prit aucune part dans les Traités de paix qui ſuccéderent.

Le premier fût celui d'Eſpagne, dont les Etats Généraux étoient médiateurs.

On le ſigna à Nimegue le 17 de Septembre ; & par ce Traité, outre les ſix Villes & leurs dépendances, les Eſpagnols eurent encore le Duché de Limbourg, dont la Capitale fut démolie, la ville de Leuve, Puycerda, & Saint-Guilain qui furent auſſi raſés. Le Roi d'Eſpagne s'engagea à faire conſentir l'Evêque de Liege d'abandonner Dinant à la France, & d'en avoir le conſentement de l'Empereur, ou au défaut de Dinant, de ceder Charlemont. Cette Place fut en effet livrée au mois d'Avril ſuivant. Le Roi garda toujours le Château de Dinant, par un accord particulier avec le Prince de Liege.

L'Eſpagne & la Hollande étant ainſi ſéparées du corps de la Confédération, les Princes de l'Empire s'en ſéparerent auſſi les uns après les autres, & firent leurs Traités particuliers. Il ne reſta plus que l'Empereur, le Roi de Danemarc & l'Electeur de Brandebourg. Le premier ne pouvoit ſe reſoudre à abandonner les dix Villes d'Alſace, & la protection du Duc de Lorraine qui étoit devenu ſon beau-frere. Pour parvenir à lever ces difficultés, on convint d'une treve, juſqu'au 5 de Février ſuivant ; paſſé lequel tems, le Roi déclara

qu'il n'accorderoit plus les mêmes conditions. Enfin, l'Empereur fut obligé de ſuivre l'exemple des autres Princes : il garda Philisbourg, à condition de le remettre, démoli, à l'Evêque de Spire, auquel il appartenoit ; ce qu'il n'exécuta cependant pas. La France eut Fribourg, & la Souveraineté des dix Villes d'Alſace. Le Duc de Lorraine ayant déclaré qu'il aimoit mieux conſerver ſeulement ſes droits, que de rentrer dans ſes Etats aux conditions propoſées, le Traité entre l'Empereur, l'Empire & la France, fut ſigné le 5 de Février 1679 : & le Roi demeura en poſſeſſion de la Lorraine.

Quant au Roi de Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg, il leur paroiſſoit bien dur de ſe ſoumettre, & de rendre gratuitement à la Suéde tout ce que leurs armes avoient conquis ſur elle par tant de peines, de dépenſes & de ſang repandu. Leurs plaintes paroiſſoient bien fondées, parceque la Suéde avoit commencé la guerre contre l'Electeur de Brandebourg. Ce Prince écrivit au Roi une Lettre très honnête & très reſpectueuſe, par laquelle, après avoir déduit ſes raiſons, il ſupplioit Sa Majeſté de peſer les divers intérêts au

poids de sa sagesse & de son équité. Il envoya cette Lettre par M. de Meinders, un de ses Ministres, qui la rendit, & demanda à la Cour d'entrer en quelque négociation. On le lui refusa ; le Roi lui fit répondre, que quand l'Electeur son Maître auroit rendu à la Suéde tout ce qu'il lui avoit pris, on examineroit alors si ses raisons étoient valables. L'Electeur, dont les Etats étoient éloignés des terres de France, voulut temporiser ; mais le Roi, qui se doutoit de ses intentions, y avoit pourvu, en faisant hiverner une grosse Armée vers Aix-la-Chapelle, & dans l'Electorat de Cologne où elle occupa quelques Villes sur le Rhin. L'Armée le passa au printems sous le commandement du Maréchal de Crequy, qui la mena dans le Comté de la Marck, appartenant à l'Electeur, aux dépens de qui elle vécut à discrétion. Elle alla ensuite sur les bords du Wezer, pour entrer dans ses autres Etats. Le Général Span s'étant présenté de l'autre côté du fleuve avec quelques Troupes pour en défendre le passage, le Maréchal de Crequy y jetta les siennes qui le passérent moitié au gué, moitié à la nage. Les Troupes Electorales furent battues

&

& mises en déroute. Aussi-tôt après, l'Electeur envoya ordre à M. Meinders d'accorder tout, & de se soumettre à la volonté du Roi. Le Traité fut signé à Saint-Germain en Laye le 29 de Septembre suivant. La Suéde recouvra tout ce qu'elle avoit perdu pendant cette guerre, qui fut entierement terminée par la prise du Château de Bische & d'Ombourg, situés dans la Lorraine Allemande. Elle avoit duré près de neuf ans : la France y employa jusqu'à soixante & dix mille chevaux, dix mille Dragons, cent soixante mille hommes de pied, cinquante Vaisseaux de ligne & trente-deux Galeres : la dépense fut immense & fort à charge au Royaume.

Le parti qui lui fut opposé, n'étoit point inférieur en forces; mais il n'agit pas avec le même concert, & ne fut pas si bien conduit, Il est étonnant néanmoins qu'un Etat comme celui des Provinces-Unies, dans le tems même qu'il se trouvoit presque entiérement subjugué, ait pu donner le mouvement à un si grand corps, composé de tant de différentes parties; & qu'il ait fait, presque lui seul, toute la dépense.

La guerre que le Roi avoit soutenue

avec tant de gloire & de ſi grands ſuccès contre preſque toutes les Puiſſances de l'Europe jointes enſemble, & qu'il venoit de terminer par une paix ſi avantageuſe, & négociée ſi habilement, rendit ſa puiſſance formidable à toute la terre.

La paix de Nimegue ne fut pas plutôt faite, qu'il conçut de nouveaux projets de s'agrandir. Mais avant que d'entamer cette matiere, j'expoſerai ſommairement en quelle ſituation étoient en ce tems là les principales Puiſſances de l'Europe.

L'Empereur commençoit à être troublé par les rebelles de Hongrie; & le Comte de Tekely, qui s'étoit mis à leur tête, y faiſoit déjà des progrès. On eut lieu de croire que le Turc ſe mettroit bientôt de la partie; & l'événement juſtifia la conjecture.

Les Electeurs de Cologne, de Brandebourg & de Baviere conclurent de nouveaux Traités d'alliance avec la France. La Princeſſe de Baviere, que Monſeigneur le Dauphin épouſa, fut le lien de cette derniere alliance qui renouvella les inquiétudes de l'Empereur; car, pendant la guerre précédente, le Duc de Baviere ſon pere, qui

avoit épousé une Princesse Françoise de la maison de Nemours, avoit tâché, par ses intrigues & une Armée de quinze mille hommes soudoyée par la France, d'exciter des troubles dans l'Empire, & de former un tiers parti.

La Suéde n'avoit pas renouvellé son alliance avec la France, parcequ'elle prétendoit que cette Couronne n'avoit pas assez ponctuellement exécuté les conventions qui avoient été stipulées entre les deux Royaumes, quoique la France eût fait rendre à la Suéde, tout ce que ses Ennemis lui avoient pris. Au défaut de cette alliance, le Roi en contracta une avec le Danemarck, afin d'opposer un des deux Rois du Nord à l'autre, & de contenir les Etats voisins.

A l'égard de l'Angleterre, la France étoit assurée des sentimens de S. M. Britannique; & quoiqu'elle fût la plûpart du tems brouillée avec son Parlement, elle savoit si adroitement ménager ces esprits difficiles, qu'elle ne craignoit aucune révolution. On avoit grand soin d'entretenir les Hollandois dans la crainte qu'on leur avoit inspirée des entreprises du Prince d'Orange; & ces Républicains jouissoient avec tant de satis-

faction des fruits de la paix & de leur commerce, qu'ils renouvellerent d'abord leurs anciens Traités avec la France, comme un moyen sûr de conserver leurs biens & leur tranquillité.

L'Espagne étoit si foible, si languissante, que, loin de penser à former un parti, elle ne pouvoit se maintenir que par l'intérêt que les autres Puissances avoient de la protéger : mais comme les motifs indirects sont les moins sensibles, on pouvoit la chagriner impunément, avant qu'on eût à craindre le reveil de ceux qui, pour leurs propres intérêts, épousoient son parti.

Quant à l'Italie, quoique le Roi avec le Pape ne parussent plus être d'intelligence, on ne prévoyoit pas que ce qui se passoit pût exciter aucun orage dans un pays si divisé par la quantité de Souverains qui l'occupent : car, excepté la République de Venise & le Grand Duc de Toscane, avec lesquels on étoit fort uni, & le Duc de Savoye dont la France se tenoit assurée par le crédit & la considération de Madame Royale, qui gouvernoit les Etats du Duc son fils pendant sa minorité, le reste étoit de peu de conséquence, par rapport à la France.

Pour la Pologne, il est très probable qu'elle lui auroit été entiérement dévouée, si, avec l'argent qu'on y envoyoit, on eût été aussi prodigue de certains honneurs, que la Reine Marie d'Arquien, née Françoise, souhaitoit qu'on rendît à sa Famille, habituée en France. Elle auroit employé en faveur des François l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roi, Jean Sobiesky, son Epoux.

Les Princes de l'Empire étoient assez divisés entr'eux, & s'étoient séparés mécontents les uns des autres après la paix, ainsi que toute la Confédération. Dans cette conjoncture que le Roi jugea favorable, il commença d'exécuter son projet, non par une rupture ouverte, car on ne lui en donnoit aucun sujet, sa puissance étoit trop redoutée; mais sous le prétexte spécieux d'entrer en possession de ce qui lui appartenoit.

Il faut savoir que l'Espagne, par le Traité de Nimegue, entre les diverses cessions qu'elle avoit faites à la France, avoit compris le Comté de Chiny, croyant n'abandonner que cinq ou six Villages; & ses Ministres négligerent d'en limiter les dépendances, aussi bien que celles des autres pays & Villes ce-

dées. Les Miniſtres de l'Empereur ne furent pas plus aviſés en ce qui concernoit les dépendances ou annexes de l'Alſace. Dans cette circonſtance, le Roi fit fouiller dans toutes les anciennes Archives, tant de la Lorraine, que d'autres pays ; & on trouva, ou l'on crut trouver, que la plus grande partie du Duché de Luxembourg, & même la Capitale, dépendoit du Comté de Chiny ; & à l'égard de l'Empire, que la ville de Strasbourg étoit une annexe de l'Alſace. On n'en demeura pas là, à force de feuilletter ces vieux Titres, les Intendans des Frontieres firent tous les jours de nouvelles découvertes qui ſervoient à faire leur cour aux Miniſtres.

Pour procéder en cette affaire, le Roi fonda des Chambres qu'on appella de réunion, dans les Villes de Metz, de Briſach, de Beſançon & de Tournay. Les Titres furent examinés, les Détempteurs aſſignés ; & faute de comparoître, tous les délais expirés, les profits des défauts furent adjugés ; & le Roi envoya ſes gens eſcortés de quantité de Troupes, prendre poſſeſſion en ſon nom, des petites Villes, Bourgs & Bourgades des pays en queſtion, avec

défense de commettre aucun acte d'hostilité, afin qu'on ne lui pût imputer de rupture. Il donna ordre en même-tems de chasser par d'autres voies les Troupes qu'on y trouveroit, & qu'on savoit ne pouvoir être qu'en petit nombre. Par ces précautions, le Roi se rendit Maître de plusieurs petites Villes, Bourgs & Villages dans la Flandre Espagnole, de presque tout le Duché de Luxembourg, de celui des Deux Ponts, qui appartenoit au Roi de Suéde, de la Principauté d'Orange, & de quelques petits Etats; & il fit demander à l'Empereur la ville de Strasbourg, où il y avoit une bonne Garnison des Troupes du Roi d'Espagne.

On peut facilement juger combien cette nouvelle maniere de s'agrandir, & de faire des conquêtes en pleine paix, étonna les Princes de l'Europe. L'Empereur refusa Strasbourg; & les Espagnols protesterent qu'ils aimoient mieux tout perdre, que de céder Luxembourg. Ils prétendoient par-là donner occasion à renouveller la guerre; mais les Hollandois, quoique fort allarmés, n'étoient pas de cet avis, & encore moins le Roi d'Angleterre. Les Espagnols eurent beau représenter à

ce Prince, que toutes ces entreprises étoient autant d'infractions au Traité de paix dont il avoit été Médiateur, & s'étoit rendu garant, toutes leurs cabales n'aboutirent qu'à exciter des murmures dans le Parlement contre ces nouveautés. Pour en prévenir les suites & gagner du tems, le Roi d'Angleterre cassa de suite deux de ses Parlements, remettant à en assembler un autre, que les esprits fussent plus portés à se conformer à ses intentions.

Cependant Louis XIV, qui vouloit profiter de l'occasion, tendoit toujours à son but. Il fit négocier secrettement près du Duc de Mantoue, l'acquisition de la Citadelle & du Château de Cazal. MM. de Catinat & d'Asfeld, qui furent employés dans cette négociation, firent deux visites à ce Prince sous un déguisement, afin de cacher la cause de leur mission. Ils convinrent de tout avec lui; mais, malgré ces précautions, les Espagnols, qui avoient eu quelques indices du sujet de cette démarche, s'assurerent de la personne de M. d'Asfeld, lorsqu'à son retour il passa sur les terres du Milanois, & le firent conduire à Milan, d'où M. de Louvois ne tarda pas à le tirer, quoi-

que ce ne fût pas ſans beaucoup de peine. M. de Catinat échappa, par une autre route, à la vigilance des Eſpagnols. Pendant cette négociation, le Duc de Mantoue balança beaucoup à ſe déterminer. Il craignoit que les Eſpagnols & l'Empereur ne ſe vengeaſſent dans l'occaſion, & que les autres Princes d'Italie ne lui reprochaſſent d'y avoir attiré les François. Enfin, l'envie d'obliger le Roi & de profiter des ſommes conſidérables qu'on lui offroit, fixa ſes irréſolutions : le Roi lui promit de le protéger lui & ſes Etats, & de le défendre contre tous.

Sur le point de la concluſion, le Roi fit partir dix à douze mille hommes en Dauphiné : le Marquis de Boufflers, Maréchal de Camp, en eut le commandement. D'un autre côté, M. de Catinat étoit entré *incognitò* dans la Citadelle de Pignerol, où il ſe tenoit enfermé comme un priſonnier d'Etat, n'étant connu que de M. de Saint-Mars, qui y commandoit. De-là il entretenoit, par ſon moyen, une relation continuelle avec les Correſpondans qu'il avoit en Italie, & qui l'inſtruiſoient de ce qui s'y paſſoit. On fit cadrer le jour où l'on ſe mettroit en

poſſeſſion de Cazal, avec celui auquel les Troupes Françoiſes devoient entrer dans Strasbourg, afin que deux coups ſi importans, frappés à la fois, euſſent plus d'éclat & inſpiraſſent plus de terreur.

Sur ce plan on avoit fait, de longue main, en Alſace, les préparatifs néceſſaires à une grande expédition, & l'on y avoit envoyé ſucceſſivement quantité de troupes. M. de Louvois s'y rendit, & ſe préſenta devant Straſbourg à la tête d'une bonne Armée, qui aſſuroit ſon ſuccès. Il fit d'abord ſommer la ville; & les principaux habitans qu'il avoit ſu gagner, profiterent ſi habilement de l'épouvante de leurs concitoyens, qu'ils les déterminerent à ſe rendre ſans qu'il fut queſtion de tirer un ſeul coup de part ni d'autre. Ainſi les troupes du Roi entrerent dans la ville; & le Gouvernement en fut donné à M. de Chamilly, qui avoit défendu Grave. Il n'en couta pas plus de frais pour prendre Cazal le même jour. Le Marquis de Bouflers, qui s'y étoit avancé avec les Troupes de Dauphiné, donna au Gouverneur de M. de Mantoue les douze cens mille livres dont on

étoit convenu pour l'achat de cette Place ; & après cet arragement, notre Armée revint en France, laissant une bonne garnison dans Cazal, sous M. de Catinat qui en fut Gouverneur, avec le brevet de Maréchal de Camp. Le Roi fit aussi Lieutenant Général de ses Armées M. de Bouflers.

Toute l'Europe fut étonnée de ces deux grands événemens. Aucune des parties interessées ne furent cependant en état de s'en faire raison ; ainsi les Ministres qu'elles tenoient auprès du Roi d'Angleterre, le solliciterent envain de convoquer un Parlement afin d'arrêter la marche hardie de la France : tout ce qu'ils obtinrent, fut de porter Louis XIV à se rallentir sur l'affaire de Luxembourg, & à offrir de s'en rapporter à l'arbitrage du Roi de la grande Bretagne. Mais les parties qui se méfioient de ce Prince, n'eurent garde de l'accepter pour Juge. Le Roi ne laissa pas de tenir Luxembourg bloqué pendant quelques tems. A la fin, soit qu'il eût des vues plus étendues, comme on l'a cru, & qu'en conséquence il cherchât à acquérir la bienveillance de la Nation Allemande, soit qu'il n'agît que par pure générosité, les avis qu'il re-

çut de Constantinople l'engagerent à lever le Blocus. Il envoya ordre à M. de Barillon, son Ambassadeur en Angleterre, de demander une audience publique, & d'y déclarer que le Roi son Maître, sur les nouvelles très certaines des préparatifs de guerre extraordinaires qui se faisoient dans l'Empire Ottoman, à dessein de soutenir les rebelles de Hongrie & de faire la guerre à l'Empereur, avoit aussi-tôt ordonné à ses troupes de se retirer & de lever le Blocus de Luxembourg, afin que la Chrétienté fut mieux défendue, & que l'Empereur, avec toutes ses forces, pût soumettre les Rebelles & chasser les Infideles de ce Royaume. M. de Barillon ajouta à cette déclaration, que le Roi son Maître espéroit que Sa Majesté Britannique, si zélée pour la tranquillité de l'Europe, s'emploieroit incessamment auprès du Roi Catholique, pour lui faire avoir au plutôt satisfaction de ses justes prétentions sur la ville de Luxembourg. Les Ministres que les Espagnols tenoient en Angleterre, & qui n'étoient pas si bien informés de ce qui se passoit du côté du Levant, furent fort surpris de cette déclaration & l'attri-

buoient à la présomption que le Roi avoit de leurs intrigues. Fiers d'un événement dont ils se glorifioient, ils s'exhaloient en discours vains & inconsidérés. Le Roi les sut & les dissimula. Il fit cependant agir l'Armée qu'il avoit en mer contre les Algériens qui infestoient les côtes de France & troubloient le commerce.

L'armée se présenta devant Alger & cannona la ville; le Bey & son Divan demanderent la paix, qu'ils obtinrent, à condition de rendre tous les esclaves François, de ne plus troubler la navigation des Sujets du Roi, & d'avoir pour sa Personne & sa Puissance tout le respect & la vénération qui lui étoient dûs. Mais ces Corsaires rompirent bientôt le Traité; ils recommencerent leurs pirateries, & s'attirerent une seconde visite plus fâcheuse que la premiere; car leur ville essuya tant de coups de canons & tant de bombes, qu'elle en fût presque entierement détruite.

Madame la Dauphine accoucha, le 6 d'Août d'un Prince que le Roi nomma *Duc de Bourgogne*. Les Espagnols n'approuverent pas que le Roi dispôsât de cette qualité; mais il fallut céder au tems; & il leur survint

de nouveaux soucis à l'occasion des querelles qu'eurent entr'eux les pêcheurs d'Andaye & ceux de Fontarabie. Ces derniers s'étant trouvés les plus forts, tuerent dix ou douze de leurs adversaires. Le Roi en fit demander satisfaction à la Cour de Madrid, qui traita l'affaire de bagatelle; mais S. M. se vengea de ce refus sur Fontarabie, qu'elle fit bombarder. On plaça les mortiers sur le territoire d'Andaye, d'où ils tiroient sur Fontarabie, qui en est proche, afin d'être en droit de dire, qu'on ne devoit pas regarder cette action militaire comme un sujet de rupture. Les Espagnols éprouverent encore cette mortification, n'étant pas en état de prendre leur revanche; & ils signerent un Traité tel qu'on voulut en faveur des pêcheurs d'Andaye. La France leur fit encore recevoir un affront, au quel ils ne s'attendoient pas. Ils prétendoient que l'Isle Saint Gabriel, située dans l'Amérique Méridionale, étoit de leur dépendance, & sous ce prétendu titre, en chasserent les Portugais. Leur Roi, assuré de l'appui de la France, n'en fut que plus sensible à cette insulte : il rappella l'Ambassadeur qu'il avoit à

Madrid, & se prépara à la guerre contre l'Espagne, avec le secours des Troupes qu'il demanda au Roi. La seule idée que la France prendroit intérêt à la cause des Portugais, la rendit bonne aux yeux des Espagnols. Ils envoyerent en poste le Duc de Giovenazzo à Lisbonne, pour désavouer, de la part du Roi d'Espagne, tout ce qui s'étoit passé en Amérique : ainsi l'Isle Saint-Gabriel fut restituée aux Portugais, avec réparation des dommages qu'ils avoient soufferts ; & l'affaire n'eut plus de suite.

L'année 1683 fut fertile en événemens. Le Roi fit camper deux Corps d'Armée considérables, l'un en Bourgogne, sur la riviere de Saône ; l'autre en Lorraine, sur la Zaar, & se rendit très attentif à ce qui se passoit en Allemagne. Il alla avec les Dames de la Cour visiter ces Camps. Il les mena aussi à Strasbourg & à Luxembourg. Au retour de ce voyage, la Reine fut attaquée d'une espece de charbon ; elle fut mal pansée, & en mourut.

Le Roi en fut extrêmemeut touché, & en eût bien sujet, car elle étoit la meilleure Princesse du monde, & la

plus vertueuse. Toute la France la pleura; elle étoit digne de ses larmes. Le Roi perdit encore cette année M. Colbert, qui l'avoit si bien servi; aussi le regretta-t-il beaucoup. Le peuple n'entra point dans ce sentiment, parcequ'il lui attribuoit les impôts nouveaux & inconnus jusqu'alors, dont il avoit été accablé. La populace voulut l'insulter après sa mort; mais le Roi donna des gardes pour escorter le convoi funebre & le conduire en sûreté.

La famille de M. Colbert, qui se vit sur le point de décheoir par le crédit de M. de Louvois, trouva un puissant appui dans Madame de Maintenon, qui commençoit à entrer en grande faveur, & qui représenta au Roi, qu'il étoit de son intérêt de conserver ceux de cette famille, qui étoient déja dans le Ministere, afin de tempérer l'humeur fiere de M. de Louvois. M. de Croissy fut donc continué dans sa place de Secretaire d'Etat au département des Affaires Etrangeres; M. de Seignelay confirmé dans celle de son pere qu'il exerçoit déja de son vivant; mais Dormoy, son frere, fut privé, par M. de Lou-

vois, de la ſur Intendance des Bâtimens, dont dépendoit la direction des Arts, des Sciences & du Commerce, qu'il n'entendoit point du tout. M. de Louvois eut encore, de la dépouille de M. Colbert, le ſoin des Haras & la garde des Pierreries de la Couronne; & ce Miniſtre fit donner les Finances au Préſident Pelletier, ſon parent; enſorte que tenant la bourſe par les cordons, avec tout le crédit qu'il avoit d'ailleurs, rien ne ſe faiſoit plus que par lui. M. Pelletier juſques-là avoit peu fréquenté la Cour; il s'étoit attaché uniquement aux cauſes du Palais, & s'y étoit acquis la réputation d'un Juge integre & éclairé. C'étoit un homme d'honneur & d'eſprit, d'un caractere plein de droiture & de douceur: auſſi quand il fut une fois attaché à la Cour, où la probité la plus confirmée échoue ſouvent; lorſqu'il ſe vit chargé d'une prodigieuſe quantité d'affaires délicates & difficiles, & qu'il eût à eſſuyer l'humeur bruſque & impérieuſe de M. de Louvois, il regretta ſon premier état.

La guerre s'étant rallumée peu d'années après, M. Pelletier prévit qu'il ſeroit obligé d'avoir recours à toutes

ſortes de moyens pour remplir les Coffres du Roi. Sa conſcience tendre & timorée s'en allarma; & il ne voulut pas conſerver plus long tems ſa place: il la quitta de lui-même & ſe réſerva ſeulement celle de Miniſtre, qu'il exerça encore quelques années avec autant d'aſſiduité que d'intégrité. Il s'en dégouta par des raiſons ſécrettes ou par amour du repos. Il ſe retira de la Cour, & choiſit ſa retraite en une maiſon de campagne.

Pour M. de Croiſſy, il fut Miniſtre & Secretaire d'Etat à ſon retour de Nimegue, où il avoit été un des Plénipotentiaires de France, dans la négociation de la paix. Il remplit la place de M de Pomponne, qu'on renvoya, parcequ'on étoit perſuadé qu'il avoit omis, dans les inſtructions des Ambaſſadeurs, certaines particularités concernant des villages du Tournaiſis, qu'il fallut rendre. M. de Croiſſy étoit fort aſſidu à ſon travail: quoique né avec un cœur bon, & qu'il eût quelqu'uſage du monde, ſon humeur auſtere le lui faiſoit quelquefois oublier, & on éprouvoit ſouvent des rebuts de ſa part. Du reſte, ſes mœurs étoient irréprochables, & la preuve

n'en eſt pas équivoque; car il n'eſt pas mort riche.

Seignelay, ſon neveu, avoit toute la capacité néceſſaire à ſon état; mais ſon penchant aux plaiſirs la rendoit quelquefois inutile; ſon eſprit étoit juſte & tranſcendant, & prenoit ſi fort le deſſus dans le Conſeil, que M. de Louvois, avec tout ſon pouvoir, n'avoit pas la force de le contredire, quelqu'envie qu'il en eût. Il l'auroit redouté, ſi ſa vie molle & voluptueuſe n'avoit mis des bornes à l'inclination que le Roi lui témoignoit. Pour s'en rendre digne M. de Seignelai faiſoit quelquefois des efforts de dévotion, peut-être de bonne foi; mais les plaiſirs prenoient toujours le deſſus. Il étoit ſomptueux, magnifique & de bon goût en tout; mais ſes excès le mirent au tombeau à la fleur de ſon âge.

La guerre que les Turcs venoient de commencer contre l'Empereur, fixoit l'attention du monde entier. Le Grand Viſir Cara Muſtapha avoit aſſemblé ſous Bellegrade une Armée de trois cens mille hommes; & l'Empereur n'en avoit pas plus de quarante mille à lui oppoſer. Il avoit à la

vérité conclu un Traité d'alliance avec la Pologne, dont la Cour de France n'avoit pas paru contente; mais la lenteur avec laquelle le Roi de Pologne, sujet à des retours, effectuoit le Traité, donnoit lieu à la Cour de Vienne de craindre qu'elle n'en retireroit que peu de fruit. Malgré cette défiance M. de Lorraine, Général de l'Armée de l'Empereur, ne laissa pas d'assiéger Neuhausel; mais les Turcs approchant de lui, il fut contraint de lever le Siége, & de faire passer ses troupes avec précipitation dans l'Isle de Commore. Les Turcs feignirent d'en vouloir à Raaboo, & jetterent des ponts sur la riviere, sans cependant s'arrêter à cette Place. Le Grand Visir fit passer cette riviere à son Armée avec une diligence extrême, & détacha aussi-tôt les Tartares, qu'il suivit de près pour aller investir Vienne qui s'attendoit si peu à une pareille aventure, que les paysans, à quatre lieues à la ronde, faisoient tranquillement leur moisson, & que les habitans de la ville alloient & venoient, comme si les Turcs eussent été encore fort éloignés.

La Cour Impériale, avertie par M.

de Lorraine, étoit encore à Vienne, quand les Tartares parurent aux portes de cette Ville. L'Empereur, l'Impératrice, & toute leur ſuite en ſortirent auſſi-tôt par le pont du Danube, pour ſe ſauver à Lintz, ſans avoir eu le loiſir d'emporter ni argent, ni prierreries, dans un déſordre & une confuſion que l'on ne peut s'imaginer. Ne ſe voyant pas en ſûreté dans cette ville, ils gagnerent Paſſau. La Cour coucha la premiere nuit dans un bois, où l'Impératrice, groſſe de ſix mois, ne put avoir qu'un peu de paille pour ſe repoſer.

M. de Lorraine ayant connu le deſſein du grand Viſir, ſortit de l'Iſle de Commore, avec diligence, & gagna celle de Leopoldſtat, vis-à-vis de Vienne, dans le tems qu'un gros de leur troupe s'avançoit pour s'en emparer. De-là il jetta heureuſement dans Vienne le Général Staremberg, & toute ſon Infanterie qui y arriva à point nommé; car il n'y avoit pas de garniſon. M. de Lorraine demeura quelques jours dans Leopoldſtat avec ſa Cavalerie, afin d'obſerver les Turcs de plus près; & craignant d'y être enfermé d'un côté par leur Armée, & de

l'autre, par celle du Comte de Tekely, qui s'étoit avancé à Presbourg, il sortit de Leopoldstat, fit brûler les ponts du Danube, se retira malgré l'opposition des Tucrs, & sauva ainsi le reste de l'Armée Impériale. Les Turcs entrerent alors dans Leopoldstat après avoir passé le bras du Danube, qui étoit guéable. Ils avoient compté qu'ils se rendroient aisément maîtres du pont qui y aboutit, & qu'ils pourroient investir Vienne de l'autre côté; mais, par les précautions dont je viens de parler, M. de Lorraine garantit non-seulement la partie de l'Allemagne au-delà du Danube; mais il se conserva encore la communication avec la Pologne, ce qui étoit le coup de partie. Toutes ces démarches, faites si à propos, sont le fruit de la grande capacité de ce Général; & l'on doit lui attribuer la principale gloire d'avoir sauvé l'Empire, en lui conservant la ville de Vienne.

On peut juger de l'épouvante qui se répandit dans cette Capitale après la retraite précipitée de l'Empereur, & à la vue d'une Armée formidable. Cependant les mêmes motifs qui sembloient devoir en hâter la perte, con-

tribuerent beaucoup à la ſauver. La garniſon ne manqua pas d'argent, & le Grand Viſir, informé des richeſſes immenſes qui y étoient renfermées, craignit de les perdre, ſi ſon Armée la prenoit d'aſſaut. Par cette raiſon, il en modéra les efforts, dans la confiance qu'elle ne lui pouvoit échapper par capitulation. Ce fut ce que ſes Officiers lui reprocherent, & ce qui donna le tems au Roi de Pologne d'arriver.

Le Roi de France n'avoit pas attendu que l'Empereur fut ſi preſſé pour lui offrir du ſecours; il l'avoit déja fait par l'entremiſe du Pape, qui ne réuſſit pas à le faire accepter, parceque la Cour de Vienne & tout l'Empire étoient perſuadés que la France leur procuroit cette guerre, dans la vue d'être invités à leur offrir des Armes, & d'y avancer ſes propres affaires. Prévenus de la ſorte, les plus échauffés ne craignirent pas de dire & d'écrire, qu'ils aimoient mieux tomber ſous la domination du Turc, que de recourir à la France : mais les plus judicieux, & le reſte de l'Europe convinrent, dès que le Grand Viſir fut

devant Vienne, qu'il n'y avoit que Louis XIV qui pût sauver cette ville & conserver l'Empire. On ne peut assurer que ce fut ce seul motif qui détermina ce Monarque; mais il est certain que les Partisans de la France ne cessoient de le publier dans toutes les Cours Etrangeres, & même dans les Diétes de l'Empire. Ils y exposerent la grande puissance du Roi, qui conduisoit lui-même ses Armées & leur apprenoit à vaincre; au lieu que l'Empereur étoit un Prince foible, qui s'enfuyoit honteusement de sa Capitale, sans songer à sa défense, & passoit tout son tems en prieres à Passau, tandis qu'il auroit dû ramasser une nombreuse Armée, se mettre à la tête & marcher à la délivrance de Vienne. On étoit persuadé que le sort de la Chrétienté étoit en la main du Roi, & que puisqu'il n'y avoit que lui dans l'Europe qui la pût garantir de l'esclavage dont elle étoit menacée, il falloit, non-seulement l'appeller au plutôt, mais encore élire Monseigneur le Dauphin Roi des Romains, dans la certitude que bientôt après les Turcs, qui vouloient envahir l'Empire, seroient

chassés

chassés jusques dans Constantinople ; & que, sous la Protection & la sage conduite de la Maison de France, on verroit l'Allemagne refleurir, & jouir d'une paix & d'une tranquillité que rien ne pourroit altérer.

La Providence en avoit autrement ordonné. M. de Lorraine battit le Comte de Tékely qui s'étoit emparé de Presbourg, & reprit cette ville. Il marcha ensuite pour se joindre à l'Armée du Roi de Pologne, & aux autres troupes qui lui venoient d'Allemagne.

La levée du Siége de Vienne, qui suivit de près, & les grands avantages que les Impériaux remporterent ensuite sur les Turcs, changerent considérablement la face des affaires de l'Europe. La Maison d'Autriche reprit courage : l'Espagne, que la France ne cessoit d'inquiéter sous mille divers prétextes, se lassa enfin, & crut, en commençant des hostilités, qu'elle seroit bientôt secondée par l'Empereur, la Hollande & l'Angleterre, à cause de l'engagement où ces Puissances étoient pour leurs propres intérêts, de défendre le reste des Pays-Bas.

Le Roi fit aussi tôt entrer une Ar-

mée dans les Pays-Bas Espagnols, sous le Maréchal d'Humieres, qui prit Courtray & Dixmude, & mit tout le pays à contribution. Le Maréchal de Crequi bombarda Luxembourg, l'assiéga & le prit la campagne suivante, pendant que le Maréchal de Schomberg entroit dans les pays-bas Espagnols avec une troisiéme Armée, pour observer celle que les Hollandois y envoyerent sous le Prince d'Orange.

Le Maréchal de Bellefond alla aussi en Catalogne avec une Armée, & battit les Espagnols au Pont-Major: M. de Bournonville, qui les commandoit, jetta les débris de son Infanterie dans cette Place & se retira derriere avec sa Cavalerie.

M. de Bellefond, enhardi par son succès, voulut forcer Gironne; je dis forcer, car il ne se donna pas le tems de faire venir ce qui étoit nécessaire pour en former le Siége. A peine eut-il fait battre les murailles de la Ville par quelques piéces de canon, qu'il ouvrit une petite bréche, & commanda qu'on montât à l'assaut, sans considérer qu'il eût fallu auparavant prendre les bastions détachés, la seule

bonne défense de Gironne. Les troupes, qui y rencontrerent de la résistance, se mirent en désordre, avant que d'être sur la bréche. Une partie entra dans la Ville; mais n'étant pas soutenue à propos, elle en fut bientôt chassée.

Voilà le succès de l'entreprise de Gironne qui couta bien du monde; car outre les gens tués, il mourut grand nombre de blessés, faute de médicamens & de Chirugiens. La perte auroit été encore bien plus grande, sans la réligion & l'humanité des Espagnols qui recueillirent les blessés & les traiterent avec des soins infinis, touchés de ce que le Maréchal les avoit abandonnés dans son Camp, en se retirant brusquement de devant Gironne.

Le Roi d'Angleterre, malgré les instances des Espagnols, continua d'être tranquille spectateur de la scene; & les Hollandois étoient si embarassés, qu'ils ne savoient comment se tirer d'affaire. L'Empereur étoit assez occupé contre les Turcs; car le Roi de Pologne commençoit à se désunir d'avec lui.

La France, qui pouvoit profiter de ces circonstances, & qui y avoit paru si portée, ne laissa pas que d'accepter;

je ne sais par quelle raison, une treve de vingt ans, pendant laquelle chaque Puissance devoit demeurer en possession de ce qu'elle occupoit alors. Le Roi n'ayant plus rien à démêler avec les Espagnols, par le moyen de ce Traité, tourna ses armes contre les Génois; & voiçi quelle en fut l'occasion apparente.

M. de Saint Olon, homme inquiet & peu propre à entretenir la bonne intelligence, étoit depuis quelques années à Gênes, en qualité d'Envoyé de France. Quelques Génois eurent dispuste avec ses domestiques; & il traita cette querelle avec tout le sérieux des plus importantes affaires. Il se plaignit à la Cour, & se retira hors de la Ville. Le Roi exigea une satisfaction de la part du Sénat, qui tâcha, par des excuses & de nouvelles marques de respect envers Sa Majesté, de réparer la faute de ces Particuliers. Mais craignant que ses excuses ne fussent pas bien reçues, il fit construire & équipper, par précaution, quatre nouvelles Galeres. Le Roi mit en mer une Armée navale, qui vint se présenter devant le Port de Gênes: le Sénat envoya aussi-tôt complimenter

M. de Seignelay, qu'il savoit être sur la flotte.

Ce Ministre expliqua aux Députés les sujets de mécontentement du Roi, dont les griefs étoient, que leur République avoit pris avec les Espagnols des engagemens contraires à ses intérêts, & qu'elle souffroit qu'on fît des avanies aux Négocians François qui trafiquoient dans ses Ports, afin de troubler leur commerce; que pour marquer son peu de considération, elle avoit refusé l'établissement, qu'il avoit demandé, d'un magasin de sel à Savonne, pour la garnison de Cazal, avec le passage par l'Etat de Gênes. Le Ministre ajouta que la République ayant refusé de désarmer les quatre nouvelles Galeres, & de donner à M. de Saint-Olon la satisfaction convenable pour les insultes qu'il avoit reçues, Sa Majesté l'avoit envoyé pour en tirer raison de gré ou de force; qu'ainsi ils délibérassent sur le parti qu'ils avoient à prendre, ne leur donnant que vingt-quatre heures pour se décider.

Les Députés rapporterent l'entretien du Ministre; & à peine le tems fixé fut-il expiré, qu'on fit pleuvoir sur Gênes une grêle de bombes, qui ne

discontinua point pendant l'espace de vingt-quatre heures. La populace s'en vengea sur la Maison de M. de Saint-Olon, qui fut entiérement pillée.

M. de Seignelai députa le Consul de France, qui s'étoit retiré à son bord, pour demander au Doge s'il avoit quelque réponse à faire? Le Doge envoya un Secretaire d'Etat; & M. de Seignelai exigea qu'outre les conditions déja proposées, le Doge, accompagné de quatre Sénateurs, vint en personne à Versailles demander pardon, au nom de la République, & promettre de ne plus tomber en pareille faute. M. de Seignelai exigea encore deux cens mille écus pour les frais de l'armement & pour les dommages que M. de Saint-Olon avoit soufferts dans le pillage de sa maison.

Le Secretaire Génois, de retour à la ville, y trouva deux ou trois mille Espagnols, que le Sénat avoit demandés au Gouverneur de Milan. Ce secours, arrivé si à propos, releva le courage du Sénat, qui fit répondre à M. de Seignelai, que leur République n'étoit pas accoutumée à recevoir des propositions faites à coups de bombes, & qu'elle mettoit sa confiance dans

la justice de sa cause & dans l'intrépidité de ses Citadins, qui, au milieu des feux & des flammes, aimoient mieux périr, que de consentir à un Traité si honteux. Le bombardement recommença aussi-tôt que M. de Seignelai eut reçu cette fiere réponse; & l'on se prépara à faire une descente aux fauxbourgs de S. Pierre d'Averne & de Saint-Julien. Les Galeres s'avancerent en cannonant les postes; & les Troupes Françoises ayant mis pied à terre, malgré le grand feu de ceux qui gardoient le rivage, les chargerent si vivement, qu'elles les obligerent d'abandonner leurs postes pour se retirer dans la ville. Les François, qui les poursuivoient de près, furent sur le point d'y entrer mêlés & confondus avec eux. Ils pillerent les Fauxbourgs & y mirent le feu, & ensuite se rembarquerent sans d'autre perte considérable, que celle du Chevalier de Lévi, Lieutenant Général de la Marine, homme de grand mérite, & qui avoit acquis beaucoup de réputation. On ne peut estimer la perte & le dommage que causerent les bombes; car cette ville, qu'on appelloit Gênes la Superbe, fut presque réduite en cendres. L'Armée de Fran-

ce employa sept jours à cette expédition, & retourna dans les Ports de Provence, où l'on commença de nouveaux préparatifs.

Les Génois jugerent bien que le Roi n'en resteroit pas là. Ils ne pouvoient trouver de grandes ressources dans la protection de l'Espagne; & ils craignoient que, sous prétexte de bons offices, cette Couronne ne leur ravît leur liberté en se rendant maîtresse de leur ville. Ils crurent donc qu'il étoit plus à propos de renvoyer les Espagnols dans le Milanois, & de faire partir leur Doge & les quatre Sénateurs, pour aller porter au Roi des marques de la soumission de leur République, & de s'abandoner à sa clémence.

Le Doge parut à la Cour avec un Cortege magnifique, & s'y conduisit en homme de beaucoup d'esprit. Le Roi le reçut avec cet air de grandeur & de majesté qui lui est si naturel, & le combla d'honnêteté. On eut grand soin de lui faire remarquer toute la magnificence du Monarque; & quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il trouvoit de plus rare & de plus extraordinaire à Versailles, il répondit que c'étoit d'y voir un Doge de Gênes.

L'accomodement fut bientôt reglé ; & le Doge s'en retourna, après avoir été environ deux mois à Paris.

Charles II, Roi d'Angleterre, mourut au commencement de cette année 1685, sans laisser d'enfans légitimes. Le Duc d'Yorck, son frere, lui succéda, quoique Catholique, & fut couronné sans contestation ; mais bientôt des brouilleries excitées par le Duc de Monmouth, premier fils naturel du feu Roi, troublerent cette Cour. Il prétendoit avoir droit à la Couronne, parcequ'il supposoit que sa mere avoit épousé Charles II ; & en se retirant en Hollande, où plusieurs Anglois de son parti le vinrent joindre, il répandit plusieurs copies du prétendu contrat de mariage de sa mere. On crut alors que le Prince d'Orange l'encourageoit à soutenir son droit, & qu'il le secourut de ses amis, de son conseil & de son argent, à dessein seulement de s'en servir pour sonder les dispositions de l'Etat ; car il ne redoutoit pas un concurrent qui n'avoit aucune des qualités nécessaires pour lui porter préjudice, ni pour mener à une heureuse fin cette grande entreprise qu'il se ré-

servoit pour lui-même, si les commencemens lui étoient favorables.

Le Duc de Monmouth partit de Hollande avec quelques vaisseaux, & prit la route d'Angleterre, où l'attendoient le Comte d'Argile & Milord Gray, avec un corps de dix à douze mille hommes. Son parti le déclara Roi dès qu'il parut; & il s'avança dans le pays après y avoir fait courir un manifeste, dans lequel il exposoit amplement ses droits à la Couronne, & le risque évident que couroit la Religion Anglicane, sous un Monarque Catholique. Le Roi d'Angleterre ne tarda point à assembler une Armée pour s'opposer à son concurrent. Milord Duras (connu encore sous le nom de Comte de Feversham) en eut le commandemant, & marcha à grandes journées au-devant de son Ennemi, pour ne pas lui laisser le tems de grossir son parti. La bataille se donna; le Duc fut entierement défait & mis en fuite; on le prit lui même à quelques lieues du Champ de bataille, & on le conduisit à la Tour de Londres. La crainte de la mort le saisit; il se laissa aller à mille bassesses indignes du rang où il osoit aspirer. Il se flattoit, par ces

humiliations, d'atendrir la Cour d'Angleterre ; mais comme les Rois ne pardonnent pas, quand il s'agit du Trône, le procès du Duc de Monmouth fut bien-tôt expédié, & il eut la tête tranchée. Sa mort dissipa entierement son parti ; & l'Angleterre parut tranquille.

L'Electeur Palatin frere de *Madame*, belle-sœur du Roi, mourut cette année. Cet événement donna lieu à de nouveaux différends entre la France & l'Allemagne. Ce Prince ne laissoit point d'enfans. Le Prince de Neuf-Bourg, beau-pere de l'Empereur, & le seul enfant mâle de cette Maison, le plus habile à succéder, sans en informer le Roi, envoya promptement l'ainé des Princes ses fils, prendre possession, en son nom, des Etats du Prince défunt & de toute sa succession. Ce procédé déplut à Louis XIV ; car quoique *Monsieur*, son frere, à cause de *Madame*, ne pût, selon les Loix de l'Empire, hériter de l'Electorat, ni des anciens Fiefs qui le composent, on prétendoit que *Madame* avoit droit à tous les meubles & à certains biens allodiaux ; ce qui auroit fort démembré cet Etat. Le nouvel Electeur prévit la

querelle qu'on lui pourroit susciter à cette occasion : pour en éluder les suites, ou du moins, pour supprimer les actes qui auroient pu justifier le droit de *Madame*, il se saisit de toutes les archives du Palatinat, sans même en faire aucun inventaire ; à l'égard des meubles qu'il ne pouvoit contester, il en fit offrir une partie à *Madame*, après avoir soustrait le surplus. Cela donna lieu à de longues négociations ; & l'Electeur Palatin se refusant toujours aux accomodemens, on ne douta plus que le Roi ne procurât bientôt satisfaction à *Madame*, par la voie des armes ; cependant, par des raisons qui n'étoient point encore connues, le Roi fit proposer au Prince Palatin de remettre cette affaire à la décision du Pape.

Le Roi étoit alors dans la résolution d'abolir entierement dans son Royaume la Religion prétendue réformée : depuis long-tems on en sappoit les fondemens par une multitude d'Edits & de Déclarations ; il ne s'agissoit plus que de lui porter les derniers coups. L'Empire étoit occupé dans la guerre qu'il avoit avec le Turc ; la Hollande étoit humilieé, & l'Angleter-

re avoit un Roi Catholique. Louis XIV ne craignant donc point d'être traversé dans son dessein, voulut perfectionner ce grand ouvrage, & ajouter ce nouveau lustre à sa gloire. Dans le dernier Conseil qui se tint sur cette affaire importante, elle y fut longtems discutée. On trouva qu'elle pourroit avoir des suites dangéreuses, en sorte que plusieurs Membres du Conseil, sur-tout M. de Louvois, jugerent qu'on devoit laisser les choses dans l'état où elles étoient : mais le parti opposé prévalut, parceque le Roi y croyoit sa conscience & sa gloire intéressées, & que la sureté de ses Etats en dépendoit : ainsi le Conseil se détermina à révoquer l'Edit de Nantes ; & la révocation en fut aussi-tôt publiée.

On chassa tous les Ministres ; on abattit les Temples ; on ferma les avenues du Royaume, pour empêcher les gens de la Religion de chercher un asile dans les Pays Etrangers. Les Evêques & leur Clergé, eurent ordre de multiplier les instructions ; on distribua une quantité prodigieuse de livres qui avoient le même objet ; & l'on promit, de la part du Roi, de récompenser ceux qui, après s'être instruits, em-

brasseroient la Foi Catholique. Jusques-là tout étoit dans l'ordre; mais M. de Louvois, qui vouloit accélerer les conversions, persuada au Roi d'envoyer des gens de guerre dans les Provinces, loger chez les Protestans, afin de les presser de s'instruire & de changer de Religion.

Les Provinces furent donc inondées de soldats, qui, munis de formules d'abjuration, les faisoient signer par des voies militaires, sachant bien qu'ils ne seroient pas désapprouvés du Ministre, puisque tout leur étoit permis, excepté le viol & l'effusion de sang.

Toutes ces violences ne venoient point à la connoissance du Roi; & on lui représentoit ces conversions comme autant de fruits de la persuasion & du triomphe de la vérité. Tous ceux qui approchoient de S. M. ne l'entretenoient que du merveilleux de ces subits changemens. Le Prince, pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi, prodiguoit les pensions à ceux qui avoient quelque nom, dès qu'on lui rapportoit qu'ils avoient abjuré leur erreur.

Le Duc de Savoye voulut imiter

dans les Vallées de Piemont, la conduite qu'on tenoit en France à l'égard des Huguenots: & comme il n'étoit dans ses Etats, ni aussi puissant ni aussi absolu que Louis XIV dans les siens, il fut obligé de lui demander des Troupes. Les Vallées du Piemont furent le Théâtre d'une petite guerre qui ne dura pas long tems: ces malheureux furent bientôt contraints d'abandonner leurs habitations & leur Patrie; mais ils y furent rappellés peu de tems après, par le même Duc de Savoye qui leur accorda de nouveaux priviléges, & se servit d'eux utilement dans la guerre qu'il eut avec la France.

Il mourut à la fin de cette année trois personnes considérables dans l'Etat. La premiere, fut Armand de Bourbon, Prince de Conty, qui, s'étant comme échappé de la France avec quelques Seigneurs de la Cour, étoit allé en Hongrie chercher des occasions d'acquérir de la gloire: il en revint après s'être signalé par plusieurs actions de valeur. Il mourut à Fontainebleau de la petite verole.

La seconde, fut M. le Tellier, Chancelier de France, qui étoit parvenu à un âge très avancé. L'Edit qui révo-

quoit celui de Nantes, fut le dernier qu'il ſcella. Le troiſieme, fut le vieux Maréchal de Villeroy, qui avoit été Gouverneur de Louis XIV, & étoit Chef du Conſeil Royal des Finances, où il n'aſſiſtoit cependant plus que rarement.

Cette place fut donnée à M. le Duc de Beauvilliers, qui devint bientôt Miniſtre d'Etat; il étoit déjà premier Gentilhomme de la Chambre : il avoit été auparavant dans l'état Eccléſiaſtique, & y avoit étudié les maximes de la Sageſſe qu'il réduiſoit en pratique. Il embraſſa la profeſſion des Armes après la mort de ſon frere aîné, & eut un Régiment de Cavalerie, dont il ſe défit pour ſe livrer à la dévotion. Il épouſa une des filles de M. Colbert; & quand le Roi voulut donner un Gouverneur aux enfants de France, il le choiſit pour occuper cette place. Ce Seigneur s'attacha régulierement à tous ſes devoirs, ſans ſe mêler d'aucune intrigue de Cour, & s'attira l'eſtime & l'affection univerſelle.

M. Boucherat ſuccéda à M. le Tellier en la place de Chancelier. C'étoit un honnête homme, déjà fort avancé en âge, & qui n'a pas eu grande part aux affaires.

Le Roi faisoit alors travailler aux embellissemens de Versailles; on comptoit que cette dépense montoit déja à cent trente millions, sans y comprendre celle des meubles magnifiques & de quantité de choses rares & précieuses, que le Roi y rassembloit de toutes les parties du monde. Ce Prince portoit un habit dont les boutons étoient de gros diamans, estimés vingt millions: ce trait seul suffiroit pour donner une idée de sa magnificence. Quoique l'Etat fût en paix, la dépense des Troupes & de tout ce qui est nécessaire pour la guerre montoit au moins à soixante-dix millions par an; sans y comprendre celle de la Marine & celle de la maison du Roi & des pensions: ensorte que les revenus du Roi, quoiqu'ils fussent alors accrus jusques à cent trente millions, n'étoient pas suffisans, & qu'il falloit en tirer du Peuple, par la voie des emprunts & des Partisans.

Les Etrangers plus économes, travailloient au contraire à recouvrer par leurs épargnes une partie de ce que la guerre précédente leur avoit couté. Le Prince d'Orange, qui vivoit comme un particulier en Hollande, épioit toutes les occasions de nuire à la France;

& ce qui venoit de s'y passer au sujet des Religionnaires, lui en fournit un moyen. Il sortoit du Royaume un grand nombre de Protestans, malgré la rigueur des Edits. En se réfugiant dans les autres Etats, ils y porterent l'allarme, & émurent les esprits de compassion & de crainte. Le Prince d'Orange profita de cette conjoncture, & engagea les Etats de Hollande à faire une Ligue avec les Princes Protestans, pour leur commune sureté, & leur proposa de prendre à leur service les Officiers qui étoient sortis, ou qui sortiroient de France, pour cause de religion : le nombre en fut considérable, car il y en avoit beaucoup & de fort bons dans les Troupes du Roi.

Etant convenu sur ce point avec les Etats, il leur persuada encore de faire la levée des seize mille hommes qu'ils avoient refusé de mettre sur pied pendant le siége de Luxembourg ; il alla ensuite en Allemagne, & y conclut, avec les Princes Protestans, cette Ligue qu'on appella d'*Ausbourg*, parcequ'elle fut signée dans cette Ville. L'Empereur & le Roi d'Espagne y furent admis, par des raisons d'intérêt. Il ne parut pas que le Roi s'en mît beaucoup en peine;

les flatteurs ne cessoient d'exalter sa grandeur & sa puissance qui remplissoit tout l'Univers d'admiration & de terreur. L'arrivée de l'Ambassadeur de Siam en France dans ce même tems, donna un plus grand air de vérité à tous ces discours, quoiqu'elle eût un motif particulier qu'il est nécessaire d'expliquer.

Les Missionnaires Jésuites François s'étoient procuré un établissement dans le Royaume de Siam, par le secours du sieur Constance, Grec d'origine & de religion, & qui, par des moyens qu'on a toujours ignorés, étoit devenu premier Ministre, & auroit bien desiré, pour l'intérêt spirituel de son Maître, peut-être pour son propre intérêt, qu'il eût voulu gouter le Christianisme. Mais tout ce qu'il en avoit pû obtenir, jusques-là, étoit de permettre aux Jésuites de bâtir quelques Eglises, de prêcher la Foi à ses Sujets, & de le venir voir quelquefois. Dans leurs entretiens avec le Roi de Siam, ils avoient soin de lui apprendre toutes les grandes actions de leur Maître, de lui vanter sa piété, sa puissance, & combien il étoit révéré dans toute l'Europe. Quand ils crurent avoir fait toute l'impression

qu'ils souhaitoient, ils se flatterent que le Roi de Siam & toute sa Cour se détermineroient à se convertir, si l'on pouvoit engager le Roi de France à lui envoyer un Ambassadeur chargé d'une de ses Lettres, par laquelle il inviteroit ce Prince à embrasser la Religion Catholique. Ainsi, après avoir mûrement déliberé, ils firent partir le Pere Tachard, qui, étant arrivé en France, expliqua au Roi par l'entremise du Pere de la Chaise, Confesseur de S. M., le sujet de sa Mission, & lui fit envisager la récompense qu'il devoit attendre du Ciel, si, par ses sollicitations, un grand Roi, avec tout son Royaume, embrassoit le Christianisme, ce qui paroissoit indubitable. Ils intéresserent encore le Roi, par la gloire qui lui en reviendroit, & par l'avantage que ses sujets retireroient du Commerce qu'ils feroient avec ce Royaume rempli de richesses, & où S. M. n'avoit qu'à demander des Places de sureté, où elle pourroit tenir des Garnisons. Enfin, le Pere Tachard représenta la chose comme si aisée dans son exécution, que le Roi envoya à Siam le Chevalier de Chaumont, avec le titre de son Ambassadeur. Il fut reçu en cette Cour

avec tous les honneurs imaginables; & après y avoir demeuré cinq à six mois sans pouvoir gagner le Roi de Siam à la Religion Catholique, il revint en France avec plusieurs Ambassadeurs que ce Prince envoya au Roi, & qui eurent ordre d'achever avec ses Ministres, le Traité de Commerce que le Chevalier de Chaumont avoit ébauché.

Ces Ambassadeurs furent conduits à Versailles à l'audience du Roi. Ce Monarque les reçut assis sur un trône d'argent, élevé sur une grande estrade, dressée exprès au fond de la grande Galerie. Les Princes du sang étoient sur cette estrade à droite & à gauche du trône; les Grands Seigneurs & les Ministres au bas de l'estrade, & tous les Courtisans en haie le long de la Galerie & des Appartements.

Le Roi parut sous des habits tout couverts de pierreries. Cette magnifique décoration, jointe à la Majesté de sa personne & à la pompe de cette cérémonie, offroit le plus beau & le plus riche spectacle qu'il fût possible de voir.

Les Ambassadeurs furent conduits dans les Appartements au milieu de la

haie des Courtisans ; & quand ils arriverent à l'entrée de la Galerie, d'où ils étoient à portée de voir le Roi, ils firent de profondes inclinations, qu'ils recommencerent étant au milieu, & en abordant le pied de l'estrade. Le premier d'entr'eux présenta la Lettre de son Maître au bout d'une épée à lame d'or, & fit à Sa Majesté un compliment qui, loin de se ressentir de la barbarie du pays de celui qui l'adressoit, avoit toute l'élégance & la politesse Françoise. Le Roi y répondit d'une maniere fort honnête. Les Ambassadeurs se retirerent à reculon, jusqu'à ce qu'ils fussent au bout de la Galerie, & qu'ils eussent perdu le Roi de vue. Ils avoient apporté à Sa Majesté, de la part de leur Maître & du sieur Constance, de riches présens, de ce que leur région peut offrir de plus rare. Ils en distribuerent aussi aux Princes & Princesses du Sang ; & les Ministres acheverent avec eux le Traité commencé à Siam par le Chevalier de Chaumont : il portoit que la Réligion Catholique seroit publiquement enseignée & protégée dans tout le Royaume de Siam ; que les François, à l'exclusion des autres Européens, y feroient tout

le Commerce, & y feroient maintenus & protégés par la Puissance Royale, & enfin, qu'on leur remettroit quatre Places, où ils feroient leurs établissemens, & y seroient gardés par des Troupes que le Roi y enverroit. Le Traité ainsi conclu, les Ambassadeurs allerent visiter les conquêtes du Roi, & furent reçus par-tout avec toute la distinction qui leur étoit dûe; & ils partirent peu de tems après leur retour de Flandres. Le Roi fit embarquer avec eux trois mille hommes, sous les ordres de M. de Farges, qu'il nomma Maréchal de Camp. Quand il fut à Siam, on lui livra ponctuellement les quatre Places, dont on étoit convenu. Mais environ un an après, il survint une révolution dans ce Royaume, dont le sieur Constance fut la premiere victime: le Roi de Siam étant venu à mourir, celui qui lui succéda fit périr tous les François. Je ne sais s'il en échappa quelqu'un; ce qui est de bien sûr, c'est qu'il n'en revint aucun en France, pas même M. de Farges; & on perdit ce nouvel établissement.

Cette année mourut le Grand Prince de Condé Son petit fils avoit épousé une des filles naturelles du Roi & de

Madame de Montespan. Cette Princesse tomba malade de la petite verole à Fontainebleau, où la Cour étoit alors. Dès que Monsieur le Prince en eut appris la nouvelle, il partit de Chantilly, où il s'étoit retiré depuis plusieurs années pour y vivre en Philosophe, & vint s'enfermer avec la Princesse. Le Roi lui-même étant venu pour la voir, trouva à la porte Monsieur le Prince, qui, par ses instances, persuada à Sa Majesté de ne point entrer, à cause de la malignité de l'air; mais il en fut lui-même surpris; & une petite fiévre mit en peu de jours ce grand Guerrier au tombeau.

Le Roi perdit encore cette année le Maréchal de Crequy. Il avoit fait son apprentissage sous plusieurs grands Capitaines; & par son mérite & par son rang de Lieutenant Général, il étoit parvenu au bâton de Maréchal de France en 1669. Il avoit toutes les parties d'un grand Officier, & de plus, beaucoup de lecture & de savoir. Il étoit homme de probité, laborieux, vigilant jusqu'à l'inquiétude, fier & hautain, & par conséquent fort estimé, & peu aimé. Il est vrai qu'il se corrigea un peu de ces défauts pendant ses dernie-

res

res campagnes, ayant reconnu qu'ils lui avoient causé un grand préjudice. Il est mort à l'âge de cinquante-huit ans ; & il auroit encore pû servir longtems & utilement l'Etat. Il auroit même pû être chargé de grandes affaires, ayant trouvé le moyen de se raccommoder avec M. de Louvois, & de faire épouser sa niece à son fils.

Il arriva au commencement de l'année 1687 un accident qui donna une grande allarme à toute la France : le Roi fut en danger de la vie, & l'on fut obligé de lui faire l'opération de la fistule. Il en supporta les douleurs avec une constance & une fermeté peu communes aux Princes, qui d'ordinaire ne sont pas accoutumés à souffrir. Sa parfaite convalescence fut célébrée dans tout le Royaume par des démonstrations extraordinaires de joie : toutes les Villes, à l'envi les unes des autres, & toutes les Professions en corps, en rendirent à Dieu de publiques actions de grace. Les Parisiens sur-tout se signalerent : aussi le Roi voulut leur en témoigner sa satisfaction ; car après avoir été lui-même rendre graces à Dieu de sa guérison dans l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris, il alla dîner à l'Hôtel-de-Ville.

Ces réjouissances furent suivies de la Dédicace d'une Statue Pédestre du Roi, que le Maréchal de la Feuillade fit ériger à ses propres frais dans la Place qu'il avoit fait bâtir exprès à l'endroit où étoit auparavant le bel Hôtel de la Ferté qu'il avoit acheté à ce dessein. On l'appelle aujourd'hui *la Place des Victoires*. Je ne prétends pas examiner si ce Maréchal fit une si grande dépense, dans la vue seulement de témoigner à son Maître la reconnoissance qu'il lui devoit pour tant de faveurs qu'il en avoit reçues; mais je me souviens que les critiques faisoient entrer dans cette action beaucoup de vanité & de politique. On prétendoit que s'étant brouillé avec le Ministre sous lequel il n'avoit jamais voulu plier, il ne falloit pas moins que ce trait, pour le mettre à l'abri de ses persécutions; & que ses grandes dépenses pour cette Statue, excusoient ses exactions sur le Régiment des Gardes, dont il étoit Colonel. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet encens fût de bonne odeur, & ne tarda pas à être payé par le Gouvernement de Dauphiné, vacquant par la mort du Duc de Lesdiguieres; le Roi le donna ensuite au

jeune la Feuillade après la mort de son pere. La cérémonie de la Dédicace ou érection de la Statue, est trop singuliere pour la passer sous silence ; je ne crois pas que, dans ce genre, il ne se soit jamais rien fait de pareil chez les anciens Romains. Les Princes & Princesses de la maison Royale, & les principaux Seigneurs y furent invités. On les plaça sur des balcons faits exprès sur la façade de l'Hôtel de la Feuillade, vis-à-vis de la Statue ; les autres côtés de la place étoient garnis d'échaffauts, remplis de gens de toutes conditions.

La marche fut ouverte par le Régiment des Gardes, le Maréchal à la tête, ensuite les Officiers & les Archers de la Maréchaussée, le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, précédé des Archers de Ville, & suivi du Prévôt des Marchands & de tout le Corps de Ville. Tout ce Cortége arrivant à la Place, on découvrit la Statue, & il en fit trois fois le tour, le Maréchal & le Duc de Gesvres la saluant de l'épée, les Officiers des Gardes de l'esponton, la Maréchaussée de l'épée, & le Corps de Ville par de profondes inclinations.

Les trompettes, les hautbois, les

tambours, & un concert de Musique se joignirent au bruit de trois décharges de mousqueteries & de boëtes, & aux applaudissemens du Peuple qui exprimoit ses vœux ardens par cette acclamation si en usage: *Vive le Roi.* Le Maréchal lui jetta de l'argent, & ce fut le dernier point de la cérémonie, après lequel les Princes & Princesses allerent à une grande collation qui avoit été préparée à l'Hôtel de-Ville, & qui fut suivie d'un Bal & d'un beau feu qui termina la Fête.

Les contestations qui s'étoient élevées depuis plusieurs années entre les Cours de Rome & de France, dégénererent pendant celle-ci, en une véritable querelle. Mais afin d'en donner plus d'intelligence, il faut reprendre les choses de plus haut.

L'insulte qu'avoit reçu à Rome le Maréchal de Crequy, Ambassadeur de France en 1661, & la réparation authentique que cette Couronne en avoit exigée, entretenoit entre les deux Cours une aigreur qui se manifestoit au moindre démêlé. Le Roi qui vouloit empêcher que les maximes Ultramontaines ne s'introduisissent dans son Royaume, les fit réfuter en Sorbone par des The-

ses qui y furent soutenues; & le Pape les fit condamner dans une Congrégation tenue exprès.

Cette affaire en seroit peut-être demeurée là, sans un nouvel incident qui survint au sujet de la Régale. C'est un droit fort ancien, que nos Rois ont de jouir du revenu des Archevêchés & Evêchés du Royaume, pendant la vacance du siége, & jusqu'à ce que le Prélat qu'ils ont nommé pour le remplir, leur ait prêté serment. Le Roi dispose aussi pendant cette vacance de tous les bénéfices & dignités de la collation des Archevêchés & Evêchés, à la reserve des Cures: ce droit de Régale dérive tant du Patronage que le Roi a sur toutes les Eglises de son Royaume, que de son droit féodal sur le temporel des bénéfices; & il prétend l'étendre dans tous les Diocèses. Quelques Evêchés ont cru cependant en être exempts, & en particulier celui de Pamiers, à l'occasion duquel le différend dont il s'agit fut suscité. Le Roi avoit nommé quelques sujets à des bénéfices vacants dans ce Diocèse; l'Evêque en nomma d'autres, & fut appuyé par le Pape. L'affaire fut soutenue avec si peu de menagement par l'Evêque & quel-

ques-uns de ſes Chanoines, que le Roi en exila pluſieurs, ainſi que l'Evêque lui même.

Il s'émut encore un autre différend du même genre. L'Abbeſſe d'un Couvent du village de Charonne, près Paris, étant morte, le Roi en nomma à ſa place une, que les Religieuſes ne voulurent ni reconnoître ni recevoir : elles élurent même une d'entre-elles. Le Pape prit leur parti ; & le Roi voulant terminer la diſpute, ſupprima le Couvent, & diſperſa les Religieuſes dans d'autres Communautés. Mais ce Prince ne jugea pas à propos d'en demeurer là ; & pour témoigner au Pape ſon mécontentement, il fit examiner dans l'Aſſemblée du Clergé, qui ſe tint à Saint-Germain-en-Laye en 1682, les Thèſes de Sorbonne, dont j'ai parlé. L'Aſſemblée en déclara la Doctrine Orthodoxe, & en conſéquence, décida que celle des Ultramontains, étoit erronnée & abuſive. Cette déciſion fut appuyée d'un Arrêt de la Cour du Parlement de Paris ; & la Cour de Rome fut ſi peu ménagée, qu'on fit courir le bruit que la réſolution étoit priſe de créer un Patriarche en France, ſur le modéle de celui de Veniſe.

Le Pape indigné refusa de donner des Bulles aux nouveaux Evêques, & ne garda plus de mesures. La Faction Autrichienne saisit cette circonstance pour insinuer au Pontife, que le Roi n'avoit acheté Cazal, que dans la vue de subjuguer l'Italie, & de réduire le saint Siége dans l'état où il étoit avant l'Empereur Charlemagne; le bombardement de Gênes qui survint, acheva de donner l'allarme au Saint Pere. Il commença à se lier plus étroitement avec les Espagnols, pour lesquels il avoit toujours conservé de la prédilection, étant né sujet de cette Couronne, & s'engagea secrettement avec les Ennemis de la France.

Le Duc d'Estrées, qui étoit alors Ambassadeur du Roi à Rome, y mourut. A peine avoit-il rendu les derniers soupirs, que le Pape envoya dans son Quartier des Officiers de Justice & des Sbirres, prendre un criminel qui s'y étoit réfugié, sans avoir égard que le Cardinal d'Estrées, frere du feu Ambassadeur, logeoit dans le même Palais, & que, même du vivant de son frere, il étoit chargé des principales affaires. Le Cardinal se plaignit donc

de cet attentat contre la majesté de son Maître & la possession immémoriale des franchises. Le Pape répondit qu'étant le Maître dans Rome, il jugeoit à propos de les supprimer. Le Cardinal d'Estrées sortit de Rome, & dépêcha un Courier à la Cour, pour l'informer de ce qui s'étoit passé.

On prit cette affaire à Versailles avec la hauteur ordinaire: le Cardinal Rannuccy, qui étoit Nonce en France, eut beau représenter, que le Pape n'avoit eu d'autre intention, en supprimant ces franchises, que d'empêcher plusieurs crimes énormes d'être impunis, & qu'il espéroit qu'un Roi si grand & si juste ne seroit pas offensé de cette suppression qui s'étendoit également sur tous les Quartiers des Ambassadeurs qui étoient à Rome.

On lui répliqua que ce motif auroit pû être de quelque poids, si le Pape n'avoit pas commencé cette suppression par le Quartier de l'Ambassadeur de France, & qu'il eût aboli les franchises par un Décret qui auroit pû servir d'avertissement; mais que, comme ces formalités n'avoient pas été observées, & que d'ailleurs de telles abolitions n'étoient pas au pouvoir du Pape, qui

n'a jamais eu droit de toucher aux prérogatives des Rois, on alloit envoyer un nouvel Ambaſſadeur à Rome, qui ſeroit ſi bien accompagné, qu'il rentreroit ſans peine en poſſeſſion de ces franchiſes. Sa Majeſté choiſit pour cette Ambaſſade le Marquis de Lavardin, homme riche, & bien inſtruit, & qui brûloit du deſir d'être honoré du collier de l'Ordre qu'on lui promit à ſon retour.

Quand le Pape ſut que ce Seigneur approchoit de Rome à main armée, il l'excommunia dans toutes les formes; ce qui ne l'empêcha pas de pourſuivre ſon chemin, non plus que les Cardinaux d'Eſtrées & Maldachin, qui allerent au-devant de lui; & l'Ambaſſadeur fit ſon entrée à Rome avec un pompeux équipage & quatre ou cinq cents hommes armés. Les Douaniers qui, par ordre du Pape, refuſerent de le reconnoître pour Ambaſſadeur, voulurent ſe mettre en devoir de viſiter ſon équipage; mais comme ils n'étoient pas les plus forts, il fallut qu'ils ſe retiraſſent.

Toutes les rues de Rome étoient pleines de monde; & ce nouveau ſpectacle avoit plus l'air d'un triomphe,

que d'une entrée d'Ambassadeur. M. de Lavardin jetta, en passant, quelques pieces d'argent au Peuple pour se le concilier ; & comme ces générosités plaisent infiniment aux Italiens, ils crierent hautement : *Vive le Roi de France & son Ambassadeur Lavardin*, sans songer qu'ils pourroient bien déplaire au Pape. L'Ambassadeur, au milieu de ces acclamations, arriva au Palais Farneze où il devoit loger : son escorte se mit en bataille sur la place, où il tint toujours une Garde tant qu'il fut à Rome. Il détachoit de fréquentes Patrouilles, pour empêcher les Sbirres, qui avoient été menacés d'avoir le nez & les oreilles coupés, d'approcher de son Quartier.

Cinq ou six jours s'étant écoulés, M. de Lavardin fit demander une audience au Pape. Sa Sainteté répondit qu'Elle ignoroit qu'il y eût un Ambassadeur de France à Rome, depuis la mort du Duc d'Estrées ; qu'à la vérité il avoit appris qu'il y étoit arrivé un certain François suivi de beaucoup de gens de guerre, qui se nommoit le Marquis de Lavardin, & qu'il l'avoit excommunié. Après ce refus, M. de Lavardin se promena dans Rome avec un Cortége

magnifique ; cent Gardes à cheval le ſuivoient l'épée nue ; le reſte de ſes troupes ſe tenoit en bataille ſur la place du Palais Farneze.

Malgré les défenſes du Pape, quelques Seigneurs Romains affectionnés à la France, ne laiſſerent pas de rendre viſite à M. de Lavardin ; & les Miniſtres Etrangers, qui témoignoient être fâchés de la ſuppreſſion des franchiſes, en firent autant. Malgré l'excommunication, M. de Lavardin affectoit d'aller tous les jours à la Meſſe. Il entendit celle de minuit le jour de Noël, & fit ſes dévotions dans l'Egliſe de Saint-Louis, où l'Abbé d'Hervault, Auditeur de Rotte, le reçut à la tête de ſon Clergé, & le conduiſit ſous le Dais qu'on lui avoit préparé. Il communia pendant la Meſſe ; & le Pape en ayant été averti, interdit cette Egliſe le lendemain, & donna ordre, dans toutes les autres Egliſes de Rome, de ceſſer le ſervice Divin, d'abord que M. de Lavardin y paroîtroit. Le Roi, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, voulut que l'Ambaſſadeur fit afficher à la porte du Palais du Pape, & dans tous les quartiers de Rome, une Proteſtation ſolemnelle, qui fut dreſſée à Paris, contre la

Bulle d'Excommunication & l'Interdit de l'Eglise de Saint-Louis. Sa Majesté fit aussi assembler les Chambres du Parlement, où l'Avocat Général Talon, en plaidant sur cette matiere, attaqua personnellement le Pape, protesta contre tout ce qu'il pouvoit faire, & en interjetta appel au futur Concile; la Cour donna un Arrêt conforme aux conclusions de l'Avocat Général.

Le Roi fit encore assembler chez les Evêques, les Curés & les Supérieurs des Communautés Religieuses, qui firent de beaux discours pour prouver qu'il falloit prévenir de plus grands troubles.

Sa Majesté croyant en avoir assez fait, &, fâché peut-être, que les choses eussent été portées si loin, écrivit au Pape pour le radoucir, & l'engager à quelque accommodement. Il fit porter sa Lettre par M. de Chanlay, qu'il chargea de la négociation: mais le Pape, obsédé par la faction d'Autriche, & d'ailleurs homme un peu trop ferme, quoiqu'il eût mille bonnes qualités & fût un grand homme de bien, ne voulut pas recevoir la Lettre, ni voir M. de Chanlay, qui s'en retourna sans avoir rien fait.

Cependant les Espagnols & les Gé-

nois, qui étoient les Conseillers intimes du Pape, craignirent que le ressentiment de la France ne tombât sur eux, & que le Roi ne fit avancer des Troupes du côté de l'Italie, où ils ne seroient pas les plus forts. Ils feignirent de porter le Pape à entendre à quelque accommodement, dont le seul fruit fut, que le Saint Pere leva l'Interdit de l'Eglise de Saint-Louis; mais il refusa absolument de voir le Marquis de Lavardin que le Roi rappella quelque tems après, résolu d'attendre un autre Pontificat, sous lequel cette affaire fut accommodée.

Avant qu'elle se négociât, il sembla à tout le monde que la guerre alloit recommencer entre la France & les Puissances ci-devant confédérées contr'elle. Les forces de l'Empereur devenues supérieures à celles du Turc, la nouvelle Place du Mont-Royal, bâtie sur un terrein dépendant de l'Empire, la protection que le Roi accordoit avec éclat au Prince Guillaume de Furstemberg, devenu Cardinal & Coadjuteur de l'Archevêque de Cologne, étoient autant de motifs qui donnoient lieu de conjecturer que la guerre se rallumeroit. Cependant le Roi n'en paroissoit pas per-

ſuadé, ſe raſſurant ſur la terreur qu'avoit dû inſpirer la force de ſes armes. Il faiſoit continuer les travaux immenſes déja commencés l'année précédente à Maintenon, par quantité d'Ouvriers, & un corps de trente mille hommes de ſes meilleures Troupes qu'il y avoit fait venir, afin d'immortaliſer ſa mémoire & celle de Madame de Maintenon, par des Ouvrages ſuperbes, qui devoient ſurpaſſer ceux des Romains. Mais ces Troupes furent attaquées de cruelles maladies cauſées par les exhalaiſons de terres nouvellement remuées : ces vapeurs étoient ſi malignes, que peu de monde en fut exempt, & que ceux qui en étoient frappés, en mouroient, ou étoient long-tems à ſe rétablir.

Le Prince Maximilien de Baviere, Archevêque de Cologne, Evêque & Prince de Liege, mourut en ce tems-là ; & le Cardinal de Furſtemberg, qui gouvernoit déjà cet Etat pendant la caducité du feu Electeur, en prit le Gouvernement en qualité de Coadjuteur. Mais comme le Pape ne lui avoit jamais voulu donner des Bulles de Confirmation, il fallut que le Chapitre de Cologne s'aſſemblât, afin de procéder à une nouvelle Election ; le Roi, pour

favoriser celle du Cardinal, fit avancer un corps de Troupes sur la Frontiere de Luxembourg, & envoya de sa part le Baron d'Asfeld, pour solliciter en faveur du Cardinal, à qui il fit aussi passer de grosses sommes: mais l'Empereur & les Hollandois mirent tout en œuvre pour empêcher cette Election, & y réussirent par la faute du Cardinal, comme on le verra ci-après. Il faut dire auparavant, que cette Eminence, d'abord après la mort de l'Archevêque, & avant que le Chapitre fut assemblé, avoit fait passer par pelotons, les Troupes que le Roi lui avoit envoyées, & s'étoit assuré de toutes les Places de l'Electorat, à l'exception de la Capitale qu'il avoit tenté inutilement de mettre dans son parti.

Cette précaution reveilla l'Empereur, qui obtint facilement du Pape, déjà brouillé avec la France, un Bref d'éligibilité, en faveur du Prince Clément de Baviere, âgé seulement de dix-sept ans. On disoit dans ce tems-là, que le Pape avoit pris si fort cette affaire à cœur, qu'il avoit envoyé des sommes considérables au Prince d'Orange pour former une Armée en faveur du Prince de Baviere. Les Hol-

landois, de leur côté, ne négligeoient rien pour éviter que le Cardinal ne fût élu; ainsi dès que le Chapitre fut assemblé, il y eut de grandes Brigues de la part des deux partis.

Les Hollandois ôterent au Cardinal deux voix, sur lesquelles il avoit compté, & qui lui étoient absolument nécessaires pour être élu canoniquement. Quand l'Election se fit, il n'eut que seize voix, au lieu de dix-huit qu'il lui falloit. Il ne laissa pas néanmoins d'être proclamé par son parti, ainsi que le Prince Clément par le sien, quoiqu'il n'eût eu que neuf voix: mais comme elles faisoient plus du tiers, il prétendit que le Bref du Pape lui donnoit la préférence. Cette affaire fut portée au saint Siége; & le Pape confirma l'Election du Prince de Baviere. Après cette Election, le Maréchal de Schomberg, qui s'étoit retiré de France pour cause de Religion, & qui avoit pris parti avec le Prince d'Orange, s'avança près de Cologne, avec un petit corps d'Armée, & jetta une bonne Garnison dans cette Ville, qui l'assura au Prince Clément. Le Cardinal fut encore plus maltraité par le Chapitre de Liege, où il s'étoit rendu à dessein de se faire élire Evê-

que & Prince de cette Ville. Le Doyen fut élu par les Brigues du Grand-Maître de l'Ordre Téutonique, beau-frere de l'Empereur, & Chanoine de cette Eglise; ainsi le Cardinal, frustré de son attente, revint à Bonn, résolu de maintenir son Election par la force des armes & la protection de la France. Pour lui assurer la réussite, le Roi lui envoya le Marquis de Sourdis, Lieutenant Général, avec un corps de Troupes.

Cependant le Prince d'Orange avoit formé un dessein qui lui réussit. Il mit son parti en état de soutenir la guerre contre la France avec plus d'égalité; je veux parler de son invasion d'Angleterre. Mais avant que d'en décrire les particularités & la conduite que tint ce Prince pour venir à bout de cette fameuse entreprise, il est à propos de détailler les causes principales, qui lui donnerent les moyens de la terminer.

Si Jacques II, Roi d'Angleterre, avoit tenu la même conduite avec les Grands & les Peuples de ce Royaume, que celle du Roi son frere, auquel il avoit succedé, faute d'enfans légitimes, il est à présumer qu'il se seroit maintenu sur le Trône: mais au lieu de cette sage modération, il voulut, tout d'un

coup, rendre ſon pouvoir arbitraire, & par un zele peu meſuré pour ſa Réligion, rétablir la Catholicité dans ſes États, & la rendre dominante. Il commença cet ouvrage dès qu'il ſe crut affermi ſur le Trône, par la mort du Duc de Montmouth; & pour plier plus facilement ſes ſujets à ſes volontés, on diſoit, dans ce tems-là, qu'il avoit pris ſecrettement ſes meſures avec Louis XIV, n'ayant pas à choiſir dans le monde entier un plus grand exemple de pouvoir abſolu & de parfaite Catholicité. Quelles que fuſſent ſes vues, quels qu'aient été les ſuccès, il eſt conſtant qu'après avoir été couronné, il débuta par dépouiller de leurs priviléges les Villes principales, & plaça les Catholiques dans les emplois ſupérieurs & ſubalternes, par la deſtitution des perſonnes qui les occupoient, & qui lui étoient ſuſpectes. Il fit premier Miniſtre le Pere Petters, Jéſuite, qui étoit déjà ſon Confeſſeur, & établit, à ſa perſuaſion, des Colléges de ſon Ordre, & d'autres maiſons Réligieuſes, où l'on célébroit publiquement le ſervice Divin. Il reçut un Nonce du Pape, & envoya un Ambaſſadeur à Rome prêter hommage; il fit plus, il ſe ſubſtitua

des gens qui lui étoient entiérement dévoués, dans la direction des affaires de la Réligion Anglicane, dont les Rois d'Angleterre se sont établis Chefs depuis son commencement. Il espéroit venir à bout, par ce moyen, d'abolir les Loix Pénates, & le serment du Test ; ce qui ne se pouvoit faire, suivant les Loix du Royaume, que par la tenue d'un Parlement qui voulût bien y consentir. Le Roi d'Angleterre fit sonder les Provinces là-dessus, & briguer des Députés dont il pût être assuré ; & trouvant dans tous les esprits des difficultés & des oppositions insurmontables, il n'osa réclamer le suffrage du Parlement, & résolut de tout entreprendre de sa propre autorité. Il mit donc deux Armées sur pied, une de terre, & l'autre de mer, qu'il pourvut, autant qu'il lui fut possible, d'Officiers & de Soldats Catholiques ; & pour s'assurer encore mieux du dedans & du dehors, il fit demander aux Etats Généraux des Provinces-Unies, desquelles il se défioit, six Régimens Anglois qu'ils avoient depuis long-tems à leur service. Il n'en tira pas une grande utilité ; car le Prince d'Orange trouva moyen d'en retenir en Hollande beaucoup d'Offi-

tiers & de Soldats, & de dissiper les autres; de sorte qu'il en repassa peu en Angleterre.

Ces Armées étant rassemblées, le Roi Jacques fit célebrer publiquement la Messe en leur présence, quoique le nombre des Catholiques y fut très petit. Il voulut même entreprendre des conversions parmi eux.

Il vint, dans cette intention, visiter son Armée Navale; & ayant fait assembler tous les Officiers, il leur demanda leurs commissions, sous prétexte d'examiner si elles étoient expédiées dans les formes ordinaires; ensuite il les exhorta vivement à changer de Religion, leur remontrant l'obéissance qu'ils lui devoient, & qu'il y avoit plus d'entêtement que de raison à suivre celle qu'ils professoient. La conclusion fut, qu'il ne leur donnoit que vingt-quatre heures pour se décider.

Ces Officiers, étrangement surpris, répondirent tous d'une voix, que, malgré leur inviolable attachement à son service, ils ne se sentoient pas capables de trahir leur conscience. Le Roi recueillit leurs sentimens & sortit des vaisseaux. Il apprit le lendemain qu'il

s'étoit élevé de grands murmures sur la flotte, & que les Officiers étoient prêts à tout événement, plutôt que de changer de Religion. Les voyant si absolument déterminés, il leur fit dire, que le terme qu'il leur avoit marqué pour une aussi importante affaire, lui paroissoit trop court; qu'ainsi il vouloit bien le prolonger, comptant qu'ils en profiteroient & le serviroient fidelement. De retour à Londres, il ordonna de publier une liberté de conscience dans toutes les Eglises de l'étendue de son Royaume. Quelques-unes obéirent à ses ordres; mais l'Archevêque de Cantorbery, à la tête de plusieurs autres Evêques, s'y opposa hautement.

Ils furent cités à la Cour du Banc du Roi, où ils comparurent, & déclarerent, avec fermeté, que bien loin de se rendre complices des nouveautés qu'on vouloit introduire dans l'Eglise & le Gouvernement, ils étoient engagés, par leur serment & le devoir de leurs Charges, de veiller à la conservation des Loix & de la Religion.

La Cour, comme il est d'usage en Angleterre, leur demanda caution; &, sur le refus qu'ils en firent, en qualité

d'Evêques & de Pairs du Royaume, le Roi ordonna qu'ils fussent arrêtés & conduits à la Tour de Londres, par la Tamise, afin d'éviter l'émotion populaire qui auroit pu survenir, si on les eût menés par la ville qu'il eût fallu traverser.

La détention des Evêques causa un murmure général par toute l'Angleterre. Il fut encore augmenté par la conduite des Commissaires, qui déposerent l'Evêque de Londres & quelques Ecclésiastiques qui étoient dans les mêmes sentimens que les Evêques prisonniers.

L'affaire fit si grand bruit, & tant de Seigneurs s'y intéresserent, que le Roi, par raison d'Etat, se crut obligé de les élargir peu de jours après leur détention, à condition toutefois, qu'ils répondroient devant la Cour du Banc du Roi, où leur cause fut fort débattue, & eux absous. Le Roi en témoigna beaucoup de chagrin, & cassa plusieurs des Juges.

Cet événement fut l'époque de la naissance du Prince de Galles. On fit de grands feux de joie par toute l'Angleterre. Plusieurs disoient hautement, qu'ils dirigeoient mentalement leurs

réjouissances à l'honneur de la liberté rendue aux Evêques. Il courut des libelles séditieux & remplis de calomnies. On trouva par-tout des affiches, & même à la porte du Roi, dans lesquelles, parmi un tas d'horreurs, on avançoit que le nouveau Prince de Galles étoit un enfant supposé; & l'on donnoit pour preuve de cette imposture, la tardive fécondité de la Reine, qui n'avoit eu d'enfans que plusieurs années après avoir été mariée.

Le Prince d'Orange, qui entretenoit des correspondances secrettes en Angleterre, fut averti fidellement de tout ce qui s'y passoit, & prenoit si subtilement ses mesures, suivant ce qu'on lui mandoit, que son dessein ne fut connu que sur le point de s'exécuter.

Plusieurs conjonctures lui applanirent beaucoup de difficultés. La Hollande avoit quantité vaisseaux armés, l'Angleterre, depuis quelque tems, paroissant lui chercher querelle sous plusieurs prétextes, & principalement pour le commerce des Indes. Elle donnoit même retraite dans ses Ports aux Corsaires d'Alger, qui avoient été appellés dans l'Océan pour pirater sur les Hollandois; ce qui leur portoit un

grand préjudice. Mais, dans le tems que le Roi de la grande Bretagne dressa son armée de terre & de mer, les Etats Généraux divisés entr'eux, se réunirent par le moyen du Prince d'Orange, qui leur remontra la conséquence de cette division, & que la bonne politique vouloit que, puisque les Anglois armoient & les menaçoient depuis long tems, ils se missent promptement en état de n'être point surpris, & de repousser la force par la force. Ce Prince ne manquoit pas d'insinuer aux Hollandois, soit par lui-même, soit par ses Emissaires, que les Rois de France & d'Angleterre, étroitement unis ensemble, avoient conjuré la perte de la Hollande & de toute la Réligion Protestante, & qu'il n'y avoit qu'une diligente précaution qui l'en pût garantir; qu'ainsi il étoit absolument nécessaire de mettre promptement en exécution les clauses de la Ligue d'Ausbourg, & même de prévenir les deux Rois.

Le Prince d'Orange fut bien secondé par les Ministres de l'Empereur & ceux d'Espagne, qui ajouterent qu'on voyoit bien par ce qui se passoit à l'égard de l'Electorat de Cologne & du

Cardinal de Fustemberg, que le dessein étoit pris d'attaquer une seconde fois les Provinces-Unies du côté du Rhin, & de porter ensuite la guerre dans les Etats des Princes Protestans de l'Empire, afin de parvenir pas-à-pas à la Monarchie universelle.

Quand le Prince d'Orange eut mis les affaires en mouvement il en instruisit l'Empereur & le Roi d'Espagne, par le canal de l'Envoyé Coloma & du Marquis de Castanaga, Gouverneur des pays-bas Espagnols, auxquels il avoit une grande confiance. Il envoya M. Beinteing prendre les dernieres mesures avec l'Electeur de Brandebourg. Le Comte d'Avaux, Ambassadeur du Roi en Hollande, pénétra bientôt le motif de ces grands mouvemens, & en donna avis au Roi; & sur-le-champ Louis XIV en fit part au Roi d'Angleterre. Le Monarque Anglois répondit qu'il étoit bien informé que les Hollandois n'en vouloient pas à la Grande-Bretagne; mais qu'il croyoit que leur dessein étoit de faire quelque descente sur les Côtes de France, pour soulever les nouveaux Convertis, & exciter une guerre civile dans le Royaume. Le Roi ne prit point le change,

& persista dans son premier sentiment, offrant du secours à celui d'Angleterre, qui le refusa. Tout ce que Sa Majesté put faire en cette occasion, fut de déclarer aux Etats Généraux, que les grands armemens de la Hollande ne pouvant regarder que l'Angleterre, les liaisons d'amitié & d'alliance entre la France & la Grande Bretagne l'obligeoient de secourir les Anglois de tout son pouvoir; & qu'elle regarderoit comme une infraction de la paix & une rupture ouverte avec sa Couronne, le premier acte d'hostilité de la part de leurs troupes ou de leurs vaisseaux contre son Allié.

Peu de tems après cette déclaration, le Prince d'Orange avoit fait la revue de quinze ou vingt mille hommes des Troupes Hollandoises; & les ayant ensuite fait marcher vers les Ports, il revint à la Haye, où il découvrit son véritable dessein aux Ministres des Etats, qui lui étoient affidés & qui s'employerent à lui gagner leurs amis, en attendant que l'armement fut près. Il se rendit alors à l'Assemblée des Etats Généraux, & leur adressa un discours dont la substance étoit, qu'ils avoient été émus, à juste titre, de tout

ce qui s'étoit passé au sujet de l'Electorat de Cologne depuis la mort du dernier Electeur, & qu'ils en avoient inferé que la France avoit eu dessein par-là de tenir l'Allemagne enchaînée, afin de s'emparer plus facilement du reste des pays-bas Espagnols, & subjuguer les Provinces-Unies, avec l'assistance du Roi d'Angleterre. Il ajouta que pour qu'on ne s'imaginât point que ce qu'il avançoit fût une fiction, il leur portoit en main une piéce authentique, capable de convaincre les plus incrédules, & qui leur feroit connoître les mesures secrettes, prises entre les deux Rois pour l'exécution de leur projet; cette piéce étoit un traité feint ou vrai, qu'on disoit àvoir été envoyé au Prince d'Orange, par la trahison du Comte de Sunderland, Ministre & Secretaire du Roi d'Angleterre.

Le Prince d'Orange déclara à l'Assemblée, qu'il falloit commencer par délivrer l'Angleterre du Papisme & de la servitude; que cette gloire étoit reservée à la Hollande; que toute la Nation Angloise l'en conjuroit par sa bouche, & qu'en reconnoissance d'un si grand bienfait, tout le Royaume se déclareroit pour la cause commune;

que pour lui, il étoit prêt à conduire en personne le secours qu'on demandoit & à exposer sa vie en cette rencontre, comme en toutes les autres, pour la Religion & le bien public.

Le discours du Prince d'Orange & les pièces qu'il montra aux Etats Généraux étant bien examinés dans cette Assemblée, il fut remercié de son zèle, l'expédition agréée ; & l'on publia un Manifeste conçu à-peu-près dans ces termes.

Le Prince d'Orange, après avoir été exhorté plusieurs fois, par les prieres réitérées des personnes les plus qualifiées d'Angleterre, de vouloir bien s'opposer au gouvernement arbitraire, que Sa Majesté Britannique a résolu d'introduire dans ce Royaume, s'est déterminé à y passer pour sauver la Religion Anglicane, que Sa Majesté a aussi entrepris de détruire ; & ces deux entreprises, contraires aux Loix Divines & humaines, & particulierement à celles du Royaume, étant sur le point de le bouleverser entierement, le Prince d'Orange, poussé par la piété, qui ne lui permet pas de souffrir la ruine de la Religion & le renversement d'un si bel Etat, prétend, avec la grace de

Dieu, faire assembler un Parlement libre, où les suffrages partent du cœur, & non d'une injuste contrainte à laquelle on a voulu assujettir tous les Membres; que cependant son dessein n'est pas de vouloir envahir le Trône, ni de forcer les consciences, ainsi que les ennemis de la Religion & de la Liberté Anglicanne le voudroient persuader, ne prétendant apporter aucun changement dans la succession légitime, mais seulement, empêcher les suites funestes que les entreprises de Sa Majesté Britannique entraîneroient infailliblement; que le dessein du Roi paroît manifestement dans l'alliance étroite qu'il a contractée avec Sa Majesté très Chretienne, laquelle témoigne assez, dans toutes les occasions, combien elle en veut aux Provinces-Unies, & dont, par conséquent, les moindres démarches doivent être suspectes; que si on souffre, qu'à son exemple, Sa Majesté Britannique devienne absolue dans ses Etats, il n'y aura plus de sureté pour elles; ainsi qu'étant de leur intérêt que les choses y demeurent selon les Loix fondamentales de l'Etat, & que la Religion Anglicanne y soit conservée, elles espe-

rent que Dieu donnera un heureux ſuccès au Prince d'Orange.

De ſon côté ce Prince publia un Manifeſte plus étendu, mais le même pour le fond, à la réferve qu'il y révoquoit en doute la naiſſance du Prince de Galles, dont il prétendoit que le Parlement d'Angleterre décidât. Enſuite ce Prince prit congé des Etats Généraux, & leur laiſſa M. de Waldek pour commander les Troupes qui reſterent en Hollande. Celles qu'il fit embarquer avec lui étoient toutes choiſies, & montoient à dix mille hommes de pied & quatre mille chevaux ; le Maréchal de Schomberg eut ſous lui le commandement de cette Armée.

L'Armée Navale étoit compoſée de ſoixante-cinq Vaiſſeaux de ligne, de dix brulots, & de quatre cens cinquante autres bâtimens de tranſport de vivres & de débarquement, qui arborerent tous le Pavillon d'Angleterre, & les armes du Prince d'Orange, au-deſſous deſquelles on avoit placé cette deviſe PRO DEO ET LIBERTATE. Elle mit à la voile le 30 Octobre 1688, avec un vent favorable; mais à peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une furieuſe tempête qui diſperſa cette Armée, & la jetta

dans le plus grand péril : elle vint relâcher vers les Ports d'où elle étoit partie, à la reserve de quelques bâtimens qui furent emportés vers le Nord, & rejoignirent quelques jours après.

Le Prince d'Orange, loin de se rebuter par un accident si fâcheux, & d'en tirer un mauvais présage, fit réparer avec une diligence extrême les dommages causés par la tempête, & remit à la voile le 11 Novembre à l'entrée de la nuit. L'Amiral Herbert, qui avoit quitté le Roi d'Angleterre pour se joindre au Prince, conduisoit l'Avant-garde, Everty la bataille, & lui l'Arriere-garde. Ils rencontrerent l'Armée d'Angleterre forte de quarante gros Vaisseaux de guerre, qui les laisserent passer sans aucun obstacle ; & cette fois la navigation fut si heureuse, que toute cette Flotte arriva le 15 suivant à la Rade de Darmouth & Torbay, & débarqua sans empêchement ; car le Roi d'Angleterre, qui ne s'étoit pas attendu d'être trahi par son Armée de mer, avoit envoyé ses Troupes de terre du côté du Nord d'Ecosse, où le Prince d'Orange avoit répandu le bruit qu'il vouloit débarquer, ce qu'il eut fait

probablement, s'il n'avoit été assuré de la Flotte Angloise.

Dès que le Roi d'Angleterre eut appris le débarquement du Prince d'Orange, il passa, tout d'un coup, d'une extrémité à l'autre; au lieu de ce courage & de cette hauteur avec laquelle il s'étoit conduit, il tomba dans l'excès de la timidité. Ses premieres démarches furent de rétablir l'Evêque de Londres, de révoquer la commission qu'il avoit donnée à ceux qui composoient la Chambre Ecclésiastique, & de casser tout ce qu'elle avoit fait en vertu de cette commission. Il rétablit le Collége de la Madeleine, fit fermer l'Eglise de la Savoye qu'il avoit donnée aux Jésuites & toutes celles dont il avoit mis les Catholiques en possession. Les vieilles Chartes qu'il avoit ôtées aux Villes, leur furent rendues : en un mot, il détruisit en un moment tout ce qu'il avoit fait depuis son avénement à la Couronne; & pour assurer la naissance légitime du Prince de Galles, que le Prince d'Orange avoit attaquée dans son manifeste, il fit dresser, par le Chancelier, un Procès-verbal de toutes les circonstances

de l'accouchement de la Reine, qui fut ſigné de la Reine Douairiere & de pluſieurs Seigneurs & Dames qui y avoient aſſiſté.

Parmi tous ces troubles, les Archevêques de Cantorbery & d'York vinrent lui préſenter un Mémoire ſigné de ſept Evêques & de neuf ou dix des plus grands Seigneurs de l'Etat. Ce Mémoire tendoit à demander la convocation d'un Parlement libre & régulier dans toutes les formes, afin, diſoient-ils, de calmer les eſprits, & de prendre des meſures pour garantir ſa perſonne du péril qui le menaçoit. Ce Prince épouvanté, ſans réfléchir ſur les conſéquences, fit écrire les Lettres circulaires; & ce fut une eſpece de bonheur pour lui, que la Révolution d'Angleterre fût ſi ſubite; car ſi le Parlement avoit eu le tems de s'aſſembler, il y a bien de l'apparence qu'il auroit commencé par lui faire ſon procès, tant les eſprits étoient irrités.

Le Prince d'Orange ayant achevé ſon débarquement, s'avança à Exeſther qui lui ouvrit ſes portes. Pluſieurs Villes lui envoyerent des Députés pour l'aſſurer de leur obéiſſance; & quantité d'Anglois le vinrent joindre. Il leur

fit distribuer des armes, dont il étoit abondamment pourvu. Ainsi son Armée s'augmentant à vue d'œil, il vint au-devant de celle du Roi d'Angleterre, qui l'avoit rappellée du Nord d'Ecosse, & s'étoit mis à la tête. Mais à peine eut-il fait une journée avec elle, qu'il retourna à Londres. Aussitôt les Régimens de Cavalerie de la Princesse de Dannemark sa fille, de Cornburicht & d'Oxford, quitterent l'Armée Royale, & allerent joindre celle du Prince d'Orange. Les Colonels Warton, Godefrey, Beaumont & plusieurs autres les suivirent & lui menerent une partie de leurs Régimens; de-sorte que l'Armée Royale qui avoit été de trente mille hommes, fut, en peu de jours, réduite à la moitié. L'Armée Navale d'Angleterre se joignit aussi à celle de Hollande. Les Ducs de Saint-Alban-Clochester, Churchil, Donners, & plusieurs autres Seigneurs vinrent trouver le Prince d'Orange; & ce Roi malheureux se vit encore abandonné du Prince de Dannemark son gendre, de la Princesse sa fille, & de la plûpart de ceux même qu'il avoit comblés de ses bienfaits. Ayant appris que son Adversaire s'avançoit,

& avoit été reçu à Oxford avec de grandes acclamations, il jugea qu'il étoit perdu. Il voulut tenter un accommodement avec le Prince d'Orange; mais voyant que cette démarche étoit inutile, il fit embarquer secretтement la Reine sa femme & le Prince de Galles son fils, qui furent conduits en France par le Comte de Lauzun: il s'embarqua la nuit suivante pour prendre la même route, accompagné seulement de deux ou trois Domestiques. Dès que son départ fut public, le Duc de Northumberland, son Capitaine des Gardes, alla trouver le Prince d'Orange avec sa Compagnie. Soixante & quinze Pairs, tant Ecclésiastiques que Séculiers, qui se trouverent, ce jour-là, dans Londres, lui firent une députation pour le supplier de venir incessamment dans cette Ville, délibérer avec eux sur l'état présent du Royaume.

Dans cet intervalle, les apprentifs de la Ville y firent un grand désordre, & rompirent les portes des Eglises & Chapelles où le Roi avoit fait dire la Messe, & y mirent le feu. De là ils pillerent quelques maisons des Catholiques, & celles de l'Ambassadeur d'Espagne & du Grand Duc; & ce ne fut

qu'avec la force ouverte qu'on les empêcha de se porter à de plus grands excès. Le Vaisseau qui passoit le Roi ne pouvant s'aider de ses voiles, faute de lest, & manquant de vivres pour le trajet, fut obligé de relâcher près de Feversham, afin de s'en pourvoir ; & ce Prince infortuné, qui ne se trouvoit en sûreté en aucun lieu, mit pied à terre avec ceux qui alloient à la provision. Quelques paysans les ayant découverts, les traiterent de Traitres, de Papistes, de Jésuites, qui s'enfuyoient du Royaume pour éviter le châtiment qu'ils avoient mérité. Le Roi voulut les appaiser avec de l'argent ; mais ils n'en furent que plus animés ; & étant prêts d'en venir aux coups, on leur déclara que c'étoit le Roi ; alors ils se jetterent à genoux, lui demandant pardon, & le conduisirent dans leur Village pour le rechauffer, car il avoit grand froid. Mais cette nouvelle y étant bientôt repandue, le Maire survint, qui eut l'audace de s'assurer de sa personne. Il en donna incessamment avis au Gouvernement de Londres, qui envoya au Roi ses carosses avec quelques Gardes, & deux ou trois Seigneurs pour le supplier de revenir dans sa Capitale. Le Roi

leur fit beaucoup d'instances pour les obliger à lui laisser poursuivre sa route; & voyant qu'elles étoient inutiles, il monta en carosse & se laissa conduire. Il rentra dans Witheal le 21 Décembre avec les acclamations du Peuple, touché d'un reste de tendresse & de respect excité par la pitié : il soupa en public servi en la maniere accoutumée, & reprit les fonctions de la Royauté : mais apprenant dès le même soir, que le Prince d'Orange approchoit de Londres, il envoya au devant de lui Milord Feversham lui faire compliment & lui offrir le Palais de Saint-James pour son logement; ce Milord fut aussi-tôt arrêté par l'ordre du Prince, sur ce qu'il avoit licencié de son chef les restes de l'Armée Royale qu'il avoit commandée, sans lui en avoir rien communiqué. Il envoya à Londres son Régiment des Gardes qui prit poste au Palais de Witheal où étoit le Roi, & en fit retirer quelques Gardes qui y étoient encore. Ils occuperent aussi le Palais de Saint-James où le Prince devoit loger; ensuite le Comte de Salins qui les avoit conduits, demanda une audience au Roi, auquel il représenta de la part du Prince, le déplaisir qu'il avoit de tout ce

qui s'étoit passé, & l'embarras où il se trouvoit; que, d'un côté, il le regardoit comme un Roi dont il avoit l'honneur d'être gendre, & qu'il étoit obligé de conserver; mais que, de l'autre, il voyoit toute l'Angleterre animée contre lui, à cause des mesures secrettes qu'il avoit prises avec la France pour renverser les Loix du Royaume, & abolir la Réligion Protestante. Il toucha quelques mots au sujet de la naissance du Prince de Galle, ajoutant qu'il ne voyoit pas comment on pourroit le soustraire à l'animosité d'un Peuple & d'un Parlement irrités, quoiqu'il fût dans la résolution d'employer les derniers efforts pour l'en garantir; mais que, pour lui en donner le moyen, il lui conseilloit de se retirer à Rochester, où il seroit le Maître, en attendant qu'il pût calmer les esprits.

Le Roi ne répliqua rien; & comprenant ce que cela vouloit dire, il demanda ses carosses & partit sur-le-champ pour Rochester, étant accompagné des Milord Haran & Dumberthon, & de quelques Gardes du Prince qui avoient ordre de le laisser évader. Il profita de cette facilité, & s'embarqua une seconde fois pour la

France, où il arriva le 6 Janvier 1689. Le Roi lui donna asile, le traita & l'entretint en Roi.

Le soir du même jour, 28 Décembre, que le Roi d'Angleterre sortit de Londres, le Prince d'Orange y arriva en carosse, accompagné du Maréchal de Schomberg qui étoit dans le même fond à sa gauche, & alla descendre au Palais de Saint-James, où il fut reçu par les Corps Ecclésiastiques & Séculiers, avec une grande démonstration de joie, d'estime & de respect.

Quelques heures après, ce Prince alla rendre visite à la Reine Douairiere, & l'assura que les intérêts de Sa Majesté seroient désormais les siens propres, & qu'il prendroit un soin particulier de son auguste personne. Le Prince & la Princesse de Dannemark arriverent aussi à Londres, & vinrent descendre chez le Prince d'Orange. Cette visite se passa en complimens & en beaucoup de témoignages d'une amitié réciproque.

Voilà comment est arrivée cette fameuse révolution d'Angleterre, qui ne couta point de sang; & j'en ai déduit toutes les particularités, parceque je les ai cru dignes de remarque, & que je me reprocherois d'a-

voir obmis aucune des circonſtances d'un événement ſi extraordinaire & ſi mémorable, & dont la France a ſenti le contre-coup; car auſſi-tôt que le Roi ſut que le Prince d'Orange paſſoit en Angleterre, il ne douta point qu'il n'y réuſsît, & en inféra que dès que le nouveau Gouvernement auroit pris une forme certaine, cette Puiſſance ſe joindroit à l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande, pour lui faire la guerre; ainſi il réſolut de la commencer le premier, afin de conſerver ſes avantages. Monſeigneur le Dauphin fit le ſiége de Philiſbourg à la fin du mois de Septembre avec une Armée de plus de trente mille hommes, & prit cette Place en peu de jours, malgré les pluies continuelles, parcequ'elle fut mal défendue, & que le Gouverneur ne voulut pas riſquer, par une mauvaiſe capitulation, l'argent qu'il y avoit amaſſé. A ſon retour en Allemagne, il fut mis au conſeil de guerre, & ne s'en feroit pas tiré aiſément, ſans M. de Staremberg, qui avoit défendu Vienne, & dont il portoit le nom: cet homme eut tant de déplaiſir de la confuſion qu'il avoit reçue, qu'il ſe fit tuer la campagne ſuivante en Hongrie. M. du Bordage, Maréchal de Camp, perdit la vie au ſiége de Philiſbourg,

qui d'ailleurs couta fort peu de monde. De-là, MONSEIGNEUR alla assiéger Heidelberg, Manheim & Frankendal. Quelques-unes de ces Places firent de la résistance, d'autres se rendirent d'abord; & MONSEIGNEUR retourna en France après avoir soumis tout le Palatinat.

D'un autre côté, le Marquis de Bouflers, avec un corps séparé, prit Keserslautern, Mayence, Kreuzenach, & tous les petits postes sur le Rhin, excepté le Château de Rinsfeld & de Coblents qu'il fit bombarder.

Le Maréchal d'Humieres, avec un petit corps d'Armée, se saisit de Treves, & se rabattit sur Huy où il laissa une bonne Garnison, qui fit des courses pendant l'hiver dans la Mairie de Bosleduc, & en tira de grosses contributions.

Le Prince d'Orange ayant été reçu dans Londres de la maniere que je l'ai détaillé ci-devant, les Seigneurs qui étoient en cette Ville, & qui, de droit, avoient leurs voix au Parlement, s'assemblerent plusieurs fois pour procéder à la forme du Gouvernement; & dans la derniére Conférence qu'ils tinrent à Westminster au nombre de soixan-

te-huit vocaux, ils conclurent, de concert, d'offrir le Gouvernement de l'Etat au Prince d'Orange, jusqu'à la tenue du prochain Parlement. Douze d'entr'eux furent députés pour porter la parole au Prince, qui leur répondit avec une modération apparente, que cette affaire méritoit de grandes réflexions, & qu'il les instruiroit dans trois jours de sa détermination. Ce n'est pas qu'il hésitât sur le parti qu'il avoit à prendre, & même qu'il ne l'eût déja pris; mais il falloit, pour rendre cette Assemblée authentique & selon les Loix, que les Seigneurs absens, & les Membres des Communes qui avoient été mandés, y fussent admis.

Au bout de trois jours, il se trouva deux cens quarante vocaux dans l'Assemblée; & l'on y déféra unanimement le Gouvernement de l'Etat au Prince d'Orange qui l'accepta. Dès le moment, il fit dire au Nonce du Pape & à l'Ambassadeur de France de sortir d'Angleterre dans deux fois vingt-quatre heures. Mais il étoit question d'assembler un Parlement, & cela n'étoit pas sans difficultés, car les Loix portent que ce droit est uniquement reservé au Roi; & c'est en son nom, que les

Lettres circulaires s'expédient. Le Prince d'Orange crut se mettre à couvert de cette Loi, en faisant convoquer ce Parlement sous le nom de Convention. Mais cet abus des termes ne sauroit en imposer long-tems; & des traités qui n'ont pour fondement que de subtiles équivoques, renferment en eux-mêmes le principe de leur nullité & de leur cassation.

Tous les Députés nommés pour la Convention, & les Seigneurs s'étant rendus au jour marqué dans la grande Salle de Westminster, lieu ordinaire de l'Assemblée du Parlement, le Prince d'Orange y assista comme les Rois ont coûtume de faire, & représenta dans le discours qu'il leur adressa, le grand zele dont il avoit toujours été animé; apportant pour preuve les dépenses immenses, & les travaux infinis qu'il lui en avoit couté pour les tirer de l'oppression, & de ce qu'il appelloit le *Papisme*. Il ajouta qu'ils le trouveroient toujours prêt à sacrifier sa vie, pour leur procurer un calme heureux; mais aussi, qu'il les prioit de prendre de justes mesures pour assurer le dedans & le dehors, avec la diligence nécessaire, & de considérer le péril que l'on

couroit à ne pas exécuter au plutôt les résolutions qu'il y avoit à prendre.

Il fut remercié, selon la coûtume, au nom des deux Chambres, qui le prierent d'être persuadé qu'elles ne manqueroient pas de resoudre promptement ce qui étoit le plus convenable aux intérêts particuliers & au bien commun du Royaume. Voilà ce qui se passa en cette premiere séance; mais dans les suivantes, la Brigue du Prince d'Orange fit agiter la grande question, savoir, si le trône étoit vacant ou non. Les avis furent partagés; la Chambre basse, pour prouver que le trône étoit vacant, représentoit la retraite du Roi comme une *abdication*, & découvroit par-là ses vues pour le Prince d'Orange. La Chambre haute se servoit du mot de *désertion*, & soutenoit qu'elle ne pouvoit laisser le trône vacant, puisqu'il se trouvoit un successeur habile; que son intention au surplus n'étoit point de préjudicier, en aucune maniere, aux intérêts du Prince & de la Princesse d'Orange, mais d'empêcher seulement que la Monarchie héréditaire ne devînt élective.

Les opinions sur cette matiere, resterent partagées pendant huit jours,

au bout desquels la Chambre des Seigneurs revint, à la pluralité des voix, au sentiment des Communes. On publia un Acte qui portoit que le Roi Jacques II ayant renversé les Loix du Royaume & violé le Contrat originel entre lui & le Peuple, & que, s'étant retiré hors du Royaume, il étoit clair qu'il avoit renoncé au Gouvernement, & que le trône étoit vacant.

Après cette décision, il s'éleva d'autres disputes : les uns disoient que le trône ayant été déclaré vacant, il falloit le remplir, & que ce ne pouvoit être qu'en y plaçant le Prince & la Princesse d'Orange, qui étoient les plus proches héritiers, puisque la nouvelle Loi, dressée en cette convocation, en excluoit les Catholiques ; & les autres étoient seulement d'avis qu'on le confirmât Régent, jusqu'à ce qu'on eût le tems de mieux digérer une affaire de si grande conséquence ; d'autant plus que le Roi Jacques ayant un fils proclamé & reconnu Prince de Galles, on ne pouvoit donner atteinte aux droits de l'hérédité, que la *Convention* n'eut auparavant éclairci les doutes sur la naissance du Prince de Galles, & que

ce Prince fût en âge & en liberté de déclarer sa Réligion.

Ceux qui ouvrirent ce conseil hardi étoient en petit nombre, & y furent portés plutôt par le mouvement de leur conscience, que par l'espérance d'y entraîner les autres, dont le grand nombre prévalut & les ramena bientôt à leur opinion. Ainsi il fut arrêté qu'il falloit remplir le Trône, puisqu'il avoit été déclaré vacant; qu'autrement ce seroit nourrir l'espérance du Roi Jacques d'y remonter, & donner lieu à de nouveaux troubles. Ces deux Chambres s'étant rassemblées à Westminster, passerent l'acte de Proclamation, qui portoit que le Roi Jacques ayant renoncé à la Couronne en s'efforçant de détruire le Gouvernement, au préjudice des Loix, & le sérénissime Prince d'Orange, en vertu de l'autorité qui lui a été ci-devant conférée, ayant fait nommer les Députés pour former cette convocation, la Chambre des Seigneurs & celle des Communes protestent de maintenir les Loix & la Religion, & consentent que le Prince d'Orange, la Princesse son épouse, soient déclarés Roi & Reine d'Angleterre pendant

tout le cours de leur vie ; & en cas que cette Princeſſe vienne à mourir ſans enfans, la Couronne ſera deſtinée pour la Princeſſe de Dannemarck & ſes enfans, & après eux, aux enfans du Prince d'Orange, en cas qu'il en ait d'un ſecond mariage. A ce titre de Roi & de Reine d'Angleterre, ſera ajouté celui de France & d'Irlande ; & la Convention étant perſuadée que le Prince achevera de ſauver le Royaume d'Angleterre, ainſi qu'il a ſi heureuſement commencé, conſent & deſire que leurs Alteſſes ſoient ſans délai élevées ſur le Trône.

Cet acte étant conclu, les deux Chambres députerent au Prince, pour lui annoncer ſon exaltation & celle de la Princeſſe ſa femme. Alors, il ne ſe ſouvint plus de la déclaration qu'il avoit faite par ſon Manifeſte, de ne vouloir point envahir cette Couronne, & l'accepta.

Parvenu ainſi au Trône d'Angleterre, le Prince d'Orange en donna avis à la Princeſſe ſa femme, qui étoit demeurée en Hollande, & lui manda de ſe rendre inceſſamment en Angleterre. A ſon arrivée, ils furent couronnés tous deux à Londres avec les ſo-

lemnités ordinaires & de grandes démonstrations de joie de la part des Seigneurs & du Peuple.

Cette cérémonie fut suivie de la déclaration de guerre que l'Angleterre fit à la France, conjointement avec l'Empereur, toute l'Allemagne, l'Espagne & la Hollande. Les Rois de Suede & de Dannemarck ne se déclarerent pas ouvertement ; mais il envoyerent douze mille hommes de leurs troupes à la solde des Confédérés.

Cependant presque toute l'Irlande, où il y avoit beaucoup de Catholiques, tenoit encore pour le Roi Jacques, par le zele & la fidélité du Comte de Tirconel, qui y assembla une Armée, & occupa toutes les Villes, excepté celle de Londondery, où plusieurs Protestans se retirerent, & y tinrent pour le Prince d'Orange.

L'Ecosse, qui l'avoit reconnu pour Roi, n'étoit pas tranquille ; le Roi Jacques y avoit un parti considérable, & le Duc de Gordon, qui en étoit le Chef, tenoit le Château d'Edimbourg, ville capitale, & ne voulut point reconnoître le Prince d'Orange. Toutes ces dispositions donnerent un rayon d'espérance au Roi Jacques, qui écrivit

vit plusieurs lettres au Pape & aux Princes Catholiques, pour leur demander quelques secours d'argent, & leur persuader qu'il se trouvoit détrôné & fugitif de son Royaume, par son grand amour pour la Religion Catholique & la propagation de la Foi. Le Pape, non plus que les autres, n'en fut point persuadé, & fit répondre séchement au Cardinal d'Est, qui lui avoit presenté la Lettre, que le Roi Jacques étoit moins à plaindre dans son malheur, parcequ'il lui étoit arrivé par sa faute à cause de son étroite union avec le Roi de France, qu'il avoit voulu prendre pour modele dans la conduite de son Etat, sans considérer que de tout tems, les Anglois ont regardé comme suspectes de telles liaisons, & les ont condamnées comme des vues qui tendoient à détruire leur liberté, & à leur imposer un joug arbitraire. Mais le plus fort de la réponse que le ressentiment du Pape lui laissa échapper, étoit, que les attentats de la France sur l'Allemagne & sur l'Espagne, joints aux démêlés que le Saint Siége avoit eus avec elle au sujet des franchises, avoient obligé l'Empereur, les Princes de l'Empire & l'Es-

pagne à s'unir avec la Hollande, & occasionné l'entreprise du Prince d'Orange sur l'Angleterre. C'étoit bien la vérité, mais il auroit pu la taire en pareil cas. Il s'excusa de le secourir d'argent dont il manquoit lui-même après les frais immenses que lui avoit couté la guerre avec le Turc, & ceux qu'il étoit encore obligé de faire, pour l'augmentation de ses troupes & la fortification de ses Places. La réponse de l'Empereur ne fut pas plus satisfaisante; car après lui avoir fait les mêmes reproches, il lui déclara qu'il n'étoit disposé à lui donner aucun appui, & conclut sa lettre en souhaitant que Dieu lui envoyât des consolations proportionnées à ses disgraces.

Le Roi Jacques ne laissa pas que de passer en Irlande avec les secours de Troupes & d'argent que le Roi lui donna. Le Prince d'Orange tenta inutilement de s'opposer à son dessein; il n'avoit pû assez promptement mettre un nombre suffisant de vaisseaux en mer, pour empêcher le trajet; & comme il étoit occupé en Angleterre dans ce commencement de Regne à établir son gouvernement & à lui donner une forme convenable à ses desseins,

il ne put envoyer d'Armée en Irlande que dans l'automne, de sorte que le Roi Jacques y eut le champ libre, & prit Kilmorre; mais il échoua devant Londondery, qui fut mal attaqué & très bien défendu; ce qui l'obligea de se retirer.

Le Maréchal de Schomberg arriva en Irlande dans ces circonstances avec l'Armée du Prince d'Orange, qui y débarqua sans aucun empêchement. Il s'empara d'abord de Colvane, prit Knocfergues & plusieurs petits Postes, & se rendit maître de tout le Nord d'Irlande, où il fit hiverner ses Troupes.

Le Roi Jacques ne fut pas plus heureux du côté d'Ecosse; car le Château d'Edimbourg fut assiégé par les Troupes du Prince d'Orange & rendu par le Duc de Gordon, qui fit sa capitulation. Le Vicomte Dundée, qui tenoit la Campagne avec un petit corps de Troupes en faveur du Roi Jacques, fut tué en cette rencontre; ses Troupes se débanderent après sa mort, & ce parti devint si foible, qu'il ne s'est pas relevé depuis.

Du côté de la France, on s'attendoit que les Armées Navales d'An-

gleterre & de Hollande feroient quelques entreprises vers les Côtes, ou vers la Guyenne, en faveur des nouveaux Convertis; c'est pourquoi, le Roi envoya en cette Province le Maréchal de Lorges, avec une Armée de douze à quinze mille hommes, qui y fut fort inutile, car celle des Ennemis n'entreprit rien; & après avoir croisé quelque tems vers Oueſſant en Bretagne, elle alla dans les mers d'Irlande, favoriser le paſſage de l'Armée, que le Maréchal de Schomberg y conduisit.

Les François avoient fait de grands ravages en Allemagne pendant l'hiver, & non-seulement en avoient tiré de groſſes contributions, mais dans le cours de leurs expéditions s'étoient plus servis du flambeau que de l'épée: non contens d'un procédé si étrange, ils avoient brûlé entierement les villes du Palatinat, celles de Wormes, Binghem, Creutzenac & Spire, & presque ruiné quatre Electorats de l'Empire. Cette conduite attira tous les Princes d'Allemagne dans le parti de l'Empereur, qui par-là fut en état d'envoyer une groſſe Armée sur le Rhin, quoique le Traité de paix, qui

ſe ménageoit entre lui & le Turc, eut été rompu, ſur la nouvelle que ce dernier reçut de la rupture entre les François & l'Empire.

Cette Armée, commandée par M. de Lorraine, étoit compoſée de trente mille hommes des Troupes Impériales, de dix mille Saxons, & de vingt mille hommes des Troupes, tant de l'Electeur de Baviere, que des Cercles. Outre tous ces armemens, l'Electeur de Brandebourg ſe mit en campagne vers le Bas-Rhin avec une Armée de vingt mille hommes. Mais avant que ces forces fuſſent aſſemblées, on eut le tems de pourvoir à Bonn & Keiſervert; & le Maréchal de Duras entra dans le Palatinat avec une Armée de près de quarante mille hommes, d'où il chaſſa quelques troupes de Baviere & des Cercles, qui avoient voulu établir des poſtes dans les maſures des Places du Palatinat. On y remit le feu de nouveau; & il dura juſqu'à ce que les Impériaux ſe fuſſent mis en campagne. Leur Armée s'étant aſſemblée aux environs de Francfort, marcha droit au Rhin, ſur lequel elle jetta des ponts & inveſtit Mayence le 17 Juillet.

Le Marquis d'Uxelles, Lieutenant

Général, homme fort à la mode dans ce tems-là, & favori du Ministre, commandoit dans la Place, & y avoit ajouté, pour la rendre moins mauvaise, tous les ouvrages de fortification que le tems & la situation du terrein avoient pû permettre. Il avoit dix à douze mille hommes choisis entre la meilleure Infanterie du Royaume, & plusieurs Officiers Majors, créatures de M. de Louvois, pour agir sous ses ordres, & observer sur-tout qu'il ne manquât, dans la Place, ni vivres, ni argent. Il y avoit beaucoup de canons & de munitions de guerre; mais la quantité de poudre n'y étoit pas proportionnée.

Les Impériaux ouvrirent la tranchée le 22 Juillet; toutes les approches leur furent disputées dans les regles de l'art & avec toute la valeur & la vigilance possibles. Le feu du canon & de la mousqueterie de la Ville, qui ne cessoit de tirer jour & nuit, fit un grand ravage & leur tua bien du monde. Malgré ces obstacles, les tranchées se trouverent presque assez avancées le 6 Septembre, pour attaquer les dehors de la Place, qui faisoient sa principale défense. Les Ennemis sortirent de toutes parts de leurs lignes paralleles, & vin-

rent en plein jour, avec tant d'acharnement attaquer le chemin couvert, que la plus considérable partie de leur Infanterie, soutenue d'un corps de Cavalerie, y combattit pendant plus de trois heures; mais les François repousserent cet assaut avec tant de valeur, qu'ils conserverent leur terrein, & que les Impériaux furent obligés de se retirer après avoir fait seulement deux logemens sur le glacis. La perte fut grande de part & d'autre; mais surtout du côté des Impériaux.

Cependant M. de Duras avoit reçu ordre de repasser le Rhin & de marcher à M. de Lorraine pour le combattre & le forcer de lever le Siege. Il fit savoir au Marquis d'Uxelles le jour qu'il comptoit arriver en présence des Impériaux, (cette circonstance est précise) ainsi on avoit lieu d'espérer que Mayence seroit secourue; & on en attendoit l'événement, quand on apprit que le Marquis d'Uxelles avoit capitulé, sans avoir soutenu une seconde attaque, ni s'être donné le loisir de voir quel succès auroit l'Armée, qui n'étoit qu'à deux jours de marche des Impériaux.

Cette nouvelle surprit tout le mon-

de ; & l'excuse du Marquis d'Uxelles fut mal reçue : il eut beau dire, pour sa justification, qu'il lui avoit été impossible de tenir plus long-tems parceque l'assaut qu'il avoit soutenu lui avoit tant consommé de poudre, que bien loin d'en avoir pour un second, à peine lui en restoit-il assez pour capituler ; il ajouta que presque tous les mousquets de son Infanterie avoient, pour la plûpart, éclaté, à cause du grand feu qu'elle avoit fait, ou à cause de leur mauvaise qualité.

Les plus clair-voyans ne gouterent pas ces excuses, & disoient que le Marquis d'Uxelles avoit prouvé en ce siége, qu'il savoit également commander & obéir ; l'un, parcequ'il avoit défendu sa place dans toutes les régles de la science Militaire ; & l'autre, parcequ'il l'avoit rendue dans le tems limité par le Ministre qui craignoit sa chûte, & avoit besoin d'un mauvais événement pour se rendre plus nécessaire, & regagner son crédit. Pendant le siége de Mayence, l'Electeur de Brandebourg avoit pris Keiserwert, & de-là étoit venu devant Bonn où commandoit M. d'Asfeld, Maréchal de Camp, qui avoit une Garnison de six à sept mille hom-

mes. L'Electeur ne se sentant pas assez fort pour emporter la Place d'emblée, la fit bombarder, & convertit le siége en blocus : il se donna plusieurs petits combats entre ses Troupes & la Garnison qui faisoit de fréquentes sorties, en l'une desquelles l'Electeur courut risque de la vie ou d'être fait prisonniers. Mais dès que Mayence fut rendue, M. de Lorraine lui envoya un renfort de Troupes, avec lesquelles il commença le siége dans les régles, & prit la Place. Elle fut vaillamment défendue par la Garnison & par M. d'Asfeld qui y fut tué. Les François furent obligés d'abandonner l'Electorat de Cologne ; & le Prince Clément de Baviere en devint entierement le Maître.

Le Marquis de Boufflers, qui commandoit une petite Armée sur la Moselle, harcela de tout son pouvoir celle de l'Electeur de Brandebourg pendant qu'elle fut devant Bonn, & passa au fil de l'épée cinq ou six cens hommes qu'il avoit jettés dans la petite ville de Koenm.

La campagne de Flandres ne fut pas plus favorable à la France. Le Prince de Vaudemont, Mestre de Camp Général des Espagnols, força les lignes

d'Espierres & tira de grosses contributions du Tournaisis & de la Châtellenie de Leste. Le Maréchal d'Humieres, qui commandoit l'Armée de France, fit une tentative inutile sur celle de Hollande. Ces deux Armées, à peu près d'égale force, après divers mouvemens, se trouverent campées assez près l'une de l'autre en-deçà de la Sambre, séparées toutefois par la petite riviere d'Hense. Un jour que les Hollandois étoient au fourage, le Maréchal d'Humieres voulut les inquiéter, & fit pousser les fourageurs fort vivement; ce qui donna l'allarme au Camp ennemi, d'où plusieurs Troupes s'ébranlerent pour favoriser la retraite de leurs gens qui étoient poursuivis. Les Généraux ennemis jetterent de l'Infanterie dans la petite ville de Valcourt; & l'on vint dire au Maréchal d'Humieres, qu'il seroit aisé de l'y forcer. Un Gentilhomme du pays, qui se trouva présent, assura qu'il y avoit plusieurs bréches aux murailles de cette Place. Le crédule Maréchal, sans la faire reconnoître davantage, & sans penser que les Ennemis tenoient, au moyen de leur Armée qui étoit en bataille, une communication avec Valcourt; qu'il ne

pouvoit leur donner un combat général, à cause des grands défilés qui séparoient les deux Armées, & du poste avantageux que celle des Ennemis occupoit, fit marcher ses meilleurs corps d'Infanterie, droit à cette Ville. Les Généraux Hollandois y jetterent de nouvelles Troupes qu'ils rafraîchirent tant qu'ils voulurent; & le combat devint fort inégal, car ceux-ci faisoient un très grand feu à couvert des murailles, tandis que les François s'en approchoient à découvert, & qu'ils étoient encore battus par le canon de l'Armée ennemie. Cela ne les empêcha pas d'arriver au pied des murailles; mais ils les trouverent hautes, bonnes, & sans aucune bréche, & essuyerent pendant plus d'une grosse heure, dans cette situation, le grand feu de l'Ennemi, sans lui pouvoir faire aucun mal: enfin, le Maréchal fut contraint de laisser les Hollandois dans Valcourt & de se retirer dans son Camp de Bossû, après avoir perdu quantité de bons Officiers & de Soldats. Le Bailli Colbert, Colonel du Régiment des Gardes, y fut tué, ainsi que le Marquis de Saint-Gelais, Maréchal de Camp.

Les Ennemis décamperent quelques

jours après cette action, pour aller repasser la Sambre à Charleroi, & se poster le long de cette riviere. Le Maréchal d'Humieres vint camper au village de Gerpinnes, qui n'est qu'à deux lieues de-là. Il lui prit envie d'aller canoner les Hollandois dans leur Camp. Il fit marcher son Armée, & la mit en bataille vis-à-vis du Camp de l'Ennemi, sur les hauteurs qui bordent la Sambre. Son Artillerie fut postée avantageusement; mais les Ennemis, avertis de son dessein, s'étoient précautionnés, & avoient si bien disposé leur Artillerie, que la canonade du Maréchal ne réussit pas, & que ses Troupes reçurent plus de dommage, qu'il n'en pût causer à l'Ennemi: il revint le soir du même jour dans son Camp de Gerpinnes; & comme la saison étoit déjà avancée, les Armées n'entreprirent plus rien, & ne chercherent qu'à subsister commodement, en attendant le tems d'entrer en quartier d'hiver.

Le Roi eut aussi cette année une petite Armée en Catalogne, sous le Duc de Noailles, Gouverneur de Roussillon. Ce Général prit Campredon & quelques autres postes, au commencement de la campagne; mais les Espa-

gnols étant accourus avec des forces supérieures, le contraignirent de se retirer en Roussillon, & de leur abandonner ses petites conquêtes.

L'hiver ayant mis fin aux actions Militaires, on songea de part & d'autre à se mettre en état de faire de grands efforts la campagne suivante. La France mit sur pied quantité de nouvelles Troupes; & l'Empereur ayant perdu une bataille en Servie, pendant l'hiver, contre le Turc, tâcha inutilement de renouer avec lui les négociations de paix; à son défaut, il menagea conjointement avec ses Alliés, un Traité secret avec le Duc de Savoye, qui, alors, étoit fort mécontent de la France, ou plutôt des hauteurs du Ministre. Ce Prince s'engagea à joindre ses forces à celles d'Espagne dans le Milanois, & aux Troupes que l'Empereur & le Prince d'Orange promirent de lui envoyer, pour le mettre en état d'entrer dans le Dauphiné & d'en faire la conquête.

Le Roi, qui eut connoissance de ce Traité, envoya un corps de Troupes vers Pignerol sous M. de Catinat, Lieutenant Général, pour gagner le Duc de Savoye. Comme ce Général étoit créa-

ture du Ministre qui vouloit la guerre, il se laissa amuser par le Duc qui trouva moyen de temporiser jusqu'à ce que les Troupes Impériales approchassent du Milanois; alors il leva le masque, & fit une bonne guerre qui causa une grande diversion, & fut fort couteuse, comme on le verra dans son lieu.

L'Electeur de Baviere eut, cette année, le Commandement de l'Armée Impériale sur le Rhin, à la place du Duc de Lorraine, qui venoit de mourir de maladie, & dont la perte fut universellement regrettée. Il étoit grand homme de bien, & passoit pour le plus habile Capitaine de son tems. L'Empereur y perdit beaucoup; mais son mérite ne doit pas faire oublier celui de M. de Baviere. Quoiqu'il fût jeune, il s'étoit acquis, dans la guerre de Hongrie, le nom d'excellent Général. Il étoit vigilant & plein de courage; les Allemands, sous sa conduite, se promettoient de faire de grandes choses, & d'enlever au moins deux ou trois Places pendant cette campagne. Le Roi lui opposa Monseigneur le Dauphin à la tête d'une Armée de cinquante mille hommes, choisis parmi ses meilleures Troupes, commandés par de bons

Officiers Généraux. Il ouvrit la campagne avant M. de Baviere, parceque les Troupes Allemandes, selon leur coûtume, viennent tard à leur rendez-vous. Ce qui les retarda encore, fut que l'Electeur de Saxe, qui devoit joindre l'Armée Impériale avec ses Troupes, voulut agir séparément, & ne point recevoir ses ordres; de sorte que M. de Baviere fut dans la nécessité, avant que de s'ébranler, de les laisser derriere le Nekre, pour couvrir le Palatinat, quoiqu'il n'eût pas besoin d'un corps si considérable. Il tint aussi dix à douze mille hommes vers Rhinsfeld, afin d'obliger M[illegible]NSEIGNEUR à une diversion, & lui donner jalousie du côté des Suisses, qui, pour mieux se faire valoir, sembloient incliner pour le parti des Confédérés; ce qui détermina MONS[illegible]IGNEUR d'envoyer le Marquis d'Uxelles vers Huningue avec sept à huit mille hommes. Ce Prince se tint avec l'Armée aux environs de Landau qui n'étoit pas encore fortifié, étant dans l'incertitude si les Ennemis passeroient le Rhin au-dessous de Philisbourg & viendroient assiéger cette Place, ou s'ils remonteroient le long de ce [illegible]ve. Dès qu'il sut qu'ils prenoient

ce dernier parti, il décampa de Landau, vint passer le Rhin au Fort Louis; & s'étendant au-delà, il se mit en posture de barrer le pays à l'Ennemi, & de le combattre au moindre jour qu'il en trouveroit.

Les deux Armées furent pendant quelque-tems si près l'une de l'autre, qu'on attendoit à tous momens des nouvelles d'une grande action; mais, de la maniere qu'elles se posterent toujours, elles ne purent rien entreprendre de toute la campagne, & se retirerent à la fin sans avoir rien fait que se disputer le terrein; ainsi toutes les espérances que les Confédérés avoient conçues de ce côté-là, s'évanouirent.

La campagne fut plus vive en Flandres; & avant qu'elle commençât, il se passa une petite action où les François eurent du dessous. Les Espagnols, aidés de quelques Troupes Hollandoises qui avoient hiverné dans leurs Places, voulurent empêcher leur pays de contribuer, & pour cela avoient fait relever les quais de leurs rivieres, & construire de distance en distance, principalement le long de la Sambre, de petits Forts qui étoient soutenus par les Garnisons de leurs Places. Malgré ce bon

ordre, M. de Vatteville, Maréchal de Camp, Officier très brave, eût ordre de faire contribuer le Comté de Namur. Il se mit en chemin avec un assez gros détachement de Cavalerie & d'Infanterie, avec lequel il passa la Sambre & emporta la redoute de Floref; puis s'étendant un peu dans le pays, il fit mettre le feu à quelques maisons; mais le Prince de Barbançon, Gouverneur de Namur, en étant averti, donna ordre qu'on tirât trois coups de canon, pour avertir les Garnisons voisines, & en même-tems envoya un détachement de la sienne, sous le Baron de Bressey, Sergent Major de bataille, pour s'opposer aux François. Cet Officier, qui étoit fort entendu & connoissoit parfaitement le pays, s'avança vers Floref à dessein de couper M. de Vatteville, & lui ôter le passage de Floref, jugeant bien qu'il n'oseroit percer plus avant, dans un pays où il étoit découvert, & où il pouvoit être accablé d'une heure à l'autre par les Garnisons voisines. En effet, M. de Vatteville commença à faire retraite quand il apperçut les Troupes du Baron de Bressey, qui chargerent vigoureusement son Arriere-garde, &

obligerent les François à repasser brusquement la riviere.

La saison de commencer la campagne étant arrivée, le Maréchal de Luxembourg, qui eut le Commandement de la principale Armée, assembla ses Troupes à Leuse dans le voisinage d'Ath. Leur nombre étoit d'environ trente mille hommes; & quelques jours après, il alla passer l'Escaut au village de Pottes, & camper à Deinse sur la Lys; ce qui obligea les Troupes Espagnoles, qui s'assembloient pour se joindre aux Hollandois, de changer de position & de se venir poster derriere le canal de Bruges. M. de Luxembourg décampa de Deinse, dès qu'il apprit que l'Armée Hollandoise, sous M. de Valdek, s'ébranloit pour commencer la campagne, & résolut de la combattre à quelque prix que ce fût, avant que les Troupes Espagnoles & les autres qui leur venoient encore d'ailleurs, l'eussent pû joindre. Il laissa donc huit ou dix mille hommes au Maréchal d'Humieres, pour couvrir la Flandre Françoise, & amuser les Espagnols du côté de la Lys & du canal de Bruges; & avec tout le reste de ses Troupes, il

vint camper au village de Gerpinnes, où presque toutes les Troupes & l'Artillerie de l'Armée du Marquis de Boufflers, qui étoit dans le Luxembourg, le joignirent dès le même soir.

L'Armée se mit en marche & arriva le lendemain matin sur les bords de la Sambre, vis-à-vis du Château de Froidemont, qui étoit au-delà, & que les Ennemis gardoient avec cent Dragons. Les quais de la riviere, dont les bords sont élevés, étoient rompus, difficiles, & défendus par des redoutes de terre, gardées par des détachemens d'Infanterie de la Garnison de Namur & par quelques paysans armés. Les Grenadiers de l'Armée, qui avoient marché à la tête avec deux Régimens de Dragons, se mirent d'abord à escarmoucher vigoureusement contre ceux qui tenoient les redoutes; se jettant ensuite dans la riviere, ils la passerent, & les leur firent abandonner.

La tête de l'Armée arrivant alors avec les pontons de cuivre, on les lança à l'eau, pour former incessamment des ponts; & en même-tems on raccommoda les quais autant qu'il fut possible, & on fit passer deux Brigades de Cavalerie pour tenir les hauteurs au-delà &

couvrir le passage. Après toutes ces opérations, on battit le Château de Froidemont avec du canon ; & les Assiégés furent faits prisonniers de guerre.

Dans le même-tems M. de Luxembourg fut averti par les partis qu'il avoit envoyés sur les Ennemis, qu'ils arrivoient dans la plaine de Fleurus, & qu'ils avoient détaché un corps de Cavalerie, pour le venir reconnoître. Sur cet avis, ce Général fit passer la Sambre à la Gendarmerie, qui fut suivie de toute l'Armée, & envoya ordre aux deux Brigades, qui arriveroient les premieres, de marcher en avant, & de charger tout ce qu'elles trouveroient en leur chemin. Elles rencontrerent près du village de Velaines, le Comte de Berloo, avec quinze cens chevaux, & l'attaquerent si vigoureusement, que ses Troupes prirent la fuite, après un combat de quelques momens; le Comte y fut tué. M. de Vebenne, Lieutenant Général des Hollandois, recueillit les fuyards à un défilé où il s'étoit avancé avec un plus grand corps, pour soutenir celui de Berloo, & fut bientôt chargé & rompu par la Gendarmerie qui étoit accourue avec toute l'ardeur possible, suivie de la Cavalerie entiere

de la droite. Ainsi le Général Hollandois n'eut d'autre ressource qu'une prompte fuite ; & ses Escadrons furent repoussés jusqu'à la ligne de son Armée dont M. de Luxembourg, qui se trouva là, eut le tems de considérer la situation ; mais comme le jour finissoit, & que son Infanterie n'avoit pû suivre, il ramena sa Çavalerie à Velaines, où toute son Armée campa cette nuit.

Le lendemain, l'Armée marcha droit à Fleurus ; & quand on fut à la vue de l'Ennemi, la tête de l'Armée fit une petite alte, & la ligne se forma, tirant sur la droite, la gauche laissant le Bourg de Fleurus devant elle. Pendant ce tems-là, M. de Luxembourg examinoit la situation de l'Ennemi, & quand il l'eut bien remarquée, il aima mieux suivre le dessein périlleux de prendre ses derrieres avec sa droite, que de l'attaquer par son front : c'est ce que je vais expliquer.

La plaine de Fleurus peut avoir, en tous sens, environ trois quarts de lieue de travers. Les Ennemis y couvrirent leur droite d'un petit ruisseau, & l'appuyerent au village d'Espigny, à quelques bois qui sont du côté du midi, & leur gauche au Château de St. Amand,

qu'ils laisserent un peu devant eux. Tout ce front étoit couvert; savoir, la droite & une partie du centre, par un ruisseau qui dérive du Bourg de Fleurus, & dont les bords sont élevés & peu accessibles. Il va se décharger dans la Sambre par le Château de Froidemont, après s'être fort écarté dans la campagne. La droite des Ennemis étoit aussi couverte devant leur flanc d'une prairie molle, qui joint, d'un côté le village d'Espigny, & de l'autre, est assez près du village de Fleurus, que les Ennemis n'occuperent pas. Du côté de leur gauche, il y avoit un autre ruisseau qui prend sa source près du Château de Saint Amand, & tomboit dans celui de Fleurus, sous le feu du mousquet des Ennemis. Les rives en étoient aussi fort difficiles, & se trouvoient bordées de leur côté par de bonnes haies; des jardinages, quelques maisons, & le Château de Saint-Amand qui fermoit la gauche. Les Ennemis avoient posté beaucoup d'Infanterie dans ce dernier front, & le protégeoient de leurs lignes & de leur canon.

M. de Luxembourg ayant pris son parti, laissa la gauche de l'Armée sous M. de Gournay, vis-à-vis de Fleurus en deçà du ruisseau, afin qu'elle fût plus

en sûreté pendant le mouvement qu'il vouloit faire, & qu'elle couvrît aussi les ponts de la Sambre & les bagages de l'Armée qui y étoient, sous la garde du corps de reserve. Se mettant ensuite à la tête, il la fit marcher un peu en arriere à colonne renversée, pour lui faire passer le ruisseau de Fleurus sur des ponts qu'il fit placer hors de la portée de l'Ennemi, près du Château de Saint-Martin. Quand on eut passé le ruisseau, M. de Luxembourg se mit à chanter un air de l'Opéra qui commence par ce vers :

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous ;

& ayant pris ses deux aîles de Cavalerie, au lieu de les mener sur une grande campagne élevée qui se présentoit, pour arriver sur le front de l'Ennemi, il les fit couler hors de sa vue, tout le long d'un fond qui se rencontra ; & par ce moyen, il arriva dans ses derrieres sans être apperçu, jusqu'à ce qu'il parvint contre la cense des chevaux, où il se mit en bataille, y appuyant sa droite. Pendant ce tems-là, l'Infanterie passoit le ruisseau & s'avançoit sur le flanc des Ennemis, pour joindre M. de Luxembourg par sa droite, & s'étendoit aussi de gauche

pour joindre M. de Gournay qui traversa alors le ruisseau de Fleurus.

M. de Waldek, Général des Hollandois, eut alors une occasion bien favorable : il n'avoit qu'à faire charger M. de Gournay, qui se trouvant séparé du reste de l'Armée, ne pouvoit être secouru. S'il l'eût battu, comme il y a bien de l'apparence, il enfermoit l'Armée de France dans le Pays ennemi, prenoit ses ponts sur la Sambre & tous ses bagages, & lui ôtoit absolument le moyen de se retirer ; mais le bonheur voulut que ce Général, loin de profiter de ses avantages, fit une autre faute, en dégarnissant beaucoup ses aîles droites pour en former une nouvelle ligne, qu'il envoya pour couvrir en retour ses derrieres & s'opposer aux aîles droites de l'Armée de France. Il fit faire aussi un petit mouvement en arriere à sa gauche, afin qu'elle se joignît à cette ligne, & que son flanc fût couvert. Cependant le canon faisoit grand feu de part & d'autre ; mais celui des François étoit posté de maniere qu'il prenoit presque toutes les lignes des ennemis par le flanc.

Il étoit environ une heure après midi

midi quand la gauche, ainsi que l'avoit ordonné M. de Luxembourg, commença le combat. Alors il s'avança à l'Ennemi avec ses deux aîles droites, & le renversa absolument à la premiere charge.

L'Infanterie de la droite entra dans la plaine au-dessus du ruisseau de Saint-Amand, & celle de sa gauche chercha à le passer devant elle, & combattit quelque tems l'Ennemi, qui vouloit s'y opposer.

Notre aîle gauche eut un peu de désavantage, & M. de Gournai y fut tué; mais s'étant remise, elle fut chargée une seconde fois par les ordres de M. de Waldek. Il connut alors de quelle conséquence il étoit de faire les derniers efforts pour la rompre, mais il n'étoit plus tems; car toute sa gauche & son centre étoient dans un grand désordre, & M. de Luxembourg, après avoir battu & dissipé toute la gauche de la Cavalerie des Ennemis, qui ne put se rallier du reste de la journée, arrivoit, par les derrieres, sur celle de la droite, qui prit aussi-tôt la fuite, & ne laissa que quelques Escadrons qui se rallierent. L'Infanterie se trouva abandonnée dans la plaine par tou-

te la Cavalerie : au lieu d'en perdre courage, elle ne songea plus qu'à bien combattre, pour en gagner l'autre extrémité, & tâcher de faire retraite. Mais elle eut bien à souffrir, car elle avoit en tête toute l'Infanterie Françoise, qui étoit entrée dans la plaine, & un grand corps de Cavalerie, dont elle étoit suivie de près. Cependant elle montroit un courage invincible; & comme les mouvemens ne se faisoient plus avec justesse, & que les Bataillons des deux partis étoient dispersés dans la plaine, il se faisoit des combats particuliers que les Hollandois soutenoient avec toute la valeur imaginable. Trois ou quatre de leurs Bataillons se trouverent dans la plaine, separés des autres, & hors d'état de les pouvoir joindre. Ils se firent une espéce de retranchement avec des chevaux de frise portatifs, dont leurs soldats étoient munis; ils y enfermerent deux petites piéces de canon, & résolurent d'y tenir ferme, & de ne recevoir aucun quartier. Ils furent bientôt enveloppés de plusieurs Bataillons & Escadrons, contre lesquels ils se défendirent jusqu'à la derniere extrémité. Ils furent forcés à la fin, &

presque tous tués, sans perdre leurs rangs. On sauva la vie à plusieurs Officiers, qu'on fit prisonniers de guerre. Cinq ou six autres de ces Bataillons, en voulant se retirer, gagnerent la Chapelle Saint-Fiacre, le jardin, & un petit taillis qui la joint. Là ils tinrent ferme devant un gros corps d'Infanterie & de Cavalerie, & essuyerent assez long-tems le feu de quatre pieces de canon, qui tiroient, pour ainsi dire, à bout portant, & emportoient des rangs entiers. M. de Luxembourg qui se rencontra en cet endroit, voulant sauver les restes de ces braves gens, leur fit crier de mettre les armes bas, & qu'ils auroient bon quartier; mais ils n'en voulurent rien faire, & aimerent mieux se faire tuer.

Il restoit une ligne des Ennemis de douze à quinze Bataillons & de quelques Escadrons, laquelle tenoit toujours ferme, & en se retirant, faisoit des décharges par rang sur la ligne des François qui lui étoit opposée, & qui la pressoit fort. Faisant ensuite un demi tour à droite, elle marchoit une centaine de pas en arriere, puis elle faisoit un demi tour à gauche, & recommençoit les mêmes décharges. La Ca-

valerie prenant le tems que celle de France en étoit ébranlée, la chargeoit & la mettoit hors d'état d'aider à rompre cette Infanterie, qui continuoit sa retraite, se retournant à mesure qu'elle se sentoit pressée, & se resserrant avec une intrépidité merveilleuse lorsque des coups de canon la rompoient & emportoient des rangs entiers. A la fin ils attraperent l'extrémité de la plaine: le reste de leur Cavalerie se jetta à bride abattue dans les bois; & cette valeureuse Infanterie se mit en colonne & prit le même chemin, en coulant le long des haies du village d'Epignies. Elle souffroit encore beaucoup du canon des François, qui ouvroit entierement les Bataillons de leur arriere-garde & les mettoit en fuite; de maniere que je crois, que si dans ce tems-là un corps de Cavalerie l'eut chargée, qu'elle eut été défaite, malgré tout le bon ordre que M. de Waldek lui-même, & quelques-uns de ses Officiers Généraux apportoient en cette retraite, qui n'a presque point eu sa pareille dans un aussi grand désordre: c'est une louange dûe à M. de Waldek & à la fermeté de cette incomparable Infanterie, qu'on laissa aller

ſans l'inquiéter davantage ; car toute l'Armée étoit fort fatiguée & des préparatifs & de la longueur du combat qui dura juſqu'à ſept heures du ſoir. La Cavalerie Françoiſe ſe trouvoit conſidérablement diminuée par ceux qui avoient été tués ou bleſſés par le grand feu de l'Infanterie ennemie.

M. de Luxembourg fut averti que M. de Vaudemont arrivoit des environs de Gand avec quatre mille chevaux, à deſſein de joindre l'Armée Hollandoiſe ; ainſi il craignit qu'on ne le rencontrât ſi on la pouſſoit plus longtems, & qu'il n'altérât ſa victoire, qui devint encore plus complette ; car, après la fin du combat, on trouva dans les haies de Saint-Amand quatre ou cinq mille hommes d'Infanterie des Ennemis, qui s'étant trouvés coupés dès le commencement du combat, n'avoient pû rejoindre le gros de leur Armée. On leur fit mettre les armes bas, & on les prit comme on voulut. On en uſa de même à l'égard de mille hommes qui étoient dans le Château de Saint-Amand. L'Armée campa la nuit ſur le champ de bataille, & en partit pour retourner dans ſon Camp de Velaines. Elle emmena avec elle quarante-huit

pieces de canon prises sur l'Ennemi, cent cinquante chariots à porter des munitions, plusieurs pontons, beaucoup d'armes, cent cinquante Drapeaux ou Etendarts, & neuf mille prisonniers, parmi lesquels il y avoit quatre cens Officiers.

Il demeura environ sept mille morts sur le champ de bataille, dont il y eut à-peu près deux mille François. Le nombre des blessés fut grand de part & d'autre; plusieurs des Hollandois périrent dans les chemins; & leur Armée, qui étoit de trente-cinq à trente-six mille hommes avant la Bataille, & d'égale force à celle de France, se trouva réduite à la moitié lorsqu'elle se rassembla derriere Bruxelles, où elle alla camper.

Les principaux Hollandois qui furent tués, étoient un Prince de Saxe Marburg, un Comte de Stirum, un Comte de Nassau, le Baron de Herde, & d'autres que je ne me rappelle pas.

Les François perdirent M. de Gournay, Lieutenant Général; c'étoit un excellent Officier, & un grand homme de bien. M. Dumez, Lieutenant Général, qui commandoit l'Artillerie, fut tué dans un Bataillon des Ennemis, qu'il

prit pour un Bataillon François, & où il alla demander du monde pour aider à servir le canon. La conformité des habillemens & la maniere dont on étoit mêlé, fut cause de cette méprise; & pour qu'elle n'eût plus lieu désormais, on a mis des banderoles de taffetas blanc au haut des drapeaux & aux lances des étendarts. M. Dumez étoit un très brave homme & un bon serviteur du Roi : à la vérité, il étoit un peu trop ardent dans l'action ; mais il avoit mille bonnes qualités qui réparoient ce défaut.

M. de Villarceaux, les deux freres Soyecourt, le Comte de Sceaux, Colonel du Régiment de Champagne, & fils de M. Colbert, Bertillac, Mestre de Camp de Cavalerie, & plusieurs autres furent tués, ainsi qu'un assez grand nombre de Lieutenans Colonels, de Capitaines & d'Officiers subalternes, avec MM. de Jussac & Janury, Gentilshommes de M. le Duc du Maine qui se signala fort en cette journée, quoique fort jeune.

On s'attendoit que le fruit de cette victoire seroit au moins la prise de Charleroi, dont la garnison étoit médiocre, & qu'on tenoit déja comme investie, l'Armée étant venue camper

à Farciennes ; mais on fut fort étonné qu'on n'entreprît rien & qu'on renvoyât à M. de Bouflers presque toutes ses Troupes & son Artillerie. On attribua ce contretems à la jalousie que M. de Louvois prit de M. de Luxembourg, avec lequel il étoit fort brouillé, & que le Roi avoit placé à la tête de l'Armée de son pur mouvement.

Pendant que l'Armée Françoise se rafraîchissoit dans son Camp de Farciennes, & tiroit des contributions du plat Pays, les Ennemis s'occupoient à réparer leur perte & avoient déja recueilli la plûpart de leurs prisonniers qui s'étoient sauvés, par le peu de soin qu'on avoit pris de les garder. Ils reclamerent ce qui en restoit, & qu'on ne put s'empêcher de leur rendre, moyennant la rançon stipulée par le cartel.

M. de Waldek remit promptement sur pied une nouvelle Artillerie. Il fit venir des armes des Places des Hollandois les plus proches, & en tira de nouveaux Bataillons, qu'il remplaça avec ceux qui avoient le plus souffert à la Bataille de Fleurus. Les Etats Généraux firent prier l'Electeur de Brandebourg, celui de Cologne & l'Evê-

que de Munster, de faire passer promptement leurs Troupes en Flandres, pour y joindre l'Armée Hollandoise; au lieu que, suivant le premier projet, elles devoient agir vers la Moselle & y composer, avec les Palatins & les Hessois, une Armée de plus de trente mille hommes, que le Marquis de Bouflers devoit observer avec la sienne; mais elles se mirent si tard en campagne, que les troupes de M. de Bouflers eurent le tems de contribuer au gain de la bataille de Fleurus; ce qui changea absolument les premieres dispositions des Ennemis, & les contraignit de courir au plus pressé : sans cette précaution, les Pays bas Espagnols auroient couru grand risque. Ainsi les Brandebourgeois, les Colognois, les Liégeois & les Munsteriens vinrent en Flandres; & environ six semaines après la journée de Fleurus, l'Armée ennemie se trouva plus forte que celle de France, quoique celle du Marquis de Bouflers l'eût rejointe, & que le Maréchal d'Humieres, qui gardoit les lignes d'Epierres, avec un petit corps d'Armée, eut encore envoyé la plus grande partie de ses troupes à M. de Luxembourg.

Après ces jonctions, qui se firent le

5 ou le 6 Août au Camp de Hon, entre la Sambre & la Haisne, l'Armée vint camper à Kieuverain, où elle séjourna quatorze ou quinze jours; elle passa ensuite la Haisne & vint à Pernez. On crut alors qu'il pourroit bien y avoir une seconde action, car les Ennemis partirent des environs de Bruxelles, & vinrent camper à trois lieues de notre Armée: mais on connut bientôt qu'ils n'avoient d'autre envie que de couvrir leur pays le reste de la campagne; & M. de Luxembourg ne chercha plus qu'à les harceler & à faire subsister son Armée à leurs dépens. Quant à M. de Bouflers, il partit en poste du Camp de Pernez pour se rendre à Metz, sur les avis qu'on reçut que les Palatins & les Hessois assembloient un corps de troupes sur les frontieres de Luxembourg. Son Armée, dont M. de Luxembourg retint une partie, s'en retourna dans les Ardennes, pour gagner la Moselle. Mais, comme ces avis ne se trouverent pas tout-à-fait justes, & que les Palatins & les Hessois, en petit nombre, ne se mirent en campagne que plus d'un mois après, il y a lieu de croire que le Ministre se servit de ce prétexte, pour avoir lieu d'affoiblir M. de Luxem-

bourg, & le mettre hors d'état de donner un second combat à l'Ennemi, crainte qu'il ne le gagnât, & n'acquît par-là trop de gloire. M. de Bouflers acheva sa campagne à Arestorf & Martelange dans le Luxembourg, sans qu'aucun Ennemi approchât de lui plus près que de dix lieues.

M. de Luxembourg, en partant de son Camp de Pernez, vint à Blequi, d'où il envoya un détachement de son Armée raser les murailles de l'Abbaye de Cambron près d'Ath, qui servoit de retraite aux partis ennemis; & comme la ville d'Ath tiroit la meilleure partie de sa subsistance par la riviere de Tenre, il en fit sauter les écluses, afin qu'elle ne fût plus navigable. Les paysans de la Chatellenie d'Ath avoient retiré tous leurs bestiaux & leurs fourages sur le glacis de cette Place; & le Gouverneur y en avoit fait amasser une grande quantité en meule, pour le quartier d'hiver. M. de Luxembourg les envoya brûler par les Grenadiers de l'Armée, qui enleverent aussi les bestiaux; & pendant tout le tems que son Armée fut à Lessines, les soldats faisoient la petite guerre dans les dé-

rières de l'Armée, & y faisoient un grand butin.

Tous les fourages de Lessines étant consommés, M. de Luxembourg en décampa, y ayant séjourné depuis le 29 Août jusqu'au 9 Octobre suivant, qu'il vint passer l'Escaut à Pottes, & la Lys à Arlebeque, d'où l'Armée marcha à Rousselaers, & se mit en quartier de fourage jusqu'à Diximude & à Furnes; & à la fin du même mois l'Armée se sépara pour entrer en quartier d'hiver. Les Ennemis se retirerent du côté de Gand & de Bruxelles; & cette campagne acquit, aux Armes de France, une supériorité qu'elle s'est conservée pendant tout le reste de cette guerre.

Avant que de commencer la campagne d'Italie, il faut se rappeller que Charles Emmanuel, Duc de Savoye, ne laissa qu'un fils en bas âge; qui demeura sous la tutelle de la Princesse de Savoye-Nemours, sa mere, dont la Branche étoit habituée en France. Elle regna avec beaucoup de tranquillité jusqu'au tems que les François s'emparerent de Cazal, & que le Duc son fils, approchant de l'âge de majorité, elle prit des mesures pour l'éloigner de ses Etats

& en retenir l'administration, sous le prétexte spécieux de lui procurer la Couronne de Portugal, en lui faisant épouser l'Infante, qui étoit fille de sa sœur, & alors héritiere présomptive de ce Royaume. Pour conclurre ce mariage, la Princesse obtint, par le consentement des Portugais, la révocation d'une Loi qui excluoit tous les Etrangers de la Couronne, quand même ils autoient épousé une de leurs Princesses. Ce mariage fut arrêté, & le Duc de Cadaval, le premier Seigneur de Portugal, se rendit pour faire ratifier les articles, & conduire ensuite le jeune Duc en Portugal.

Le Prince, à qui ce mariage déplaisoit, prétexta d'abord une maladie pour différer son départ, & déclara quelque tems après, qu'il ne vouloit point quitter ses Etats. Ainsi le Duc de Cadaval s'en retourna en Portugal, & le mariage fut absolument rompu. Madame Royale connut bientôt que ce refus étoit l'ouvrage de la cabale Espagnole, qui étoit très puissante en cette Cour; mais elle dissimula, & fut obligée de faire déclarer son fils majeur, parcequ'il avoit atteint l'âge prescrit par la Loi; espérant toutefois de

ſon bon eſprit & de l'appui de la France, qu'elle ſe conſerveroit la principale autorité.

Mais les Eſpagnols n'étoient pas de cet avis, & ne ceſſoient d'inſinuer au jeune Duc de grandes défiances de la Princeſſe ſa mere. Ils étoient ſecondés par le Marquis de Pianeſſe, premier Miniſtre, créature de *Madame*, & penſionnaire de France, & qui réuſſiſſoit d'autant plus facilement, qu'on ne ſe défioit point de lui. Quand il eut amené les choſes au point qu'il vouloit, il déclara au jeune Duc, qu'ayant l'honneur d'être ſon premier Miniſtre, & né ſon ſujet, il ne pouvoit lui cacher plus long-tems les meſures ſecrettes que Madame Royale lui avoit fait prendre avec la France, afin de ſe conſerver toute l'autorité dans le Gouvernement, & que cette paſſion l'avoit tellement aveuglée, que, ſans conſidérer que les François tenoient déja le Piémont en braſſiere, au moyen de Pignerol & Cazal, elle avoit encore appellé un corps de leurs troupes, qui ne manqueroient pas de s'aſſurer de ſes Etats, s'il ne vouloit pas avoir toute ſorte de complaiſance pour eux, & être un Souverain ſans autorité. C'é-

toit là intéresser son ame par l'endroit le plus sensible ; & il y parut bien, car après avoir pris les mesures les plus sûres, ce Prince écrivit & signa l'ordre d'arrêter la Duchesse sa mere. A peine étoit-il expédié, que cette Princesse entra dans la chambre de son fils, & ayant remarqué beaucoup de trouble & d'altération sur son visage, elle le pressa tant, par ses paroles & ses caresses, de lui en dire la cause, qu'il ne pût retenir ses larmes, & à la fin lui avoua tout. La Princesse étant revenue de son premier étonnement, jugea qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & obtint, non-seulement la révocation de l'ordre qui la concernoit, mais aussi celui d'arrêter le Marquis de Pianesse, quelques autres Seigneurs & le Marquis de Parelle, Colonel du Régiment des Gardes, & homme fort accrédité dans le pays. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, & le Marquis de Pianesse conduit au Château de Montmelian, les autres à Nice ; mais le Marquis de Parelle, qui se tenoit plus sur ses gardes, eut l'adresse de se sauver hors des Etats du Duc.

Ces nouvelles étant arrivées à la Cour de France, M. de Louvois envoya

ordre au Marquis de la Trousse, qui se tenoit à la Cour de Turin, de signifier au Duc, que s'il n'avoit pas pour Madame Royale tous les égards qu'il lui devoit, le Roi pourroit bien lui faire voir la Citadelle de Pignerol.

Cette menace fut très dure au jeune Prince; mais comme il avoit décélé ses conseillers, aucun n'osoit plus se fier à lui; ainsi il fut forcé de dissimuler, & de s'accommoder aux circonstances.

Quelque tems après il épousa *Mademoiselle*, une des filles de *Monsieur*, frere du Roi. Au moyen de ce mariage, M. de la Trousse revint avec ses troupes; Madame Royale se retira insensiblement du Gouvernement. Le calme se rétablit dans la Cour de Turin; & la France crut le Duc entierement dans ses intérêts: il y a même apparence qu'il eût agi de bonne foi, si on l'eut un peu ménagé; mais le Ministre, poussé par ressentiment de ce qu'on lui avoit arrêté, à la Douane de Turin, certaines marchandises qu'il faisoit venir d'Italie par les Couriers, ne cessoit de lui donner toutes les mortifications qu'il pouvoit; on dit même que le Duc en écrivit plusieurs fois à

Sa Majesté, qui ne lui en fit aucune satisfaction, parceque les lettres ne lui furent pas rendues. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce furent là autant de motifs qui lui inspirerent le desir de se lier avec les ennemis de la France, & qu'il acheva de s'y déterminer, dans un voyage qu'il fit en poste à Venise, au tems du Carnaval, où le Duc de Baviere, son cousin germain, se rendit dans le même tems. Ce fut là où se négocia, entre ces deux Princes, le traité d'union du Duc avec l'Empereur & ses confédérés, dont la premiere condition fut que ce dernier reconnoîtroit les Ambassadeurs du Duc, & leur accorderoit, moyennant une somme d'argent, les mêmes honneurs dont ils jouissent en France, où cette démarche devint fort suspecte. Le Roi fit parler au Duc, & envoya M. de Catinat, avec quelques troupes, en Italie, pour lui faire comprendre le danger qu'il couroit, s'il prenoit le parti de la Ligue. Le Duc nia de s'y être engagé, quoiqu'on en eût une pleine conviction. M. de Catinat lui demanda, pour sûreté de sa parole, la Citadelle de Turin, les Places de Verrue & de Verceil, qui lui seroient rendues d'abord

après la paix, & quatre à cinq mille hommes de ses troupes pour joindre à quelques Régimens des siens, qui servoient déja dans les Armées de France. Le Duc différa, sous divers prétextes, jusqu'à ce que les Espagnols du Milanois eussent dressé leur Armée, & que les Troupes, envoyées par l'Empereur, fussent en marche. Il se déclara en se mettant en campagne avec ses troupes & celles des Espagnols, qui ne firent qu'un même corps.

Cependant M. de Catinat s'étoit emparé des Vallées de Piémont, qui lui furent valeureusement disputées par les Milices de Mondouy, sujettes du Duc, & par les Religionaires nommés Barbets, que le Duc rappella, en leur accordant de nouveaux privileges.

M. de Catinat ayant appris que le Duc s'étoit mis en campagne au-delà du Pô, marcha de son côté, cette riviere entre deux, afin de l'observer sans aucun péril. Mais les deux Armées se trouverent près l'une de l'autre à la hauteur de l'Abbaye de Stafarde. M. de Savoye, qui brûloit d'envie de faire essai de sa valeur, & qui ne s'étoit jamais trouvé à la tête d'une Armée,

voulut passer le Pô, & hasarder le combat, malgré l'avis de M. de Louvignies, Général des Troupes Espagnoles, qui remontra inutilement qu'il falloit attendre la jonction des Troupes de l'Empereur; qu'alors il entreprendroit tout ce qu'il jugeroit à propos, sans rien donner au hasard.

M. de Catinat, bien informé de tout ce qui se passoit, alla au devant de M. de Savoye, quoiqu'il n'eût pas tant de troupes, & le joignit, comme les siennes achevoient de passer le Pô, dans le terrein qui servit de champ de bataille. Il y avoit un petit ruisseau, au-delà duquel on trouvoit un marais prolongé jusqu'au Pô, & qui couvroit la gauche des Ennemis. Ils posterent plusieurs Bataillons dans des Cassines, dont le marais étoit bordé de leur côté; & ces Bataillons étoient soutenus par leur Cavalerie de la gauche. La droite étoit appuyée d'un bois, & couverte aussi du ruisseau, ce qui fit juger à M. de Catinat qu'il falloit tourner ses principales forces sur la gauche de l'Ennemi, d'autant plus que le marais étoit praticable, à cause des grandes chaleurs de l'été.

Il fit donc avancer une ligne d'In-

fanterie sur les Cassines, qui furent un peu disputées; & il conduisit sa droite de Cavalerie à travers le marais, sur le flanc gauche de l'ennemi, qui fut à l'instant chargé & mis en déroute, sans pouvoir se rallier, quelque peine que prît M. de Savoye, qui paya fort de sa personne, pour tâcher de rétablir l'affaire. L'Infanterie fut aussi chassée des Cassines; & le Prince jugeant que sa droite alloit être accablée par celle des François, se retira dans un très grand désordre sur Carignan, où il passa le Pô, après avoir laissé sur le champ de bataille environ deux mille morts, son canon, & beaucoup de prisonniers. Il y eut environ deux cens François de tués & quatre cens de blessés. Le gain de cette Bataille occasionna la prise de Saluces & de Savillan, où on trouva un grand amas de vivres, dont l'Armée se servit utilement, ainsi que la Garnison de Pignerol, qui en avoit grand besoin.

M. de Catinat passa le Pô & vint camper à Raconn; & le Duc de Savoye se retira à Monteeslier, où six à sept mille Impériaux & trois à quatre mille Espagnols le joignirent. M. de Catinat, qui avoit aussi reçu un renfort de qua-

tre ou cinq Régimens, l'attendit de pied ferme; & le reste de la campagne s'avançant, ce Général songea à repasser le Pô, & à faire prendre des quartiers d'hiver à son Armée dans le Dauphiné & en Savoye, dont M. de Saint-Ruth, Lieutenant Général s'étoit emparé, à la réserve de la forteresse de Montmeliand, qu'il n'avoit pu réduire, ayant trop peu de troupes.

M. de Catinat, pendant sa marche, avoit un coup important à faire; & M. de Savoye s'étant bien douté qu'il ne le manqueroit pas, s'il y trouvoit le moindre jour, chercha à sauver la ville de Suze, dont la situation donne & défend la communication la plus facile du Piedmont avec le Dauphiné & la Savoye. Ayant donc appris que M. de Catinat repassoit le Pô, il vint camper à Millefleurs, d'où il détacha M. de Louvignies, avec un corps considérable, pour aller occuper la Vallée de Suze, & couvrir cette ville, qui n'avoit, pour toute fortification, que de méchantes murailles & un petit Château, reparé depuis peu. Il n'étoit pas encore éloigné du Camp de M. de Savoye, lorsque ce Prince apprit que l'Armée de France marchoit droit à lui, au

& orné de tant d'agrémens dans la conversation, qu'il prévenoit également en sa faveur les hommes & les femmes, pour lesquels il étoit en réputation d'avoir de grands talens. Avec toutes ces qualités, il n'eut pas de peine à réussir à la Cour, où il fut introduit par le Maréchal de Grammont son parent. La guerre étant survenue, il suivit les Armées, où il acquit tant de réputation, qu'il devint bientôt Colonel-Général des Dragons.

Le Roi ayant fait une promotion d'Officiers Généraux, où M. de Lauzun ne fut pas compris, son ressentiment alla si loin, qu'il cassa son Epée en présence du Roi, & la jetta en disant qu'il ne la porteroit jamais pour son service. Le premier mouvement du Roi, qui étoit encore très jeune, fut de punir M. de Lauzun, en le frappant d'une canne qu'il tenoit à la main; puis ayant reflechi un moment, il jetta sa canne, en s'écriant, *Il ne sera pas dit que j'aurai frappé un Gentilhomme.* Quand le Roi fut un peu revenu, tout le monde s'empressa de faire la paix de M. de Lauzun, ce qui arriva bientôt, à cause de la grande inclination que le Roi avoit pour lui. Il l'en esti-

ma davantage, par la prévention; car il étoit persuadé que cette hardiesse étoit l'effet d'un grand courage : cependant cet exemple n'a été suivi de personne. Le Roi ayant pardonné à M. de Lauzun, l'attacha plus particuliérement à sa personne; & ce Seigneur devint une espece de favori. Sa Majesté le fit Capitaine de ses Gardes du Corps, & lui donna tant de marques de distinction & d'estime, qu'il ne voyoit rien à quoi il ne crût pouvoir prétendre.

Ce fut alors que Mademoiselle d'Orleans, cousine germaine du Roi, commença à lui vouloir du bien; & il avança si fort ses affaires auprès d'elle, qu'elle résolut de l'épouser, & en demanda la permission au Roi. Sa Majesté la lui accorda, malgré la disproportion du rang; mais M. de Lauzun, au lieu de saisir promptement cette grande fortune, perdit, par un trait de vanité, un tems si précieux, & voulut célébrer ce mariage avec une pompe & une magnificence qui répondissent à une si illustre alliance. Les Princes du Sang, auxquels ce mariage portoit un très grand préjudice, eurent le tems de s'assembler & de tenir conseil en-

tr'eux. Le résultat fut, qu'ils iroient en corps, faire leurs remontrances au Roi. M. le Prince porta la parole, & obtint que Sa Majesté révoqueroit la permission qu'elle avoit donnée M. de Lauzun en fut si courroucé, qu'il s'oublia au point de s'emporter à des excès de paroles, qui furent trop fidellement rapportées; & son jugement achevant de s'égarer, il s'imagina qu'une jalousie & un ressentiment de femme, avoit plus contribué à cette révocation, que la remontrance des Princes du Sang: il tint mille propos outrageans à Madame de Montespan, qu'il avoit ci-devant aimée, & qui étoit alors la Maîtresse favorite du Roi. Il fit publiquement cent contes d'elle. Dans les premiers transports de sa colere, Madame de Montespan courut au Roi faire ses plaintes. S. M. ne consultant plus que la tendresse qu'il avoit pour sa Maîtresse, commanda sur-le-champ que M. de Lauzun fût arrêté & conduit à la Bastille. De-là il fut transféré à la Citadelle de Pignerol, & y a été enfermé quatorze ou quinze ans, malgré toutes les tentatives que fit Mademoiselle pour son élargissement. Elle l'obtint à la fin, moyennant sa

Principauté de Dombes & ſon Comté d'Eu, dont elle paſſa donation au profit de M. le Duc du Maine, fils naturel du Roi & de Madame de Monteſpan. M. de Lauzun ayant recouvré ſa liberté, fut encore relegué quelque tems en Province, & obtint enfin la permiſſion de venir à Paris, mais avec défenſe de paroître à la Cour. MADEMOISELLE lui donna le Duché de Saint-Fargeau & le promena long-tems dans ſes terres; mais ils ſe brouillerent dès que la reconnoiſſance eut fait ſon premier effet.

La Princeſſe étoit devenue âgée & fort jalouſe; & le Comte ne s'étoit jamais piqué d'une fidélité fort exacte envers les femmes. Il y a grande apparence que le Comte, né ambitieux, fit pluſieurs réflexions ſur ce que cette liaiſon lui avoit coûté, & qu'il s'ennuya de ſa captivité; mais ſa conduite déplut ſi fort à MADEMOISELLE, qu'elle le chaſſa abſolument de ſa maiſon, ſans vouloir plus le revoir, même à l'article de la mort, quoique l'opinion commune ſoit, qu'ils avoient contracté entr'eux un mariage ſecret dès le commencement de leur intrigue.

M. de Lauzun étoit à Paris quand le Prince d'Orange passa en Angleterre pour détrôner son beau-pere ; & comme ce Comte avoit beaucoup de courage, & par-dessus cela une grande envie de revenir à la Cour & de rentrer en graces à la faveur de quelque action d'éclat, il fit demander au Roi la permission d'aller offrir ses services à celui d'Angleterre, ce qui lui fut accordé. Il arriva pendant les plus grands desordres, & dans le tems que ce malheureux Prince se vit abandonné de tous ses sujets. Il se chargea de l'évasion de la Reine & du Prince de Galles, qu'il conduisit heureusement en France. Le Roi d'Angleterre s'y réfugia peu de jours après, & reconnut aussi-tôt le service que M. de Lauzun venoit de lui rendre, par l'Ordre de la Jarretiere qu'il lui donna Il obtint pour lui les bonnes graces de Louis XIV & la permission de revenir à la Cour. L'action qu'il venoit de faire, & sa vue rappellerent dans le cœur du Roi quelque reste de l'inclination qu'il s'étoit autrefois sentie pour lui, n'en étant point détourné par Madame de Montespan, qui n'étoit plus en faveur, L'occasion se présentant de secourir le

Roi d'Angleterre, Sa Majesté lui donna le commandement en chef de l'Armée qui passa en Irlande avec ce Prince. Il fut rappellé après la campagne, au grand contentement de M. de Louvois, contre le gré duquel il avoit été choisi; car il craignoit qu'il ne rentrât trop dans les bonnes graces du Maître. Le fâcheux événement de cette campagne l'a privé depuis, des emplois militaires; mais le Roi l'a fait Duc; & il s'est marié avec une des filles du Maréchal de Lorges, qui n'avoit que quinze ans, quoiqu'il fût plus que sexagenaire. Il vit encore présentement à la Cour sans fortune éclatante & sans disgrace; mais l'âge, & ses manieres, qui apparemment ont changé, l'ont beaucoup fait décheoir dans le monde.

Après cette disgression, je reprens le récit de la campagne de mer & de celle d'Irlande. Le Roi fit faire cette année-là un grand armement de mer; & les vaisseaux les premiers armés furent employés à passer en Irlande le Roi Jacques, les Troupes & les Officiers Généraux que sa Majesté lui donna, un grand nombre d'armes, d'habits & de munitions de guerre & de

bouche, avec un train d'artillerie. Ces convois furent fort inquiétés dans le trajet, par les Anglois, & ne laisserent pas d'aborder à bon port, par le bon ordre & la vigilance qu'on y apporta; mais en revenant en France, nos Escadres rencontrerent les vaisseaux Anglois & se canonerent sans en venir à un combat, à cause de la tempête qui les en empêcha. Quelque tems après M. de Tourville mit en mer avec quatre vingt vaisseaux de ligne, plusieurs brulots & quelques petits bâtimens. Il eut ordre de marcher aux ennemis & de les combattre forts ou foibles. L'Armée de France les rencontra vers les Côtes d'Angleterre, à un détroit, où ils résolurent d'attendre les François, parcequ'ils y pouvoient combattre avec un front égal, n'ayant que cinquante-cinq vaisseaux. Cette Bataille se donna le 10 Juillet; & les Hollandois y montrerent toute l'ardeur possible. Il n'en fut pas de même des Anglois, qui les seconderent mal & prirent le large. Sur les plaintes que les Hollandois en firent, l'Amiral Anglois, à son retour, fut mis au Conseil de guerre,

& plusieurs Officiers destitués, étant tous soupçonnés de lâcheté ou d'intelligence avec le Roi Jacques.

M. de Tourville n'ayant eu affaire que contre les Hollandois, il les rompit, & se rendit le maître de la mer. Il longea les Côtes d'Angleterre, & y fit une descente qui eut peu de succès, par le bon ordre qu'avoit apporté la Princesse d'Orange, Régente en ce Royaume, dans l'absence de son mari. Ainsi il fallut se rembarquer après avoir seulement mis le feu à quelques villages le long de la côte, & brûlé des cabannes de Pêcheurs.

Après cette expédition, l'Armée de France revint dans ses ports; & M. de Tourville, qui avoit battu les Ennemis, ne laissa pas de tomber en une espèce de disgrace, parcequ'il fut accusé par un de ses principaux Officiers, qui tenoit fort à la Cour, de n'avoir pas assez poussé sa victoire. Cependant il s'en justifia; car il a encore commandé les Armées.

Quand le Prince d'Orange fut arrivé en Irlande avec de nouvelles troupes, il trouva que le Maréchal de Schomberg lui avoit bien applani des difficultés. Il avoit pris plusieurs Pla-

ces sur les gens du Roi Jacques, & entr'autres, celle de Charlemont, qu'il avoit tenue bloquée pendant l'hiver, afin de la réduire par famine, étant bien informé qu'elle manqueroit de vivres; & d'ailleurs, il lui étoit impossible de l'attaquer de vive force, parcequ'il n'avoit point d'artillerie. Pendant le blocus, les Irlandois firent tous leurs efforts pour introduire un convoi de vivres dans cette Place, & s'y avancerent en nombre suffisant, à dessein de forcer un passage, pour l'y jetter. Mais le Maréchal de Schomberg, bien informé que ce convoi n'étoit pas abondant en vivres, par une ruse singuliere, le laissa entrer dans la ville, sans aucun empêchement. Quand le convoi eut été déchargé, & que les voitures & l'escorte voulurent s'en retourner, ils trouverent tous les passages si bien fermés & si garnis de troupes, qu'il leur fut absolument impossible d'aller plus avant; ils se virent contraints de rentrer dans la ville, où ils causerent bientôt la famine & l'obligerent plus promptement à se rendre à discrétion.

Ce Général prit aussi la ville de Canan, où les Irlandois avoit un gros

magasin de toutes sortes de provisions; & comme il falloit attaquer le Fort, le Duc de Berwich y arriva avec grand nombre de troupes; & les Anglois se contenterent de brûler la ville & les magasins qui devoient fournir à la subsistance de l'Armée Irlandoise. Pendant la campagne, le Roi Jacques perdit encore le Château de Belingari, & les Anglois s'élargirent facilement, parceque leur Général entendoit bien la guerre.

Le Prince d'Orange ayant trouvé ses affaires en bon état, ramassa toutes ses troupes, qui montoient à cinquante-deux Bataillons, soixante & quatre Escadrons, & une bonne Artillerie, & il résolut, afin de décider la querelle par le sort d'une Bataille, de marcher droit au Roi Jacques, qui n'avoit pas de moindres forces, & l'attendoit derriere la riviere de Bouine Le Prince d'Orange arriva le 10 Juillet vis à-vis du Camp du Roi Jacques; & lorsqu'il alloit reconnoître les passages, & les gués de cette Riviere, qu'il trouva bien retranchés, & soutenus de toute l'Armée, qui se tenoit en bataille sur une hauteur voisine, il reçut à l'épaule une blessure légere d'un coup

de canon. Cet accident & les difficultés qui se rencontroient à passer la riviere, ne l'empêcherent pas d'y disposer son Armée pour le lendemain. Dès le même soir, il envoya son aîle droite de Cavalerie, une brigade d'Infanterie, & six pieces de canon, sous le commandement du Comte Maynard de Schomberg, remonter la riviere jusques à une lieue au-dessus des deux Camps, pour la passer le lendemain au point du jour, à un gué qu'il y avoit, & prendre l'Armée du Roi Jacques en flanc, tandis qu'il attaqueroit ceux du front, & tenteroit le passage. Il ordonna au Comte, de ne point trop avancer, & de se regler sur les ordres qu'il lui enverroit. Il trouva huit Escadrons Irlandois de l'autre côté du gué, qu'il en écarta dès le point du jour, par le feu de son canon & de son Infanterie; & ayant été mis en déroute, ils se retirerent à leur Armée, & y porterent l'épouvante.

Le Prince d'Orange avoit fait avancer le reste de son Armée sur le bord de la riviere, & y posta son Infanterie & son Artillerie : elles faisoient un feu terrible sur ceux qui défendoient

les passages. Les voyant ébranlés & mal soutenus, le Prince, d'un côté, & le Maréchal de Schomberg de l'autre, se jetterent dans la riviere à la tête des troupes. L'Infanterie faisoit toujours le plus grand feu, quoiqu'elle eût de l'eau au-dessus de la ceinture. Le Maréchal reçut deux coups de sabre sur la tête & un coup de pistolet au travers de la gorge, dont il mourut sur-le-champ. Les Irlandois voyant leurs Ennemis dans la riviere, commencerent à perdre terrein & prirent la fuite ; le reste de l'Armée, au lieu de s'avancer pour les soutenir & pour combattre, s'épouvanta si fort de voir les Anglois maîtres des passages & se former en-deçà : que les Irlandois jetterent leurs armes & continuerent leur fuite. Les François se retirerent en mauvais ordre; & toute cette Armée disparut en un instant. Cependant elle ne fut point poursuivie; & l'on en attribua la cause à la mort du Maréchal de Schomberg, & à un coup de canon qui emporta la genouilliere de la botte du Prince d'Orange, & lui fit une grande contusion. L'Armée Angloise dépourvue de ses Chefs, demeura dans l'inaction près d'un mois. Le

Roi Jacques crut son malheur si grand, qu'il abandonna l'Irlande & repassa en France, où le faux bruit de la mort du Prince d'Orange se répandit bientôt & avec la plus grande démonstration de joie de la part du Peuple.

Mais la santé de ce Prince étant rétablie, il prit la ville de Drogdack, où le Roi Jacques avoit ses magasins; & ayant su qu'il avoit abandonné l'Irlande, il envoya deux détachemens de son Armée, dont l'un se saisit de Dublin Capitale du Royaume, & l'autre, des Villes de Waterfort & de Duneanon. Sur ce qui lui fut rapporté que les Comtes de Lauzun & de Tirconel avoient ramassé les débris de leur Armée derriere la riviere de Limerick, il rassembla toute la sienne & marcha à eux.

Il y eut une légere escarmourche sur le bord de cette riviere; & le Prince d'Orange se mettant en état de la passer, MM. de Lauzun & de Tirconel jugerent à propos de se séparer & de se retirer, le premier avec les Troupes Françoises du côté de Gallouay, & l'autre avec les Irlandois, dans des lieux sûrs & presque inacces-

ſibles, derriere la ville de Limerick, qu'ils pourvurent d'une nombreuſe garniſon, ſous le commandement de M. de Boiſſelot, Capitaine dans le Régiment des Gardes de Sa Majeſté, qui lui avoit permis de paſſer en Irlande avec le Roi Jacques.

Ce Gentilhomme fut d'abord ſommé, de la part du Prince d'Orange, de lui remettre cette Ville, qui n'avoit proprement de défenſe que celle d'une garniſon compoſée toute d'Irlandois intimidés par les mauvais ſuccès de la campagne, ſans eſpérance d'aucun ſecours, & accablés par le départ du Roi Jacques. Il ne doutoit pas que la garniſon, dont il n'entendoit pas la langue, n'obeît à regret à un étranger & ne fît mille cabales pour l'obliger à ſe rendre, dès qu'il voudroit tirer la défenſe en longueur & la faire ſervir de reſſource à ſon parti preſque abbattu : cependant ce brave homme ſe réſolut de ſurmonter ces grandes difficultés par ſon courage & ſon habileté, & répondit à la ſommation du Prince d'Orange, que ce ſeroit lui donner mauvaiſe opinion de lui, s'il remettoit ainſi une place qui lui avoit

été confiée ; & que comme il ne doutoit pas de sa générosité, il prétendoit mériter l'honneur de son estime, en la disputant jusqu'à la derniere extrémité.

Après cette sage réponse, le Prince d'Orange fit commencer ses attaques, pour emporter la Place d'emblée ; mais il y trouva tant de résistance, & y perdit tant de monde, qu'il changea ce dessein, & jugea plus convenable de la réduire dans les formes : pour cela, il envoya chercher de la grosse artillerie, & le bonheur voulut que le Commandant d'Ininskilling, qui tenoit pour le Roi Jacques, se mit en campagne & tomba sur l'escorte du convoi qu'il défit ; & s'en étant rendu maître, il fit crever tout le canon, & sauter les poudres. Le Prince d'Orange fut obligé de faire venir un autre convoi, & les pluies qui survinrent en l'attendant, rendirent son entreprise plus difficile. Mais il ne se rebuta pas encore, & battit vigoureusement la Place, à laquelle on donna plusieurs assauts, que la valeur & la bonne conduite des Assiégés rendirent inutiles. A la fin, ce Prince considérant que son Armée pé-

rissoit par les maladies & la difficulté des vivres, & que le mauvais tems rendoit le succès de son entreprise fort douteux, leva le siege, envoya son Armée en quartier d'hiver & repassa en Angleterre, laissant M. de Boisselot couvert de gloire.

Fin du Tome premier.